NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

LES CONTEMPORAINES

*


-R (1)
stif de la Bretonne
s contemporaines
TNR. 12051


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

LES

CONTEMPORAINES MÊLÉES

*

VIE DE RESTIF

Imprimerie Eugène Heutte et Cie, à Saint-Germain.

RESTIF DE LA BRETONNE

LES

CONTEMPORAINES

OU

AVENTURES DES PLUS JOLIES FEMMES
DE L'AGE PRÉSENT

Choix des plus caractéristiques de ces nouvelles pour l'étude des mœurs à la fin du XVIII*e* *siècle.*

VIE DE RESTIF

RESTIF ÉCRIVAIN — SON ŒUVRE ET SA PORTÉE

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DES OUVRAGES DE RESTIF

Annotations tirées surtout des autres écrits de l'Auteur.

PAR

J. ASSEZAT

*

LES CONTEMPORAINES MÊLÉES

VIE DE RESTIF



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29

M DCCC LXXV

AVERTISSEMENT

En réimprimant quelques-unes des Nouvelles qui composent le volumineux recueil intitulé les *Contemporaines ou les aventures des plus jolies femmes de l'âge présent,* nous n'avons point pour but de donner au lecteur de notre siècle des modèles de goût, de sentiment ou de style. Nous voulons lui présenter seulement un chapitre d'histoire littéraire d'une part et de l'autre un tableau des mœurs de nos grands-pères au moment où allait crouler la vieille monarchie française à bout de forces devant les premières revendications de l'esprit nouveau. Le tableau passa pour exact au moment où il parut pour la première fois. Quant au phénomène littéraire que présente l'auteur, il n'a pas cessé d'être curieusement examiné par tous ceux qui, lorsqu'ils assistent à une représentation théâtrale, n'ont pas seulement des oreilles pour les premiers sujets, mais s'intéressent également à tous les acteurs, sachant bien que tous les rôles ont leur raison d'être et leur utilité. En venant après bien d'autres présenter le résultat de notre étude, nous promettons de rester dans les limites de l'observation scientifique et d'écarter tout parti pris, toute exagération, toute hypocrisie. Nous sommes de ceux qui croient que les œuvres

de Restif méritent d'être lues pour elles-mêmes et non pas uniquement recherchées pour les gravures qui les décorent, et que payer aussi cher qu'on le fait cette superfluité, c'est trop ravaler l'écrivain.

Pour le bien faire connaître, ce qu'il aurait fallu pouvoir publier, ç'aurait été ce livre étonnant : *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé* (1). Cela est impossible à l'heure qu'il est, mais nous puiserons à cette source le plus que nous pourrons pour la *Vie de Restif* qui ouvrira ce premier volume.

Notre choix en comportera trois, d'après la division primitive, en *Contemporaines mêlées,* c'est-à-dire sans distinction d'état, en *Contemporaines du commun* et en *Contemporaines graduées.*

En ajoutant à ces textes une Vie de Restif, une Appréciation de son œuvre et une Bibliographie de ses ouvrages, nous espérons donner satisfaction à cette classe nombreuse de lecteurs qui, ne pouvant se procurer les 200 volumes de l'infatigable écrivain, veulent cependant savoir les causes du bruit qui s'est fait il y a cent ans, et se fait de nouveau aujourd'hui autour de son nom.

(1) 16 vol. in-12, 1794-97.

VIE DE RESTIF

I.

Nicolas-Edme Restif (1) naquit le 23 octobre 1734 (2) à Sacy près Vermenton, dans le département de l'Yonne, ancienne province de Bourgogne. Son père, qu'il a peint sous les couleurs les plus avantageuses dans un livre qui tranche beaucoup sur le ton ordinaire de ses productions (3), était cultivateur après avoir abandonné par obéissance filiale un beau parti à Paris. Il s'était marié deux fois; il avait eu sept enfants d'un premier lit; Nicolas-Edme fut le premier des sept qu'il devait avoir également du second. En se rappelant les vertus de son père et la douceur par laquelle sa mère, Barbe Ferlet de Bertro, savait corriger ce que son caractère avait de trop pétulant,

(1) Nous suivons l'orthographe que Restif, après l'avoir abandonnée un instant, a reprise dans ses derniers ouvrages. M. Monselet, en préférant Rétif (*Rétif de la Bretonne, sa vie et ses amours*, Aubry, 1858), se fonde sur l'avant-propos de la *Vie de mon Père*, où il est dit : « Notre nom s'écrit indifféremment *Restif, Rectif* ou *Rétif*, » mais il donne en *fac-simile* un projet de traité pour la publication de *Monsieur Nicolas*, où l'auteur écrit lui-même, d'une façon très-courante, Restif. C'est du reste l'orthographe régulière avant la réforme du XVIII[e] siècle que Restif attribue et reproche très-violemment aux Didots.

(2) Tous les biographes disent le 22 novembre. C'est Restif lui-même qui a propagé cette erreur en la consignant dans la première ligne de *Monsieur Nicolas*. Elle a été rectifiée par M. Sylvain Puychevrier, dans une communication faite au *Bulletin du Bouquiniste*, de l'acte de baptême de l'auteur, conservé dans les registres de la paroisse de Sacy.

(3) *La Vie de mon père*, 2 vol. in-12. 1770.

M. Nicolas s'étonna plus tard de si peu ressembler à ses parents. Devançant une théorie de l'hérédité mise en avant dans ces dernières années (1), « je fus, dit-il, sans doute conçu dans un embrassement chaud, qui me donna la base de mon caractère : s'il eût été accompagné de dispositions vicieuses, j'étais un monstre ; la preuve de la pureté du cœur de mes parents, c'est ma candeur native. » Nicolas-Edme Restif ne fut pas un monstre, mais il fut un tempérament quelque peu exceptionnel. Dominé toute sa vie par l'érotisme, l'histoire de sa vie est, avant tout, comme l'a bien compris M. Monselet, l'histoire de ses amours.

Dès l'âge de quatre ans il se peint comme poussé par l'instinct « vers les filles dont la couleur ressemblait à la rose. » A onze ans il n'avait plus rien à apprendre, il était père, sans le savoir, il est vrai. Il devait aller loin sur cette pente et les listes successives qu'il donne de ses enfants naturels, si elles ne sont pas imaginairement grossies par cette sorte de manie de paternité qu'on voit s'accentuer davantage à mesure qu'il avance en âge pour éclater finalement avec une violence exagérée dans les *Posthumes* (2), son dernier livre, atteignent un chiffre invraisemblable, presque tout entier composé de filles, retrouvées successivement, la plupart sous les galeries du Palais-Royal.

Et c'est au village que commence cette odyssée galante ! Rien n'est plus gracieux, mais rien n'est moins déguisé, que ces premiers souvenirs de jeunesse où le jeune berger timide, et que les innocents baisers des petites paysannes font d'abord rougir, parce qu'on lui dit qu'il a « *une fille à la joue* », se montre à nous, s'enhardissant peu à peu, et se vengeant des premiers cris « *V'qui M. Nicolas ! v'qui l'Sauvège !* » en devenant le plus téméraire — toujours naïvement et, comme il le dit, instinctivement — des joueurs aux jeux dramatiques du *Loup*, de la *Belle mère*, de la

(1) *Phrényogénie* ou données scientifiques modernes pour doter, *ab initio*, ses enfants de l'organisation phrénologique du génie et du talent supérieur, par Bernard Moulin (1868). Restif est revenu plusieurs fois sur cette façon de doter les enfants de certaines qualités *ab initio.*

(2) Le duc *Multipliandre* des *Posthumes* paraît être l'expression de son idéal masculin.

Pucelle. Aussi combien plus tard il a raison, jetant un regard sur ce passé, de s'écrier : « Hé ! l'on parle de l'innocence des campagnes ! Il n'y a de mœurs que chez les gens instruits de la Ville et des champs ! »

Il n'y en avait pas à Sacy, à Nitry, à Courgis, à Vermenton, et comme par une fatalité qui tenait peut-être à l'homme lui-même plus qu'au temps et aux lieux où il vécut, il n'y en eut nulle part autour de Restif, pas plus à la campagne qu'à la ville, pas plus au collége que dans le monde, pas plus dans son enfance que dans son âge mûr ou dans sa vieillesse.

Son père n'était cependant pas un paysan tout à fait grossier, ni tout à fait pauvre. Il était, avons-nous dit déjà, venu à Paris dans sa jeunesse, il avait été sur le point d'y devenir quelque chose comme notaire ou procureur; il était dans son village chef de la juridiction, soit à peu près ce que nous appelons maintenant juge de paix, et petit notaire ; il possédait plusieurs métairies parmi lesquelles celle de La Bretonne, dont son fils prit le nom plus tard; il était allié à de bonnes familles, entre autres aux Cœurderoi, « dont il y a encore des présidents au Parlement de Bourgogne » fait remarquer le fils avec un certain orgueil (1), mais quatorze enfants ! Cette charge pesa dès l'enfance sur le petit Nicolas et comme tant d'autres de nos jeunes campagnards, encore aujourd'hui, il n'eut de première instruction que celle qu'il put acquérir en fréquentant l'hiver l'école de maître Jacques, à Vermenton.

Quoiqu'il fît parfois l'école buissonnière, ce pourquoi ses deux frères aînés, l'un déjà curé de Courgis, l'autre encore séminariste, ne lui ménageaient pas le fouet « pour effacer le péché originel par la douleur », il ne perdit pas tout à fait son temps, et s'il ne sut bien lire qu'à onze ans, il lut dès lors avec une sorte de fièvre qui le poussait à aller réciter ses lectures aux ouvriers de la ferme, aux batteurs en grange, aux bonnes femmes du village. Tous s'extasiaient sur son savoir et le vantaient à tel point, que le père se décida à le mettre en pension à Joux.

(1) Cet orgueil se fait jour dans la *Généalogie* mi-plaisante, mi-sérieuse que Restif a donnée de ses aïeux et que nous reproduisons en note, à titre de curiosité, car nous ne croyons pas que, quoi qu'on en ait dit, l'auteur fût bien persuadé de sa réalité.

Il n'y resta pas longtemps ; il y gagna la petite vérole ; la convalescence fut longue, et quand la santé lui revint il fut prévenu qu'il allait recevoir une visite qui déciderait définitivement de son sort : celle du cousin Jean Restif, avocat à Noyers. « Je l'ai supplié de venir, lui dit son père, pour te juger à l'égard de l'avenir comme il a jugé ton frère aîné, aujourd'hui curé de Courgis. Et tout ainsi que j'ai fait la règle de ma conduite de ce qu'il m'a dit pour mon fils aîné, de même ferai-je pour toi, t'exhortant, mon enfant, à graver dans ta tête ce qu'il dira à ton sujet pour ne l'oublier jamais. »

Jean Restif, « cet homme respectable et d'une vertu rigide, » arriva pour la fête de Sacy, « mis plus que simplement, un vieux habit de drap gris, ses souliers coupés à cause des cors aux pieds » et l'interrogatoire commença immédiatement : « Mon petit cousin, que lisez-vous ? — La *Bible*, monsieur l'avocat, et mon père nous la lit tous les soirs (1). — Qu'y avez-vous remarqué ? » Restif répond, d'abord mal, puis un peu mieux, puis bien, mais il se montre tout entier, et quand le père demande enfin au juge sévère : « Quelle est votre opinion ? En ferai-je un laboureur ? » Ce juge répond « Non ! » Quant à en faire un prêtre comme son aîné, moins encore, « il aime les femmes ; ce n'est pas vice, mais c'est un penchant qui est toujours prêt à le devenir : comme la pauvreté, *qui n'est pas vice*, tient les pauvres toujours à la veille d'être fripons. » La conclusion fut qu'on ferait instruire l'enfant « dont le fond était propre à l'étude » et qu'on verrait après ce qu'il serait à propos d'en faire.

En conséquence, les vendanges terminées, son père le conduisit à Paris, chez l'abbé Thomas, le second de ses fils, alors sous-maître des enfants de chœur de Bicêtre. Le jeune Restif, sous la férule de ce frère janséniste et dont il s'est toujours plaint, ne fut pas des plus heureux. Il aurait même été très-malheureux et

(1) Les Restif avaient, lors de la Réforme, embrassé la religion protestante. Une partie de la famille s'était expatriée lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'autre, à laquelle appartenait la branche dont sortait notre auteur, était revenue au catholicisme lors des dragonnades. On y avait cependant conservé, comme on le voit ici, l'une des plus caractéristiques habitudes du protestantisme : la lecture de la Bible en commun.

presque abandonné s'il n'y avait eu dans l'établissement quelques jeunes servantes et deux Mères qui n'avaient rien des maximes rigides du jansénisme, cause cependant des efforts suivis de succès de l'archevêque Christophe de Beaumont pour disperser les prêtres de cette maison; dispersion à la suite de laquelle notre jeune « confesseur de J.-C. » dut retourner à Courgis.

Il avait alors quatorze ans. Ce fut à ce moment que, dans une cérémonie religieuse, il se sentit pris d'un violent amour pour Jeannette Rousseau, la seule des femmes qu'il ait aimées qu'il n'ait pas possédée (1) et la seule, par conséquent, dont le souvenir le poursuivit jusqu'au tombeau, à tel point qu'à soixante ans passés, se trouvant libre, il pensait à la demander en mariage (2), après une séparation de 46 ans. Nous devions signaler cette singularité de son existence. Peut-être n'a-t il toute sa vie, comme on l'a dit de Don Juan, que cherché partout les fragments de cet idéal impollu et inaccessible qu'il crut avoir atteint un autre jour dans madame Parangon et qui lui échappa, par cela même qu'il l'avait atteint.

L'abbé Thomas lui continuait ses leçons de latin. Il en profitait pour écrire dans cette langue toutes ses impressions, toutes ses rêveries. Il achevait ainsi vers quinze ans un poëme en l'honneur de ses « douze premières maîtresses, » poëme que l'abbé saisit un jour et conserva longtemps, d'abord pour s'en faire une arme, ensuite pour s'humilier lui-même et qu'il brûla enfin. Mais il avait commencé par le communiquer au père. Il y eut à ce propos une belle scène (3).

« Quoi, à peine né, dit « ce père respectable », vous ne respirez qu'après la lubricité la plus raffinée !... Il ne vous suffit

(1) « Dix ans plus tard, écrit-il, il m'eût fallu la posséder ou mourir. »

(2) Ce ne fut qu'une intention, quoique quelques biographes, Gérard de Nerval entre autres, prétendent que ce mariage eut lieu en effet.

(3) Restif répond ailleurs, dans une note, à ces reproches: « Est-on coupable, dans le délire et la fièvre ? » Ce qu'il ajoute de très-sensé, c'est que son frère n'aurait pas dû provoquer une pareille explication, s'il avait été bon frère et bon chrétien.

pas d'une fille, d'une femme, il vous en faudrait douze!... O ciel! qui l'aurait pensé, à voir l'hypocrite modestie que vous avez toujours eue sur le visage! Quel sera l'étonnement et le chagrin de votre mère. — Cette pauvre mère qui comptait vous voir atteindre par votre mérite encore plus que par la science les garçons du premier lit, va bien rabattre de ses espérances!... Jamais m'a-t-on mandé à Auxerre quand mes deux aînés y étudiaient, pour m'exposer de pareilles turpitudes? Moi, leur père, j'ai rougi devant eux d'être le vôtre. Il me semblait que je partageais votre infamie!... Je voyais leurs regards et leur surprise me reprocher un second mariage que de premiers enfants blâment toujours et qu'ils peuvent aujourd'hui blâmer puisqu'il a produit des fruits tels que vous... Vous venez, par vos écrits et par vos actions, de faire rougir votre père. »

Pendant cette véhémente apostrophe, le jeune poëte pensait en lui-même : « Hô, si mon père savait tout! » et se promettait de ne plus retomber dans la même faute. Serment d'ivrogne! De ce jour, jusqu'au dernier, ce péché sera le sien. Même en moralisant, il côtoie l'immoralité (un néologisme son contemporain, qu'il n'avait pas trouvé et qui lui déplaisait), quand il n'y tombe pas, sans s'en douter, tout à plat.

On voit par ce qui précède que, quoique Restif n'ait commencé à être homme de lettres, dans le vrai sens du mot, qu'assez tard, il écrivait depuis sa plus tendre jeunesse. Il avait la vocation, il devait à son jour entrer dans le cercle et prendre sa part de cette ronde turbulente où se mêlèrent tant de grands penseurs et tant de petits esprits dont le rapprochement fortuit donne à la fin du XVIIIe siècle un caractère si original et si contrasté.

Après la scène que nous avons rapportée, il y eut difficulté pour les frères de vivre ensemble. Restif resta quelque temps cependant encore sous la tutelle de l'abbé Thomas. Pour y échapper il voulait à toute force se marier, mais son père lui persuada que de pareils désirs, avant dix-sept ans, étant encore trop prématurés, il fallait songer à choisir un état. On se rencontra un jour à Vermenton chez un parent éloigné avec un maître imprimeur d'Auxerre et sa femme, qui devait devenir pour M. Nicolas la céleste Colette (1);

(1) Le nom réel de cette dame que Restif n'a jamais divulgué dans ses œuvrages est connu, mais la famille existant encore aujourd'hui à Auxerre, nous croyons devoir le taire.

à la suite de cette entrevue, il fut décidé que le jeune homme entrerait comme apprenti dans l'atelier de M. Parangon au mois de juillet 1751.

Le départ, les conseils, l'arrivée, les gaucheries, les naïvetés du nouvel apprenti, les mystifications des ouvriers, tout cela prend dans le récit de Restif, qu'on lise ce récit dans *Monsieur Nicolas* ou dans le *Paysan perverti*, l'aspect d'une photographie dont l'exactitude ne saurait être trop louée. Quoique nous devions plus tard nous étendre davantage sur cette particulière qualité du talent de notre auteur, nous ne pouvons ne pas dire dès ce moment que cet écrivain si fécond, qu'on a présenté comme si inventif et si varié, n'a jamais rien inventé et n'a jamais pris la plume que pour raconter des faits généralement vrais dans leur ensemble et toujours copiés d'après le modèle vivant, dans les détails.

Sa passion pour sa maîtresse qui s'était déclarée dès la première entrevue fut exaspérée par les fréquents rapports que son bon caractère et ses complaisances établirent entre elle et lui, mais Mme Parangon était vertueuse; si elle était flattée de deviner cet amour qui n'osait se déclarer, elle savait en éloigner toujours l'expression catégorique. Pendant ce temps, le jeune Nicolas, employé à porter les lettres des ouvriers à leurs maîtresses, mis de moitié dans certaines parties et sachant déjà trop de l'amour pour en sacrifier le « physique » au « moral » (1) se laissait aller à son penchant; toutes les grisettes d'Auxerre y passèrent à leur tour. « C'est, dit-il, que j'étais moins amant d'une femme que des femmes et plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il fût. »

Un jour cependant, un jour, toutes les précautions de Mme Parangon, toutes les timidités de Nicolas furent inutiles. Un cordelier débauché et défroqué, qui tient dans le roman du *Paysan perverti* une place trop considérable, mais qui, en réalité, eut une grande

(1) Restif, dans une note du *Pornographe*, essaie d'expliquer le mot de Buffon auquel il est fait ici allusion : *De l'amour le physique seul est bon, le moral n'en vaut rien*. Selon lui, Buffon aurait voulu dire non pas que le moral de l'amour n'est qu'une illusion, mais que ce moral est ce qui cause tous les maux de l'amour, « et en cela, ajoute-t-il, on ne saurait trop être de son avis. »

influence démoralisatrice sur Restif, lui avait fait perdre à peu près tout respect humain. Excité sinon directement au moins par une sorte de raillerie à consoler « cette belle veuve » (M. Parangon était en voyage) l'apprenti ne put résister à une pareille tentation. D'après ses aveux mêmes il y eut quelque chose comme un viol, et ce qui tend à le faire croire, c'est qu'il ne s'est jamais vanté d'avoir obtenu plus tard de bonne grâce ce qu'il avait obtenu un jour par la force ou le hasard, et que, depuis ce moment, il a joint dans ses souvenirs respectueux Colette et Jeannette Rousseau, dont il a fait les grandes figures de ce Calendrier fameux rédigé dans sa vieillesse, où chaque jour commémore une femme, chaque dimanche deux, et chaque fête, trois.

Il obtint du reste un pardon qu'il sollicitait avec larmes. Bien plus, Mme Parangon sut trouver un moyen de le tenir en respect en flattant sa passion même. Elle lui fit croire qu'elle lui donnerait sa sœur en mariage. Il la crut, et lorsqu'elle fut morte, ce qui arriva peu de temps après, alors qu'étant passé *maître* il travaillait à Paris, il attribua le refus de M. Parangon de consentir à ce mariage à la haine que celui-ci lui avait vouée après avoir découvert son « crime », ce qui ne l'empêcha pas d'accepter des mains de ce même homme une autre femme avec laquelle il passa la vie la plus malheureuse et la plus troublée.

Cette période de la vie de Restif est celle sur laquelle, quoiqu'il s'y étende longuement, il a accumulé le plus de nuages. Je ne crois pas qu'il ait menti sciemment en faisant de M. Parangon un débauché de la pire espèce, ni d'Agnès Lebègue, une fille aussi perdue qu'il nous la dépeint. Il a bien certainement jugé les choses ainsi, après coup, sans quoi on ne s'expliquerait pas son mariage. Il a dû y avoir là une de ces surprises des sens dont il s'est repenti plus tard et alors que trouvant des torts chez les autres il n'a plus voulu en voir chez lui-même. Son séjour à Paris pendant son compagnonnage, n'avait pas contribué à réformer ses mœurs, il y avait vécu misérable. Il s'y était associé avec deux autres ouvriers, comme lui, de l'Imprimerie Royale. « Les charges du ménage, raconte-t-il, étaient partagées entre nous. Boudard, comme le plus entendu, allait à la boucherie : je portais le rôti au four et j'allais avertir de nous

le rapporter, j'achetais en outre les racines, les légumes, le charbon, le bois. Chambon mettait le pot-au-feu, le soignait : nous lavions notre vaisselle tous les huit jours le dimanche après dîner. Cet accord subsista jusqu'à ce que deux femmes...»

Toujours les femmes! Et quelles femmes! L'une des plus honnêtes d'entre elles qu'il obtient par surprise, dans l'obscurité, lui conte, le prenant pour « l'abbé » qu'elle attendait, que sa tante avec laquelle elle vit, « mange... les rats... de l'Oratoire!... qu'elle paie un sou pièce les gros, deux liards les petits, au garçon portier... » Les autres sont des maîtresses d'hôtel garni qui croient se devoir à tous leurs locataires. Les autres... mais n'allons pas plus loin. Quoique Restif ait fait de Zéfire l'un des épisodes les plus dithyrambiques de ses souvenirs, cette peinture passionnée se termine à la mort de cette fille par une révélation assez révoltante pour que nous nous croyions obligé de la taire.

La rage du mariage persiste toujours malgré cette débauche (1) permanente; il veut épouser tout le monde. Après Zéfire, Suadèle; après Suadèle, une anglaise, Henriette Kircher. Avec celle-ci la chose va même assez loin, il y a un simulacre de cérémonie religieuse et il se croit aussi bien marié que « s'il avait été à Gretna-Green, » jusqu'au moment où il trouve sa chambre vide et une lettre où on lui dit :

Monsieur,

Notre mariage est rompu, je ne saurais donc plus demeurer avec vous. Je m'en retourne dans mon pays avec ma chère tante qui veut bien encore me servir de mère. Adieu, monsieur; oubliez-moi, comme je vous oublie et tranquillisez monsieur votre père.

Henriette Kircher.

Dégoûté par ce dernier déboire, car la fille s'était fait passer pour une riche héritière, poursuivant un procès qu'un mariage seul pouvait lui faire gagner, Restif se décide à quitter Paris. Il retourne à Auxerre, à Courgis, va à Dijon où il travaille quelque temps,

(1) Débauche de femmes uniquement. « Jamais, dit Restif, je ne me suis pris de vin. J'ai deux ou trois fois seulement expérimenté philosophiquement l'ivresse. »

tout en s'apercevant, suivant une de ses réflexions d'alors, que « les mœurs sont un collier de perles : ôtez le nœud, tout défile » (1); revient à Paris, n'y reste pas et repart le 7 novembre 1759 pour Auxerre où il rentre chez M. Parangon, par les conseils duquel il prend pension chez la mère d'Agnès Lebègue. Celle-ci devient sa femme, *pour de bon*, le 22 avril 1760.

« J'étais beau, ce jour-là, s'écrie-t-il, en se rappelant ce grave passage de son existence ; j'étais beau, ce jour de ma mort morale ; on loua ma figure en disant qu'Agnès ne me méritait pas. Arrivés à l'église, le fatal serment de mariage fut prononcé. Un mot frappa mon oreille, au moment où jetant les yeux sur ma cousine Edmée, je la voyais en prière à l'écart : *Enfin, la voilà donc mariée !*... Et moi je pensais tristement : « Infortuné ! te voilà donc lié !... Je revins de l'église avec le sentiment pénible que j'étais perdu ! Et je l'étais... »

Il avoue cependant un peu plus tard qu'il avait bien ce que sa conduite méritait. S'il s'en était toujours souvenu il n'aurait pas sans doute écrit son roman : la *Femme infidèle*, où il ne ménage plus aucune attaque contre son épouse.

Celle-ci, qui très-probablement eut aussi quelque chose à se reprocher, a eu au moins la sagesse de ne point répondre à ces attaques violentes par des attaques semblables. Lorsque Restif mourut, quoique le divorce eût été prononcé entre eux, pendant la révolution, elle crut devoir ne point souiller sa mémoire. Nous demandons pardon d'anticiper ainsi sur les événements, mais comme nous ne reparlerons plus de Mme Restif, nous placerons ici la lettre qu'elle écrivit en 1806 à Cubières, qui lui avait demandé quelques renseignements biographiques pour mettre à la tête d'une édition de l'*Histoire des compagnes de Maria :*

(1) Il connut à Dijon entre autres filles une servante d'auberge à laquelle, contre son habitude, il n'offrit pas le mariage, mais qu'il voulait s'attacher comme gouvernante, décidé qu'il était alors à reprendre sa première direction vers la prêtrise. Dans son *Calendrier*, au nom de cette fille, il fait cette très-profonde réflexion : « Cependant, où en serais-je si j'étais curé ? »

Paris, 18 octobre 1806.

« Je suis trop charmée, monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait, par la demande de quelques traits qui puissent être insérés dans l'éloge de mon mari, pour ne pas y répondre avec empressement ; mais des malheurs, que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir, m'ayant séparée de cet homme de mérite dès 1784, je ne puis me livrer au plaisir que j'aurais à chanter ses louanges, si le démon de la discorde n'avait pas empoisonné l'esprit de cet homme naturellement bon. Cela fut cause que, durant vingt années, je n'eus aucune connaissance ni de ses affaires ni de sa conduite : en vain je lui écrivais, on interceptait mes lettres Ainsi tout ce que je puis dire, c'est que durant tout le temps que j'ai passé avec lui, j'ai eu la satisfaction de voir dans mon mari un homme fort utile au public, de plusieurs manières. J'ai vu avec admiration plus de vingt pères de famille ne subsister un nombre d'années considérable que sur le travail que leur procurait cet auteur si laborieux. Il donnait toujours la préférence aux pères et mères chargés de nombreuse famille, car il était fort charitable. Si un vieillard, homme ou femme, lui demandait l'aumône, il le conduisait dans une petite auberge pour lui faire donner un ordinaire et une chopine de vin. Pour refuser un homme âgé, il aurait fallu qu'il n'eût rien eu sur lui; etc.

Veuve Restif, née Lebègue. »

Le « démon de la discorde » dont parle sa femme n'avait pas pour Restif le même nom. Il eût été heureux probablement si sa femme l'avait laissé vivre à sa fantaisie, sans lui faire aucun reproche, se bornant à le recevoir, lorsque, fatigué de ses maîtresses de passage, il serait revenu au logis. Il l'eût été davantage s'il n'avait pas craint les représailles et, avec son œil toujours éveillé sur ces points délicats, cru voir qu'après les avoir provoquées elles répondaient à son appel. Il était heureux de rencontrer des femmes « ayant dans le cœur une disposition adorable à la générosité. » Il ne pouvait se faire à l'idée que la sienne pût être ainsi pour d'autres que pour lui. La jalousie avec tous ses accessoires de colères, de ruptures s'ensuivit presque aussitôt, et ce fut lui qui s'en plaignit le plus, tout en donnant à sa femme les plus justes sujets de plainte.

Deux enfants, deux filles, vinrent au monde dans les intervalles de tranquillité. La mère les mit en nourrice en Bourgogne. Pendant un voyage qu'elle y fit pour les voir, tout changeait comme par un

coup de théâtre dans la vie de Restif. Elle avait laissé à Paris un pauvre ouvrier de l'imprimerie du Louvre, elle allait retrouver à son retour un homme décidé à devenir littérateur.

Voici ce qui s'était passé :

Le directeur de l'imprimerie, « l'*arabe* Anisson Duperron, » n'était pas très-aimé des ouvriers. Il les payait mal et s'enrichissait, croyaient-ils, à leurs dépens. Quand « cet ours » surprenait Restif en train de lire, quoique ce fût l'un de ses meilleurs compositeurs, il lui rabattait la demi-journée de 25 sous. Le pauvre diable n'osait se plaindre; il enviait ceux de ses camarades qui trouvaient dans des relations féminines intéressées qu'il méprisa toujours une vie plus douce. « La probité de mon père, dit-il, sauva la mienne, je me rappelais en pleurant ce titre de l'honnête homme que lui avait donné le canton, et je me disais : — Mourons plutôt que d'y porter atteinte. » Il accueillit donc avec enthousiasme la proposition qui lui fut faite d'entrer comme prote chez Quillau où il devait gagner 18 livres par semaine, outre une copie de tous les ouvrages, ce qui pouvait valoir 300 livres. Ce nouveau poste ne le fit pas cependant négliger les aventures amoureuses qui lui arrivaient si facilement quand il ne les cherchait pas et qu'il cherchait quand elles tardaient trop à venir.

Ce fut une de ces chasses aux aventures qui décida de son sort. Il y avait rue Saint-Honoré un marchand de soieries qui avait deux filles. L'une d'elles, l'aînée, avait « le genre de figure de Mme Parangon. » La voir, l'aimer, le lui écrire, ce fut l'affaire du premier jour. Restif avait pris cette habitude de porter, dans ses habits de travail, qui ressemblaient un peu à ceux des commissionnaires, les lettres qu'il adressait à toutes les jolies femmes qu'il rencontrait et qu'il suivait, ou qu'il voyait dans leur comptoir. Mais Rose Bourgeois était tenue de près, on ne pouvait l'aborder. L'amant veut jouer le rôle de Sylphe (1). Il réussit à déposer ses missives sans être aperçu. Son agilité corporelle et la promptitude de son coup d'œil lui permettent de se dérober aux recherches pendant plusieurs

(1) Il y a dans les *Contemporaines* une nouvelle intitulée le *Mari silphe*.

semaines. Mais le père averti fait faire bonne garde, un beau matin, trois garçons de magasin saisissent le sylphe, et après avoir voulu le mener chez le commissaire, se contentent de le remettre aux mains de M. Rousseau.

Protestations d'amour épuré, délicat, honnête. Père sensible et sans doute amateur de littérature, qui se prend de tendresse pour l'épistolier, et qui finalement lui dit, comme les coquettes de théâtre disent *je ne vous défends pas d'espérer* : « Mon cher ami, je sens ce que vous valez par vos lettres et par vos réponses. Faites vous connaître ; tirez parti de vos talents ; vous en avez et venez me voir dès que vous aurez quelque chose d'avantageux à m'apprendre. L'amour peut faire en vous des miracles, je l'ai vu à vos expressions. Ma fille est belle; elle a plus de qualités que de beautés; si vous la méritez un jour pourquoi ne l'auriez-vous pas ? »

Restif part sans dire, sans se rappeler peut-être, qu'il est marié, mais il ne revient pas, si ce n'est plus tard, pour saluer la maison vide de ses hôtes par ces paroles : « *Salve, ô Domus, quæ me fecisti scriptorem !* »

Il l'était déjà — en vers — quoiqu'il ait dit un jour en signant la préface de la *Confidence nécessaire*,

Pour moi Phœbus est sourd et Pégase est
RESTIF,

il avait écrit des volumes de poésies aux filles d'Auxerre et à celles de Paris, il va le devenir en prose, c'est-à-dire de la manière qui convient le mieux à l'expression non plus de ses sentiments passionnés mais de ses investigations dans le domaine du réel. Il va s'adresser au public. Il est en droit de terminer l'histoire de cette première partie de son existence, en la qualifiant de honteuse, parce que c'est celle « de sa nullité, de sa misère, de son avilissement. » Nous l'allons voir maintenant aux prises avec un autre genre d'occupation où le travail de la pensée modérera quelque peu, sans l'éteindre tout à fait, sa fougue sensuelle.

II.

Nous sommes en 1765. Restif vient de dépasser la trentaine. Il a beaucoup vu, beaucoup lu. Il sait assez de latin, un peu de grec, un peu d'anglais. Il se trouve tous les jours en présence de nouveaux ouvrages dont les auteurs l'éblouissent parfois, « surtout ce grand nigaud de Voltaire, que Royou traite en petit garçon ; et que je trouvais, dit-il, inimitable et si élevé au-dessus de ma sphère, qu'il étouffait en moi jusqu'à la velléité d'écrire. » Il finit cependant par en rencontrer qui lui semblent moins difficiles à égaler. Mme Riccoboni est encore d'une élégance trop soutenue, mais Mme Benoît, de Lyon !... C'est devant l'*Elisabeth* de cette muse de province qu'il se frappe le front et se dit : « Mais j'écrirais bien aussi un roman ! » Qu'il y a de modestie dans cet aveu ! Notre romancier qui va faire tant de tapage n'entre pas dans la carrière avec la haute ambition d'égaler les plus grands, il se fait humble, il descend jusqu'à Mme Benoît ! Il n'a point eu de peine à valoir mieux que son modèle. C'est que s'il n'avait pas l'habileté de main et de facture, il avait au moins quelque chose à dire.

Mais quoi ? Il se figure d'abord que le roman est œuvre d'invention. Il cherche, il veut créer, il se perd. C'est alors qu'il s'examine, qu'il regarde autour de lui et qu'il fait cette nouvelle découverte : le roman doit sortir de la vie réelle ; il a besoin d'avoir pour bases des faits vrais. Sur le vrai seul l'auteur peut échauffer sa verve. Et il prend ces faits dans sa propre vie, dans celle de ses amis, de ses voisins, partout où il les trouve. Et il écrit quatre volumes, pour débuter, sous ce titre : *La Famille vertueuse*.

Nous entrerons, lors de notre prochain volume, dans l'examen des progrès de l'idée et du talent chez Restif. Dans celui-ci nous devons nous borner à l'exposé des faits de sa vie et nous ne nous attarderons pas aux réflexions. Pour son premier livre, Restif avait cru avoir besoin d'un conseil. Cet « Aristarq » fut Nougaret, tout jeune alors, débutant aussi, et que son élève finit bientôt par mépriser, non-seulement à cause de sa médiocrité, mais surtout à cause de ses

mœurs! Restif, si peu retenu qu'il fût, ne comprenait pas le dévergondage à froid et il s'est toujours excusé de ses plus grands écarts sur la passion, la fièvre qui les lui faisait commettre quand sa raison les condamnait. Les relations littéraires durèrent donc peu, mais il y eut des relations personnelles à la suite desquelles Restif se crut autorisé à placer, partout où il en trouvait l'occasion, dans les notes de ses livres, dans les appendices aux *Contemporaines*, les plus virulentes injures contre ce *Mamonet*, ce *Gronavet*, ce *Regret*, ce *Negret*, ce *Progrès*, qu'il accusait de toutes les bassesses et de tous les vices.

Le censeur de la *Famille vertueuse* fut un certain M. Albaret qui n'aimait pas la métaphysique. Par dégoût des romans philosophiques de l'époque il trouva que celui de Restif avait « le double mérite d'intéresser et de remplir son titre. » « Cette approbation, dit Restif, m'éleva l'âme. » Il voulut alors dédier son œuvre à Mlle Rose Bourgeois, mais le père, qui était décidément un homme sage, lui écrivit de n'en rien faire. La veuve Duchesne paya cet essai 15 livres la feuille ; Restif en dirigea l'impression comme prote et correcteur chez Quillau, et il profita de l'occasion pour essayer sa réforme orthographique qui ne fut point appréciée et repoussa même, à ce qu'il crut, les chalands.

Après ce premier demi-succès, Restif quitta sa *proterie* chez Quillau et s'en fut faire un tour à Sacy pour se montrer dans son nouvel éclat d'auteur imprimé. Il n'y resta que le temps de voir sa famille et n'en rapporta qu'un sujet de roman fourni par son frère l'abbé Thomas : *Lucile*, qu'il écrivit à son retour en cinq jours et qu'il vendit trois louis. La *Confidence nécessaire*, d'abord refusée par un premier censeur, puis par un second, fut enfin acceptée par un troisième « qui était fou le matin, et ivre l'après-midi » et auquel Restif ne reproche ce trait de caractère que parce qu'il pense pouvoir l'accuser justement d'avoir empêché Mlle Hus d'accepter la dédicace qu'il lui voulait offrir « en reconnaissance du plaisir que sa beauté lui avait donné sur le théâtre. »

Tout cela ne soutenait guère une maison que le petit commerce de mousseline de la femme n'enrichissait pas. D'ailleurs les époux étaient plus souvent séparés qu'unis. Le libraire Rapenot logeait Restif au

collége de Presles et lui donnait six livres par semaine. Sur ces six livres il y avait 4 livres 10 sous pour la pension, il restait 30 sous. « Je payais une bouteille à 10 à notre dîner le dimanche, il me restait 20 sous : 3 sous pour une chemise, 1 sou pour un col, il me restait 16 sous ; j'en dépensais encore 4 et j'en épargnais 12 par semaine, pour le besoin, ou pour aller quelquefois au spectacle. » On voit que les maîtresses qui lui prenaient encore des « demi-journées, » ne l'aimaient pas du moins par intérêt.

Mais vient la *Fille naturelle*, mais vient le *Pornographe*. Les difficultés avec la censure sont toujours vives, mais toujours surmontées. M. de Sartines lui-même lève l'interdit mis sur le dernier ouvrage, les censeurs Crébillon fils et Collé approuvent le *Pied de Fanchette* et le *Ménage parisien*, et suggèrent même quelques corrections à l'auteur. Crébillon en dit du bien à ses amis. Les presses gémissent sans relâche sous cette production emportée jusqu'au moment où paraît le *Paysan perverti*.

Pour le coup ce fut un éclat. Un magistrat, M. d'Eprémesnil alla jusqu'à croire que le *Paysan* était de Diderot. Restif ne se vante pas assez de cette méprise. S'il avait pu comprendre la distance qui le sépare du philosophe et combien les déclamations de son matérialiste Gaudet d'Arras sont éloignées des déductions serrées et logiques de l'*Encyclopédie* où il puisait une partie de son savoir, il ne se serait pas borné à mentionner ce fait sèchement et comme en l'air. Peut-être d'ailleurs se croyait-il supérieur à celui avec lequel on le confondait et s'est-il dit : Est-ce que Diderot aurait pu faire le *Paysan* (1) ?

(1) Page 4432 de *Monsieur Nicolas* à propos des opinions de Diderot sur les castes indoues, Restif l'apostrophe ainsi : « Car je t'appellerai brute, ô langrois Diderot, avec tes exclamations dans l'*Encyclopédie* contre les castes indiennes... Et si les *Brames* sont la raison, l'intelligence perfeccionée, effet de l'espèce, faut-il qu'ils s'abrutissent en s'alliant avec une espèce inférieure ?..... Les Brames ont été sages et justes en castant les hommes dans leur heureux pays, où les espèces étaient différentes ; ils ont eu raison de perfectionner, au lieu de la détériorer, la race la plus parfaite, et Diderot a été un fou, un insensé, un ignorant, quand il les a condamnés sans savoir leurs raisons, etc. » Disons toutefois à sa décharge qu'il n'a pas toujours ainsi traité « l'homme de la montagne de Langres. »

Ce succès indéniable, puisque le roman tiré à 3,000 exemplaires eut plusieurs éditions, fut souvent contrefait, fut traduit en allemand, où il eut quatre éditions, et en anglais où il en eut quarante-deux, mit Restif en lumière. Cet autre esprit vigoureux et chercheur, qu'on oublie trop, Mercier, s'enthousiasma pour le nouveau venu : la liaison avec M. Bultel Dumont, trésorier de France, devint plus intime; les *Contemporaines* augmentèrent encore la renommée et les relations de l'auteur qui en vint à posséder une petite fortune. S'il rencontrait toujours de bonnes filles, ou d'éveillées marchandes; si les actrices de l'Opéra-Comique (1) ou d'habiles intrigantes, comme Sara Debée, qu'il crut être la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* (2), lui donnaient sans cesse des distractions, il reconnaît cependant qu'il en était arrivé à « l'âge où on ne se soucie plus tant d'être aimé, » et il se contentait d'aimer pour le seul plaisir de suivre sa vocation. Ce fut à ce moment qu'il eut quelques grandes dames, mais avec elles il est gêné, il est platonique et le plus souvent il ne les désigne que sous des noms supposés dont nous ne devons pas chercher à soulever le voile (3).

La haute société devenue curieuse, mais sentant

(1) Nous devons passer légèrement sur les tableaux animés que Restif ne ménage pas. Disons toutefois qu'avant même sa célébrité, il avait déjà quelques relations avec le monde artistique. Citons deux actrices de l'Opéra-Comique qu'il émerveilla par ses talents spéciaux et à l'une desquelles il dut, à la fin d'un souper à l'hôtel de Hollande avec l'ambassadeur de Venise, de se trouver le maître, dans l'obscurité, de la belle Guéant, du Théâtre-Français dont il était depuis longtemps l'un des plus fervents admirateurs. Rappelons aussi, mais sans insister, une scène étrange, chez une entremetteuse où il fut choisi comme *géniteur*, ainsi que dirait Fourier, par une grande dame qu'il appelle Septimanie et qui n'était autre que la comtesse d'Egmont, princesse de Courtenay. Cela prouve seulement que les actrices et les grandes dames de ce temps-là tempéraient, comme on l'a dit, l'inégalité des classes inscrite dans les institutions sociales par les mœurs... les mauvaises.

(2) Gérard de Nerval, dans les *Confidences de Nicolas*, a mis agréablement en scène cet épisode. Il y est plus exact que dans ce qu'il raconte de madame Parangon et de Jeannette Rousseau.

(3) L'aventure de *Felisette* lui attira quelques désagréments avec M. de Lalande.

bien qu'il y avait entre l'ouvrier parvenu et elle des obstacles difficiles à détruire, s'entendait à les tourner.

« Un jour de novembre 1789, dit M. Monselet, il reçut une invitation à dîner de M. Senac de Meilhan, intendant à Valenciennes, avec lequel il avait eu quelques relations d'affaires dans le temps. C'était un homme fort aimable, occupé lui-même de littérature et de poésie légère. Restif, cédant sans doute à ces considérations, se rendit chez lui, rue Bergère, à l'issue de l'Assemblée nationale. Il pouvait être trois heures. On attendait encore deux dames et plusieurs messieurs. A quatre heures et demie, tout le monde étant arrivé, on se mit à table. Restif fut placé entre une sorte d'amazone aux mouvements mâles, à la voix haute, au regard assuré, qu'on lui dit être une madame Denis, marchande de mousseline rayée, et une autre dame plus timide ou plus fière, à qui l'on ne donna point de qualité. Les autres convives étaient un petit homme, propret, en surtout de laine blanche, un beau garçon de vingt à vingt-cinq ans, à physionomie ouverte, un quatrième un peu boiteux et deux autres qu'il ne remarqua pas. On causa politique. La marchande de mousseline rayée demanda à plusieurs reprises : Que dit le peuple ? Elle fit beaucoup d'amitiés à Restif et lui demanda la permission d'aller le voir, ce qu'il n'eut garde de refuser. Bref, le repas fut des plus animés. Restif, d'ordinaire renfrogné et taciturne, devint fort éloquent dès qu'on le mit sur le chapitre de ses ouvrages. Il charma tout le monde par le feu et l'abondance de son élocution, surtout madame Denis, surtout l'homme à la physionomie ouverte.

Le lendemain voici le billet qui lui fut remis de la part de M. de Meilhan : « Madame Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes ; l'autre dame, la comtesse de Laval ; le beau-fils qui se faisait nommer Nicodème, Mathieu de Montmorency ; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun ; l'homme au surtout blanc, Sieyès. C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter » (1).

Cette aventure se répéta plusieurs fois, entre autres chez le duc de Mailly, chez le comte de Gémonville. Restif était d'ailleurs un habitué des dîners que donnait Grimod de la Reynière, où il se rencontrait avec Pons, Duchosal, Viguier, Chénier, les frères Trudaine, Fortia de Piles, Larive, Saint-Prix, et *Monsieur Nicolas* contient le récit de l'un de ces dîners qui ne fut pas le

(1) Cette scène est racontée un peu plus longuement mais d'une façon moins agréable dans *Monsieur Nicolas*, p. 3177, 3178, 3179 et dans l'étude de Gérard de Nerval.

moins excentrique. Il comptait ou avait compté en 1789 parmi ses amis, outre Mercier qui l'avait en grande estime, Crébillon fils, Collé, le docteur Guillebert de Préval, Pidansat de Mairobert, Beaumarchais qui avait voulu le mettre à la tête de son imprimerie de Kehl, le vicomte de Toustain-Richebourg, Lepelletier de Mortfontaine, intendant de Soissons, chez lequel il s'était rencontré avec la « belle marquise de Montalembert, » Speranzac, Fontanes, avec lequel il eut quelques démêlés, mais qui fut un de ceux qui l'accompagnèrent au cimetière Sainte-Catherine (Montparnasse). La comtesse Fanny de Beauharnais fut une de ses dernières inspiratrices en même temps que sa plus constante bienfaitrice. Il y a place dans cet autre livre étrange : les *Nuits de Paris*, pour mesdames de Marigny, de Valimbert, pour le comte de Clermont-Tonnerre. Il avait donc fini par se *désencanailler*, et lorsqu'arriva la Révolution, après trente ans d'une vie un peu décousue, mais qui, en somme, ressemble à celle de beaucoup de jeunes gens, après trente autres années d'un travail acharné, il avait amassé assez d'argent pour rappeler fièrement aux libraires ce qu'ils lui devaient, et assez de considération pour ne se croire pas indigne d'entrer à l'Institut lorsque la Convention l'organisa en 1795 (1).

Pendant ces mêmes années de travail, il avait marié ses deux filles. La première fut malheureuse, et il a peint d'une façon trop crue les détails de ses malheurs et les torts de son gendre, qu'il désigne souvent sous le nom de l'*Echiné*, dans *Ingénue Saxancour*. La seconde devint promptement veuve. Il vivait séparé de sa femme en attendant que le rétablissement du divorce permît à celle-ci de le réclamer en sa faveur, il n'avait plus, comme il dit, que quelques « aventurettes » lorsque les événements politiques vinrent le surprendre et que deux banqueroutes successives lui enlevèrent le peu qu'il possédait.

Ce fut un coup terrible, mais qui ne l'abattit pas. Il reprit le composteur, en même temps qu'il reprenait la plume. A ce moment, il n'a plus le temps, qu'il n'a

(1) A ce moment Restif fit placarder une affiche qui se terminait par ces mots : « M. Restif a sans doute été oublié dans la première formation de l'Institut national. On avait oublié l'article *Paris* dans l'*Encyclopédie*. »

jamais beaucoup pris, du reste, de réfléchir, et souvent il compose à la casse, sans copie (1), pour aller plus vite. Il publie son *Théâtre* (3 volumes, 17 pièces) la *Semaine nocturne*, supplément aux *Nuits de Paris*, le *Palais-Royal* (2 volumes), l'*Année des Dames nationales*, douze volumes, où il jette pêle-mêle ses propres aventures et des renseignements souvent précieux sur la Révolution (2). Cet ouvrage le conduit jusqu'en 1794, moment cruel, où sentant la fin venir, l'inspiration manquer, il se replie sur lui-même et, comme un grand poëte, notre contemporain, essaie de battre monnaie avec ses sentiments intimes, avec les secrets qu'il avait bien déjà fait pressentir, mais qu'il avait toujours déguisés, avec sa vie et celle des autres écrites, comme il dit, «cyniquement, pour dépolitiquer un peu la nation, comme d'autres l'ont dépantinée et déballonnée.»

Restif qui soignait tant l'illustration de ses livres ne put donner que le sujet des planches qui devaient accompagner ses seize nouveaux volumes. Est-ce à cause de cela que l'effet de *Monsieur Nicolas* fut nul, en France? Il n'en fut pas tout à fait ainsi à l'étranger. Il nous en est revenu un écho, et si la qualité des lecteurs peut suppléer quelquefois à la quantité, c'est dans ce cas ou jamais qu'il est permis de le croire.

Voici, en effet, ce que Schiller écrivait à Gœthe, le 2 janvier 1798 :

« Avez-vous lu par hasard le singulier ouvrage de Restif : le *Cœur humain dévoilé?* En avez-vous du moins entendu parler? Je viens de lire tout ce qui en a paru, et, malgré les platitudes et les choses révoltantes que contient ce livre, il m'a beaucoup amusé. Je n'ai jamais rencontré une nature aussi violemment sensuelle; il est impossible de ne pas s'intéresser à la quantité

(1) On a beaucoup exagéré en faisant pour Restif de cette façon de travailler une habitude. Pour peu qu'on ait une idée de ce qu'est le travail du compositeur on comprendra qu'un tel procédé n'est pas toujours le plus expéditif. Restif ne s'en servait que dans des cas exceptionnels qu'il avait soin d'ailleurs de signaler comme des accidents en mettant en marge : « composé à la casse, sans copie. »

(2) Les faits historiques disséminés dans l'œuvre de Restif et qui devraient faire partie des *Mémoires* du temps, n'ont jamais été recueillis. Pour peu qu'on nous y encourage, nous les réunirons un jour.

de personnages, de femmes surtout, qu'on voit passer sous ses yeux et à ces nombreux tableaux caractéristiques qui peignent d'une manière si vivante les mœurs et les allures des Français. J'ai si rarement l'occasion de penser quelque chose en dehors de moi et d'étudier les hommes dans la vie réelle, qu'un pareil livre me paraît inappréciable. »

On voit par là que le « citoyen Gille, » comme l'appelait la Convention, jugeait Restif comme nous désirerions qu'il fût jugé par tout le monde. Il trouvait chez lui deux choses essentielles et qui éclipsent toutes les autres : une individualité nette, tranchée ; un peintre exact et coloré.

Restif traversa la Révolution sans s'y mêler autrement que comme spectateur. Il nous a conservé une longue et curieuse conversation de Mirabeau, il nous a dépeint dans la *Semaine nocturne* les effrois des rues de Paris pendant cette période agitée. Il a vu passer, et il les a croquées au passage, les figures de presque toutes les femmes qui ont joué un rôle ; « Mariannecharlotte-Cordai, la Vierge Renaud (1), la Genlis, la Teroueigne, la Rivarole, la Momoro, la femme Danton, la femme Hebert, la jeune Duplessis, femme de Camille Desmoulins (2), etc. » Il continuait ses promenades nocturnes qui furent parfois dangereuses et qui le firent arrêter dans une ou deux occasions. La seule fois où il courut quelque danger, ce fut quand, sur la dénonciation de son gendre, Augé, on l'accusa d'être l'auteur de trois libelles : *Moyens sûrs à employer par les deux ordres pour dompter et subjuguer le tiers état. — Domine salvum fac regem. — Dom B... aux Etats-Généraux.* Arrêté le 28 octobre 1789 à 10 h. 1/2 du soir, il fut traduit devant la commission du district de Saint Louis la Culture. Il nia, il n'était d'ailleurs pas coupable et au sujet de *Dom B...*, il répondit :

« Nous ne sommes pas l'auteur de cette production dont nous n'avons lu qu'un passage (3) où nous sommes cité comme

(1) Qui voulut assassiner Robespierre.
(2) M. Monselet a reproduit ces huit derniers portraits dans : *Rétif de la Bretonne, sa vie et ses amours.*
(3) Ce passage est ainsi conçu : « Le remède à tous ces abus serait, je crois, d'adopter le système du feu sieur de la Bretonne, grand écrivain moraliste : il a proposé dans son ouvrage intitulé le *Pornographe* de classer toutes les filles de joie, etc... »

auteur du *Pornographe*; nous savons qu'on en connaît l'auteur, l'éditeur et le libraire. Il est bien gauche autant qu'atroce d'accuser son beau-père de ce qui n'existe pas ou de ce qui est connu pour être d'un autre, mais cette scélératesse a été commise à deux, par un colporteur, ancien domestique infidèle, chassé de chez un auteur et de chez un libraire, lequel l'a soufflée à Augé et à son partenaire. »

La dénonciation attribuait l'impression de cette dernière brochure à Maradan; Restif fit observer que Maradan était en effet son libraire ordinaire, mais qu'il n'était pas imprimeur. Il déclara en outre qu'on pouvait faire des recherches chez lui et qu'il était prêt à montrer tous ses papiers. L'affaire en resta là.

Quant à ce que disent les Biographies, générales ou autres, pour lesquelles Restif est un homme capable de tous les crimes et digne de tous les mépris, sur les avanies que lui fit la foule, sur l'assassinat de sa femme par son gendre, sur ses relations avec la police qui autorisait ses ouvrages—on ne voit pas trop dans quel intérêt — il faut considérer tout cela comme fables. Si Restif avait voulu demander du pain à quelque métier déshonorant, il n'eût pas sans doute été obligé de travailler manuellement, malgré les infirmités que l'âge avait amenées avec lui; il n'eût pas obtenu en 1795 un secours de 2,000 francs sur la somme allouée par le Gouvernement aux hommes de lettres dans le besoin; il n'eût pas été obligé de tenter une dernière partie, en publiant ce livre à peu près insensé, qui s'appelle les *Posthumes*, et à la fin duquel il dépeint ainsi sa triste situation :

« Que le lecteur sensible se représente un vieillard de 68 ans commencés, qui a tant travaillé pour l'utilité publique : utilité plus grande que celle de beaucoup d'autres ouvrages dont les auteurs se croient de grands hommes, pour avoir établi la distinction d'une ligne droite à une ligne courbe... Pour moi, je ne me suis jamais occupé qu'à indiquer à mes semblables, différentes routes de bonheur, surtout dans l'état du mariage qui est le plus ordinaire et celui de tous les hommes. Dans les *Contemporaines* j'ai tracé 272 de ces routes, 34 dans les *Francaises*, 45 dans les *Parisiennes*, 610 dans les *Provinciales*, plus de 60 dans le *Palais royal*, plus de 80 dans l'*Enclos et les oiseaux*. Voilà des productions véritablement utiles. Je ne parle pas de la *Vie de mon père*, du *Paysan* et de sa sœur pervertis, du *Nouvel Abeilard* et de tant d'autres ouvrages. Ils m'avaient

procuré un avoir de 74 mille francs qui ont été engloutis par les assignats. Ainsi ont disparu l'espoir et la dernière ressource de ma vieillesse : Car que ferais-je, à 68 ans?

« L'homme qui vient de s'épuiser pour imprimer cet ouvrage n'a que son prompt débit pour tout moyen de subsister, avec 3 orfelins en bas age. *Miseremini meî, miseremini mei, saltem vos, amici mei*, (vous dirait Job). Aidez-moi du moins à imprimer 4 ou 5 ouvrages m ss, dont j'hypothèquerais sur la première rentrée pour les frais. O Corbeau (1)!... Suisse respectable, viens à mon secours, s'il est possible! Jamais on en eût autant de besoin. »

Cet appel désespéré joint à quelques mots dans la Préface en l'honneur du « magnanime général *Buonaparte*, ce sauveur de la nation française » et à l'entremise de Fontanes et de M. Le Comte, lui valurent au moment même où les *Posthumes* étaient saisies, une place au ministère de la police générale. Cette place est la cause probable des accusations portées contre lui, mais il ne put la remplir, il donna presque immédiatement sa démission, et en 1806 il mourait dans sa maison de la rue de la Bucherie (2), près de ses deux filles Anne et Marion Restif (3), laissant à celles-ci des ballots de papiers imprimés et manuscrits, dont elles ne purent tirer qu'un médiocre parti, et en même temps le soin de le défendre contre les attaques auxquelles il s'attendait de la part de ses ennemis littéraires, car il n'en eut pas d'autres.

M. Monselet a retrouvé et publié une lettre que les deux sœurs écrivirent quelques jours après cette mort en réponse aux rédacteurs du *Journal de Paris* où avait paru un article malveillant et anonyme.

« Messieurs,

« La lecture de votre article sur notre père, M. Restif de la Bretonne, nous fait sortir de l'état d'accablement où nous a jetées le sentiment de sa perte pour rétablir quelques vérités.

« Plus instruites que vous, à cet égard, nous ne devons pas

(1) Je ne sais quel est ce bienfaiteur auquel Restif s'adresse. Corbeau de Saint-Albin était originaire du Dauphiné.

(2) Les derniers volumes de *Monsieur Nicolas* portent cette indication : *Imprimé à la maison* et se trouve à Paris chez la veuve Marion Restif, rue de la Bucherie, 27.

(3) Elle avait épousé un cousin du même nom que son père.

souffrir que le public qui fut toujours le confident de notre père, que ce public impartial qui a tant de fois daigné l'accueillir, soit abusé sur le compte de l'ami de la vérité.

« Notre respectable père a terminé sa vie à 72 ans, le 8 février, à midi, entouré de sa maison, composée de ses enfants, de sa domestique et de sa garde, sans souffrances, sans crainte. En le disant mort à 68 ans, vous avez sans doute daté de l'époque où il est devenu infirme (1).

« Jamais il n'a manqué d'un honnête nécessaire : ses enfants et petits-enfants, ses sœurs, ses amis et même ses voisins ne l'auraient pas souffert. Son infortune venait de malheurs et non d'un manque de conduite ; quel homme fut plus que lui laborieux et infatigable ? Certes, il ne pouvait être dans l'aisance, après avoir essuyé des banqueroutes et des remboursements en mandats ; mais sa position, pour avoir été difficile, n'a point été humiliante. Le gouvernement d'un Empereur aussi humain que grand pourvoit à tout avec dignité.

« Si cet hommage public, que nous devons à la mémoire du plus digne des pères, est accueilli de vous, messieurs, notre reconnaissance égalera la considération distinguée avec laquelle nous avons l'honneur d'être vos très-humbles servantes.

« A. Restif, femme Vignon (2).
« M. Vve Restif d'Annay. »

Une telle lettre prouve au moins que les causes des dissentiments de Restif avec sa femme, n'avaient pas été toutes mises à son compte par sa famille. Nous avons retrouvé de notre côté une autre lettre de Marion Restif seule à l'occasion de la publication par Dorat-Cubières-Palmezeaux de l'*Histoire des compagnes de Maria* ou *Episodes d'une jolie femme,* œuvre posthume de Restif accompagnée d'une notice de la façon de l'éditeur. C'est dans cette notice que se trouve la lettre d'Anne Lebègue que nous avons reproduite plus haut et qui est datée de 1806. Anne Lebègue était morte peu de temps après, et Cubières, dans son travail biographique, l'avait un peu trop louée aux dépens de son mari. Marion Restif écrivit alors au *Journal de l'Empire* qui avait donné, le 1er février 1811, un article sur le livre de Restif et sur Cubières, article où l'on s'égayait beaucoup sur le compte de ce dernier (3), la lettre suivante :

(1) Il avait gagné une hernie en portant quatre rames de papier.

(2) Elle s'était séparée d'Augé dès que le divorce avait été permis par la loi.

(3) On lui reprochait entre autres cette phrase : « Ah! mes-

« Quelque peine que j'éprouve à rappeler les malheurs de Restif de la Bretonne, mon père, je ne puis m'empêcher d'adresser hautement de vifs reproches à M. Cubières de Palmezeaux dont le ridicule ouvrage a été l'occasion d'articles affligeants pour une famille infortunée.

« J'ai d'autant plus à me plaindre de M. de Palmezeaux que l'ayant fait prier par M. Mercier *de ne rien publier sur mon père,* il n'a eu aucun égard à ma juste demande. Il n'a pas voulu non plus se rendre aux sollicitations que je lui ai fait faire par M. Guillaume de supprimer un écrit qu'il a mis en tête de sa notice et dans lequel, à travers des louanges outrées qu'il prodigue à mon père, il ose se servir de mon nom pour donner crédit à de scandaleuses injures dont tout le monde est révolté. Ma mère du fond de son tombeau rejette avec indignation un éloge tel que celui de M. Cubières de Palmezeaux et lui dit par la voix de la plus faible des mortelles « qu'il sera tou-« jours le maître de faire de l'esprit tant qu'il voudra, pourvu « que ce ne soit pas aux dépens de la tranquillité et du bon-« heur des familles. »

« M. Restif de la Bretonne (1). »

C'est dans la notice dont il est ici question que Cubières donne ce portrait physique de Restif :

« La taille de Restif de la Bretonne était moyenne, c'est-à-dire d'environ cinq pieds deux pouces; il avait le front large et découvert, de grands yeux noirs qui lançaient le feu du génie, le nez aquilin, la bouche petite (2), les sourcils très-noirs, qui, dans sa vieillesse descendant sur ses paupières, formaient un mélange singulier qui rappelait à la fois l'aigle et le hibou. Je l'ai vu, dans les jours d'été, travaillant à une imprimerie avec l'habit d'ouvrier et par conséquent la poitrine découverte, velue comme celle d'un ours. Il n'y avait pas dans sa jeunesse un

sieurs les académiciens ! vous dites que son style (de Restif) est lâche ; c'est vous qui êtes des lâches !... » Cubières avait connu Restif chez madame de Beauharnais. Il exagère un peu son mérite, mais il écrivait d'après l'inspiration de mad^me Restif et il fait d'elle le modèle de toutes les vertus. Grâce à ce système d'éclectisme, il parvint, comme cela arrive toujours en pareil cas, à mécontenter tout le monde.

(1) Cubières répondit le 16 février par quelques mots insignifiants. Il termine sa lettre ainsi : « Si dans la chaleur de la composition, il m'est échappé quelque trait contraire à l'honnêteté et à la probité de feu Restif de la Bretonne qui m'honora longtemps de son amitié, j'avoue que c'est malgré moi et que mes intentions en louant ce grand homme ont toujours été pures. »

(2) Restif qualifie lui-même sa bouche d'appétissante et dit que c'est ce qu'il a toujours eu de mieux.

homme plus robuste que lui. L'ensemble de sa figure était admirable. Une dame fort honnête le voyant pour la première fois dans sa vieillesse s'écria : — Oh! la belle tête! et lui demanda la permission de l'embrasser. Restif ne se fit pas demander cette permission une seconde fois. »

Ce portrait peut passer pour exact. Il se rapporte à celui qu'a fait de Restif son dessinateur habituel, Binet; il est surtout des plus ressemblants quand on le lit en regard de la petite figure en pied drapée dans un manteau et coiffée d'un chapeau à larges bords surmonté d'un hibou, qui est placée en tête des *Nuits de Paris*. Cette figure a été dessinée par Gaucher et se trouve au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale dans l'œuvre de cet artiste. On la retrouve sous différents costumes dans toutes les gravures de cet ouvrage et dans plusieurs de celles qui illustrent les autres livres de l'auteur.

Telle fut la vie de cet écrivain qui inaugura chez nous une époque littéraire toute nouvelle. Cette vie, telle que nous l'avons esquissée à grands traits, est instructive. L'homme était né avec des passions vives. Il a pu, pendant une assez longue jeunesse, — longue parce qu'elle avait été précoce, — se laisser entraîner à des excès de libertinage condamnables. Mais son plus grand tort a été surtout de n'avoir rien oublié de cette exubérante floraison de ses passions et d'avoir voulu en montrer la gerbe à tout le monde. Bien différent en cela de J.-J. Rousseau, dans lequel on ne peut avoir aucune confiance, il n'a pas *paré* sa marchandise. Il l'a étalée sur le marché avec la plus naïve bonne foi. Ç'a été une raison pour les critiques majestueux et prudhommes, de se voiler la face et de se frapper la poitrine. Mais dussions-nous passer pour trop faible et trop complaisant, nous croyons qu'on aurait mauvaise grâce à se plaindre de l'occasion que Restif nous a fournie de voir comme il le dit un « homme tout entier », un « cœur mis à nu ». A côté des gentillesses souvent scélérates des *Mémoires de Casanova*, à côté des amplifications rhétoriciennes de Desforges dans le *Poëte*, et tout en abordant les mêmes sujets délicats, il doit être mis à part, en ce qu'il ne nous donne pas l'idée d'un homme vicieux. C'est comme Schiller l'a bien compris une nature violemment

sensuelle, mais ses peintures ne sont pas licencieuses. Il ne s'y complaît pas, ne les excuse pas, et le plus souvent il se borne à relater les faits en latin ou en style de procès-verbal. Il est le seul de ceux qui se sont offerts à la curiosité du physiologiste, chez lequel on soit assuré de trouver l'homme intime, peint sans apprêt comme sans déguisement.

Celui-ci aurait pu finir érotomane dans une maison de fous, comme son contemporain le marquis de Sade, dont l'ouvrage l'avait tant bouleversé, qu'il avait essayé de le combattre avec ses propres armes (1). Il a été sauvé de cette extrémité par son perpétuel et exalté désir de servir l'humanité. S'il s'est trompé sur la voie réformatrice qu'il devait suivre, il n'en a pas moins été de bonne foi en s'y engageant. Cette bonne foi nous permet de n'être pas trop sévère sur les moyens qu'il a cru devoir employer. Un de ses triomphes, c'est l'essai que fit de son projet de règlement pour les prostituées, indiqué dans le *Pornographe*, l'empereur d'Autriche Joseph II (2). Un autre, comme nous le dirons prochainement, c'est d'avoir éveillé l'esprit d'amélioration sociale chez Fourier, chez Saint-Simon et chez plusieurs des utopistes du commencement du XIXe siècle. Que les puristes et les « préjugistes, » comme il les appelait, se plaignent de cette introduction de la fougue et des exagérations populaires dans la littérature, la philosophie et la politique françaises; ce n'est pas à nous fils du dix-huitième siècle à nous en offenser. Quoique Restif n'ait pas eu personnellement à se louer de la Révolution, il avait contribué à la préparer au moyen de ses écrits destinés aux classes les plus inférieures, surtout aux femmes dont

(1) Dans l'*Anti-Justine*.

(2) Une lettre adressée à M. Monselet et signée du gendre, Louis Vignon, et des petits-fils, Augé et Victor Vignon, de Restif de la Bretonne, dit à ce propos : « Comme vous le dites fort bien, monsieur, l'empereur Joseph II fit exécuter dans tous ses Etats les admirables règlements du *Pornographe ;* mais de plus, il envoya tout de suite à l'auteur, son portrait enrichi de diamants, sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron du Saint-Empire. Restif lui répondit aussitôt : « Le républicain Restif la Bretonne conservera précieusement le portrait « du philosophe Joseph II, mais il lui renvoie son diplôme de « baron qu'il méprise et ses diamants dont il n'a que faire. » Le même fait avait déjà été rapporté par Gérard de Nerval.

l'influence est si grande dans ces moments de trouble et de rénovation sociale, et au début du mouvement, il avait raison de réclamer la part qu'il y avait prise.

Mais nous nous laissons entraîner et c'est l'écrivain, plus que l'homme, que nous jugeons en ce moment. Cette tâche est réservée à la seconde partie de notre étude. Nous nous arrêterons donc ici.

Le seul tableau par lequel nous voulions terminer cette courte esquisse, c'est celui du pauvre vieillard, ayant conservé jusqu'à ses derniers jours le culte de ses premières et pures amours; se promenant sur les berges de la Seine, relisant les inscriptions qu'il avait tracées à diverses reprises sur le parapet des quais pour se rappeler certains moments fortunés de son existence; suivant des yeux l'inconstante Sara venant effacer celles de ces dates qui la concernaient; remontant par ses souvenirs vers ses belles années; choisissant parmi les noms de son *Calendrier* ceux qui lui semblaient les plus dignes; bâtissant avec eux sur de nouvelles bases ces édifices de bonheur possible qu'il appelle ses *Revies;* pleurant madame Parangon, désirant toujours revoir la bonne Jeannette Rousseau, et, pensant parfois à cette Colombe d'Auxerre qu'il avait failli épouser, pour dire aux flots passants: « O fleuve qui viens de baigner le pied de la maison de celle que j'ai tant aimée, dis-moi si elle est heureuse ! »

Ce tableau, c'est l'homme, tel qu'il fut toujours, enthousiaste de la femme. Il lui faut pardonner beaucoup parce qu'il a beaucoup aimé. Ne sait-on pas que les grands amoureux sont les grandes dupes et par suite les vrais malheureux?

J. Assézat

1er janvier 75.

NOTE

On a beaucoup raillé Restif sur son orgueil. Il est vrai qu'il lui est arrivé de dire: « Si..., je serais devenu aussi grand que Voltaire, et j'aurais laissé Rousseau bien derrière moi. » Mais sur sa descendance de l'empereur Pertinax, il faut lui rendre cette justice, qu'il ne l'a prenait pas trop au sérieux. C'est donc à titre de curiosité surtout que nous donnons l'arbre généalogique suivant, qu'il attribue à son grand-père Pierre Restit lequel l'aurait lu, suivant lui, dans un dîner où de petits nobles se targuaient trop haut de l'antiquité de leurs familles. Dans les dernières générations on trouvera la mention de faits vrais.

MA GÉNÉALOGIE

PRÉAMBULE DE LA MAIN DE PIERRE R. (1706).

Grands! qui vous enorgueillissez de vostre rang, de vostre naissance, du noble sang qui coule dans vos veines, lisez la Généalogie d'un pauvre Hère, que vous regardez avec cette morgue insultante, que le Noble monstre tousiours au Roturier. On a soigneusement conservé ce précieux Tiltre dans sa Famille, et c'y fut une inviolable loi, que chaque Descendant inscrivist son nom sur l'antique rouleau de velin, où estoient ceux de ses Ancestres, lequel estoit roulé sur vn cylindre de bouis, enfermé dans vn coffret bien ciré de bois de noyer.

GÉNÉALOGIE.

Pierre-Pertinax, aultrement Restif, descend en ligne directe, de l'Empereur Pertinax, successeur de Commode, et auquel succéda Didius-Julianus, eslu empereur, parce qu'il fut assés riche, pour tenir l'enchère à laquelle les Soldats avoient mis le souverain-pouvoir.

Or l'Empereur Helvius-Pertinax eut vn Fils posthume, aussi nommé Helvius-Pertinax, dont Caracalla ordonna la mort, vniquement parce qu'il estoit fils d'vn Empereur; Mais vn

Affranchi, qui portait le prénom de son Maistre, s'offrit généreusement aux Assassins, qu'il trompa..... Trait précieux, dont l'histoire du temps avoit sans doute fait mention, mais qui n'est parvenu jusqu'à nous, que par la généalogie de Pierre Pertinax.

Eschappé à la mort, Helvius-Pertinax se sauva dans les Apennins, où il vescut dans l'obscurité.

Vn jour qu'il visitoit les antres et les rochers de sa retraite sauvage, il découvrit vne jeune Esclave, qui chassoit devant elle quelques chèvres, et les faisoit entrer dans vne caverne. Il la suivit, sans en être aperçu, et pénétra sur ses pas jusqu'au fond de l'antre. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit vne autre Femme parler à l'Esclave, et qu'il recogneut la voix de Didia-Juliana, fille du successeur, de son Père, également proscrite par Caracalla, et que toute la Ville de Rome croyoit massacrée par le Monstre, après en avoir esté violée! Il se monstra avec précaution, de peur de l'effroyer, et les deux Infortunés, charmés de se revoir, comprinrent qu'ils pourroient améliorer mutuellement leur sort. Helvius s'informa de la manière dont Didia-Juliana avoit eschappé au Tyran? Elle lui respondit : — Seigneur, je feus d'abord violée, et puis après Caracalla m'aloit esventrer, quand survint par aventure sa Mère Julie, laquelle l'ameusa vn-petit. Je profitai du moment, pour me saulver. Mais je feus veue par vne mienne Chambriere, laquelle courut vistement en avertir l'Empereur : Il quittoit sa Mère, la chambre estoit obscure; la Traistresse avoit esté mise nue, par les Soldats de garde, et violée comme moi; Caracalla la print pour moi; la saisit par les cheveux et sans l'entendre, lui fendit le ventre d'un seul coup; un Soldat lui coupa la tète, et le tout feut incontinent jeté aux Tigres et aux Lions de la ménagerie du Cirque. Je m'eschappai du Palais, parce qu'vn Centurion favorisa ma fuite; vne Esclave fidelle voulut suivre mon sort; nous sortimes de Rome, traversames l'Italie, et ne nous arrestames qu'ici, où je suis accouchée de cette Enfant, qui dort sur la mousse. Voilà toute mon histoire. — Pertinax en feut très-touché ! et comme il avoit vne cabane plus commode que l'antre, il y conduisit Didia-Juliana, lui donna des habits convenables, et l'espousa.

Leurs noms sont donc à la tête de la Généalogie, inscripts en langue latine, de leur propre main. En voici la Traduction, de la mienne, en resgard de l'ancien inlisible original :

Nous Helvius-Pertinax, et Julia Didiana, fils et fille d'Empereurs, nous estant vnis par mariage, en présence des Dieux immortels, honorés au Capitole, et puissans partout, nous avons inscripts nos noms sur ce velin, pour servir de commencement à la Généalogie d'vne nouvelle Famille patricienne, Notre Ascendance est assés cognue dans tout l'Univers, il est inutile de la rappeler; mais notre Descendance devant estre cachée, nous voulons que nos Enfans, pour se exciter à la vertu, sachent qu'ils proviennent des Maîtres d'vn Peuple roi du Monde : Nous alons escrire ici nos noms; et nous ordonnons, par notre auctorité saincte et paternelle, à Vn-chaqu'un de nos Descendans,

d'escrire les leurs à la suite, tant que le Nom Romain sera cognu dans le Monde. Et ainsi commençons à nous escripre de nostre main ;

Helvius-Pertinax, engendra, de Didia-Juliana, 1
H.-Caesario Pertinax ; 2
Lequel passa dans les Gaules, où il engendra, de Julia-Severa, fille de sa Mère et de Caracalla,
H.-Octavius-Pertinax, qui achepta des terres. 3
Lequel engendra, H. Claudius-Pertinax, 4
qui feut laboureur.
Lequel engendra H. Titus-Pertinax, 5
qui feut dépouillé de toutes ses possessions.
Lequel engendra Maximus-Pertinax, 6
qui feut porcher.
Lequel engendra H. Augustulus-Pertinax, 7
qui feut berger.
Lequel engendra H. Julianus-Pertinax, 8
qui feut comme son Père.
Lequel engendra H. Constans-Pertinax, 9
qui feut comme son Père.
Lequel H. Carus-Pertinax, 10
qui feut muletier.
Lequel engendra H. Tacitus-Pertinax, 11
qui feut comme son Père.
Lequel engendra H. Decius-Pertinax, 12
qui feut maquignon.
Lequel engendra H. Honorius Pertinax, 13
qui fut escuyer et duquel le Roi Chilpéric convoita la Femme.
Lesquels (Honorius et le Roi Chilpéric) engendrèrent *(ici plus ne se trouve le prenom d'Helvius)* Olibrius-Pertinax, 14
qui feut escuyer du Roi des Francs Clovis 1er.
Lequel engendra Merovæus Pertinax, 15
qui feut *Custos Venationum*, ou capitaine des châsses.
Lequel engendra Charibertus-Pertinax, 16
qui feut faict comte d'Auxerre.
Lequel engendra Chilpericus Pertinax, 17
qui se feit tondre, ainsi que sa Femme et ses Enfans, raser, fesser, cloîtrer, par les mains de saint Benigne de Dijon, de l'Abbaye duquel il se desclara serf, lui et toute sa Postérité, pour la salvation de son âme, et de celle des siens.
Lequel engendra Chlodovæus-Pertinax, 18
qui sceut esviter la tondeure, et s'enfuit avec le rouleau généalogique pour tout héritage ; Lequel se maria dans la Ville des Bituriges, c'estadire Bourges, assés singulièrement. Il passait dans la place publique, fort-mal-vêtu, au moment où l'on poursuivoit vn Meurtrier, qui venoit de s'eschapper du gibet, à l'aisde de sa Famille, puissante et nombreuse. On prit le pauvre Chlodovæus pour le Coupable. La Famille de Celui-ci, pour sauver son Parent, jura devant le Juge, que l'Homme qu'on lui présentoit, estoit le véritable Meurtrier, au lieu d'*Yvo-Teutobochus*, leur consanguin. Le Juge n'en estoit pas trop sûr : mais comme il s'agissoit de sauver un

Homme du pays, en proscrivant un Estranger sans protection, il résolut de laisser pendre Chlodovæus, pour faire exemple. Le Descendant de trois Empereurs et d'vn Roi aloit donc estre pendu, lorsqu'une Fille publique, touchée de sa bonne-mine, sous des haillons, et surtout de sa jeunesse, voulut user en faveur du Patient, du privilége que les Prostituées avoient alors à Bourges, de saulver vn Homme de l'échaffaud, en offrand de l'éspouser incontinent, moyennant l'assurance de changer en bonne sa mauvaise conduite. Ce qui feut agréé des Berruchons, lesquels pensèrent que ce mariage les amuseroit autant qu'une exécution, et qu'ils n'y perdraient rien.

D'icelle conjonction issit Chlotarius-Pertinax, 19
qui feut galopin toute sa vie.

Lequel engendra Dagobertus-Pertinax, 20
qui feut marmiton chez vn Comte de Poitiers.

Lequel engendra Eginhardus-Pertinax-I, 21
qui feut cuisinier en chef du Roi Pépin-le-Bref.

Lequel engendra Hincmarus-Pertinax. 22
qui feut favori d'Emma fille de Charlemagne : De laquelle

Il engendra le Bastard Carlomannus-Pertinax, 23
qui print de grandes privautés avec la belle Judith, seconde femme de Louis-le débonnaire.

Lequel engendra Eginhardus-Pertinax II, 24
qui escrivit vne Chronique de nos Rois.

Lequel engendra Robertus-Pertinax 25
qui feut poëte.

Lequel engendra Théodoricus-Pertinax. 26
qui feut imbécille, et qui néantmoins escrivit les *Anecdotes du règne de Charles-le Simple,* avant qu'il eût régné.

Lequel engendra Recardus Pertinax 27
qui feut fol, et fit vn beau Livre de ses faits et gestes, intitulé, Les *Mille-et-une-Folies.*

Lequel engendra Gontramnus-Pertinax, 28
qui feut ramoneur de cheminées.

Lequel engendra Rodericus-Pertinax. 29
qui faisoit pour les Hommes, ce qu'Hercule pour les chevaux d'Augias.

Lequel engendra Gondemarus-Pertinax, 30
qui feut chirurgien-pédicure.

Lequel engendra Ordonius-Pertinax, 31
qui feut medecin.

Lequel engendra Ramirus-Pertinacissimus, 32
qui feut bourreau de Paris.

Lequel engendra Froïla-Pertinacissimus, 33
qui feut comme son Père.

Lequel engendra Grégorius, 34
qui étant trop jeune, feut supplanté par le Mari de sa Sœur, et se feit boucher.

Lequel engendra Garsias-Pertinax, 35
qui feut marchant de bœufs.

Lequel engendra Convallus, 36

qui feut vivandier de l'Armée et de la Cour, sous le Roj Henrj-I.
Lequel engendra Ræmondus-Pertinax, dit Restif, 37
qui feut capitaine d'Infanterie.
Leqnel engendra Ingulphus-Restif, 38
qui feut colonel de Cavalerie, puis par-après se feit templier.
Lequel engendra Edwinus Restif-*le-Testu I*, 39
qui feut général d'armée, et brigand, suivant l'usage.
Lequel engendra Edgarus-Restif-le-Testu-II, 40
qui feut comte de Metz.
Lequel engendra Aroldus-Restif-le-Testu III, 41
qui fut massacré à Tongres, dans une émeute.
Leqnel avait engendré Calanus-Restif-l'orphelin, 42
que la Comtesse sa mère sauva du massacre, déguisée en mendiante.
Lequel engendra Diffus-Restif, d'vne Gourgandine, qu'il espousa, par-après la mort de la Comtesse sa mère. 43
qui fut Vagabond.
Diffus engendra, Uraca-R. de la Fille du Chef d'vne Troupe de Bohemiens, 44
qui feut vaurien.
Uraca-R. engendra Grimus-Restif. 45
qui feut comme son Père et son Ayeul.
Lequel engendra Edmundus-I-Restif. 46
qui naquit en prison, huit jours après que son Père eut esté pendu et trois semaines avant qu'on pendist sa Mère.
Lequel engendra Hugo-Restif. 47
qui feut gasgne-petit.
Lequel engendra Guido-Restif. 48
qui feut garson-de-magasin d'vn Marchant de draps.
Lequel engendra Baldwinus-Restif. 49
de la Fille du Marchand, laquelle s'enmouracha de luj, parce qu'il estoit beau garson; lequel fit très-bien ses affaires, en aunant en zigzag.
Lequel engendra Foulques-Restif. 50
qui negocia en Guinée, et feut le premier qui en rapporta la v. à Dieppe sa patrie, d'où elle feut à Naples.
Lequel avait engendré Marcel, 51
qui cacha le nom R. feut prévost-des-Marchants de Paris sous le Roj Jean et feut massacré regnant Charles-V.
Lequel avait engendré Balthazard-Restif. 52
qui resta orphelin sous la tutelle do son Oncle-maternel, conseiller au Parlement et financier.
Lequel engendra Jean-Pierre Restif 1er 53
qui feut conseiller d'Estat.
Lequel engendra Hiérôme-Restif. 54
qui feut dévôt, déclama contre les vices des Prêtres, et feut bannj.
Lequel engendra Guillaume-Restif, dit le Sainct, 55
de Josephette-Courtenaj sa cousine maternelle; icelui feut prévost de Nitri, et fermier des saincts Moines de Molésme, seigneurs dudict bourg.

lequel engendra Alexandre-Cesar, 56
qui eut moult orgueil, et devint président au Parlement de Paris.
Lequel engendra Abraham-Isaac Restif. 57
qui se feit huguenot, et perdit la charge de son Père.
Lequel engendra Daniel-Habacuc-Restif. 58
qui feut massacré à la St-Barthelemi dans son hostel f.-b. St G.
equel avoit engendré Charles-David-Emanuel-Restif. 59
né à Melûn, qui feut Procureur, puis maistre-d'escole à Aucerre pour les Huguenots, sans appoinctements, et en feut dépossédé par Amyot, l'évêque, fils du boucher de son Père.
equel engendra Benigne-Machabee-Restif. 60
qui se fit commissionnaire de vins, gasgna beaucoup, acheta le territoire de Villiers, et le fit bastir.
Lequel engendra Esdras-Nehemie-R. dit l'*Homme-juste*, 61
qui vescut paisiblement dans son bien.
Lequel engendra Urj-Eleazar-R. surnommé *Tintamare*, 62
qui abandonna sa terre de Villiers, et s'enfuit, pour esviter d'estre pendu, estant ministre.
Lequel engendra Elie-Elisée-R. dict le *Dolant*, 63
d'Helisenne-Courtenai-la-Loge, issuë des Comtes d'Aucerre, par-après Empereurs de Constantinople; icelui feut converti a l'aage de 9 ans, à la sollicitation des Dragonades.
Lequel engendra, de Gisele-Courtenai, sa cousine, Pierre-II-Restif ou Pertinax, 64
qui est moi, Prévost de Nitri : et l'on m'a dit le *Sévère*.

Ce qui suit a été ajouté par mon Père et par moi :
Pierre engendra Edme-II-R. d'Anne-Marguerite Simon Cœurderoi, 65
lequel fut lieutenant a Sacj.
Edme-R. surnommé l'*Honnête-homme*, engendra Nicolas-Edme-Restif, dit *Monsieur Nicolas*, de Barbe-Ferlet-Bertro : C'est l'auteur de cet Ouvrage, qui renferme sa Vie, sans aucun déguisement : Il est le LXVII[me] depuis le Sérénissime Empereur Pertinax.

LES
CONTEMPORAINES
OU
AVENTURES DES PLUS JOLIES FEMMES DE L'AGE PRÉSENT

INTRODUCTION.

Quand j'étais jeune, j'écoutais par ignorance, et je gardais le silence par timidité, par un certain orgueil qui venait d'un sentiment très-vif de mon insuffisance. A-présent, que je ne suis plus jeune, j'écoute pour m'instruire : je parle peu; celui qui se répand toujours audehors, est bientôt épuisé : Je me réserve de parler, lorsque je serai vieillard ; car alors on est paresseux d'écrire. C'est un pénible travail que d'écrire! S'il n'était quelquefois accompagné de plaisir, il serait au-dessus des forces de l'Homme.

Permettez, honorable Lecteur, que je vous rende-compte de la manière dont me sont parvenues les *Nouvèlles* que j'ai rassemblées pour votre amusement. Lorsque j'aperçois quelque jolie Personne, je suis curieus de la connaître, à-proportion de sa beauté. J'y réüssis facilement : un Particulier fort-répandu, qui m'a pris en affection, je ne sais pourquoi, mais sans-doute parce qu'il

me suppose quelque talent, et qui m'aime en-raison du bien que son imagination exaltée lui dit de moi, fait les informations, et me donne ensuite les résultats de ses recherches (*). Quelques-uns de ses canevas restent tels qu'il me les donne; j'ai désigné ces *Nouvelles* à la table par la lettre (N***). Vous ne verrez donc ici aucune Avanture, honorable Lecteur, que la Belle qui en est l'Héroïne, n'ait fait naître l'idée de l'écrire. C'est la raison du titre que j'ai choisi.

Maintenant voici mes motifs pour mettre sous vos yeux des évènements journaliers, qui se passent dans l'intérieur des Familles, et qui par leur singularité, vous serviront à anatomiser le cœur humain. Si vous êtes retiré à la campagne, vous serez charmé, à vos moments de loisir, de vous amuser à lire une Histoire véritable, courte, dont les faits n'ont point ce sombre terrible des Livres anglais, qui fatigue en attachant; ni ce ridicule papillonnage des Brochures françaises ordinaires; ni le ton langoureus et soporatif de ces Romans prétendus tendres, tous jetés dans le même moûle; ni ces échasses mal-proportionnées, que donnent à leur Héros les Romans de Chevalerie. J'ai depuis longtemps quitté cette route; et pour m'en frayer une autre, j'ai suivi moins l'impulsion de mon propre goût, et la tournure particulière de mon esprit, que la vérité. Dès mon enfance, en lisant des Romans, j'eus envie d'en faire : mais sentant bien qu'il manquait quelque chose à ceux que je lisais (c'était sur-tout ceux de *Mme de Villedieu*) et que ce quelque-chose était la vérité, j'imaginai que si jamais j'avais le talent d'écrire, il faudrait prendre une route nouvelle, et ne point prostituer ma plume au mensonge.

A-la-vérité, je n'ai pas toujours tenu ce sage propos : Mais dès que j'ai eu calmé le premier

(*) Il est mort la nuit du 29 au 30 mars 1779 (*Joly*).

trouble, et l'espèce d'ivresse que jette nécessairement dans l'âme la profession d'Auteur, je suis revenu aux premières résolutions de ma jeunesse, et je n'ai plus voulu écrire que la vérité. J'ai été l'Historien de Personnages, dont je n'ai menti que le nom : encore m'est-il quelquefois arrivé de l'employer, sur-tout lorsque mes Héroïnes, victimes d'un sort contraire, avaient été des modèles de vertu. Mais quelques-unes ne l'ayant pas trouvé-bon, j'aurai soin par-la-suite de ne jamais nommer, à moins d'en avoir une permission formelle.

Peut-être m'objectera-t-on,— Que mon titre. les *Contemporaines*, ne paraît pas rempli à certains égards; puisqu'il est une infinité de Jolies-femmes connues, dont je parais ne rien dire. Je vous prie, honorable Lecteur, d'avoir cette vérité présente, Que mes Personnages sont connus que vous les avez sous les yeux; mais que les faits que je raconte étant particuliers, ils sont ignorés.

J'ai pris mes Héroïnes dans toutes les conditions, à-l'exception des plus basses, que j'ai presque absolument négligées, puisque dans le grand nombre de volumes dont cet ouvrage sera composé, il s'en trouve à-peine quatre où les Héroïnes soient bien-décidément de l'avant dernière clâsse [1]. Toutes les autres *Nouvelles*, sont prises ou dans les conditions élevées, ou dans la clâsse-moyenne des Citoyens, dans cette clâsse, je le répéterai dans tous mes Ouvrages, où se rencontre l'Homme par excellence. Je ne dis pas ce que vous venez de lire, honorable Lecteur, pour me justifier : A mes yeux, toutes les conditions sont remplies par des Hommes, quoi qu'en disent M^rs^ les Ducs, les Marquis, les Comtes et les Barons, et toutes sont dignes d'être observées : mais on m'a reproché d'être bas dans le chois de mes Personnages.

1. Ces volumes renfermeront les *Contemporaines-du-commun*.

Je dois me laver de cette inculpation, et voici ma réponse : Celui ou celle qui pensent ainsi, par là-même sont audessous des plus bas de mes Héros[2]... Je dois cependant avouer, qu'il m'est arrivé de transposer les conditions, et d'en donner une fort commune à des Personnages relevés : la raison en est simple, je veux peindre les mœurs et non désigner les Personnes.

Une autre accusation c'est de ne pas travailler assez mes productions. Certainement j'ai eu tort, toutes les fois que je ne l'ai pas fait, lorsque l'importance de la matière l'a exigé : mais je ne conviendrai pas volontiers que j'aie dû sécher sur des Bagatelles. Personne d'ailleurs ne donne moins d'importance à mes Productions que moi-même. Aussi, dans le cas d'une critique, même violente, je puis toujours dire que le Critique en juge encore plus favorablement que je n'en pense. Ordinairement en achevant de lire la dernière épreuve d'un Ouvrage, je vois assés-bien comment il aurait falu le faire. J'en sens vivement tous les défauts; je me résigne, et je m'attens toujours à plus de mal qu'on n'y en relève. — *Encore un mauvais Ouvrage!* me dis-je tout-bas; *il faut tâcher de faire mieux*. — Je crois l'avoir fait dans les Ecrits qui me restent à publier : je les travaille avec tout le soin que demande l'importance de la matière, et c'est par eux-seuls que j'espère me donner un genre, me faire un nom, et mériter l'estime de mes Concitoyens.

J'ai cru, honorable Lecteur, qu'il n'était pas inutile que j'eusse ce petit entretien avec vous, avant que de mettre sous vos yeux les *Nouvelles*, qui doivent composer cet Ouvrage.

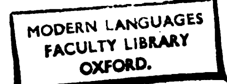
Je donne le nom de *Nouvelles* à des Histoires récentes, certaines, ordinairement arrivées dans

2. *Richard Sauvage*, établit solidement cette vérité, dans son poëme intitulé *The Publick spirit*.

la décade présente. Elles devaient entrer dans un autre Ouvrage, qui ne sera plus composé que de *Diatribes* : c'est-à-dire, de morceaux pleins de chaleur contre les abus. Indigné d'avoir été trompé par le vice, et reconnaissant enfin qu'il n'y a d'aimable que la vertu, je prépare cet Ouvrage contre les préjugés destructeurs de la félicité des Hommes. Il est écrit avec toute la véhémence de Juvénal : je n'ai pas trouvé que l'enjoûment et l'ironie convînssent; ce ton n'est propre que pour combattre les ridicules.

Je donne vingt huit *Nouvelles*, dans ces *Quatre volumes*. Les sujets à traiter et les faits déjà rassemblés vont à *cent-une* Histoire principale. J'ai plusieurs sujets doubles, qui pourraient être traités d'une manière absolument différente, sous les mêmes titres, etc. : mais comme je préférerai toujours les faits les plus saillans, j'invite les Personnes qui auraient des traits remarquables à publier, à m'en faire parvenir le simple canevas; c'est-à-dire, les principaux événemens : une page ou deux suffiront lorsqu'on ne voudra pas détailler davantage.....

On peut aujourd'hui parler du succès de cet Ouvrage, qui est décidé, malgré les incorrections, les fautes en tout genre dont il est rempli, et la faiblesse de certaines Nouvelles : mais il est aisé de sentir la raison qui les a fait passer, même aux Lecteurs les plus sévères; c'est qu'il n'en est aucune qui ne renferme quelque leçon utile fortement exprimée. D'ailleurs, on trouve dans toutes, la *manière* de mon Ami; c'est un *faire*, comme disent les Peintres, qui ne ressemble en rien à celui des autres Ecrivains. Quant à la morale elle est parfaitement opposée à celle de nos Philosophistes. Le Rédacteur y prêche courageusement la morale de la nature, de la raison et du bon-sens : il s'élève contre le plus dangereux des abus, le plus propre à perdre les mœurs et le



bonheur public, l'insubordination des Femmes : il n'a pas craint le tort, qu'une Foule d'Ennemis conjurés pourraient faire à son Livre ; il a préféré la vérité à l'intérêt. En-effet, il n'en avait plus aucun à faire prendre la maxime sage qu'il annonce avec tant de force : à son âge, qu'avait-il à espérer des Femmes ? D'un autre côté il était père de deux Filles, dont l'intérêt devait lui être plus cher que celui de son propre sexe. Aussi disait-il, qu'il travaillait plus au bonheur des Femmes qu'à celui des Hommes, en tâchant d'ouvrir les yeux des Premières sur leur véritable destination.

Je profite de l'occasion, pour remercier ici les Personnes qui ont bien voulu me donner des sujets à traiter : je ne citerai en toutes lettres que les Hommes, quoique ma reconnaissance envers les Dames ne soit pas moins vive : Mr *Dumont*, Censeur-royal, Auteur de *la Théorie du luxe*, et de l'Ouvrage aussi profond qu'utile, des *Recherches historiques sur l'Agriculture et les mœurs particulières des Romains;* Mr *Favart*, connu de tout le monde par ses charmantes productions; Mr le Docteur *de-Préval* ce bienfaiteur de l'humanité souffrante; Mr *Rochon de Chabannes*, qui a donné au Théâtre plusieurs Ouvrages estimés, et tout récemment à l'Opéra, *le Seigneur bienfesant;* Mr *de Carmontel*, dont les *Proverbes dramatiques* ont tant de réputation; Mr *De-la-Place,* Auteur tragique; Mr *l'abbé T****; Mr *De-B****; Mr *D. T. D. L. B.;* Mlle *A***; Mme *E***; Mme *D****; Mme *De-B**, etc.

LE NOUVEAU PYGMALION

Loin la stérile vertu, qui n'est utile à Personne! Un Brahmine, un Fakir contemplatifs, sont des monstres a bannir du régime social. Mais, eût-on d'ailleurs quelques faiblesses (inséparable appanage de l'humanité), si l'on donne des Enfants à la Patrie; si par son travail et son industrie on forme autour de soi une sphère d'activité; si l'on tire du néant, de la honte, de la misère, un Etre infortuné, pour en faire un Citoyen; on a rempli le devoir de l'Homme, et l'on est de ceux que la Société doit canoniser.

Un jeune-homme, de haute naissance et fort-riche, passait un-matin par la rue de *la-Comédie française*. Au coin de celle *des-Cordeliers*, il apperçut une petite Fille d'environ douze ans, qui ramassait des cendres au pied d'une borne. Il la fixa. Sous des haillons, et deux doigts de poussière qui la défiguraient, la Petite était encore jolie; elle avait sur-tout dans les yeux cette douceur engageante, qui est le charme le plus puissant de la Beauté. Le cœur de l'Homme riche fut ému : — Qui m'empêche, se dit-il en lui-même, de rendre

service à cette Enfant? Un-jour sa beauté pourra lui procurer un Parti, et j'aurai fait deux Heureus : Prenons-en soin. —

Après ce court monologue, il s'approcha de la la petite Fille, et lui demanda la demeure de ses parens. — Je suis orfeline, Monsieur, lui dit-elle; une Voisine m'a retirée, et je tâche de gagner mon pain, pour qu'on ne me mette pas à l'Hôpital. — Vous y seriez mieux que vous n'êtes, mon Enfant. — Oh! Monsieur, ce n'est pas ce que m'a dit une de mes petites Camarades qui y est; elle aimerait autant mourir de faim, que d'être nourrie-là. — N'y donne-t-on pas le nécessaire? — Oui, Monsieur; mais c'est un si mauvais nécessaire, que ma Camarade s'en-va en langueur. — Ma Petite, si vous le voulez, je prendrai soin de vous; je vous donnerai une Maîtresse, qui vous montrera un genre de travail plus honnête et moins sale; on vous habillera, on vous instruira : tout ce que je vous demande, ce sera de profiter de la dépense que je ferai pour vous, de bien contenter votre Maîtresse et de vous faire aimer de vos Compagnes. — Oui, Monsieur. — Laissez cela, et menez-moi dans la maison où vous demeurez. —

La Petite obéit, et conduisit son Protecteur chés une pauvre Fruitière de la rue *Percée*. Là, il s'informa d'elle, et en reçut d'assés bons témoignages, pour la douceur du caractère et le gout de l'occupation. Il apprit aussi qu'elle savait lire et même écrire; qu'elle était fille d'un Commis de la *Valée*, déjà veuf à sa Mort, dont la longue maladie avait consumé toutes les ressources, et qu'elle s'appelait *Louise-Agathe-Passemantier*. Il voulut bien exposer ses vues à la Fruitière; il promit de lui payer une petite pension pour le temps qu'elle avait gardé Louise; ensuite il envoya chercher une Couturière, à laquelle il donna ordre d'acheter de-quoi habiller sa Pupile. Il dit à cette Ouvrière de se hâter, et d'apporter un deshabiller

complet, d'une jolie indienne pour le lendemain. Il fit sur-le-champ approprier *Lisette* (c'est ainsi qu'il nomma l'Orfeline), et la fournit du linge le plus nécessaire.

Un homme qui trouve un beau diamant, sous la croûte raboteuse du caillou, n'a pas autant de joie qu'en ressentit le Protecteur de Lisette, lorsqu'il la vit au sortir du bain. Mais le lendemain, ce fut bien autre chose! en arrivant il trouva la Couturière qui l'habillait; elle lui avait acheté un corps souple, qui allait à la ravir: Lisette avait d'assés beaux cheveux, malgré l'inculture où on les avait laissés; la Fruitière l'avait peignée le matin, et l'avait fait coîfer; elle était charmante, à un-peu de maigreur et de pâleur près, qui indiquait que le tempérament avait déjà souffert.

Rien ne fait tant d'impression sur le cœur d'une Jeune-fille que de prendre soin de sa parure: Lisette montra de la reconnaissance à son Bienfaiteur, par sa joie, par ses gestes, par le plaisir qu'elle marqua à le voir. Mr De-M*** fut enchanté. Il voulût déjeûner avec elle et les deux Femmes; ensuite, sans perdre de temps, il la conduisit chés une Maitresse, fameuse par son bon-goût, et dont la maison était un modèle de régularité. Cette Marchande-de-modes était riche; l'ordinaire y était assés bon pour rétablir Lisette, et la dame avait tout ce qu'il fallait pour lui donner le ton du monde, et des manières agréables.

— Madame, dit Mr De-M***, voici une jeune Elève que je vous amène. Ne soyez pas surprise de ne point voir de Femme avec elle; c'est une Orfeline qui n'a que moi (je me suis fait son Tuteur), et je ne suis pas marié. Du-reste, en la mettant entre vos mains, je vous donne sur elle tous les droits d'une Mère; ayez la bonté de lui en servir; je me dépouille de toute mon autorité, et ne me réserve que le droit de payer sa pension, dans laquelle sera compris son entretien. Je m'en

rapporterai à vous là-dessus:fixez-la pour entretenir Mlle Lisette comme une de vos Filles à vous-même: je veux la même chose pour elle qu'aux Démoiselles dont vous êtes mère; ni plûs ni moins.—La Dame parla d'une somme de douze-cents livres par an.— J'en mettrai quinze-cents, Madame, parce qu'il y aura sans-doute de la peine à prendre pour la former. Je vous prie de l'aimer, et je l'engage à vous chérir; à aimer vos Filles comme ses Sœurs; à respecter comme ses Ainées celles qui sont plus âgées qu'elle; à être douce et obligeante pour toutes ses autres Compagnes. Je vous préviens, Madame (dit-il en-particulier à la Maitresse), que je ne lui parlerai jamais tête-à-tête; que je ne vous la demanderai jamais pour sortir avec moi; et que si l'envie me prenait quelquefois de lui faire voir les spectacles, ce ne serait qu'avec vous, ou deux de mesdemoiselles vos Filles, qu'il vous plairait de lui donner pour l'accompagner : je ne m'écarterai jamais de cette loi, sous aucun prétexte. La marchande fut très-satisfaite de cet arrangement, et ne prévoyant que de l'agrément à se charger de Lisette, elle la prit dès cet instant en amitié.

Mr De-M*** ne l'était pas moins, et l'honnêteté de ses vues, était un baume salutaire, qui remplissait agréablement son cœur. Il ne s'était fait accompagner ni par la Fruitière, ni par la Couturière, parce qu'il ne voulait pas qu'on sût l'excès de misère d'où il avait tiré Lisette. Il apportait lui-même dans sa voiture les habillemens qu'il lui fesait faire, et dont on lui avait pris mesure, et il les lui remettait comme s'ils eussent été ceux qu'elle tenait de ses Parens.

Il est impossible d'exprimer combien Lisette profita rapidement des leçons qu'elle reçut. Il est vrai qu'elle avait été assés assez bien élevée par sa Mère, et qu'elle n'avait pas encore pris les défauts de la condition où Mr De-M*** l'avait trouvée. Elle était charmante et elle embellissait tous les

jours; elle prit un goût exquis; elle devint d'une adresse infinie à tous les ouvrages de Femme.

Mr De-M*** fut quelque temps sans la voir, après y avoir été chaque soir les premiers jours, pour faire connaissance avec elle, et se l'attacher par les choses obligeantes qu'il lui dit. Il y avait trois-mois qu'il ne l'avait vue, lorsqu'il vint payer le second quartier de sa pension. Il fut surpris des progrès de sa Pupile : elle avait un air distingué, qui rendait sa jolie figure encore plus intéressante, et sa modestie, en voyant entrer son Bienfaiteur, doubla ses charmes. Mr De-M*** s'approcha d'elle pour la saluer : mais au lieu de l'embrasser, comme les premières-fois, il lui baisa la main. La raison de cette conduite respectueuse c'est qu'en la voyant, il s'était dit à lui-même? — Heureus Pygmalion! les Dieus animent ta Statue; rens-leur grâce, et respecte leur présent! — Il s'assit vis à-vis d'elle, et lui parla du même ton qu'il aurait fait à une Demoiselle son égale; afin de lui élever l'âme, et d'achever ainsi l'ouvrage qu'il avait commencé. Il s'informa ensuite en-particulier à la Marchande. — C'est un trésor, Monsieur, lui dit cette Dame : qu'elle persévère, c'est tout ce qu'on peut lui demander : votre Lise est la douceur et l'obligeance mêmes : elle se met au-dessous de tout le monde, quand il faut rendre quelque service; on dirait qu'elle se croit ici par un effet de notre bonté; il faut qu'elle ait été bien-élevée, je vous assure, ou par des Gens bien durs à son égard!... Elle est d'une adresse infinie; mais on voit qu'elle ne l'acquiert que par une extrême application; souvent on apperçoit des gouttes de sueur sur son front, et on est quelque-fois obligé le soir de lui refuser de l'ouvrage. —

Mr De-M*** enchanté de cet éloge, qui, dans ses principes, était le plus beau qu'on pût faire de sa Pupile, sortit comblé de joie. — *Heureus*

Pygmalion! quelle belle Statue la bonté des Dieus anime par tes soins! —

Le lendemain soir, il revint un-peu plutôt qu'à l'ordinaire; il avait éprouvé tout le jour une impatience extrême de revoir Lisette. Il lui apporta un joli présent en bijous : des boucles-d'oreilles, un collier, des brasselets, de belles boucles, un étui d'or. Tout-cela était dans une jolie boîte du même métal, qui avait assés la forme d'une tabatière, sans en être une; car M^r^ De-M*** avait rigoureusement interdit le tabac. — Je veux gagner votre amitié, Mademoiselle, lui dit-il en la lui présentant, par quelques petits cadeaux. — Vous n'avez pas besoin de recourir à ces moyens, Monsieur : tout mon cœur est à vous. — C'est donc le plus précieus de mes biens. — Que vous êtes bon!... Je parle quelquefois de vous à Mlle Monclar l'aînée (c'était la Fille de la Maîtresse); elle dit que vous êtes mon Bon-Ange; et si je ne lui ai pas tout dit. — Il ne le faut pas non-plûs, ma chère Lise : je veux être le seul à posséder ce secret avec vous; encore en suis-je si jalous que je voudrais que vous l'eussiez oublié. — L'oublier, Monsieur! comment cela se pourrait-il?... Si j'osais dire tout ce que je pense!... — Pourquoi non, ma chère Fille? — C'est, Monsieur, que depuis quelques mois, en jettant les yeux sur l'état dont vous m'avez tirée, je frissonne d'horreur; surtout lorsque je le compare à celui où vous m'avez placée. — Ces réflexions sont bien avancées pour votre âge! — J'avais une Mère bien bonne, Monsieur, bien capable de m'élever! elle ne me disait que des choses utiles et sensées; je n'y fesais pas alors grande attention : mais elles me reviennent à présent. — Ma chère Lise, ma Fille!... voyez un peu ce que renferme la boîte que je vous donne. (Elle l'ouvrit et examina tout.) — Cela est trop beau pour une pauvre Orfeline, Monsieur! — Si cela est trop beau pour une pauvre Orfeline, il ne l'est

pas trop pour ma Fille... Oui, Lise, c'est le nom que mon cœur vous donne, et si le titre de Père, que je prens à votre égard, a de grands devoirs, j'espère les tous remplir. Sois sans inquiétude, ma chère Fille; ton bonheur est un devoir et un plaisir pour moi... Je voudrais vous voir cela, Mademoiselle; mettez-le-un-peu. —

Lise obéit, et sa beauté, relevée par l'éclat de quelques diamans, fut éblouissante. M. De-M*** admirait son ouvrage : — Dieu ! qu'elle est belle ! Si j'avais rencontré une aussi charmante Personne dans les maisons où je vais chaque jour, ne l'aurais-je pas adorée? — Voilà ce qu'il pensa très-souvent depuis.

Le lendemain, une affaire imprévue l'empêcha de voir Lisette: il fut même obligé de partir pour une de ses terres, où sa présence était nécessaire. Il y resta six mois, et reçut deux Lettres de sa Pupile dans cet intervalle, incluses dans deux de la Marchande, à laquelle Mr De-M*** avait envoyé un ordre pour recevoir les deux quartiers de la pension. La Dame marquait, que Lise se perfectionnait de plus-en-plus; qu'elle était extrêmement raisonnable, pour une Jeune-personne de quatorze-ans, et sur-tout qu'elle était si tendrement aimée de ses deux grandes Filles, qu'elles ne pouvaient penser à l'idée de la quitter un-jour, sans verser des larmes. Elle ajoutait dans la dernière que Lise devenait un peu triste.

Voici les lettres de Lise elle-même :

Monsieur et très cher Papa :

Permettez-moi de me plaindre de la longueur de votre absence : je vous assure, que je m'ennuie bien de ce que tous les jours s'écoulent sans vous

voir arriver le soir. Ce n'était qu'un instant; mais cet instant-là était bien agréable et bien désiré! Pardon, cher Papa, de la liberté que je prens de griffonner sur la lettre de Mme Monclar : mais elle me l'a permis. Je suis avec un profond respect, votre très-soumise Fille,

Louise-Agathe-Passemantier.

Monsieur, etc. *

La bonté que vous avez eue de louer mon griffonnage, m'enhardit à en faire encore une ici. Comment, très-cher Papa, pouvez-vous ne pas revenir où vous êtes si fort désiré! Je voudrais être un Oiseau, je volerais où vous êtes; je vous verrais; je ramagerais un peu, et je reviendrais contente, pour retourner le lendemain : car je crois qu'un Oiseau ferait bien tout le trajet en quelques heures. Je m'occupe beaucoup de cette idée, toute folle qu'elle est. Vous vous faites trop aimer, cher Papa, de votre Fille, pour en être si longtems absent : il fallait être un-peu moins bon à son égard, et ne la pas gâter, comme vous avez fait, elle s'est trop accoutumée au plaisir de vous voir et de vous entendre... Tenez, voilà une larme : je suis bien aise qu'elle soit tombée sur le papier; vous la verrez, et bon comme vous l'êtes, elle fera impression sur vous. J'ai écrit bien fin pour vous en dire davantage; mais il faut finir malgré moi. Je suis, avec..... ce que je ne puis exprimer,

Votre, etc. *

M. De-M*** fut extrêmement sensible à l'attachement que lui montrait sa Pupile : il expédia ses affaires, et se hâta de revenir. Lisette était absolument formée, quoiqu'elle accomplit à peine quinze ans. Sa beauté fit alors une véritable impression sur le cœur de son Protecteur. Il le sentit, et en craignit les suites. Il rendit ses visites fort rares : mais il ne pouvait s'empêcher de laisser percer la tendresse qui remplissait son cœur. Lisette, de son côté, s'était éprise de son Protecteur ; elle l'adorait sans s'en douter ; et comme elle ne voyait aucun mal à ses sentimens, elle les exprimait avec une naïveté extrêmement touchante.

M. De-M*** fut ainsi près d'une année à se contraindre, et à ne venir qu'une-fois en quinze jours : mais enfin la privation lui parut trop cruelle ; il succomba au penchant qui le portait à voir tous les jours sa Pupile. Dès qu'il en eût pris l'habitude, Lisette montra l'enjouement le plus aimable : elle ne déguisait pas sa joie le-moins-du-monde, lorsque son Protecteur arrivait ; elle la manifestait par une exclamation, par un mouvement précipité qui la fesait quelquefois aller à lui dans une sorte de transport ; et comme tout sied à la Beauté, ces petites choses étaient autant de charmes insurmontables dans Lise.

Un soir, après de sérieuses réfléxions, que M^r De-M*** avait faites dans la journée sur ses sentimens pour sa Pupile, il entra d'un air un-peu couvert. Lisette s'approcha de lui, et d'un ton mignard et caressant, elle lui dit : — Le cher Papa a du chagrin ? ah ! que ne puis-je le lui ôter tout, tout ! il n'en aurait plus. — Lise, il est ôté, dès que je vous vois, mais il me reprend dès que je vous quitte. — Ah ! cher Papa !... ne me quittez pas ? — C'est l'impossible. — Non, ce n'est pas l'impossible. Je suis à vous ; je ne vis, je ne respire que pour servir à votre bonheur ; et si je puis, par ma présence, chasser le chagrin de mon Papa, je ne

veux pas le quitter. — Enfant... mais charmante!... est-ce qu'une Fille de votre âge peut ne pas quitter un Homme du mien ; vivre ensemble dans la même maison? — Avec son Papa! pourquoi non... s'il le fallait pour votre repos?... — Oui, il le faudrait, Lise : ... mais vous m'êtes trop chère pour exposer votre réputation, l'honneur d'une grande Fille de seize ans, qui mérite... — Ma réputation, mon honneur, mon mérite, tout cela est à vous; c'est vous qui me l'avez donné. — Oui, ma Fille, je le veux : mais ces biens-là, pour les reprendre, il faudrait que je fusse un monstre. — Je n'entens pas trop cela, mon cher Papa : car enfin, je suis à vous : Dites, n'y suis-je pas? — Oui, oui, ma chère Lise, et je vous ai déjà dit un-jour, que c'est le plus précieus de mes biens. — Prenez-moi donc, si je suis à vous, et si je vous suis nécessaire! — Cette Enfant me désole et m'enchante! Vous êtes à moi, Lise, et je ne puis vous prendre... Ecoutez, ma chère Lise; écoutez-moi, Fille trop aimable et trop séduisante. J'ai un nom, un titre, des biens, un rang à soutenir; il me faut une Femme qui m'assortisse, c'est-à-dire qui m'apporte des richesses, et me fasse une alliance : mais pour me marier, il faudrait aimer une Femme de ma condition, et je ne saurais aimer que vous. Voilà pourquoi je suis malheureus. Mais le tourment que tu causes à ton Papa ne te rend que plus chère à son cœur... ma Lise... je t'adore : ... tu es mon ouvrage; c'est moi qui t'ai créée, pour ainsi dire; je t'aime en Père, en frère, en Amant : je ne puis être que malheureus sans toi : je serais un Monstre, si j'abusais de mes droits sur toi : ma Famille m'accâblerait de sa colère si je t'épousais. Voilà ma situation, chère Lise. Plains-moi, c'est tout ce que ton Ami, ton plus tendre Ami te demande. —

Pendant ce discours, Lise était en proie à mille idées, jusqu'alors inconnues : à-peine elle concevait

ce que lui disait son Protecteur; c'était pour elle un caos, une confusion, d'où son intelligence ne pouvait sortir. — Ferais-je le malheur de Celui qui me rend si heureuse, dit-elle enfin! et ne puis-je donc rien pour vous, cher Papa, qui avez tant fait pour votre Fille!... Quoi! je ne puis rien, rien! Ah! je puis quelque chose et vous me le cachez, par générosité sans-doute... Ne me tirerez-vous pas de la cruelle perplexité où je me trouve? — Lise, ma Fille, ma Pupile, ma vraie Fille, puisque vous êtes le chois de mon cœur, devenez tranquile; la raison me fera trouver un remède à ma situation. Aimez-moi: je vous aime bien tendrement! — Ah! et moi je n'ai que vous dans la tête du matin au soir; éveillée, endormie, c'est toujours à vous que je pense, c'est vous que je rêve, que je vois. Mon cher Papa, je vous rens ainsi tous les momens de l'existence que vous m'avez donnée. — Charmante Fille, Ange céleste!... non, il n'est rien dans la nature qui t'égale!... Achevons mon ouvrage!... Adieu, ma Lise : je vous reverrai demain. — Tous les jours, n'est-ce pas? — Oui, tous les jours; aussi-bien l'absence n'y fait-elle rien du-tout. — O mon-Dieu-non, je vous assure!... si ce n'est pourtant qu'elle me fait bien souffrir. —

Mr De-M***, après cette visite, se trouva dans la plus cruelle irrésolution. Epouser Lise!... son cœur le lui disait: mais le monde, la raison même, dans un siècle où le luxe est porté si haut, que la dot d'une Femme est presqu'aussi essencielle que la différence du sexe : ses parens, une Famille puissante, dans laquelle on le voulait allier, et avec laquelle ce mariage inégal ne manquerait pas de le brouiller à-jamais, tout-cela faisait un puissant contrepoids à l'amour! — Aulieu de fuir Lise, il resolut de la voir tous les jours, et de s'accoutumer pour ainsi-dire, au poison, comme on dit que fit autrefois Mithridate, pour le braver ensuite.

— L'amour est une fièvre, pensa-t-il; on en guérit : cette maladie suit la marche des maladies aigües, ausquelles elle ressemble; elle a un faible commencement, une crise violente, après laquelle elle diminue insensiblement. Souffrons; la victoire en sera plus douce un jour, et je n'aurai pas de repentir. —

Ce parti pris, Mr De-M*** vint tous les jours voir sa Pupile, souvent deux-fois dans la journée, si ses affaires le lui permettaient : Lise était enchantée. L'amour croissait dans le cœur de Mr De-M***, mais il s'y était attendu, et il tâchait de suivre en Philosophe les progrès de cette passion. Il avait un grand avantage, qui le préservait de faire ce qu'on nomme une folie; c'est que son amour n'avait que ses forces naturelles; il n'était ni soufflé par la jalousie, ni attisé par l'intrigue et le déguisement : l'aimable Lisette, simple, naïve, ne dissimulait pas sa sensibilité : son cœur brûlait purement, comme un parfum exquis donne une flâme agréable, claire, et répand une odeur délicieuse : Mr De-M***, toujours le maître d'être heureus, n'était donc pas tenté de saisir une occasion unique et favorable, tous les instans étaient égaux. Voilà pourquoi, malgré l'excès de sa passion, les caresses quelquefois voluptueuses de Lise, il eut assés d'empire sur lui-même pour se vaincre, et ne se permettre ni faiblesse, ni démarche imprudente.

Cependant Mme Monclar (la Marchande) s'apperçut de la passion des deux Amans. Lise n'en fesait aucun mystère? elle témoignait son amour pour son Protecteur de toutes les manières; par ses discours; par sa langueur en son absence; par ses transports quand l'heure de le revoir approchait; par son tressaillement lorsqu'il entrait; par les larmes qui souvent accompagnaient et suivaient son départ. Ce cœur vertueus et tendre, ressentait toute la violence de l'amour, unie à

toute la douceur de la reconnaissance, fondue avec tous les sentimens honnêtes, l'attachement, l'estime, le respect. — Ma chère Fille, lui dit un-jour Mme Monclar, vous aimez trop votre Tuteur; prenez-y garde ! ce sentiment pourrait vous rendre malheureuse, par-la-suite ! — Me rendre malheureuse! ah! Madame! cela ne se peut pas! tout ce qui a quelque rapport à Mr De-M*** ne peut faire que mon bonheur. — Ma chère Fille, il peut se marier. — Eh-bien! Madame, s'il s'assortit bien pour la bonté et la beauté, j'en serai charmée : Peut-être alors me prendrait-il, et me mettrait-il avec son Épouse: je le verrais à chaque instant, ou du-moins Une-autre lui-même. — Si vos sentimens sont tels que vous les montrez-là, je n'ai plus rien à vous dire, et vous êtes comme il convient. — Ma chère Madame, auriez-vous donc cru que je n'avais pas pour mon Tuteur les sentimens qui conviennent ? — Mon Dieu, non, ma chère Fille ! mais enfin, à votre âge, on peut avoir de l'amour, au lieu de simple reconnaissance. — Aussi en ai-je, Madame : quand je sonde mon cœur, je trouve que j'aime mon Tuteur de toutes les manières possibles ; je l'aime en Fille... Ah ! s'il était mon Père !... Je l'aime en femme... si vous saviez, Madame, tout ce que je ferais, s'il était mon Mari !... Je l'aime comme un Maître adoré : je voudrais, et cela suffirait pour mon bonheur, le servir, qu'il ne tînt rien que de ma main ; lui tout apprêter, tout faire ce qui a rapport à lui : Ce n'est pas un Homme que mon cher Tuteur, c'est un Dieu pour moi. — Charmante, mais inconcevable Fille!... Ma chère Lise, ah! que vous avez d'innocence et d'amour!

Lorsque Mr De-M*** revint, la marchande lui rendit mot pour mot cette conversation. — Et moi, croyez-vous que je pense autrement, Madame (répondit-il) je l'adore. — Que prétendez-vous en faire ? — Voilà mon embarras! En faire

ma femme, est certainement le plus noble, peut-être le plus raisonnable; mon bonheur y est attaché. Mais ma Famille! que dirait-on dans le monde? à la cour? de quel œil serait elle vue? — Mais n'a-t-elle donc pas de Parens? — Elle a des Parens honnêtes; si j'étais un Homme du commun... (heureuse médiocrité!) je pourrais l'épouser, et m'honorer de sa parenté: Mais un Homme de mon rang ne peut se choisir une Femme hors de la Noblesse, à-moins que l'or dont elle est chargée n'éblouisse les yeux du monde, et ne les empêche de voir son origine. Etrange abus! on me pardonnerait d'épouser la Fille d'un vil Oppresseur, qui fait murmurer et gémir des Provinces par ses concussions; on m'excuserait de partager ses rapines, de mêler mon sang avec le sien; d'enoblir ses vols, en les faisant passer à mes Enfants! et la Fille du Citoyen honnête et paisible, qui ne lésa personne, est indigne de moi! — Je n'ai rien à vous dire, Monsieur: votre conduite, jusqu'à présent, marque tant d'élévation, de grandeur et de bonté, que j'ai pris pour vous une partie des sentimens de votre Pupile. Consultez votre noble cœur; lui-seul est digne de vous conseiller. — Il me conseille d'épouser ma Lise, Madame: mais je veux la consulter elle-même, cette charmante Enfant; lui exposer le pour et le contre; en un mot, lui dire tout ce que je dirais à un Tiers désintéressé. Je verrai ce que décidera la belle Nature dans toute sa pureté.

Il s'approcha de sa Pupile, et lui demanda un moment d'entretien particulier. — J'ai à vous consulter sur mon sort, ma chère Fille. Il s'agit de me marier. L'usage, les convenances, mes Parents veulent que j'épouse une Demoiselle noble et riche: mon cœur, au contraire, s'y refuse, et s'est donné malgré moi à une jeune-personne toute aimable. Si je prens le premier parti, je serai approuvé de tout le monde; je ferai mon

chemin; je m'avancerai: soutenu par la Famille à laquelle je m'allierai, je pourrai prétendre aux faveurs de la Cour, servir l'Etat, acquérir un nom. Ce n'est pas tout; mes Enfants, un-jour, me remercieront de leur avoir fait puiser la vie dans deux sources également illustres... Mais avec tous ces avantages, serai-je heureus?... Je ne le crois pas; car j'adore la Jeune-personne que mon cœur préfère, et que repousse le préjugé. D'un autre côté, si je me satisfais en l'épousant, que d'inconvéniens j'entrevois! D'abord je serai desapprouvé des plus indifférens; ma Famille ne me le pardonnera pas: un pareil mariage me donnera un louche à la Cour, et me fera regarder du Prince lui-même, comme un Homme faible, incapable des grandes choses, puisqu'il n'a pu résister à un penchant amoureus. Il faudra que je mène une vie obscure et retirée, presque inutile. Un-jour les Enfants même de Celle que je préfère aujourd'hui me reprocheront la tendresse que j'aurai eue pour elle. Cependant, si je juge de la suite par mes dispositions actuelles, je serais heureus avec la Personne que j'aime. Assés riche pour nous-deux; menant une vie réglée; trouvant ensemble tous nos plaisirs, nous coulerions des jours dignes de l'âge d'or. Que me conseille ma chère Lise, elle qui a le sens si droit, et une raison qui n'a point encore été faussée par les opinions des Hommes et la politique des Familles entêtées de ces prérogatives, dont elles ont sucé le préjugé avec le lait?

— Je répondrais mal à l'honneur que vous me faites de me consulter, mon cher Papa, si je déguisais le moins du monde. — Je n'ai pas douté un instant que vous ne répondissiez d'après votre cœur: Laissez-le parler, ma Fille: et, quelque chose que vous disiez, votre décision sera suivie. — Vous me donnez trop d'importance... Mais enfin, l'honneur que vous me faites, retourne à

vous, puisque je suis votre ouvrage... J'avais d'abord envie de vous demander jusqu'à demain, pour satisfaire à votre question : Mais je viens de réfléchir, qu'il n'y a pas à hésiter, et que des années de réflexion ne servent à rien, pour étouffer la voix de la raison. Je me souviens qu'une-fois, que vous me donniez vos sages instructions, vous parlates de la coquetterie des Femmes, et que laissant le préjugé à-part, vous paraissiez porté à les excuser, si, en même-temps qu'elles voulaient (selon elles) suivre la simple nature, elles avaient consenti à renoncer à tous les avantages que la Société procure? :: Ce qui constitue la Société, disiez-vous, ce sont les lois, dont celle de la propriété est la plus sacrée : la loi de la fidélité des Femmes, qui ont elles-mêmes la propriété de leur Mari, tient à toutes les autres; qui la viole, n'est plus digne de participer aux avantages de la société... Je ne veux pas faire plus longtems la raisonneuse, même d'après vous, mon cher Papa : Vous êtes d'une condition qui a des lois et des avantages : ou renoncez aux derniers, ou, conformez-vous aux premières. Voilà ce que me dicte mon cœur. Vous êtes d'une condition : il faut en remplir tous les devoirs : un de ces devoirs est une union convenable et décente : il faut le remplir. Laissez à l'infortunée que vous aimez, tout ce que vous pouvez lui laisser, l'estime, la compassion : mais ne lui donnez point ce qu'elle ne devrait pas accepter. — Lise, cette Infortunée, c'est vous. — Croyez-vous que j'en ai douté? — Ah! ma chère Lise! vous allez contre ce que vous voulez me persuader! Ma Fille ! mon charmant ouvrage (comme vous aimez à vous nommer vous-même) ah! que vous me rendez amoureus de votre mérite, de votre perfection ! Eh ! quelle Épouse est plus digne de moi, que celle que je me suis formée avec autant de soin que de plaisir ! — Elle ne serait pas digne d'être votre ouvrage, si elle pensait autrement.

Que de larmes ne verserait-elle pas, quand elle verrait son Bienfaiteur audessous de ses Égaux, languir dans cette obscurité dont vous parliez!... Oh ! mon Papa, je ne veux pas de bonheur à ce prix!... Glorieuse d'être votre ouvrage; heureuse de vous être chère, je vous consacrerai tous mes momens. Vous servirez l'Etat ; vous obtiendrez les distinctions que votre mérite (et qui en a autant que vous !) ne peut manquer de vous procurer. Moi, je vous admirerai, et je dirai :: Voilà mon Papa ! je tiens à cet Homme-là par les liens les plus doux de l'amour et de la reconnaissance. Je tressaillerai de plaisir, à chaque action d'éclat que vous ferez, à chaque bien qui vous arrivera. Le premier de ces biens que je vous désire, c'est une Épouse qui augmente vos richesses (vous en faites un si bon usage !) et la splendeur de votre nom... Mon Papa, je vous promets d'être heureuse de votre bonheur, glorieuse de votre gloire; daignez donc être heureus vous-même ! Vos Enfans seront ce que j'aurai de plus cher, après vous ; je ne vous demande (et cela m'est dû) que de leur rendre les mêmes soins que vous m'avez rendus : je serai leur Sœur-aînée, leur seconde Maman; je vous aimerai, je vous servirai en eux. Mais donnez-leur une Mère digne d'eux et de vous. La plus noble, la plus aimable que vous pourrez choisir, et la plus vertueuse, voilà celle qui a tous mes vœux.

— Vous me persuadez, Lise : ce que vous venez de me dire m'élève au dessus de moi-même : tout ce que vous venez de me dire, se fera. Adieu, ma Fille : ce n'est plus qu'en Père que je veux vous regarder : adieu, ma Lise. Je serai quelques jours sans vous voir : vous y consentez? — Tout ce qu'il vous plaîra. — Je suis bien glorieus, charmante Enfant, de ma pénétration ; de t'avoir aimée, dès le premier moment où je t'ai vue. Ma Lise est ma gloire, c'est mon chéf d'œuvre, et

j'en serai fiér toute ma vie. Adieu, ma Fille. —

Il la quitta dans une sorte d'enthousiasme. En arrivant chés lui, sa Mère (car M. De-M*** avait encore ses Parens) lui fit dire de passer auprès d'elle. Il y courut.

— On dit, mon Fils, que vous avez une Maîtresse; une Fille-de-modes? — On s'est trompé, Madame. — Ou vous me trompez, Monsieur. — Je ne prétens pas vous rien déguiser : voici réellement ce que j'ai. — Mr De-M*** détailla toute l'histoire de Lise; mais il tut, et le désir de l'épouser qu'il avait eu, et tout ce qui pouvait y avoir rapport. Il ajouta : — J'aime tendrement cette Fille; je l'aime en père : elle est d'un mérite si supérieur, que vous l'aimerez dès qu'elle vous sera connue; je suis fiér de tous les avantages qu'elle a reçus de la nature et de l'éducation; sans moi que serait-elle! Pygmalion, Madame, n'était pas plus enchanté de sa Statue, que je le suis de ma Lise. Je prierai mon Épouse, lorsque je serai marié, de la prendre avec elle, et de la traiter comme si c'était ma Fille d'un premier mariage : du reste, tout ce que je ferai pour elle, passera par les mains de mon Épouse. — Ce que vous dites en-dernier-lieu, me rassure, Monsieur. Vous êtes donc disposé à vous marier, à-présent! — Très disposé, Madame; si pourtant le parti me convient. Je veux de la naissance, des grâces, des qualités, de la fortune. — Vous êtes bien raisonnable, mon Fils! et vous me ravissez. Croyez que Celle que nous vous destinons, a tout ce que vous demandez : elle est jeune, riche, belle; elle a mille qualités charmantes; c'est Mlle De-Lan**. — Il est vrai, Madame; je l'ai vue une-fois; elle m'a paru une Jeune personne accomplie : mais sa Mère est une terrible Femme! — Ce n'est pas sa Mère que vous épousez. Je veux vous présenter dès demain. — Quand il vous plaîra, Madame. — Votre Père sera enchanté : alons lui faire part de vos dispositions, — etc.

Mr De-M*** Père, satisfait au delà de toute expression des sentimens de son Fils, dit à son Épouse : — Vous voyez bien, Madame, que Mr De.... ne savait ce qu'il disait, en voulant vous persuader que le Marquis entretenait une Fille ? —Pardonnez-moi, Monsieur, dit Mr De-M*** fils; mais ce n'est pas une Maîtresse que j'entretiens : c'est une Orfeline dont je prens soin, et pour laquelle je vous demande votre amitié, comme je l'ai déjà demandée à ma Mère, qui a eu la bonté de me la promettre pour ma Pupile. — C'est selon : si les choses sont comme vous le dites, volontiers.

Le lendemain, Mme De-M*** présenta son Fils chés la Comtesse de-Lan**; et comme elle avait déjà expliqué ses intentions, on fit beaucoup d'accueil au Marquis. Je laisse tous les détails de ce mariage. Mlle de-Lan** était charmante; M. De-M*** l'épousa, et ne revit Lise que le lendemain de son mariage, dont les préparatifs n'avaient duré que dix jours.

Le soir de cette union, lorsque M. De M*** fut en liberté avec sa jeune Epouse, il lui parla de Lise. Elle était à-demi au-fait : il acheva de l'instruire de ce qui regardait cette Jeune-personne. Mme De M*** consentit avec plaisir à la prendre auprès d'elle, et à la traiter comme son mari le désirait. Ainsi le nouvel-Epoux alla chercher l'orfeline dès le lendemain, à la sollicitation de sa Femme.

— Lise, lui dit-il, je suis marié.... — Êtes-vous content, Monsieur ? — Oui, mon Amie. — Je ne demandais que de vous savoir heureus. — Je le suis, et vous en serez témoin : Ma jeune Epouse veut faire connoissance avec vous ; et si vos caractères s'accordent (comme je m'en flatte) vous serez inséparables : je réunirai tout ce que j'aime. Venez, ma chère Lise, dans les bras d'Une-autre moi-même. — Lise marqua la joie la plus vive, et suivit son Protecteur.

Elle fut reçue de la jeune Marquise avec les témoignages de la plus tendre amitié : Mme De-M*** qui sortait du Couvent, était de l'âge de Lise; elle vit en elle une Compagne aimable, et ne songea pas, étant belle elle-même, à être jalouse des charmes de cette Fille.

Lise mise avec goût, parut dans l'Assemblée, à côté de la jeune Epouse; elle charma tout le monde par sa beauté, surtout par sa modestie. On demanda qui elle était, à la nouvelle Marquise De-M***, qui répondit, que c'était sa Sœur. Elle ne dit la vérité qu'à sa Mère et à celle de son Mari. Cette Dernière fit beaucoup de caresses à Lise; mais la Première ne parut pas la voir de bon-œil. M. De-M*** qui observait tout, en ce premier moment, s'en-apperçut; et il résolut de ne pas laisser fortifier dans l'esprit de sa Belle-mère, des impressions défavorables. Il la joignit seule, et lui fit l'histoire de Lise, d'une manière qu'il crut propre à la rendre intéressante. Il se trompait. Il y mit trop de feu apparemment; ou peut-être l'orgueil de la Comtesse fut-il blessé de voir une Fille-de-rien traitée d'égale par Mlle De-Lan**. Elle en fit entendre quelque chose à son Gendre, qui se promit de tenir ferme, et de ne jamais sacrifier sa Pupile.

Pour aler à ce but plus sûrement, il se proposa d'avoir, avec son Epouse, une conduite exempte de tout reproche et de tout soupçon. Il les prit toutes-deux en-particulier dès le même soir, et leur tint ce discours : — Vous êtes chacune ce que j'ai de plus cher; l'une est ma femme; je lui dois le bonheur, et je me dois moi-même : l'Autre est ma fille; je lui sers de Père depuis l'enfance; je me suis promis de la rendre heureuse, et j'aimerais mieux mourir que d'y manquer : mais il ne faut pas que le bonheur de l'Une puisse nuire à celui de l'Autre. Voici le moyen que j'ai trouvé pour cela. Soyez inséparables; que jamais Lise ne se trouve seule avec moi, pas même un instant :

que tout ce qu'elle recevra de moi, lui vienne par les mains de ma Femme : que ma charmante Epouse puisse se répondre à elle-même de toutes les actions de Lise. Il faut loger notre jeune Amie en conséquence : elle occupera les deux petites pièces qui donnent sur le jardin, et on condamnera la porte qui y répond, à-moins que mon Epouse n'aime mieux en avoir seule la clef, pour sa commodité particulière : par ce moyen, jamais on ne pourra aler chez Lise, qu'on ne passe par l'appartement de Mme De-M***. Enfin, je marierai ma Pupile dès que j'aurai trouvé un Parti qui lui conviendra, ainsi qu'à nous. —

Tout cela fut accepté avec beaucoup de joie par la jeune Marquise, dont Lise commençait à se faire aimer. Dans les huit premiers jours du mariage, cette amitié fut à son comble, et l'orfeline n'était pas plus chère à M. De-M***, qu'à son Epouse. Ce fut à cette époque, que la Mère de la jeune Marquise étant venue la voir, elle fut témoin de l'intimité qui régnait entre ces deux jeunes Beautés, de leur familiarité : elle apprit aussi l'arrangement par lequel Lise était fixée à l'hôtel. Mme De-Lan** écouta tout cela d'un air froid, et lorsqu'elle fut sur le point de sortir, elle prit sa Fille en-particulier, pour lui dire, Qu'elle était surprise que son Mari lui donnât, dès la première semaine, pour Compagne, sa Maîtresse, une Fille qu'il avait entretenue ; que si ce train-de-vie continuait, elle provoquerait une séparation, et reprendrait sa Fille chés elle.

La jeune Marquise, étonnée de ce langage, tâcha de désabuser sa Mère, en lui faisant part de tout ce qui s'était passé ; elle lui apprit même une chose que son Mari lui avait confiée, c'est que Lise avait déterminé son Protecteur au mariage. — Sans doute, répondit Mme De-Lan**, parce qu'il comptait faire ce que je vois aujourd'hui. Je vous défends, ma Fille, de vous prêter à

cet arrangement, ou je vous mépriserai autant que sa Lise, et je ne vous verrai plus. — Elle partit en achevant ces mots, laissant la jeune Epouse très-embarrassée et très-affligée.

Mme De-M*** n'eut garde de parler à Lise de cette scène désagréable; mais lorsqu'elle fut seule avec son Mari, elle ne lui déguisa rien. M. De-M*** vit qu'il alait avoir une persécution à essuyer : il pria sa Femme de continuer à garder le silence avec Lise, et de vivre sur le même pied, lui promettant de faire parler à sa Mère par la sienne, de parler lui-même et de la ramener. Il y eut encore huit jours de tranquillité.

Tandis que la comtesse de Lan** tramait la plus odieuse des noirceurs contre une Fille innocente, cette charmante Personne se livrait avec sécurité aux sentiments que lui inspirait l'Epouse de son Protecteur. Elle l'adorait, et comme je l'ai dit, elle avait si bien gâgné son cœur, qu'elle en était également adorée. Aussi la jeune marquise, dans un entretien avec sa Mère, d'après la première démarche de Mme De-M*** et de son Fils, prit-elle vivement le parti de Lise; elle déclara qu'elle obéirait à son Mari, qui voulait cette liaison, et fit de sa jeune compagne un éloge complet. Mme De-Lan** sortit furieuse; et comme c'était une Femme fort-violente, et qu'elle avait beaucoup de crédit, elle alla dans son premier mouvement trouver un Ministre de ses Amis; elle en obtint un ordre pour faire enlever Lise, et la faire renfermer.

Cet ordre extraordinaire, ardemment sollicité, fut obtenu et exécuté dans la même journée. La jeune Marquise et son Amie alaient se mettre au lit ensemble, le Marquis ayant une légère indisposition, lorsqu'on vint heurter à la porte de l'hôtel, de la part du roi. Le Suisse courut avertir son Maître, et prendre ses ordres. — Il falait ouvrir sur-le-champ, répondit le Marquis; je ne

résiste jamais, pas même en idée, aux ordres du Père de la Patrie, et dès qu'il commande, j'obéis. Il se leva, tandis que son Suisse ouvrait, et ala recevoir les ordres du prince jusque sur l'escalier. On les lui présenta sans difficulté. Jamais étonnement n'égala celui de M. De-M***; il ne pouvait en croire ses yeux. — Cet ordre est surpris, Monsieur, dit-il à l'Exempt; mais je le respecte : Permettez-moi seulement d'adoucir à une Victime innocente, ce qu'il a de plus terrible : vous serez plutôt loué que blâmé de votre indulgence. — Il entra dans l'appartement de sa femme, et la mit seule au-fait de ce qui se passait. La jeune Marquise alarmée pour son Amie, et connaissant jusqu'où sa Mère portait la haîne, vit bien d'où partait le coup; elle dit à son Mari : — Monsieur, ce malheur est terrible pour moi, plûs encore que pour Lise! Il peut me faire perdre votre cœur; je le sens : Il me vient une idée : mais avant que je vous la communique, il faut me jurer de me la laisser exécuter.... — Je vous promets tout, ma chère Femme : loin de perdre mon cœur, comme vous le craignez, jamais vous ne me fûtes si chère qu'en ce moment. — Le Porteur de l'ordre ne me connaît pas : laissez-moi prendre la place de Lise: on sera demain au désespoir d'avoir accordé cet ordre injuste. Retirez-vous dans votre appartement, sans entrer dans le mien, après avoir recommandé à l'Exempt d'en user avec la considération que l'on doit à une Jeune personne honnête. Dès que je serai partie, mettez Lise en sûreté; courez en-même-temps chez le ministre, et dites-lui en jetant les hauts-cris, et en marquant la plus grande fureur, qu'on vient de vous enlever votre Femme. Vous voyez mon dessein; il n'y a que ce moyen de sauver ma Lise; que sais-je moi? je le veux; il le faut, Monsieur. J'ai des craintes que je ne vous communique pas.

M. De-M*** voulut s'opposer à la résolution de

sa Femme : mais elle lui dit, qu'elle le voulait, et qu'elle ne consentirait jamais à se préparer une douleur éternelle. Il fit tout ce qu'elle lui avait recommandé auprès de l'Exempt; ensuite il se retira. Cet Officier ayant demandé Lise, la Marquise se présenta seule : Elle avait auparavant, et sans l'en prévenir, enfermé Lise dans son appartement. On lui dit de se préparer à partir de l'ordre du roi. — Je suis prête, répondit-elle : je n'ai rien à prendre. — Et elle descendit. Son Mari avait achevé de s'habiller à-la-hâte, et venait de donner ordre à un Domestique de confiance de conduire Lise auprès de Mme De-M*** la mère : Pour lui, il suivit sa femme, et la vit enfermer aux *Madelonnettes*. Dès que l'Exempt et sa cohorte se furent retirés, M. De-M*** fit demander la Supérieure. — Sur votre vie, Madame, lui dit-il, traitez avec respect la jeune Dame qu'on vient de vous remettre, et sur-tout ne lui donnez aucune chose qui vienne de la comtesse de-Lan**. Je cours chés le Ministre, et vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles. — Il partit aussitôt. Il trouva M. de-..-.... prêt à se mettre au lit. Sur son nom, on l'avait laissé pénétrer jusqu'à la porte de la chambre-à-coucher. On l'annonça. — Je ne veux pas le voir, dit le Ministre. — Ah! Monsieur! voyez-moi, ou je meurs ici : On vient d'enlever ma Femme : l'Exempt s'est trompé sans doute.... A ces mots, M. de-..-.... lui permit d'approcher. — Votre Femme! — Oui, la Marquise elle-même. — L'ordre était pour Lise. — Pour Lise, Monsieur! de quel droit? qui a osé.... — Moi, Monsieur : Votre conduite est scandaleuse. — Je vous exposerai ma conduite, Monsieur, et si elle est seulement suspecte, je consens qu'elle soit punie. — Cependant le Ministre écrivait l'ordre de la sortie de la Marquise, et le donna à M. De-M*** lui-même, qu'il fit accompagner de son premier Valet de chambre. Ils coururent aux *Madelonnettes*, et

ils y arrivèrent en même temps que Mme de Lan**, qui, avertie de l'enlèvement, venait contempler sa victime, et peut-être....

M. De-M*** frémit en la voyant : à peine pouvait-il commander à sa fureur. Mais il se retint. — Nous entrerons ensemble, Madame, lui dit-il. C'est ce que nous alons voir, répondit-elle avec rage. Elle le vit, car les portes s'étant ouvertes, le Marquis montra son ordre, et la jeune Marquise lui fut aussitôt amenée. Qu'on juge de la surprise et de l'impuissant emportement de Mme De-Lan** ! — Quoi ! c'est ma Fille ! — Oui, ma Mère : vous faites mon malheur ; et voici mon refuge ; — (se jetant dans les bras de son mari, qui l'embrassa tendrement, en lui donnant les marques de tendresse les plus touchantes). — Je t'adore à jamais, lui disait-il, ma chère Femme, non-seulement comme mon Epouse, mais comme ma Bienfaitrice, comme l'Héroïne de l'amour et de l'amitié. — Ma Fille s'est livrée pour sauver sa Rivale ! s'écria aussitôt Mme De-Lan**. — Ma Rivale ! non, non, ma Mère : mais mon Amie, ma Compagne : demain nous irons tous nous jeter aux genoux du Roi, pour lui demander le secours de sa toute-puissance.... Mais pourquoi demain ? partons à l'instant, mon cher Mari : nous attendrons le lever du plus juste des monarques, et nous obtiendrons de sa bonté, de pouvoir vivre et nous aimer en sûreté. — Mme De-Lan** frémissait. — Je n'ai qu'une Fille, disait-elle ; je l'adorais.... — Ma Mère ! ma chère Mère, interrompit la Jeune Marquise, en alant se jeter dans ses bras ; eh-bien, si vous m'aimez, laissez-moi donc être heureuse ! Je le suis ; M. De-M*** est le plus tendre des Maris : sa Pupile, loin de diminuer mon bonheur, l'augmente. — Si elle avait l'âme belle, aurait-elle consenti.... — Elle l'ignore, Madame ; je l'ai trompée : elle ignore tout : c'est moi qui me suis livrée, pour donner le temps de la

sauver : c'est moi qui l'ai exigé de mon mari, et par un serment, avant de lui découvrir mon projet : quant à Lise, elle doit être dans une étrange inquiétude, en voyant tant de mouvements extraordinaires, dont elle ignore la cause ! — Il est indécent, autant qu'imprudent, ma Fille, de garder avec vous la Maîtresse de votre Mari. — Mais ce n'est pas sa Maîtresse ; perdez-donc cette idée : c'est une Jeune-personne honnête et vertueuse, qui a gâgné mon cœur par ses belles qualités, et que j'aime autant que si elle était ma Sœur. — Non ! ou j'y périrai, — s'écria la Furie.

Alors M. De-M***, qui était bouillant, sortant des bornes de la modération, alait lui répondre, — Je te brave, impuissante Mégère.... — Sa jeune Epouse retint ces terribles expressions sur les lèvres par un baiser. Il la prit dans ses bras ; la porte jusqu'à la voiture, en jetant un regard de fureur et de mépris sur la Lan**.

Le lendemain, ils alèrent ensemble chés le Ministre, ami de la cruelle Femme ; et par une exposition aussi vraie que touchante de tout ce qui regardait Lise, ils fermèrent pour jamais cette ressource à la méchanceté.

Il ne s'agissait plus que de cacher le motif de ces tristes scènes à Lise. On ne lui en parla pas, et elle était loin de les conjecturer : la sécurité est compagne de l'innocence. La jeune Marquise ne parut cependant plus avec elle en public, pour ne point braver sa mère, à laquelle elle marqua toujours l'attachement le plus respectueus. Son Mari même se contraignit jusqu'à la rechercher. Mais cette Femme était contrariée, et quoiqu'au fond elle ne put avoir de véritables soupçons, elle ne pouvait pardonner à Lise de l'emporter sur elle, encore qu'elle sût parfaitement que cette jeune-personne l'ignorait. Elle tenta de l'en instruire par écrit, espérant qu'elle demanderait à se retirer. M. De-M*** ouvrit toutes les lettres.

Elle voulut la faire enlever par des scélérats. Les précautions étaient trop exactes. Enfin elle eut recours à ce moyen affreux, par lequel l'infâme De-Brinvilliers termina les jours de son propre Père. Elle feignit de revenir peu à peu : elle vint voir sa Fille, demanda Lise, et ala jusqu'à la caresser. M. De-M*** ni son Epouse n'en furent les dupes, et Mme De-Lan** ayant deux fois tenté d'emmener Lise, jamais ils ne voulurent le permettre. Dépitée, elle les invita chez elle tous trois. La jeune Marquise de M*** voulait que Lise feignît une indisposition pour se dispenser d'y aler. Mais la Jeune-personne le désirait, et M. De-M*** la seconda. On partit. Mme De-Lan** fit mille caresses à Lise. La jeune Marquise qui connaissait sa Mère souffrait cruellement : enfin, elle devint plus tranquile; elle venait de prendre un parti. Elle dit en particulier à Lise: — Tu ne mangeras de rien que de ce qu'on m'aura servi; je t'en donnerai comme en jouant. N'y manque pas, ma Fille? Je t'en dirai la raison : mais elle est si importante, que si tu y manques le moins du monde, nous sommes brouillées à jamais. Lise se conforma aux ordres de son Amie. Mme De Lan** n'y fit pas d'abord attention; apparemment parce que les premiers services étaient indifférens. Mais lorsqu'on en fut au dessert, ayant donné une belle pêche à Lise, et celle-ci ayant offert de la partager avec la Marquise, Mme De-Lan** s'y opposa, et lui dit de la garder. En même-temps elle en donna une toute pareille à sa Fille.... Lise oubliant en ce moment les défenses de son Amie, allait manger la pêche. La jeune Marquise la lui arracha en riant, et lui donna la sienne. Mme De-Lan**, dépitée, dit impérieusement a sa Fille : — Laissez cela. — Dans le même moment, M. De-M*** qui avait tremblé que sa femme ne goûtât de cette maudite pêche, y porta la main, et s'aperçut qu'elle avait été coupée en deux : cette

découverte augmenta ses soupçons; il fit tomber les deux moitiés comme par maladresse, en écrasa une, et ramassa l'autre, qu'il serra, sans être vu. Mme De Lan**, rassurée, reprit alors un air serein.

Restait le café; car c'était à dîner. Il fut bien résolu dans le cœur des deux épous, que Lise ne prendrait pas le sien. On l'apporta. Mme De-Lan**, sans-doute secondée par celui de ses Gens qui servait, fit en-sorte qu'il ne restât que la tasse de Lise et la sienne sur le cabaret. Mais par un effet du hasard, tandis qu'elle faisait appeler un Domestique, Lise prit une des deux tasses; la jeune Marquise la lui fit tomber des mains, et voulut partager avec elle. Mme De Lan** était furieuse : cependant elle se contraignit, et ne montra sa rage, qu'en parlant avec aigreur à celui de ses gens qu'elle avait demandé. Comme cette tasse cassée l'avait un peu distraite, elle alait prendre son café sans attention, lorsque sa Fille faisant réflexion que Lise avait pris elle-même sa tasse, et qu'il se pourrait bien qu'elle ne se fût pas donnée celle qu'on lui destinait, elle fit signe à cette jeune-personne d'en empêcher : Lise ôta bien vite la tasse des mains de Mme De-Lan**, en lui disant — Il ne vaut plus rien, Madame, on va vous en servir d'autre. Ces mots rappelèrent l'attention troublée de Mme De Lan**; elle aperçut la marque qu'elle avait faite à la tasse destinée à Lise. Comme elle aimait beaucoup la vie, elle fut sensible à ce service. — Tu as raison, mon Enfant! — dit-elle à l'orfeline : elle sonna, fit jeter son café devant elle, et s'en fit apporter d'autre. Mais pour que ses abominables desseins ne fussent plus douteus, la bonne fortune de Lise voulut qu'un Singe accoutumé au café, vint égouter la dernière tasse, dans laquelle il était resté un peu de liqueur; M. De-M*** fut le seul qui le remarqua. Au bout de quelques instants, l'animal

poussa de petits cris plaintifs. Le Marquis lui jeta la moitié de la pêche qu'il avait conservée : le Singe la mangea encore. Mais après cette nouvelle dose, il ne tarda pas à faire des bonds horribles ; il brisa sa chaîne, ravagea l'appartement, et tomba mort en jetant de l'écume par la bouche.

Durant cette scène, M. De-M*** instruisait sa femme de ses véritables causes : Ils se consultèrent ensemble sur ce qu'il convenait de faire ; et voici le parti qu'ils prirent. La jeune Marquise ala trouver sa Mère, qui venait de se retirer dans son appartement tout effrayée : elle commença par se jeter à ses genous, et par lui protester qu'elle était toujours sa tendre et respectueuse Fille. Ensuite, elle lui dit sans ménagement, toutes les découvertes que son Mari et elle-même venaient de faire. Elle ajouta que c'était de concert avec M. De-M*** qu'elle lui en faisait l'aveu ; protestant qu'ils ne demandaient tous-deux, que des sentiments plus dignes d'elle, pour tout oublier, et tout ensevelir dans le plus profond secret. Mme De-Lan** voulut l'interrompre, et nier : mais sa Fille n'y fit aucune attention. Elle ala jusqu'à lui dire que c'était elle qui avait voulu que Lise l'empêchât de prendre son café afin qu'elle dût la vie à cette Fille aimable. Mme De-Lan**, toute barbare qu'elle était, fut touchée de cette action de sa Fille ; et comme elle l'aimait beaucoup, elle pleura d'attendrissement. — Mais es-tu bien sûre qu'elle n'est pas la maîtresse de ton Mari ! — Absolument sûre. — En ce cas je pourrais lui pardonner, etc....

M. De-M*** ne se fia pas à cette apparence de repentir ; mais la jeune Marquise y crut : cependant elle prenait toujours des précautions.... Elle fut enfin elle-même la déplorable victime de sa coupable Mère,.. et dans quel temps encore ! lorsqu'elle venait de combler l'espoir de son Mari et de cette Mère barbare, en mettant un

Fils au monde!.... Dira-t-on que le Ciel punit l'innocence? Non; l'infâme De Lan** n'était pas digne d'avoir une pareille Fille, et le Souverain-Être la lui enleva.

Il est impossible d'exprimer quelle fut la douleur de M. De M*** : elle ne pouvait se comparer qu'à celle de Lise. Cette aimable Fille descendit aux portes du tombeau : elle fut deux années en langueur; ce qui fit croire à M. De M*** qu'elle n'avait pas été absolument garantie du poison. Mais l'événement a prouvé, qu'elle n'avait pris que celui de la douleur.

Je ne parlerai pas des transports de fureur et de désespoir dont le Marquis De M*** fut agité : il alla se plaindre au Ministre qui prit en horreur une aussi abominable Femme que la De Lan** et lui défendit de l'approcher. Il mourut dans ces sentiments pour elle, et la Coupable n'a traîné depuis que des jours malheureux, terminés par une mort affreuse et digne de sa vie.

Lise se rétablissait lorsque le Monstre n'était déjà plus. Depuis que la jeune Marquise lui avait été enlevée par une mort cruelle, elle avait composé de sa chambre une sorte de chapelle; elle y avait étalé ses habits, et tous les jours elle goûtait le triste plaisir de venir y pleurer, en baisant ces restes insensibles de ce qui avait appartenu à son Amie. M. De M*** l'ignorait. En proie à sa propre douleur, s'il alait quelquefois consoler Lise, il n'entrait jamais dans un lieu qui lui eût trop vivement rappelé son malheur. Mais au bout de deux ans, et lorsque Lise commençait à revivre, pour ainsi dire, il voulut faire arranger l'appartement de son Epouse. Il y entra comme Lise y était. Il la trouva baignée de larmes, à genous devant le portrait de la Marquise. Il ne voulut pas la distraire; il s'informa. Une femme-de-chambre lui dit, que Lise, même dans sa plus grande faiblesse, n'avait jamais manqué un jour

à faire ce qu'il voyait. Touché de ce tendre attachement, qui mettait le comble aux vertus de sa Pupile, il revint auprès d'elle. Elle fit un geste de surprise en le voyant. — Continue, ma Fille, d'honorer sa mémoire, ton cœur, et mon choix : ton cœur est le temple où elle vit encore, et où je l'adorerai moi-même. Je ne gênerai jamais ces précieuses marques de ta sensibilité ; elles ne te rendent que plus chère à mon cœur : mais (et je ne veux point de résistance à ce que je vais dire) il est temps de le satisfaire ce cœur : j'ai fait ce que j'ai dû pour le monde, pour ma Famille, pour ma condition. J'ai un Fils, héritier de mon nom, qui doit transmettre à mes Descendants ma noblesse dans tout ce qu'on nomme son lustre. Je puis enfin satisfaire mon penchant, rendre hommage à la Vertu, et couronner l'ouvrage que j'ai commencé..... Point d'obstacles, Lise.... Elle vit dans votre cœur ; elle vit dans le mien : unissons ce qu'elle a si tendrement aimé ! Servez de Mère à son Fils, de Compagne à son Bien-aimé. Nous ne pourrions autrement passer nos jours ensemble, et il faudrait nous séparer.

— Vous me connaissez, répondit Lise ; vous savez combien je vous aime ! mais mon cœur docile vous a toujours aimé comme je savais qu'il vous plaisait davantage que je vous aimasse. Je suis toute à vous ; j'y ai toujours été, comme l'ouvrage est à celui qui l'a fait. Si vous ordonnez, j'obéirai ; mais si je suis libre, j'irai trouver votre Mère ; je lui dirai : « Madame, monsieur le Mar-
« quis votre digne Fils et mon généreus protecteur,
« veut m'élever au rang de son Epouse ; c'est votre
« volonté que je désire de suivre : disposez de moi :
« car votre Fils a tant de piété ; vous avez, Ma-
« dame, tant de tendresse pour lui, que vous ne
« pouvez rien faire qui ne soit à son plus grand
« avantage. Ainsi, décidez ; je ferme les yeux,
« quoi que vous ordonniez, et j'obéis. »

— J'y consens, ma Lise, répondit M. De-M*** allez-y dès l'instant.

Lise partit, et tint à Mme De-M*** la mère, le discours qu'on vient de lire. Cette Dame, depuis longtemps prévenue par son Fils, et aussi instruite que lui du mérite de Lise, lui répondit :

— Ecoutez bien, mademoiselle, comme je vais décider de votre sort : *Que dans huit jours, vous soyiez l'Epouse de mon Fils ou...... je vous haïrai.*

Lise se jeta aux genous de cette bonne Mère, en lui disant : — Je puis donc être heureuse sans inquiétude, Madame!.... J'étais à vous; j'y serai encore davantage : réellement ma Mère par le cœur et par la générosité, vous alez encore l'être par la nature! puissé-je vous rendre une partie de ce que je vous dois par ma parfaite tendresse et mon profond respect! O ma Mère! ce nom si doux, c'est donc à vous que je dois le donner!... Mais, chère Maman! il n'y a pas de mot pour exprimer ce qu'est votre Fils pour moi. —

— Si, ma chère Lise, il en est un, dit le Marquis en entrant; c'est celui de Mari, donne-moi ce nom, ma chère Femme!

P.-S. Ce mariage est le plus heureux qu'on puisse imaginer. Lise est précisément à l'égard de son Mari ce qu'il faudrait que fussent toutes les femmes; l'Elève, la Fille chérie, en un mot l'ouvrage de son Epous.

L'HONNEUR

ÉCLIPSÉ PAR L'AMOUR

Il y avait à Paris, proche le *quai Pelletier,* une jeune personne très-aimable, qu'on appelait Mlle *Zémire H***; j'ignore si Zémire était son vrai nom, ou si ses parents, honteus de faire porter à leur fille celui d'une sainte trop vulgaire, avaient jugé à propos de l'appeler par celui-là; c'est une chose assés indifférente, sans doute, et je n'en dirais mot, si je n'avais de fortes raisons pour croire que Mlle *Zémire* s'appelait *Javotte.*

Zémire avait été très-bien élevée; ses parents étaient riches, mais gens-de-fortune, et elle était fille unique. Si elle avait été une laideron, son père aurait pu songer à lui faire épouser son Neveu, jeune provincial, fort beau garson; mais Mlle H** étant riche et jolie, il se présenta tant de Partis relevés, dès qu'elle eût quatorze ans, que ses parents firent chois d'un jeune C..., dont l'alliance leur parut propre à leur donner un certain relief dans le monde, et à ennoblir leurs richesses.

Dès que ce plan fut arrêté, M. H**, de concert avec son épouse, qui était une bonne-pâte de Femme, fit venir son Neveu chés lui, dans le dessein de le pousser dans le monde sous la protection de leur Gendre futur. Le jeune H**, que

nous appellerons *Philippe*, de son nòm-de-batême, eut à-peine respiré l'air de la Capitale, qu'il devint charmant, et Zémire, sa Cousine, ne fut pas la dernière à s'en apercevoir. Mme H**, de son côté, en le voyant si bien fait, regrettait fort que son Mari eût des vues ambitieuses; et, comme elle l'aimait beaucoup, elle aurait désiré qu'il eût relevé son nom en fesant épouser Zémire à Philippe. Cependant elle ne voulait pas cela en Femme; ce n'était qu'une volonté de raison, de bon sens, de bienveuillance pour Philippe et d'affection pour son mari, dont, au reste, elle respectait les lumières supérieures. (D'où venait donc cette Femme-là!)

De son côté, Philippe ne put voir Mlle H** sans éprouver un sentiment plus tendre et plus vif que celui de Cousin. Ce sentiment le rendit attentif, empressé, complaisant; il voulut être aimable, il voulut plaire et il plut. Il faut convenir aussi qu'il était difficile de se défendre des charmes de Zémire. C'était une de ces brunes, dont l'embonpoint appétissant et l'éblouissante blancheur semblent faits pour parler aux sens. Elle avait un bel œil noir, un sourcil dont l'ébène rehaussait encore la blancheur de son teint, un visage arrondi, et des couleurs demi-rosées, dont le doux éclat réjouissait, en même-temps qu'il annonçait une âme sensible. Sa main et sa gorge étaient proportionnées à son genre de beauté; elle avait la jambe fine et un pied plus mignon que sa taille assés grande ne paraissait le promettre. Voilà, je crois, tout ce qu'il faut dans la figure, pour faire naître une passion violente, surtout si l'on y joint ce goût exquis dans la mise, qui distingue une jolie Parisienne de toutes les Femmes de l'Univers. Eh-bien, ajoutez encore à cela quelque chose de plus séduisant... l'amour, et convenez qu'un garson comme Philippe ne pouvait guère résister.

Le C..., amant de Zémire, était un de ces flegmatiques, dans lesquels les glaces de l'hiver semblent se réfugier au printemps; de ces Hommes, que rien n'émeut, et qui cependant s'occupent des plus petites choses; dont tous les pas, toutes les paroles sont compassés, et pour qui le moindre manque à la plus plate étiquette est un crime. Ces Gens-là ne peuvent plaire à personne, pas même aux bégueules qui leur ressemblent. Aussi ne sut-il jamais plaire a Zémire. Elle aima son cousin dès qu'elle le connut, et elle en fut adorée.

Les deux amants ne tardèrent pas à s'entendre. D'abord Philippe brûla discrettement. Il connaissait les vues de son oncle, et il ne doutait pas que Zémire ne pensât comme son Père. Cependant il ne pouvait s'empêcher de montrer de l'empressement pour sa Cousine ; et on y répondait longtemps avant qu'il s'en aperçût ; car Philippe était modeste, presque autant que le C... était avantageus; mais ces Gens modestes, dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils plaisent, sont bien plus ardents que d'autres; sans-doute parce-qu'ils sont reconnaissants. Dès que Philippe sentit qu'il intéressait, il rechercha Zémire; les occasions naissaient en foule; ils ne se quittaient presque pas, sans néanmoins paraître trop ensemble. La mère de Zémire regardait avec complaisance cette innocente tendresse, et en faisait honneur au bon-naturel de sa Fille et de son Beauneveu.

Après que les deux Amans se furent parfaitement entendus, sans se parler, ils ajoutèrent ce dernier degré d'évidence à leurs sentiments mutuels. Un beau soir d'été, ils étaient ensemble, et seuls, appuyés sur un balcon, leurs bras se touchaient et ils conversaient avec cette douce familiarité ordinaire entre les Amis, et que les Amans envisagent comme le comble de la félicité, sans presque jamais y parvenir. Cette situation

délicieuse opéra sur Zémire : elle songea au C...apparemment, car une larme s'échappa de ses beaux yeux.

— Vous pleurez, ma Cousine ! — Non ; c'est une larme involontaire.—Ah ! tant mieux ! car...si vous aviez des peines, (*à demi-voix*) je les sentirais aussi vivement que vous-même. — Hélas ! oui, j'en ai, mon cher H** ! ce C... me désole. — Et moi ! — Vous avez des peines aussi !... Non, vous êtes heureus, et vous n'en avez pas ? — Je vous assure, ma Cousine, que j'en ai ! — Et de quelle nature donc ? — Du genre... (*encore à demi-voix*) des vôtres. — Du genre des miennes ! craignez-vous une odieuse contrainte exercée... par un père que j'aime et que je tremble d'affliger... ? car pour Maman... — Ah ! Zémire, la contrainte envers vous, serait encore plus cruelle pour moi que pour vous-même. — Vous n'y songez pas ! — Si, si, j'y songe. — Comment donc cela ? — Je n'ose vous le dire. — Ah ! dites-le moi, mon cher Philippe ! — Vous vous en offenseriez. — Moi !... rien de votre part, mon Cousin, ne peut m'offenser, j'espère. — Me promettez-vous de ne pas vous offenser de ce que je dirai, et de me parler tout comme auparavant ? — Mon Dieu, oui, je vous le promets ; je ne me fais pas presser, comme vous voyez ; mais c'est que je le pense bien réellement. — J'ose... vous aimer. — Ce sentiment est flatteur pour moi, mon Cousin. Etait-ce là ce grand mystère ? — Il est dit, et ne l'est pas. — Pourquoi donc ces énigmes avec moi ? — Vous ne m'avez pas entendu. — (*Après quelques moments de silence, et à demi-voix*). Si, mon Cousin, et voyez si je suis fâchée ! — Ah ! Zémire ! — Mais, mon cher H**, en serez-vous plus heureus ? — Oui, oui, oui ! être aimé de vous, Zémire : ah ! vous ne sauriez avoir l'idée d'un si grand bonheur ! — Vous comptez donc que je vous aime ? — (*interdit*) Je suis un téméraire...

Ah! Dieu!... Mais voyez ma rougeur... — Va-mon ami, tu ne t'es pas trompé; tu m'es cher comme parent... tu me le serais davantage encore, si je ne craignais de déplaire à mon Père; car pour Maman, je te l'ai déjà fait entendre, elle t'aimerait à tous les titres que je pourrais te donner.

Pendant cette réponse, Philippe avait entraîné sa Cousine, dont il avait pris la main, derrière un trumeau, et il était tombé à ses genous. Il y était encore, couvrant de baisers cette belle main, lorsque M. H** entra. Les deux Amans demeurèrent immobiles. Le Père lui-même, malgré sa fureur, cherchait des expressions, et n'en trouvait pas. Mais enfin l'orage creva, et les épithètes les plus fortes sortirent avec impétuosité de la bouche de ce Père irrité, qui se croyait outragé par sa Fille, par son Neveu, en-un-mot par ses Enfans. Le volcan termina son éruption par une défense absolue à Zémire de se trouver jamais seule avec Philippe; que M. H** en se calmant, voulut bien faire semblant de croire le seul coupable. Il ordonna en-même-temps à sa Fille de se préparer à devenir la femme du C...

Ce ne furent point de vaines paroles que celles de M. H**; Philippe fut relégué dans un endroit de l'hôtel, où la communication avec sa Cousine devenait impossible; il ne mangea plus à la table de son Oncle, et toute familiarité cessa absolument. A ce traitement, déjà si rigoureus, se joignit la perspective de peines plus cruelles encore, une expulsion totale, et le mariage de sa cousine avec le C... — Bon! bon! disait l'Amour, en planant sur cette maison; me voilà sûr de deux cœurs: laissons reposer mes flèches dans mon carquois; la contrainte m'en tiendra lieu. — En effet, séparée de Philippe, Zémire, qui ne l'aimait qu'avec tendresse, l'aima éperduement. Philippe, qui ne faisait qu'adorer Zémire, lors-

qu'il la voyait à chaque instant, devint ivre d'amour, quand il ne la vit plus; il lui passa dans l'esprit cent projets funestes, dont celui de mettre le feu à l'hôtel, et de ruiner son Oncle, pour en obtenir ensuite Zémire pauvre, n'était ni le plus fou, ni le plus coupable. Il n'en exécuta aucun : l'Amour et la Contrainte travaillaient pour lui.

Zémire au désespoir, reçut le C.... la première fois qu'il vint lui faire sa cour, de manière à lui ôter l'envie de l'obtenir pour Femme. Sa Mère lui en fit des reproches : mais Zémire s'expliqua sans détour avec une Mère indulgente, et mit tant de douleur et de larmes dans ses plaintes, que cette bonne Mère crut devoir la consoler. L'amour rend fine et rusée la Beauté la plus naïve : Zémire rassurée par Mme H** parut contente. Mais tous les jours, c'étaient de nouvelles demandes, que les larmes faisaient toujours accorder : Philippe écrivit : on permit de lui répondre. Après, il fut désiré de se voir : ce point fut difficile à obtenir; mais la Maman se laissa encore gagner. Ensuite, on en vint jusqu'à se parler, toujours sous les yeux de Mme H**. Enfin, on se vit sans témoin, et la Maman ferma les yeux.

Tout cela se passait, pendant que M. H** tonnait contre sa Fille, qui avait éconduit le C.... et qui refusait, le plus respectueusement possible, toute visite de sa part. Enfin la persécution du Père, la facilité de la Maman, amenèrent un jour entre les deux Amans la conversation suivante :

— Que je suis malheureuse, mon Cousin! — Il vous aime; vous êtes sa Fille-unique. — Eh bien? — Si vous vouliez. Ce que je vais dire n'est peut-être pas d'un Amant délicat : mais enfin, quand tout autre moyen manque, et que la vie en dépend?.... — Mais vous n'achevez pas! — Si vous vouliez..., nous serions certainement

l'Un à l'Autre. — Ah! parlez; mon Cousin! — Il y a un moyen d'y déterminer mon Oncle. — Quel est-il? — Je n'ose vous le dire. — Est-ce donc une mauvaise action? — Non, dans un sens. — Mais qu'est-ce? — Je ne vous le dirai jamais. — Mon Cousin (reprit alors Zémire avec douceur) que je juge au moins si je puis employer ce moyen-là? — Exigez-vous que je le dise? — Je vous en prie! — Ah! Zémire! commandez, ou je ne vous le dirai pas. — Va, tu te fais bien presser! — (*à ses genoux*) Mettons un Tiers, ma chère Vie, dans nos intérêts. — Quoi! tu te fais prier, pour me dire ce que je brûle d'envie de faire!... Oui, mon Ami, parlons à Maman; touchons-la par notre tendresse, par nos larmes; je suis sûre que nous la vaincrons. — Non, Zémire; elle craindrait trop de désobliger votre Père. — Je ne te comprens donc pas! — Ce n'est pas votre Maman, qu'il faut mettre d'intelligence avec nous. — Eh! qui donc! — Un-autre-vous-même, Zémire. — Explique-toi mon Ami; le temps est précieus : vrai, je ne t'entens pas? — Un-autre-vous-même, Zémire.... Quoi! vous n'entendez pas ce langage?... N'êtes-vous pas pour ma Tante..., *une-autre-elle-même?* Zémire rougit, sans néanmoins entendre bien clairement encore. — Comment!... en vérité... vous n'y pensez pas, mon Cousin! — Il n'y a que ce moyen, chère Zémire: permettez à votre Amant... de l'employer.... un Etre innocent, qui nous devra le jour à tous-deux, qui portera son nom....

Zémire prit un air très-sérieus. — Laissons cette matière, mon Cousin: Je n'entrerai jamais dans le mariage par cette porte-là. — Il n'en est pas d'autre, au degré de parenté où nous sommes, pour obtenir les dispenses de l'Eglise. — Ecoutez, mon Cousin : la Vertu est, je crois, essencielle aux Femmes : je suis entre deus précipices : je tâcherai de les éviter tous deux, et de ne perdre

ni mon innocence, ni vous. Je sens bien qu'il faut ici un petit sacrifice, je le ferai. Nul autre objet au monde que vous, ne pourrait me déterminer à une fausseté; mais pour vous, mon Cousin..., je ferai l'impossible. Ne nous déshonorons pas l'Un et l'Autre; vous, en corrompant votre Cousine pour l'épouser; moi, en me rendant indigne de porter votre nom, qui est celui de mon Père, afin de le porter..... Je me charge de tout; je feindrai ce que vous alliez me proposer... J'aurai bien plus de force pour soutenir la colère d'un Père, enveloppée dans mon innocence, que je n'en aurais étant coupable, et je n'exposerai pas.... la vie peut-être du.... — Adorable Zémire! s'écria Philippe (voyant qu'elle n'achevait pas), que je sois à vous; voilà tout ce que je demande; les moyens me sont indifférents; je préfère celui que vous approuvez.

Cet entretien met au fait du dessein de Zémire. Elle prit des boissons rafraîchissantes, qui sans incommoder sa santé, la maigrirent un-peu et firent pâlir les roses de son teint déjà peu coloré. Ensuite elle employa petit-à-petit un moyen que je ne dirais pas clairement sans faire rire. Ce moyen gâtait insensiblement (en apparence) la partie la plus importante de la tâille déliée de Zémire...

Quelques mois après, un-jour, en sortant de table, M. H** jeta les yeux sur sa fille et les y tint fixés. Zémire s'attendait depuis quelque-temps à cette marque d'attention de sa part, cependant elle rougit jusqu'au blanc-des-yeux, en se voyant ainsi regardée; et lorsque son Père, d'une voix altérée par la fureur (car le Bonhomme était sujet à cette maladie), appela Mme H**, elle faillit de s'évanouir.

— Pourriez-vous me dire, Madame, ce qu'a votre Fille? — Mais... rien mon Ami... Qu'as-tu, Zémire?... mondieu, mon Enfant comme tu te

tiens mal! — Je crois, Madame, qu'elle a encore plus mal agi qu'elle ne se tient! Mais, corbleu! si mes conjectures se vérifiaient, malheur sur la s... *(ce mot ne s'écrit pas)* qui m'aurait déshonoré! — Mondieu! mon Ami, quel langage!...

A ces mots, Zémire, dans une situation qu'il est possible de s'imaginer, tomba aux genous de sa mère, et couvrit ses mains de larmes aussi réelles que sa faute l'était peu; son Père voulut lui donner un soufflet, en disant: — Vous voyez, Madame, les effets de votre douceur! La crainte qu'eut Zémire de recevoir un traitement qu'elle n'avait jamais éprouvé, d'une main qui l'avait toujours caressée, la fit évanouir bien-réellement, et força son Père à la secourir lui-même. Lorsqu'elle fut revenue à elle, on la porta sur son lit; mais le Grondeur, quoique terriblement irrité, n'osa plus tonner que de-loin.

M. H** fulmina durant quelques jours, chassa son Neveu, le rappela moins d'une heure après, et lui dit: — Tu as fait la faute, tu la boiras. Ah! mon gaillard! vous me faites de ces tours, à moi, qui vous regardais comme mon Fils, et vous me déshonorez!... Corbleu! je saurai vous mettre à la raison!... Alons, je vais obtenir de bonnes dispenses et vous serez mariés dès qu'elles seront arrivées. — C'est ce que je demande, mon cher oncle. — Je vous trouve bien insolent, de me répondre que c'est ce que vous demandez! Morbleu! ce n'est pas ce que je demandais, moi!... Mais elle vous aura et vous l'aurez! Ah! je vous ferai voir que ce n'est pas à moi qu'il faut se jouer! (Cet Oncle n'a pas grand-bon-sens! dira-t-on. Honorable Lecteur, voilà pourtant comme il faut être pour s'enrichir.) Les préparatifs allèrent aussi promptement qu'il fut possible. Enfin le jour du mariage arriva.

Zémire quitta le matin tout ce qui déformait sa jolie taille; elle prit un corset souple, se fit lacer

serré, on l'aurait pressée entre dix doigts. Sa Mère vint auprès d'elle : — Mon Dieu! mon enfant, prens donc garde! d'où vient te serrer comme ça! — Ne craignez rien, chère maman, je suis dans mon état naturel. — La Maman céda, suivant son usage. On fut à l'autel; on en revint. — Ma fille, dit encore Mme H**, j'ai souffert que vous fussiez à l'église comme vous êtes, à cause du monde; on doit toujours éviter le scandale, mais à présent que vous voilà de retour, il faut songer à ce que vous portez. — Ma chère Maman, répondit alors Zémire, en l'embrassant, pardonnez-moi une petite tromperie que j'ai faite pour être à mon Cousin et donner à mon Père un plaisir auquel il paraît déjà plus sensible qu'à tout autre, celui de me voir porter son nom. J'en suis encore digne, Maman, et de ceux qui m'ont donné le jour : quelque tendresse que j'aie eue pour mon Cousin, depuis qu'il est à la maison, j'aurais mieux aimé être malheureuse que de manquer à ce qu'une fille bien née doit à ses parents et à elle-même. J'ai feint ce que vous avez cru réel.

Tandis que Zémire fesait cette confidence, M. H** qui s'était aperçu d'un entretien secret entre la Mère et la Fille, avait dit à son Neveu : — Voyons un peu s'il ne se trame pas là quelque conjuration contre toi! écoutons. — A l'instant où Mme H** embrassait sa fille, en lui disant : — Ah! ma chère enfant! tu as doublement bien-fait; mais cachons encore ceci à ton père! M. H** entra bruyamment tenant son Gendre par la main : — Parbleu! je m'en serais douté! Est-ce qu'une Fille à moi pouvait faire une sotise? Mais pourquoi me cacher une chose qui me transporte de plaisir?... Viens, ma fille, que je te montre, et qu'on sache que tu tiens de moi pour la vertu et la finesse. Quant à vous, monsieur le bon Apôtre, que je croyais plus rusé que vous n'êtes, songez que je n'y veux rien perdre et que dans l'an il me faut un Garson...

M. H*** exécuta ce qu'il venait de dire : il conduisit la nouvelle-Epouse dans une salle où était rassemblé tout le monde de la noce, et là, sans beaucoup s'embarrasser de sa rougeur, il divulgua le secret qu'il venait de surprendre ; ensuite pressant la taille de sa Fille entre dix-doigts, il répétait : — Voyez, voyez, Mesdames?... Cette découverte fit beaucoup d'honneur à Zémire ; mais il y eut des Gens qui en rabattirent d'un cran pour son Mari.

J'ai ouï dire que ce fait était arrivé plusieurs fois d'une manière un-peu différente dans les conditions communes. Je l'ai vu moi-même dans une ville de province. *(Dulis.)*

LES

20 ÉPOUSES DES 20 ASSOCIÉS

NOUVEAU MOYEN DE BANNIR L'ENNUI DU MÉNAGE.

Paris! séjour tout à la fois de délices et d'horreur! tout à la fois gouffre immonde où s'engloutissent les générations entières et temple auguste de la sainte Humanité! Paris, tu es l'asyle de la raison, de la vraie Philosophie, des mœurs, aussi bien que la patrie du Goût et des Arts! O Paris! tu réunis tous les extrêmes! Mais le bien est dans ton enceinte encore plus facile à faire que le mal. Reçois mon hommage, Ville immense! Jadis les Nations subjuguées de la rampante Asie, élevèrent des temples et des autels à la Ville de Rome; Paris! tu les mérites mieux que cette Destructrice superbe : elle enchaîna les Peuples et tu les éclaires, tu les égaies, tu les pares... Qui croirait à entendre réciter ton nom dans les Climats glacés du Nord où seul il donne l'idée de la joie, qu'il y a dans ton sein des Caffards, des Misanthropes, des Hypocrites, des Superstitieux, des Tyrans, des Fanatiques, des Préjugistes, qui pensent qu'il est des Hommes plus qu'Hommes et des Hommes moins que les Brutes! Oh! qui le croirait!... Semblable au Soleil, ô Paris, tu lances audehors ta

lumière et ta bienfesante chaleur; tandis qu'au dedans tu es obscure et peuplée de vils animaux *. Cependant, n'es-tu pas le divin séjour de la liberté? N'est-ce pas dans ton enceinte, où moi, pauvre Homme, je coudoie hardiment le Duc-et-Pair; où j'ose respirer le même air et goûter dans le Temple des Beaux-Arts les mêmes plaisirs que la Souveraine? (Souveraine auguste! continue de consoler l'Humanité; tes plaisirs sont des bienfaits, ils augmentent, ils ennoblissent les nôtres; goûte-les, ils ne font que des Heureus : ah! respirer le même air que toi, c'est respirer le bonheur même!) Ainsi, ô Paris! tu m'aggrandis à mes yeux, tu me consoles, et l'Homme, longtemps avili par les préjugés des Sots se retrouve chés toi dans son originelle dignité!... Qu'entends-je, chés le vil provincial? non chés le Gentilhâtre seulement, fier de ses vains titres, mais chez le Bourgillon sorti d'hier de la fange où rampent encore ceux qu'il méprise? qu'entens-je? — *Comment? ce n'est que la Fille d'un Cordonnier*, *et cela se donne des airs d'être propre*, *d'avoir une coîfure!...* Ils vont, et je l'ai entendu, jusqu'à dire, *d'être jolie!* Infâmes, seuls Etres vils de la Nature, que vous dégradez, apostats, et de votre Religion, qui prêche l'égalité, et des lois de la nature, et du droit des gens, et des principes de la raison et du bon sens; Infâmes! cette Fille n'est-elle pas fille d'un Homme? est-elle Fille d'un Singe, d'un Ours ou d'un Chien! O malheureus! elle viendra peut-être (et je la désire malgré les maux dont elle serait accompagnée, je la désire pour vous punir), elle viendra peut-être cette révolution terrible où l'homme utile sentira son importance, et abusera de la

*. Cette comparaison paraîtra aussi singulière que peu juste, mais mon ami avait sa physique particulière, dont on pourra prendre une idée juste, vers le milieu du *IIIe volume de la Découverte australe*, qui paraît depuis quelque temps chez la Dame-libraire du présent ouvrage.

connaissance qu'il en aura (et cette manière de penser serait plus naturelle qu'aucune de celles que la mode a mises en usage); où le Laboureur dira au Seigneur : — *Je te nourris, je suis plus que toi, Riche, Grand, inutile au monde, sois-moi soumis ou meurs de faim*... Où le Cordonnier rira au nez du petit-maître, qui le priera de le chausser, et le forcera de lui dire : — *Monseigneur le cordonnier, faites-moi des souliers, je vous en supplie, et je vous paierai bien. — Non, va-nu-pié, je ne travaille plus que pour celui qui peut me fournir du pain, des habits, de l'étofe, du vin, etc.* Malheureus Provinciaux, vils Automates, insensés Préjugistes, qui flétrissez les Gens utiles, qui les forcez de languir dans l'isolement et le mépris, que je vous hais! Vous haïr! c'est trop vous honorer; non, que je vous méprise! que vous me faites de pitié!... Qu'on ne croye pas que ce préjugé n'ait que des effets insensibles! Voyez-le à Arras flétrir *de Rugi*. Le Fainéant Toulousain, plus paresseus que l'Espagnol, sèche orgueilleusement de misère, avec son titre de bourgeois, plutôt que de mettre la main à l'ouvrage, pour s'alimenter lui-même et pour l'Etat. J'ai vu dans la bicoque de *Noyers*, une famille riche, abandonner, renoncer un de ses Membres, parce-que pauvre, il s'était fait Potier-d'étain pour subsister; ce fut une tache ineffaçable; il fut pour eux au dessous des *Siripères* de l'Inde; il falait mourir orgueilleusement sur son fumier. Une autre bicoque, c'est Joigni, porte ce préjugé destructeur plus loin encore : L'Oisiveté, ce vice abominable, l'Oisiveté, mère des Vices, y est publiquement encensée; elle y a un temple, des autels, des ministres; c'est la Déesse tutélaire, et quiconque ose la blasphémer par le moindre acte de travail, est aussitôt flétri, dégradé... à moins que ce travail ne soit de ceux qui sont nuisibles à la Société : l'avantageus Avocat peut y exercer avec honneur ses

talens cauteleus : le tortueus Procureur peut y égarer le facile Campagnard dans l'inextricable labyrinthe de la chicane. Mais le trône de ce préjugé infamant semble établi chés le grossier Au—rois c'est-là que le stupide Bourgeois, malgré sa gourmandise, aime mieux se mettre à-demi-ration, pendant neuf mois de l'année, que de faire une œuvre utile : C'est-là, que sous un habit aussi sec que son corps exténué, il promène orgueilleusement sa misère autour de ses vignes, que le malheureus vigneron cultive à crédit. Une Fille d'Artisan, exerçant elle-même une profession utile, vient-elle à passer devant leurs Femmes ou leurs Filles, aigries par la misère, hommasses méchantes, elles envient son air riant, la fraîcheur de son teint et l'apostrophent tout haut d'un *Voyez donc c'te Guenon, c'te Salope! ça se reguingue! eh-ben! eh ben! ça ne fait pas gémir!* Gémir, oui, malheureuses Tribades! votre orgueil, votre basse-fierté, votre insolente misère, votre infame inutilité, votre infernal égoïsme!....,

O Paris, tes citoyens paisibles et bonaces ne sont point dévorés de ces passions viles et c'est dans ton sein qu'est établie la Société, digne de l'âge-d'or, dont je vais tracer le tableau.

Dans une rue qui joint celle de *Saintmartin*, demeurent plusieurs Particuliers, de différents états utiles, dont voici l'énumération : un Marchand-drapier; un Mercier; un Clincailler; un Coutelier; une Marchande-de-modes; une Maîtresse-couturière, une Marchande-lingère, un Marchand-de-vin; un Boulanger; un Boucher; un Cordonnier; un Tailleur; un Chirurgien; un Médecin; un Procureur; un Avocat; un Huissier; un Chapelier; un Loueur-de-carrosses, et un

Orfèvre-bijoutier; en tout, vingt familles. Ces Citoyens ont fait une salutaire confédération contre le malheur et la corruption : ils sont parvenus, par une institution sage, à se mettre au-dessus de tous les besoins de la vie, de tous les caprices du sort, en un mot, autant qu'il est possible au-dessus des vicissitudes humaines.

Le premier d'entr'eux qui eut cette idée ce fut l'Orfèvre-bijoutier, jeune homme alors de vingt-huit ans qui avait voyagé en Allemagne, où il avait vu la société des *Hernheutes*. Il recherchait en mariage une charmante Personne, encore aujourd'hui une des plus jolies Femmes de cette capitale, quoiqu'elle ait trois Enfans, deux Filles de 16 et 15 ans, et un Garson de 12 ans environ : mais un obstacle s'opposait à l'union de ces deux Amans : *Germinot* (c'est le Jeune homme) n'était pas riche : pour la Demoiselle c'était un assés bon parti, dans son état : elle était fille d'Orfèvre, et se nommait Mlle *Delorme*. Les honnêtes parens de la fille et du garson, voyant l'amour de leurs Enfans, se consultèrent entr'eux, et le résultat de leur commune délibération, ce fut que Germinot n'était pas assés riche pour épouser Mlle Delorme; qu'il falait qu'il s'attachât à certaine veuve de trente-deux ans au-plus, qui avait une fortune triple de celle de Pétronille Delorme, dont elle pouvait absolument disposer. Par le même *sénatusconsulte*, on décida que Mlle Delorme épouserait le Fils d'un riche Libraire, qui la recherchait. Cet arrêt fut signifié aux Amans le même jour : et comme ces parens ne voulaient point agir en despotes, ils en exposèrent les motifs. La plupart étaient pris dans le luxe actuel, qui rend une fortune nécessaire, lorsqu'on a une certaine éducation et un état honnête : ils représentèrent à Germinot, combien il serait triste pour lui, de voir un jour une épouse aimable et vertueuse dans la misère, et non-seulement elle, mais des enfans,

innocentes victimes de l'inconsidération de leur Père, etc. Germinot demanda la permission de répondre : ses Parens la lui refusèrent : mais ceux de la Demoiselle dirent qu'il le falait entendre. Alors ce digne jeune-homme, animé par l'amour, et par le sentiment de ses propres forces, parla avec une fermeté mâle : Il réfuta tous les sophismes qu'on venait d'établir ; il dit que cela ne regardait que des maris lâches, sans énergie, sans industrie, sans courage : que pour lui il trouvait Mlle Delorme trop-riche encore, qu'il aurait voulu, avec son seul patrimoine, tout mince qu'il était, lui faire un sort, et lui montrer par sa conduite pleine de tendresse et de dignité, que l'Homme est le soutien de la Femme, et qu'elle n'a pas besoin d'aporter son dîner lorsqu'elle s'associe à un Homme véritablement homme. Et lui présentant la main, il lui dit : — Mademoiselle, je n'avance rien que je ne sois en état de tenir : Je connais mon courage, ma tendresse, ma capacité : je réponds du nécessaire pour vous et pour nos enfans : Quant au superflu, vous n'en désirez pas. — Et si tu meurs, dit le Père Germinot, avec attendrissement? — Si je trouve encore un moyen de parer à cet inconvénient-là, me donnera-t-on Celle que j'aime? — Oui, s'écrièrent M. et Mme Delorme. — J'y vais donc travailler; et dès que j'aurai absolument réussi, je viendrai réclamer la parole que vous me donnez en ce moment... — Et prenant la main de. Pétronille, il lui dit : — Mademoiselle, nous serons unis ; c'est un Homme qui vous estime autant qu'il vous aime, qui vous en répond; comptez sur moi : je ne suis point un fanfaron, je veux parler par des effets.

On ne put s'empêcher d'aplaudir à ce discours de Germinot, et sans autre précaution, les parens de la Demoiselle la lui auraient donnée : mais Germinot-père, homme franc et généreus, persista à dire qu'il ne voulait pas exposer la fille de ses

amis, la fille qu'il estimait le plus, à partager la misère de son Fils.

Dès le lendemain de la scène que je viens de raporter, l'amoureus Germinot chercha à réaliser ses promesses. Il avait eu des camarades de collége qui l'avaient beaucoup aimé, parce qu'il était naturellement obligeant; chacun de ses camarades avait pris un état conforme à ses inclinations, ou s'était laissé guider par ses Parens, ou enfin avait obéi à la nécessité. Germinot qui avait déjà son plan dans sa tête, resolut de voir ceux de ses amis qui avaient le plus de bon-sens, et de ce nerf qui fait l'Homme.

Le premier était un gros garson de bonne humeur, qui apprenait difficilement et n'oubliait rien, nommé *Balduc :* il s'informa de lui et le trouva maître Boucher; profession qu'il avait prise en succédant à son père, pour ne pas réduire à rien le douaire de sa mère et les dots de ses sœurs, par les pertes qui accompagnent toujours un changement d'état : il fesait très-bien ses affaires; Germinot lui communiqua son projet, Balduc le goûta, et comme il était garson, et son maître absolu, il donna sa parole.

Le second, que les deux premiers découvrirent ensemble était d'un caractère froid, juste et solide : l'amitié de ses camarades (que je vais nommer) contribuèrent beaucoup à le rendre bon ; car naturellement il était peu sensible; mais il avait de l'esprit et beaucoup de pénétration : Ils le trouvèrent Médecin. Germinot lui exposa de même son projet. Trouvez tous les membres qu'il faut pour votre Association, leur dit m° *Lafaye*, et soyez sûrs qu'alors je serai des vôtres : le plan me paraît excellent et bien motivé ; je l'examinerai cependant. Les deux amis demandèrent au troisième, s'il savait la demeure de quelqu'un de leurs anciens camarades? — Je n'en connais qu'un présent; c'est le jeune *Rigal;* vous savez? celui

qui disséquait des hannetons? Il est Chirurgien. Voyez-le : c'est un bon garson.

Germinot et Balduc y alèrent, en menant avec eux, un peu malgré lui, le Dr Lafaye. Ils trouvèrent Rigal anatomisant un Pendu. Ils lui exposèrent le Plan-d'Association, et lui en montrèrent les avantages immenses. Le Dr, qui, en les expliquant, s'en pénétrait lui-même, parla avec cette chaleur propre aux gens flegmatiques, lorsqu'ils sont convaincus. — Je ne puis m'égarer sur les pas du Dr, répondit Rigal : Alons, mes amis, unissons-nous, et formons une Société amie et heureuse, au-milieu de cette *tourbe* de Méchans et d'Envieus. Mais, à propos, j'ai soigné hier un de nos anciens camarades, *Alexandre Bel;* il est marchand de vin ici à deux pas : il me paraît qu'il fait bien ses affaires et qu'il a conservé l'honnête façon de penser qu'il avait au Collége. Voyons-le. Ils y allèrent tous-quatre. Bel les reçut avec transport et se félicita mille-fois, de voir réunis dans sa maison quatre de ses anciens camarades : Il leur servit de son meilleur vin, et ce fut en vidant d'excellent *Romanée*, qu'on lui détailla le projet-d'association. Bel ne fut pas difficile à persuader; et il indiqua la demeure d'un sixième ami, Marchand drapier, avec lequel il avait entretenu une liaison suivie, depuis sa sortie du Collége. On remit au lendemain, à aller voir ce Marchand, nommé *Lequint*, et chacun se retira chés soi, pour vaquer à ses occupations.

Mais Bel, aussi zélé pour l'Association que Germinot lui-même, depuis que ses amis lui en avaient détaillé les avantages, alla prévenir le drapier: Il lui exposa le plan; la manière de vivre que l'on adopterait; la communauté de biens; les avantages qu'on en espérait, etc. Il l'aurait persuadé : mais il conseilla lui-même à Lequint d'attendre, pour se déterminer, la visite de leurs anciens camarades. Ils parurent le lendemain sur

les deux heures après-midi. Germinot parla le premier : Ensuite le D[r] donna carrière à son éloquence, et fut secondé par le chirurgien Rigal. — Je suis au fait, dit Lequint, en interrompant ce dernier, et je vous approuve : mais je pense qu'il serait essentiel que nous eussions dans notre société un Avocat et un Procureur ; non pour employer leur ministère, mais pour nous prémunir contre la chicane : Notre ancien camarade *Dhermilli,* est avocat, et *Simonot,* que nous appelions l'Ecrivain public, est Procureur : Voyons-les.

On y alla sur-le-champ. M[e] Dhermilly écouta gravement le plan de Germinot : il y corrigea quelque chose et l'approuva. Pour m[e] Simonot, il était si charmé de revoir sept de ses anciens camarades, qu'on ne pouvait captiver son attention pour la lecture du Plan d'Association : mais enfin m[e] Dhermilli obtint audience. Le Procureur fit une foule d'observations, qui occasionnerent différents changements utiles. Pendant qu'on les faisait, il envoya chercher un autre ancien camarade, nommé *Delatouche*, qui était Huissier, avec lequel on renouvela connaissance. Celui-ci ne fut pas plus tôt au fait de la proposition de Germinot, qu'il envoya chercher à son-tour, *Jacques Wallon,* m[e] cordonnier, ancien camarade, avec charge d'amener avec lui *Robert Lucot,* m[e] Tailleur, et *Philippe Amerville*, m[e] Boulanger, tous trois anciens camarades de Collége ausquels on proposa l'Association. Ils l'acceptèrent avec plaisir. — Tandis que nous voici chés l'ami Simonot, dit Jacques Wallon, il faut que chacun de nous se rappelle quelqu'un de nos anciens camarades, pour qu'on les envoie chercher, et que ce soit une chose décidée entre nous tous aujourd'hui. Pour moi, je sais la demeure de *Duban ;* il est marchand mercier. — Duban ! s'écrièrent tous les autres ; c'était le meilleur garson du monde. On l'envoya chercher. — Et moi, dit Lucot, je vous dirai que *Thorel* est

Coutelier; il ne demeure pas fort loin. — On envoya chercher Thorel. — Et *Tridon,* s'ecria Philippe Amerville, qui a épousé la Lingère du coin de la rue *Montmorency,* une très-jolie Femme, ma-foi! il faut le mettre des nôtres! On envoya pareillement chercher Tridon.

Lorsque ces trois Derniers furent arrivés, ils indiquèrent à leur tour la demeure d'un ancien Camarade, marchand clincailler, nommé *Hizette;* celle d'un nommé *Boyer,* qui avait épousé une jeune Couturière de la rue des *Trois Mores;* celle d'un aimable garson, nommé *Monclar,* qui avait une boutique de modes, qu'il tenait avec ses deux sœurs; celle d'un Chapelier, non marié, qui tenait sa boutique aussi avec sa sœur, très-jolie personne, rue de l'*Arbre-sec;* il se nommait *Dugai.* Enfin on compléta le nombre de vingt par le chois d'un camarade, excellent garson, dont on ignorait le genre de vie, nommé *Robustel;* on le fit chercher, mais on ne trouva sa demeure que le surlendemain; il était loueur-de-carosses et avait succédé à son Père : il avait trois Sœurs fort-jolies, auxquelles il servait lui-même de Père.

Lorsque les vingt Amis se furent ainsi rassemblés, on indiqua un jour chés l'Avocat Dhermilli, pour faire une lecture du plan, déjà lu, corrigé et approuvé par chacun des Membres en-particulier. Le Procureur Simonot en avait fait transcrire vingt copies par ses Clercs; on en donna une à chacun, et on prit huit jours pour l'examen. Il est inutile de rapporter ici les débats que la confection du Règlement put occasionner. Il suffit de dire, qu'il fut enfin généralement agréé, pour le fond, tel que Germinot l'avait d'abord conçu : on en revint à ses idées; et les changements que firent Dhermilli et Simonot, ne concernèrent que la forme. Voici le Réglement: je crois nécessaire de mettre ce modèle utile sous

les yeux de l'honorable lecteur, avant d'exposer quels en sont aujourd'hui les effets.

Plan revu et corrigé, proposé par Germinot, à ses dix-neuf anciens Amis de Collége, et par iceux accepté, pour établir entr'eux une Association de biens, d'affaires, d'occupations et de plaisirs ; dans la vue de se mettre audessus des revers trop ordinaires de la fortune ; des grandes et des petites peines du mariage, et généralement de toutes les vicissitudes de la vie qui résultent de la constitution sociale.

Nous soussignés, avons résolu de former entre nous une union de biens, de moyens, d'industrie et d'affections ; afin de nous entr'aider, soulager, supporter et servir mutuellement, en santé comme en maladie, et même après la mort, dans nos Personnes, comme dans celles de nos Femmes et de nos Enfants, à toujours, sans que rien puisse rompre ou dissoudre la présente union, que nous jurons et promettons observer et garder, dans les termes et avec les clauses ci-après énoncées, que nous avons consenties, après une délibération, et dont chaque article peut et doit être regardé comme l'ouvrage de chacun de nous.

Au nom de la sainte Humanité, nous....... (*suivaient les vingt noms*) tous frères, tous égaux, quoique de conditions différentes, voulons être unis, soumis, liés, obligés par le Règlement suivant :

Per. *Article. Communauté parfaite.*

Les 20 Associés mettent en commun, dès ce moment, tout leur avoir, sans aucune restriction ni réserve : n'ayant lesdits Associés, aucun égard au plus ou au moins de richesses d'aucuns d'entr'eux (si cette inégalité se trouvait) : Pareillement, toutes les successions, qui échéeront à un-chacun des vingt Associés, profiteront à l'Association en corps : Pareillement, toutes dettes, même celles contractées antérieurement, seront acquittées par ladite Association.

2. *Egalité des Epouses.*

Les épouses des Associés seront parfaitement égales entr'elles, régissant et administrant l'intérieur des maisons et du commerce des 20 Associés; sous le vu néanmoins et l'inspection de deux Associés nommés : lesquels deux Associés ne pourront faire aucun changement, ni emploi, sans autorisation de l'assemblée générale. Et les Epouses administreront tour à tour pendant le cours de l'année, suivant le tableau qui en sera dressé; les semaines de l'année étant, pour cet effet, divisées sur ledit tableau, placé dans la salle des repas, en vingt parts égales.

3. *Enfants.*

Les Enfants seront élevés à frais-communs; et l'on aura soin, autant qu'il sera possible, de les rendre capables et bien-instruits. Ils s'uniront ensemble un-jour par mariage, sans aucun égard pour la profession des Pères: c'est-à-dire que la Fille du Médecin, ou de l'Avocat, pourra être demandée en mariage, et donnée au Fils du Cordonnier, ou du Boulanger. Et ne seront astreints

les Enfants à suivre la profession de leur Père : mais comme Enfants communs de l'Association, et non de Tel et Telle, ils seront placés à-raison de leurs dispositions et capacité : De-sorte que le Fils du Tailleur, ou du Boucher, pourra devenir Médecin ou Avocat, et le Fils du Docteur n'être que Tailleur, Boulanger ou Cordonnier, s'il est incapable d'autre chose. Sans donner, dans la présente Association, trop d'importance aux Femmes, nous déclarons, que leur parfaite égalité entr'elles sera la base de celle de leurs Enfants.

4. *Mises des Femmes et des Enfants.*

Les vingt Epouses auront une parure égale, proportionnée cependant à leur goût et à leur genre de beauté; mais à peu près du même prix. Il en sera de même des Enfants.

5. *Rapports des Hommes entr'eux.*

Tous les Hommes seront pareillement égaux en importance, en crédit, en propriété. Mais chacun sera obligé de remplir les devoirs de son état envers ses Co-associés ou Confrères, avec zèle et amitié : d'autant que dans la façon-de-penser de la Société, ce seront les arts et métiers les plus utiles, qui seront les plus considérés. Pourra chaque Membre d'un état et profession différente, en laquelle il n'aura pas d'occupation actuelle et présente, aider à ses Co-associés ; et cette aide sera regardée comme une action belle et louable : on la préconisera à table devant les Epouses et les Enfants, pour les pénétrer d'autant plus des saints principes de notre égalité parfaite.

6. *Fournitures.*

Ne seront néanmoins les ouvrages et marchandises de chaque Associé fournis directement à ses Co-associés; mais il y aura une des Epouses, la même qui à son tour présidera au ménage, à laquelle chaque Membre s'adressera, pour avoir les choses qui lui seront nécessaires, à lui, à sa Femme et à ses Enfants. Ces demandes se feront à deux jours marqués par semaine, savoir, le mardi et le vendredi soir, publiquement, et devant les vingt Ménages assemblés : lesquelles demandes ne seront néanmoins fesables à volonté, ni l'effet du caprice : au contraire, il sera réglé ce qu'on fournira à chacun, à proportion de ses Enfants, par-semaine, par-mois, et par-an, en linge, chaussures, coiffures, et en habits. Et Ceux qui, par le bon-soin et la propreté, plutôt que par la tranquillité de leur profession, se trouveront moins user, en seront loués; sans que néanmoins les Autres soient blâmés d'user davantage. La Femme qui présidera aux Ménages à son tour, aura inspection sur toutes les Mères, et les reprendrait, si elles manquaient de soins et de propreté pour leur Mari et leurs Enfants.

7. *Devoirs de chaque Membre.*

Chacun des Membres remplira les devoirs de son état, avec application et fidélité, par soi-même et par ses Garsons, de la manière la plus avantageuse à la Société. Ceux qui exerceront des métiers occupans, et suffisans à l'emploi de leur temps, n'en seront pas détournés, et y vaqueront continuellement, sauf les heures et les jours de repos, où ils se réjouiront tous ensemble, et les temps d'assemblée des Associés. Mais ceux qui n'auront pas des professions qui

les occupent tout-à-fait, etc., seront singulièrement chargés des affaires communes, et y donneront leurs soins. Ils rendront compte de leur Administration à l'Assemblée générale.

8. *Habits des Hommes.*

Chaque Membre, dans sa boutique, ou dans son cabinet, fesant les affaires de son état, sera mis, conformément au-dit état, sans affectation aucune : Mais les jours de repos, aux assemblées des Associés, aux divertissements, etc., tous les Membres seront mis uniformément en noir, étofe d'hiver ou d'été, suivant la saison.

9. *Mœurs.*

Les mœurs de l'association seront honnêtes, décentes. Il ne s'y commettra aucun désordre avec les Epouses les uns des autres : mais chaque Femme sera considérée, respectée par les autres Associés, et traitée avec les égards et la politesse que doivent avoir des Frères envers des Sœurs qu'ils chérissent. Il ne pourra y avoir aucune privauté entre les Hommes et les Femmes de leurs Confrères, sans néanmoins qu'on prétende interdire les conversations honnêtes, de se donner le bras indifféremment à la promenade, etc.; à-moins que le Mari ne voulût avoir sa Femme qui lui sera remise à la première parole. Le luxe sera interdit dans l'Association; mais non l'élégance et la propreté : au contraire, chacun sera reçu à proposer les choses les plus agréables, dont la dépense n'excédera pas celle des habits ordinaires. Chacun des Membres sera astreint à une probité rigoureuse envers le public; de-sorte que l'Association fournisse toujours des ouvrages plus solides, de la besogne meilleure en tout genre, que les Marchands, Ouvriers ou Artistes

ordinaires : l'Avocat sera véridique ; le Médecin non-conjectural ; le Procureur intègre, etc., afin qu'un-chacun se loue des Membres de l'Association, sans néanmoins connaître les liens qui unissent lesdits Membres les uns aux autres; union dont on fera mystère, et qui sera notre secret, comme les *Francs-massons* ont le leur.

10. *Emploi du temps des Epouses.*

Les Epouses s'occuperont chacune en-particulier dans leur maison, avec leurs Maris, lorsque les occupations de ceux-ci le demanderont. Les Epouses des non-marchands et non-artisans aideront à leurs Compagnes plus occupées ; de-sorte, que les Femmes-de-commerce, auront chacune une Lieutenante, dont l'autorité sera égale à la leur, dans leur maison, et réciproquement (toujours sous l'inspection de Celle qui aura la surintendance-générale, laquelle nommera ces Lieutenantes, et les changera tous les mois.) Aucune occupation ne sera vile entre les Epouses. Cependant l'Association n'entend pas les assujettir à des travaux contraires à la délicatesse des femmes bien-nées; au contraire, tout ce qui sera rude, sera le lot des Hommes; tout ce qui sera absolument mal-propre sera fait par des femmes-à-gages, non demeurantes dans la maison : l'Association voulant que toutes les Epouses jouissent d'une vie douce et agréable.

11. *Travail et Récréation.*

En-conséquence du précédent article, les Ouvriers membres de l'Association cesseront leur travail, à l'heure où les marchands fermeront leur boutique, et jamais on ne veillera après le souper : seulement des Compagnons externes pourront continuer leur travail, dans un endroit particulier,

qui leur sera affecté. L'heure de fermer sera huit heures. On soupera et l'on prendra une récréation commune jusqu'à onze heures, tous ensemble, dans laquelle il n'y aura aucun jeu à l'argent. Les jeux-de-société seront préférés, afin que les Enfants puissent en être. Il y aura aussi à la récréation, des lectures d'ouvrages nouveaux. Quant aux papiers publics, comme Gazettes, Journaux, etc. on y donnera une heure après le dîner, entre le repas et le café.

12. *Lever, Repas et Mêts.*

On se lèvera à six heures les Hommes en été, et à sept en hiver. Les Femmes une heure plus tard. Tout le monde sera au déjeûner, en été à huit heures, en hiver à neuf. Les Femmes auront du café, etc., si elles en veulent : les Hommes, un morceau de pain avec du fruit, ou le déjeûner des Femmes. Les Enfans, du lait cru avec du pain. On dînera en été à midi, en hiver à une heure. Le dîner sera composé d'un potage, qui sera au riz de deux-jours-l'un ; du bouilli, d'une entrée, et du dessert en fruits de la saison. Vin de Bourgogne, naturel, et acheté par l'Association même, sur les lieux. Le Médecin sera chargé de ces achats, conjointement avec le Marchand-de-vin, dans la saison où il sera sans Malades. Après la lecture faite des Gazettes, chacun aura le café, ou un petit verre de liqueur, à son chois. Mais les Femmes ne prendront jamais de liqueurs ; ni les enfans de café : ceux-ci ne boiront jamais que de l'eau. On soupera à huit heures : les mêts seront le rôti, bœuf, veau ou mouton ; une-fois par-semaine de la volaille : avant de se mettre au lit, les hommes prendront, s'ils veulent, un petit verre de liqueur ; les Femmes une limonade, une orange, etc. Les Enfans seront tous au lit une heure avant les Pères et Mères, c'est-à-dire, à dix heures ; et l'on

aura cette heure-là, pour s'entretenir avec plus de liberté. Les Epouses surveilleront les Enfans en cette occasion, et verront à ce que rien ne leur manque. Lorsque les Garsons seront grands, les Pères y auront l'œil.

13. *Etudes des Garsons.*

Tous les Garsons apprendront le latin dès l'enfance, et auront pour Répétiteur un ou plusieurs des co-associés. On les iniciera dans toutes les sciences à leur portée; on leur donnera des idées saines en physique, en morale et en religion. Ceux qui auront des dispositions seront poussés, promus aux états relevés : les autres seront employés aux métiers et arts de nécessité : ainsi, chaque état sera individuel, et le Fils ne sera jamais nécessairement ce qu'est son Père, mais ce que demandera la trempe de son esprit. Il sera absolument interdit de forcer la vocation des Enfans, c'est-à-dire de porter les incapables où ils ne doivent point aller. Le Médecin, l'Avocat, le Chirurgien, etc., choisiront indifféremment, ceux des Enfans qui seront plus capables de leurs sciences et arts. Mais au moyen de ce qu'aucun emploi ne sera vil, mais honoré dans la Société à raison de son utilité; cet article ne devra jamais peiner les parens.

14. *Education des Filles.*

Les Filles seront élevées dans une égalité parfaite, et instruites aux ouvrages de femmes, comme la couture, les modes, le linge, la dentelle, etc. Celles qui auraient de la disposition pour certains arts comme la peinture, la gravure, la musique, etc., y seront appliquées : toutes apprendront le dessein, et en langues étrangères, l'italien et l'anglais. Leur vie sera occupée, sans être

fatiguante : l'art de se mettre avec goût leur sera enseigné comme important. Toutes apprendront dès l'enfance, qu'elles sont destinées à être soumises à leur mari, et que la douceur et la chasteté sont des vertus également indispensables.

15. *Mariage.*

Les Enfans des co-associés s'uniront ensemble autant qu'il sera possible. L'Association montera le ménage. La Fille sera sans dot : les droits du mari consisteront dans une part égale dans la Société, à celle des autres Membres. Les Veufs et les Veuves qui seront jeunes, se remarieront, de l'aveu de l'Association; mais toujours à des Etrangères ou Etrangers; à moins que deux jeunes Veufs ne s'unissent.

16. *Succession des Enfans.*

Les Enfans ne succéderont point directement à leurs Pères et à leurs Mères; mais ils succéderont dans l'Association, indifféremment, et également, chacun dans l'état qu'il aura embrassé, sans le pouvoir changer, que par une délibération de l'Assemblée entière, et pour des causes de la plus grande importance : le Fils du Médecin ou de l'Avocat, pourraient être, Cordonnier, Boulanger, etc., ainsi qu'il a été dit : mais l'état pris, on le gardera : comme toutes les professions sont également honnêtes dans la Société, cela n'aura aucun inconvénient; la peine même ne sera pas une raison pour répugner à ces états, chaque membre en ayant à-peu-près une égale dans le sien : l'oisiveté, la paresse, l'indolence, seront des vices intolérés. Quant aux Femmes, comme elles seront toutes égales entr'elles, n'importera qui elles aient épousé.

17. *Gains et pécule.*

Il n'y aura aucun pécule, et Personne ne pourra posséder exclusivement la plus légère portion du produit de son travail. En-effet, si l'Avocat, le Médecin, le Drapier, etc., gagnent davantage dans leurs professions ; il faut considérer aussi qu'ils y ont plûs d'agrément audehors de la Société, moins de peine corporelle, etc. et qu'ainsi tout est compensé.

18. *Affaires de l'Association.*

Comme il y aura une Maîtresse-de-maison parmi les Epouses, qui le seront tour-à-tour, à commencer par l'Aînée et ainsi de-suite jusqu'à la plus Jeune, dans le cours d'une seule année ; de même, il y aura parmi les Hommes un Syndic, et un Adjoint ; après quoi, l'Adjoint sortant de charge sera Syndic. Chaque Membre, indistinctement, exercera les charges tour-à-tour, à commencer aussi par l'Aîné, et continuant jusqu'au plus jeune de la Société, qui ne sera Adjoint que la cinquième annće de la présente Association, et Syndic trois mois plus tard. Mais l'Avocat et le Procureur, outre les emplois ordinaires, seront en outre obligés de conseiller et diriger les Syndic et Adjoint, en soumettant néanmoins leurs conseils à l'avis général de l'Association. Les affaires se traiteront le soir, même devant les Enfans, à-moins qu'elles ne fussent de nature à être secrettes ; mais ces cas seront infiniment rares, les Enfans devant apprendre de bonneheure à être Hommes et Femmes.

19. *Imprudences, Fautes, Crimes.*

Si quelqu'un des Membres fait une imprudence, qui soit cause d'une perte considérable, on la

supportera sans faire aucun reproche, que des remontrances amicales et en-particulier. Si un Membre commettait une faute, répréhensible par la Justice, toute la Société s'emploiera, comme s'il s'agissait d'un chacun d'icelle, avec le même zèle et la même activité. Si (par malheur) c'était un crime, soit de quelque Membre, soit d'un des Enfans (dont préserve le Ciel), l'Association recevra cette peine avec resignation; elle tâchera de pénétrer dans l'âme du Coupable, et de le consoler, si sa malice n'est pas complette, et qu'il se repente : elle emploiera tous les moyens possibles pour le sauver, comme un père ferait pour son fils; et si c'est un sujet gangrené, elle l'assistera jusqu'au dernier moment de secours, conseils et exhortations; mais elle n'implorera pas de grâce : elle réservera toute sa tendresse et sa compassion fraternelle, pour les Père, Mère, Frères, Sœurs ou Enfans du Malheureus, qui n'en deviendront que plus chers à la Société.

20. *Domestiques, Ouvriers, etc.*

Toutes les personnes qui auront quelque rapport à l'Association, comme les Domestiques, Ouvriers et autres Gens-à-gages, seront traités avec douceur, et obéiront à ceux des Membres auxquels on les aura appliqués, pour tout ce qui sera de leur service particulier : Ce qui n'empêchera pas que le tiers desdits Domestiques ne soit, partour, soumis aux ordres du Syndic, de l'Adjoint et de la Maîtresse de maison, pour les affaires communes; de sorte que chacun laissera ses Domestiques pour le service commun, deux jours de la semaine. Un tableau du nom des associés en forme d'Almanach-de-cabinet sera affiché dans la salle-commune des Assemblées, où le service commun sera inscrit jour-par-jour, et où chacun le verra. Quant aux ouvriers, ils seront soumis

uniquement à leur Maître-de-profession, ainsi que les Garsons-de-boutique, Clercs, Elèves, etc. Les Enfans en état de rendre service, seront employés de-préférence au service commun, afin de les rompre de bonne-heure aux affaires. Mais on ne les enverra jamais dans des endroits suspects. Quant aux Jeunes-filles, elles ne sortiront jamais sans être accompagnées d'une des Mères-de-famille de l'Association, n'importe laquelle.

21. *Querelles.*

Si les Associés avaient entr'eux quelque querelle, soit modérée, soit violente (ce qu'à Dieu-ne-plaise), la règle sera d'abord et dans le premier moment, d'adoucir et séparer les Parties : ensuite on leur fera des remontrances, et l'on examinera soigneusement lequel a droit : On réparera le tort à son égard, sans obliger le coupable à des excuses humiliantes; la Société en corps réparera l'offense; après quoi tous deux seront repris avec douceur, d'avoir donné du scandale, et sérieusement avertis d'éviter une récidive.

Ainsi fait et arrêté entre nous Soussignés le présent Réglement, pour être observé selon sa teneur, sans qu'on y puisse désobéir, ni rien changer que d'un avis général, le 1er Juillet 17**. *Signé*, etc.

Germinot étant ainsi parvenu à rendre solide l'Etablissement dont on vient de lire le Code, il pria ses Parens de se réunir avec ceux de Pétronille Delorme. Les deux Familles s'assemblèrent chés ces Derniers; et le Jeune-homme s'exprima de la sorte, en s'adressant aux Parens de sa Maitresse :

— La bonté que vous m'avez témoignée, Mon-

sieur et Madame, votre noble désintéressement et la tendresse que m'inspire Mlle. Delorme, n'ont fait que me convaincre plus-fortement, combien mon digne Père et ma digne Mère avaient raison, dans les obstacles qu'ils apportaient à mon bonheur, qui pouvait exposer celui de votre aimable Fille. Mais si j'ai pourvu à tous ces obstacles; si je me suis mis, pour ainsi-dire, hors de la portée du malheur; si j'ai assuré le sort de la moitié la plus précieuse de moi-même contre tous les revers, tous les accidens, j'espère qu'alors, mes respectables Parens n'ayant plus d'inquiétude pour la plus méritante des Filles, ils accepteront avec reconnaissance le don inestimable qu'on veut bien me faire.

— Oui, mon Fils, répondit Germinot père. — Et Pétronille est à toi, dit M. Delorme.

— Voici des arrangemens certains et déjà réalisés (reprit le Jeune-homme). Il leur lut le Réglement. Ensuite il ajouta :

— Cette loi fondamentale de notre Association ayant été consentie, les plus Riches ont fait une somme, avec laquelle on a commencé à la réaliser. Nous avons pris à bail un bout entier de la rue ***, et quinze d'entre nous y sont déjà établis : on n'a donné que quinze jours aux Cinq autres pour s'y joindre, mariés ou non-mariés, afin de mettre le Réglement en vigueur. Cependant les Quinze l'exécutent déjà, et tout va le mieux du monde, comme vous pouvez vous en assurer par vous-même. Les mœurs et la fortune seront également assurées : car qu'est la fortune, sans les mœurs?

Ce discours du Jeune-homme fit une impression agréable sur les deux Familles. On voulut cependant jouir du spectacle de l'Association : Germinot les y conduisit dès le même jour. Pétronille fut de cette visite; et les Epouses des Associés déjà réunis, ayant su qu'elle devait être une Compagne, elles lui firent un accueil de Sœurs, et mille

complimens à Germinot. Le mariage s'accomplit quelques jours après, et la noce fut une fête générale pour l'Association.

Il s'agit à-présent de mettre sous les yeux de l'honorable Lecteur, le tableau de la conduite des Associés, dont le nombre se completera dans la quinzaine. Tous se marièrent presqu'en même temps, et la plûpart épousèrent les Sœurs les uns des autres. Presque toutes ces Jeunes-épouses étaient jolies, ou du moins agréables. On sait combien la propreté, le bon goût et par-dessus tout-cela, le contentement d'esprit, donnent de grâces aux Femmes! une sorte de coîfure, d'habillement, de chaussure, etc., changent absolument, et rendent apétissante une Laidron, que l'inculture aurait laissée sans attraits. D'ailleurs, un des principaux avantages de l'Association, et de toute autre qui lui ressemblera, c'est de prévenir le dégoût, effet de l'habitude de voir toujours la même Personne, et de n'être familier qu'avec elle. Les Associés ont pour Amies, pour Sœurs, pour Compagnes, pour Connaissances intimes, vingt Femmes, de figure, de taille, d'humeur, de son-de-voix et de beauté différentes. Une observation qu'avait faite Germinot, et que tout Homme fera très-aisément, c'est qu'une Laideron, Sœur, compagne, amie particulière de Jolies-personnes, a plus de prix que si elle était isolée; il semble qu'elle participe à leurs attraits, à leur éclat, etc. Parmi les Epouses des Associés, il y a de très-jolies Personnes; cela compose deux-fois le jour un Cercle agréable, qui s'anime, qui s'égaie et s'embellit lui-même : chaque Mari voit sa Femme dans ce Cercle charmant, sans la trop distinguer des autres; et lorsque dans le particulier, il se retrouve seul avec une de ces Jeunes-beautés, il prête presque toujours à la sienne les charmes de la plus Belle.

Les parties-de-promenade que font les Associés,

les jours de repos, sont charmantes : ce ne sont pas de ces parties ennuyeuses, où souvent le mari et la femme, excédés l'un de l'autre, finissent une partie de-plaisir, par se quereller : la variété, l'enjoûment, l'insouciance, ce doux charme de la vie, sont l'ame des amusemens que prennent les Associés. Qui pourrait faire naître de l'humeur entre deux Époux, dont les plaisirs ne dépendent ni de l'un ni de l'autre ? Si pourtant il en naissait, le levain n'aurait pas le temps de s'aigrir et de fermenter.

Mais, dira-t-on, vous supposez tous vos Associés vertueus, sans-doute, et faits différemment des autres Hommes ? Ne peut-il pas naître entre des Hommes et des Femmes qui se voient journellement, des passions criminelles et d'autant plus violentes, que vos Femmes seront plus aimables, que le poids des affaires accablera moins les Hommes, etc. ?

Cette observation est juste ; ces incidens fâcheus peuvent arriver, et sont effectivement arrivés dans l'Association. Avant d'achever le tableau-de-conduite, il est bon de mettre sous les yeux, un de ces inconvéniens terribles, inséparables des établissemens humains les plus sages.

Les vingt Associés étant tous mariés, il faut les passer en revue, et donner sur deux colonnes collatérales, leur portrait, leur caractère, ainsi que celui de leurs Épouses, afin de rendre plus intelligibles les détails qui vont suivre sur plusieurs d'entr'eux.

---

avait épousé

1 Germinot ; orfèvre : beau garçon de cinq-pieds-cinq-pouces, fait au-tour ; brun, l'œil vif, la démarche noble et assurée ; d'un	1 *Pétronille Delorme : brune-claire, de beaux yeux ; un rire charmant ; bien-faite et grande ; un goût exquis ; de ces*

excellent caractère, par un effet de l'éducation; naturellement il aurait été brutal et dur; plein d'activité, éclairé : aimant les sciences, ayant beaucoup de pénétration et de bon-sens.	*Femmes qui embellissent plutôt leurs ajustemens qu'elles n'en sont parées : douce, compatissante : un son-de-voix intéressant, chantant à ravir : laborieuse, économe, adroite.*

avait épousé

2 Balduc, boucher : gros et bel homme, qui n'avait de grossier qu'un peu d'açcent dans la prononciation : hardi, porté pour les Femmes, qu'il n'avait pas estimées, etc.	2 *Hortense Rigal, sœur du Chirurgien : assés jolie, mais blonde un-peu fade; aimant la parure d'éclat, et sur-tout ayant la plus haute opinion de ses charmes.*

avait épousé

3 La-Faye, médecin, homme froid, toujours occupé; d'une figure un-peu rebarbative : d'un caraçtère quelquefois plaisant, et ne se déconcertant jamais, lorsqu'on lui retorquait ses bons-mots.	3 *Antoinette Monclar, aimable et charmante brune, qui tenait la boutique-de-modes : coquette enjouée, naturellement peu-laborieuse, aimant à rire, et portée à la coquetterie et la galanterie.*

avait épousé

4 Rigal, chirurgien fluet, d'une taille moyenne, un peu tâtillon; parlant trop : mais expert dans son art; bon, obligeant, plus compâtissant qu'on ne l'attendrait d'un Disséqueur.	4 *Themir Monclar, sœur cadette de la précédente, et sa compagne à la boutique-de-modes : jeune Etourdie de la plus appetissante figure; espiègle, aimant à faire des tours.*

avait épousé

5 Bel, marchand de vin : bon gaillard bien râblé, portant un visage fleuri comme un chanoine; grand	5 *Elise Dugai, sœur du Chapelier : grande et jolie Personne, ayant une figure grecque un-peu francisée,*

rieur et diseur de colibets: du reste homme aimable et instruit comme tous ses autres camarades.

(Je rens ces caractères tels qu'ils étaient d'abord, mais la Société les a ensuite corrigés.)

et très-agréable : elle a un goût de simplicité dans sa coïfure et dans sa mise, qui la rend extrêmement piquante : un-peu fière, et s'efforçant d'être sérieuse par dignité.

avait épousé

6 Lequint, marchand drapier : petit maître (à l'extérieur) toujours bien poudré; des cheveux qui lui passaient la ceinture, d'une petite taille, mais bien prise : du-reste, homme-de-goût, dans sa partie, et amusant dans la Société, par ses rares connaissances.

6 *Alexandrine La-Faye, sœur du Médecin : grande Femme brune, ayant de belles couleurs; un port de Reine, de beaux yeux : aimant à faire des riens avec grâce : (ses compagnes la corrigent un-peu de ces défauts, mais pas entièrement.)*

avait épousé

7 Dhermilli, avocat, grand garson maigre, mais cependant d'une assés agréable figure : savant, éloquent, aimant un-peu trop le sophisme et le persifflage; mais réprimant ce panchant, depuis qu'il était dans l'Association, pour ne suivre que la vérité. Il aimait sa Maitresse avant la formation de la Société.

7 *Théodore Wallon, sœur du Cordonnier : grande, fort-blanche, potelée, vive, aimant à danser et à rire : Elle avait été fort-bien-élevée, ses Parens étant aisés; aussi était-elle mise comme les Filles de Marchand. (Elles sont trois sœurs, mariées dans la Société; les deux cadettes vont suivre.)*

avait épousé

8 Simonot, procureur : figure plate, grosse tête, bredouilleur, un-peu âpre naturellement ; mais la Société l'a corrigé. Il aimait

8 *Adrienne Wallon, sœur de la Précédente : grande, brune, sérieuse, fière, aimant la parure ; ayant beaucoup de goût;*

sa Maitresse, qui était sa voisine, avant l'Association. *méprisante, quoique d'un état peu-relevé.*

avait épousé

9 Delatouche, huissier : maigrechine; l'œil vif; l'air affairé; une phisionomie gasconne; aimant beaucoup les Femmes, et ne buvant que de l'eau : assés bien, néanmoins, pour l'ensemble de son extérieur.

9 *Desirée Wallon, sœur-cadette des deux Précédentes : la plus fière des trois, et presqu'impertinente : une Bellote : quoiqu'elle aimât fort son Mari, elle ne l'aurait pas trouvé digne d'elle sans l'Association.*

avait épousé

10 Wallon, cordonnier : espèce de Freluquet; il ne travaillait que pour Femme; il avait pris la boutique de son Père, maître et marchand, parce qu'elle rapportait gros et que c'était un établissement assuré : assés bien de figure, et fort-propre sur lui.

10 *Thérèse Robustel, sœur du 20e Associé, ainée des trois autres Filles : belle blonde ayant un embonpoint appétissant : elle est laborieuse, entendue; c'est un des meilleurs sujets en Femmes de l'Association, où elle exerce un des emplois les plus importans.*

avait épousé

11 Lucot, tailleur : espèce de Savant, qui heureusement entendait à faire travailler et avait un goût parfait : du-reste, n'aimant qu'à lire et ne s'occupant que des affaires publiques, telles qu'elles sont consignées dans les Gazettes : grand, fort-grave, affectant dans les rues, par sa mise, d'avoir l'air d'un avocat.

11 *Félicité Lequin, sœur du Drapier : Femme estimable à tous-égards, autant qu'aimable : comme elle a été parfaitement bien-élevée par sa Mère, c'est elle qui est singulièrement chargée de la première direction des Garçons, et de celle des Filles en-entier : Elle a pour aides Mmes Germinot, Wallon et Thorel.*

avait épousé

12 Amerville, boulanger : homme intelligent, aimant la solitude, réfléchissant beaucoup, et comprenant avec facilité les affaires les plus compliquées : assés bel homme; brun, le teint bilieus; aimant beaucoup la table, sans être ivrogne ni gourmand.

12 *Dorothée Simonot. sœur du Procureur, après l'Association formée : fort-grande, sèche, méchante, acariâtre, exigeante; mais ayant un sourire aimable, La douceur de quelques-unes de ses Compagnes à son égard, lui est souvent profitable.*

avait épousé

13 Duban, marchand mercier : caractère sombre et caché : du reste bel-homme; ce qui ne le rendait que plus dangereus. L'Association en aurait eu beaucoup à souffrir, sans son excellent régime, qui est un antidote contre tous les vices du caractère et la contagion de l'exemple.

13 *Eléonore Robustel, seconde sœur du 20e Associé, égale en mérite à sa sœur aînée, Femme du 10.; sa conduite est un modèle parfait de modestie, de retenue, et cependant de graces et d'enjoûment : elle est chérie de toutes ses compagnes, sans exception.*

avait épousé

14 Thorel, coutelier, homme dur, emporté, violent : ses Amis sont parvenus à le dompter; il est utile à l'Association, à-peu-près comme ces Dogues qu'on veut qui effrayent, et ausquels on met un bâillon pour les empêcher de mordre. Taille moyenne; de grosses épaules; le nez aquilin; des couleurs vives; des cheveux crêpus.

14 *Pome Robustel, troisième sœur : une des plus jolies Personnes de la Société, et non inférieure à ses deux aînées par le mérite. Elle a le ton si doux et le caractère si propre pour élever les Enfans, que c'est elle qui en a soin immédiatement après leur naissance, jusqu'à l'âge de deux ans.*

avait épousé

15 Tridon, employé dans un bureau : homme d'une belle taille, poli, dameret, aimant le luxe des habits, à se donner le matin l'air d'un jeune seigneur qui sort en chenille, etc., etc., et cependant ayant des qualités solides, (comme les Parisiens) noyées dans la futilité.

15 *Apolline Mariette, qui n'est parente d'aucun des Associés : Jolie-personne, toute à ses occupations de lingère ; et cependant obligeante audelà de toute expression pour ses Compagnes, qui lui donnent tour-à-tour plusieurs heures de travail par jour.*

avait épousé

16 Hizette, marchand clincailler : l'un des meilleurs appuis de la Société, par son intelligence, et ses vues étendues dans le commerce, à la tête duquel l'Association l'a placé. Laid et fort-grêlé ; mais bien bâti. Il a toujours des choses grâcieuses à dire aux Femmes, et se sacrifie volontiers pour les amuser à ses dépens.

16 *Reine Amerville, sœur du Boulanger ; coquette, jolie ; dont les premières années ont causé quelques peines à la Société. Elle a tant de goût que les Marchandes-de-modes ne font rien sans la consulter. Elle excelle surtout dans l'assortiment des étofes avec la figure et l'air des Femmes, etc.*

avait épousé

17 Boyer, peintre : jeune-homme plein de talent, et entendant parfaitement la partie du dessein ; laborieus, quoique sujet aux passions du jeu et des Femmes : il s'était marié par amourette : assés beau garson, mais ayant une insouciance et un délâbrement dans son air et sa mine, comme les ivrognes : presque blond.

17 *Agathe Fagard, jeune-personne très-jolie : mais d'une basse condition, étant fille d'un Porteur-d'eau. Elle n'avait pas reçu d'éducation : mais elle s'est trouvée si heureuse d'être de la Société, qu'elle a donné tous ses soins à se faire aimer de ses compagnes et à se comporter d'une manière irréprochable.*

avait épousé

18 Dugai, chapelier : aimant beaucoup la société où sa sœur est mariée : il a peu d'agrémens dans la figure; mais son air posé, plein de douceur, le rend aimable, en excitant la confiance et la bonne-volonté.

18 *Victoire Poinot, fille d'un Menuisier : jeune personne plus aimable que jolie, ayant plus de graces que d'attraits, et par-là si aimable qu'il n'y a Personne dans la Société qui l'emporte sur elle.*

avait épousé

19 Monclar, marchand-de-modes, avec ses deux-Sœurs, marié dans la Société : Jeune-homme d'une jolie figure, un-peu *niaiseur*, espiègle, et même boufon; mais souvent actif lorsqu'il le faut.

(Il est certain que beaucoup de ces sujets n'auraient rien valu, s'ils n'eussent pas été dans l'Association, qui les a rendus laborieus.)

19 *Agnès Rousseau : jeune-brune d'un caractère un-peu difficile, dure, peu-caressante, brusque même : Du-reste bon-esprit pour les mœurs, et ayant d'autant plus d'horreur de la galanterie, qu'elle a eu les funestes effets de l'inconduite sous les yeux dans sa propre Mère.*

avait épousé

20 Charles Robustel, loueur de carrosses : dans un état qu'on peut regarder comme le plus bas, et au-dessous du cordonnier, puisqu'il est une sorte de servitude, et qu'il est beaucoup-moins nécessaire, Robustel, grand et bel-homme, est un vrai Philosophe : il n'avait pris l'état de son Père que par piété filiale, ne pouvant autrement secourir

20 *Charlotte Foullé, fille d'un Orfèvre, aînée de six filles, et par-conséquent bon-sujet : car rien de pire que les Fils et les Filles uniques, malgré la dot de ces Dernières : Figure charmante, douceur d'agneau, entente parfaite du ménage : elle est brune. Son emploi est l'inspection sur les Cuisinières, lorsqu'elles vont à l'approvisionnement ; elle les*

la vieillesse de sa Mère, et établir ses jeunes sœurs. Il est fort utile à l'Association.

accompagne; elle veille sur l'apprêt du manger, et sur le linge.]

Il était impossible que, dans un si grand nombre de personnages et de caractères différens, il ne s'en trouvât quelqu'un avec des vices, ou du moins avec des passions difficiles à dompter. La première année fut assés tranquille; on peut dire même délicieuse. Chaque couple s'aimait en s'épousant, l'inclination ayant fait tous les mariages, et l'Association prévenait les petits sujets de querelles domestiques, en en détruisant les causes, comme l'abandon et l'ennui; l'inconduite, la mauvaise-tournure des affaires; le dégoût, suite de la proximité trop grande où sont les Epous dans les ménages ordinaires, etc. : Mais lorsque la première soif du plaisir, ou de la tendresse, fut un peu étanchée, quelques-uns des Maris commencèrent à jeter un regard de curiosité, d'abord, puis d'admiration, ensuite de convoitise, sur les Compagnes de leurs Co-associés. Je ne dirai presque rien de ceux qui s'adressèrent à des Femmes méritantes, auprès desquelles la réussite était absolument impossible; et c'était justement les plus aimables : car on ne saurait trop le répéter, les Belles, lorsqu'elles ne sont pas gâtées par une mauvaise éducation, rendues folles par les flateries, etc., doivent avoir le même degré de bonté que de beauté.

Me Simonot, le procureur, s'avisa le premier de trouver aimable une Femme qui n'était pas la sienne : ce fut Mme Germinot. Les complaisances, les égards, les louanges hyperboliques, furent le langage qu'employa sa passion. Il la rechercha; il était mal, dans les parties-de-plaisir, lorsqu'il ne

lui donnait pas la main, ou qu'il n'était pas auprès d'elle. Toute la Société s'apperçut de ce goût, et l'on en rit; mais il y jeta un levain dangereus : Germinot le sentit; cependant il n'osa rien dire, au lieu qu'il aurait tonné, si c'eût été la Femme d'Un autre. Mme Simonot badinait la première de cette passion, et persifflait très-agréablement son Mari; persuadée qu'il n'avait rien à espérer d'une Femme telle que Pétronille Delorme : mais pour le punir, elle lui tint rigueur, jusqu'à ce qu'il fut bien solidement revenu à elle, inclusivement.

La manière joviale dont Me Simonot avait soupiré, dont on l'avait badiné, etc., encouragea M. Balduc à l'imiter. Celle qui lui tourna la tête, fut Mme Lucot, femme du Tailleur et sœur du Drapier. Les charmes de sa figure, un air de noblesse et de distinction exhaltèrent l'imagination d'un Homme qui n'avait rien vu de pareil dans les femmes de son état, qu'il avait fréquentées durant sa jeunesse. Il en devint éperdu; et s'il ne fut pas dangereus, c'est que la violence était impossible dans la Société. Il ala jusqu'à perdre la raison, et l'on fut obligé d'avoir pour lui certaines complaisances, mais qui ne pouvaient blesser la décence ni l'honnêteté. Le bon Lucot, loin de se fâcher contre son Co-associé, le consolait par des discours fort sages : Il lui disait un jour : — Que veux-tu que nous fassions tous, si toi-même ne fais rien pour toi! Notre Société serait un brigandage et une infamie, si ma Femme t'écoutait, de notre aveu; si secrettement, l'estimerais-tu? Je t'avouerai, que, quoique j'aime tendrement ma Femme, si les lois du pays le permettaient, je changerais volontiers avec toi, pour le bien de la paix, et par amitié pour mon Frère, mon Ami, mon Associé : mais le Gouvernement nous punirait tous si nous nous avisions de faire de pareils échanges. Rentre-donc en toi-même, Frère Balduc; prends pour mon épouse les sentimens

d'un bon-Frère pour sa Sœur, et ne troublons pas l'harmonie qui règne dans notre heureuse Association, à laquelle je sacrifierais tout-à-l'heure mon sang, ma vie, mon bonheur, mais non mon honneur, parce-que ma honte rejaillirait sur elle.

Ce langage honnête et tendre fit impression sur un Homme droit et simple, comme Balduc; il revint peu-à-peu à lui-même ; Mme Lucot se comporta comme une Sœur complaisante, de l'avis de ses plus sages compagnes : Mme Germinot lui disait : — Pour haïr un Homme qui nous aime, et se gendarmer, comme les Prudes, il faut avoir senti qu'il pouvait nous faire manquer de vertu : alors, j'en conviens, on peut haïr un tel homme; car c'est un grand ennemi! mais vous n'êtes pas dans ce cas. — Ni vous, répondit en souriant Mme Lucot. — Il est vrai : mais vous êtes Celle qui avez le plus de mérite, je crois —.

Enfin, pour ne pas multiplier ces exemples, les meilleurs-Sujets en femmes, furent aimées par des Hommes qui ne pouvaient s'empêcher d'adorer leur mérite et leurs charmes : mais au-moyen de leur conduite pleine de sagesse, de prudence, de véritable amitié, ces passions ne firent que resserrer les liens d'une Société, que le déréglement aurait dissoute. Chaque Homme s'efforçait de montrer des qualités à celle qu'il adorait pour s'en faire estimer, au défaut d'un autre sentiment; et ces qualités, toujours solides, pour plaire à de pareilles femmes, tournaient à l'avantage de la Société, dont elles augmentaient les moyens.

Il faut avouer ici, que toutes les Epouses ne suivirent pas le même plan, je voudrais pouvoir effacer ces taches : mais la vérité, l'instruction même qu'on peut tirer de cette histoire, m'obligent d'être sincère jusqu'à l'indiscrétion, en révélant ce qu'on a confié à ma prudence.

Les deux Héros d'une de ces Avantures désagréables, sont *Delatouche*, huissier, et Mme *Hizette*. Vous les connaissez déjà, Honorable Lecteur, et je n'ai pas besoin de revenir sur leur caractère.

Delatouche avait pour les Femmes cette passion qui dégénère en manie, en emportement; et Mme Hizette avait cette mise provocante, qui est un assaisonnement dangereus dans la laideur même, qu'il déguise, et rend la beauté insurmontable. Delatouche avait tous les goûts factices, enfans de la corruption des grandes Villes; il aimait une Coîfure élégante et coquette; ces robes-à-la-polonaise, à-la-circassienne, à-la-lévite, etc., qui marquent la taille, en dessinent les contours, et qui, à l'aide de demi-paniers, donnent à la démarche quelque chose d'enchanteur; il voulait une jambe fine; un pied voluptueux et mignon. Mme Hizette rassemblait tous ces charmes au degré le plus parfait. Ce qui rend Delatouche moins coupable, c'est qu'il était impossible à un Homme de son goût et de son tempérament, de résister à une pareille Femme.

Ce fut aubout d'environ dix-huit mois de mariage, que ces deux personnes commencèrent à se trouver aimables. Il est à présumer que ce fut Delatouche qui fit naître le goût de Mme Hizette, en lui exprimant une passion brûlante, et telle que cet Homme était capable de la ressentir. Ils se recherchèrent, mais avec retenue; bientôt ils gémirent de ne s'être pas pris au commencement de l'Association : tous leurs entretiens roulaient sur le bonheur dont ils auraient joui ensemble. Non-seulement ils s'entretenaient de leur passion, mais ils se disaient les choses les plus fortes et les plus tendres. Je ne rapporterai qu'une de leurs Lettres, à chacun, avec une de leurs conversations; elles suffiront pour mettre l'honorable Lecteur au-fait de cette intrigue.

LETTRE DE DELATOUCHE.

Sur l'adresse étaient les quatre lignes suivantes.

Cette lettre, ma très chère Sœur, est de conséquence; cachez-la en la recevant, si vous n'êtes pas seule; lisez-la dans le plus grand-secret, et rendez-la moi ce soir, je vous en supplie.

Depuis que je vous ai vue pour la première fois, j'éprouve un sentiment inconnu : ce n'est pas de l'amour; car je crois en avoir éprouvé : Ce n'est pas de l'amitié; je suis jalous, jalous à-la-fureur : c'est quelque chose de plûs que l'amitié, que l'amour, que le respect, que l'estime, que le dévouement le plus tendre; c'est de l'adoration; vous êtes à mon égard une divinité; un Etre audessus de tout ce que la nature peut offrir à mes yeux, et même à mon imagination, d'aimable, de charmant, d'enchanteur. Vous me remplissez tout-entier; mes yeux ne voient plus que vous, mes oreilles n'entendent que le son harmonieux de votre voix; vous êtes toujours présente à ma pensée, et je me plais à retracer mille charmans rêves-de-bonheur, dont vous êtes pour moi la céleste créatrice. Adorable Reine! (ah! vous l'êtes de mon cœur!) je n'ai plus d'âme; non, je n'en ai plus : je sens que c'est vous, vous-seule qui m'animez : Il est sûr, que sans l'idée que je dois vous voir, et fixer, du moins comme les Autres, Votre attention, je ne pourrais me déterminer à agir, à faire un pas, ni même à vivre : en sondant mon cœur, j'y trouve que le mobile de toutes mes actions, de mes moindres idées, c'est vous, vous seule. En ce moment, j'écris avec une

inconcevable rapidité; ma plume vole; les caractères sont à-peine formés : ce n'est pas ma tête, ce sont mes doigts qui pensent; je n'ai plus d'âme à moi; animés par la vôtre, ils vont tout-seuls... Femme désirée! ah? pourquoi êtes-vous femme! pourquoi l'êtes vous pour Un-autre! Oh gouffre de malheur et de désespoir! que j'abhorre les loix! ce sont elles qui me séparent de vous! Eh! que m'importent tous les avantages dont elles peuvent me faire jouir, si elles m'ôtent le seul auquel je puisse être sensible!..... Je ne bénis que notre Association : c'est par elle que tout nous est commun (hors ce que je désire avec une ardeur brûlante); c'est par elle que vous êtes ma sœur, que je suis votre Frère..... Ah! du moins, je vous suis quelque chose! et ce titre m'aide à supporter l'existance et le malheur devenus inséparables pour moi.

P.-S. Faites-moi réponse, chère Sœur, je vous en supplie; j'ai besoin d'un mot de votre part pour supporter mon infortune et la vie. Consolez-moi : puisque vous faites mon malheur, vous me devez quelqu'adoucissement.

RÉPONSE DE Mme HIZETTE.

Mondieu! à quoi pensez-vous de m'écrire comme vous avez fait! si votre Lettre avait été ouverte; que quelqu'une de mes compagnes m'eût vue la recevoir! J'étais justement de ménage avec ma Sœur Delatouche!..... Non-seulement je ne veux pas aujourd'hui garder votre Lettre, mais je vais la renvoyer sur-le-champ par Marie, avec cette réponse, que j'ai été vous faire dans le

*cabinet-des-Comptes *... Aureste, si vous espérez avoir en moi une Sœur qui vous aime tendrement, vous avez une idée très-juste. Adieu, mon Frère; et soyez prudent. Si nos sentimens sont involontaires, ne les rendons pas scandaleus. Pour moi, je ne saurais me plaindre des miens, quoiqu'ils me fassent beaucoup souffrir; ils sont quelquefois si doux, que le reste est bientôt effacé.*

Le lendemain de ces Lettres (qui n'ont pas été les seules, mais je ne rapporterai pas les autres, beaucoup plus libres), Delatouche et Mme Hizette eurent la conversation suivante : On était à la promenade sur le boulevard-du-Temple; on marchait par couples, et séparés : mais il faut observer, qu'il était inouï qu'on pût disparaître, et quitter la Société. — Voilà les seuls moments que j'aie d'heureus, ma Sœur. — Je vous avouerai, que je pense de-même... Mais je me le reproche : car enfin, c'est une injustice que nous fesons; vous, à votre Femme; moi, à mon mari... — Il est vrai, je le sens, et je me le suis dit cent fois; mais un instant de votre présence détruit tous les raisonnemens : Il n'est rien dans le monde qui vous égale. — Il faut aussi vous l'avouer, mon Frère Delatouche, je ne trouve Personne d'aimable comme vous : mais voici ce que j'alais vous dire quand vous m'avez interrompue : Où cela nous mènera-t-il? A bien des chagrins; je ne dis pas des remords; car je pense que nous n'en aurons jamais... Nous sommes dans une Société heureuse : je ne suis pas assez aveuglée par mes sentiments actuels pour méconnaître que notre

(*) C'est le cabinet de l'Épouse qui préside au ménage à son tour, où elle met en ordre les comptes de la dépense journalière, etc.

passion y porterait le désordre, et que si tout le monde nous imitait, nous aurions bientôt ici l'image de l'enfer : car il ne serait pas dit, que tout le monde changerait en même temps; que les Femmes prendraient du goût précisément pour les Hommes qui en auraient pour elles. Et s'il y avait des jalousies, des rivalités, il faudrait donc s'égorger; ou..... je ne sais quoi faire.... Vous voyez, mon cher Frère, que le plus sûr est de s'en tenir à Celle ou à Celui que le mariage nous a donnés : le mariage n'est pas sans inconvéniens; mais il pare à tout. — Ah! Reine! vous parlez en Femme qui n'aime pas comme je le fais! impossible de supporter mon penchant; et..... je me haïrais, comme un Aveugle, un fou, si je pouvais le surmonter; car ce serait une preuve d'extinction de goût. Vous êtes, je le répète, ce qu'il y a de plus parfait au monde; et je ne puis, je ne veux adorer que vous. — Paix! enfant que vous êtes! voila derrière nous le Frère Lequint et la Sœur Bel, qui... — Qui peut être s'en disent autant et s'entendent mieux que nous.—Hélas! *(elle les regarda en soupirant)* elle est charmante! — C'est la mieux de nos Sœurs, après vous. — Votre Femme est très-bien! — Elle est jolie, je le sais et je l'ai senti : mais..... — Mme Germinot, Mme Lequint, Mme Rigal, Mme Lafaye, vos deux Belles-Sœurs, les trois Robustel, Mme Tridon, Mme Boyer, Mme Dugai, Mme Monclar, Mme Robustel..... — Vous voulez me distraire, en promenant mon attention sur toute notre Société; toutes nos Sœurs sont aimables sans-doute; mais je ne vois que vous : c'est que vous réünissez tout ce qu'elles ont de charmant, et que vous l'animez par des grâces, que vous possédez seule. — Aux yeux d'un Amant. — Aux yeux de tout ce qui jouit de la faculté de voir. — Je le veux : mais à quoi vous sert-il de le tant savoir? — A me rendre malheureus. — Ce n'estpas mon intention.

— Ah! toute ma félicité dépend de vous. — Elle est donc impossible. — Quoi! je ne puis être aimé! — Aimé! je vous aime. — Mais c'est de l'amour que je demande : et soyez sûre qu'avec ce sentiment de votre part je serai le plus heureus des hommes. — Je vous aime, soyez heureus, s'il est possible. — Oui, je le suis : oui, mon adorable Sœur... Ah! je vous jure, que Personne n'occupera ma pensée; je suis anéanti pour tout le monde; je ne vivrai que pour vous. — Et votre Femme? — Et votre Mari?... Ah! voilà ce qui me désespère! — Vous étiez heureus tout-à-l'heure! — Je ne voyais qu'un Bien inestimable qu'on me promettait; et je le vois à présent partagé!... Fesons un accord; ni moi, ma Femme; ni vous, votre Mari. — Hélas!... — Il faut me le promettre. — Et demain une autre chose? — Non; avec cette promesse je suis heureus. — Je vous le promets. — Et moi, je vous jure... — Non, je vous laisse libre. — Je ne veux point cette odieuse liberté. — Je reçois votre promesse. — Nous voilà donc liés!..... ah! quel bonheur!... — Il est vrai; nous voila fort avancés! — Il ne tiendra qu'à vous que nous le fussions davantage! — Ne disais-je pas? — Enfin, parce que nous nous aimons, vivrons-nous en Hermites? ou comme Abeilard et son Héloïse, lorsqu'ils eurent été trop heureus et trop punis? — Oui, mon Frère : nos sentimens sufiront à notre bonheur. — Il est vrai : l'idée que vous me préférez..... oui, cette idée suffira, elle répandra sur ma vie un charme, qui embellira jusqu'aux privations.

Huit jours après, les deux amans eurent cet autre entretien dans le sallon de la société, où ils étaient restés après le dîner; Mme Hizette commença :

— Mais qu'avez-vous? tout le monde remarque votre air chagrin, et souffre de votre humeur? — Je n'y saurais tenir : vous me brûlez, vous me consumez. — Me voilà déjà payée de ma complaisance:

vous ne cesserez de désirer, que lorsque je n'aurai plus rien à perdre en repos et en honneur. — Vous y mettez bon ordre ! — Faut-il donc que je m'affiche, que je brave tous nos associés, que j'insulte à mon mari ? — Oh non ! vous ne l'insulterez pas ! et je suis sûr que moi seul, je... — Vous êtes un tyran. — Et vous, une... insensible. — Va, ingrat... tu me prouves que ce n'est pas prendre le chemin du bonheur que de trahir son devoir. — Pardonne, mon adorable... — Laissez-moi. — Tu ne m'aimes pas... assez. — Je ne vous ai que trop aimé !... Malheureuse ! — Sois moins sévère... mon adorable Reine ! — J'ai été trop facile ! — Ah ! si tu connaissais mon amour !... — Il sera le poison de ma vie, par ton humeur emportée, jalouse... — Non, je ne serai plus jalous ; mais au moins daigne me rassurer... ma divine Amie, je t'adore, je ne respire, je ne vis que pour toi ! prends pitié de ton adorateur fidèle.

Il lui prit un baiser. La faible Hizette allait succomber, peut-être, quand un petit bruit les effraya. Au même instant parurent Mme Germinot et Mme Robustel. La première alla droit à Mme Hizette, l'embrassa : la seconde dit à Delatouche. — Retirez-vous, monsieur.

Lorsqu'il fut parti, les deux amies ne cachèrent pas à Mme Hizette qu'elles avaient tout entendu. Elles ne lui en marquèrent pas moins d'amitié ; elles la conjurèrent les larmes aux yeux, de leur permettre de la défendre contr'elle-même. Mme Hizette, confuse et désolée de se voir découverte, leur promit tout ce qu'elles voulurent. On l'assura d'un secret éternel : ensuite, on lui représenta les suites terribles de la faute, qu'on voulut bien supposer qu'elle n'avait pas commise... Depuis deux ans on lui tient parole ; et Mme Hizette, de son côté, se contente de soupirer tout bas pour Delatouche ; mais elle l'évite. Cet homme ardent a été au désespoir, et il a fait assez d'éclat, pour que

son aventure ait été sue de toute la Société ; à l'exception du dernier secret, que les deux Dames-Associées possèdent exclusivement, et que probablement, elles ne révèleront jamais.

A cette occasion, tous les Associés, dans une Assemblée où les deux Coupables étaient comme les autres, proposèrent quelques Règlements de décence ; comme d'obliger les Femmes à ne donner le bras qu'à leur mari, et à ne pouvoir-être en-particulier qu'avec lui, etc. Mais Germinot, Robustel et leurs Epouses, s'y opposèrent ; ils firent valoir le seul motif de la liberté : Balduc et Simonot avaient été pour l'interdiction ; ce qui leur attira quelques remerciements de la part de leurs Femmes ; car l'avanture de Delatouche avait rabaissé le caquet à toutes les Coquettes. La-Faye et Rigal appuyaient aussi l'addition au Règlement, ainsi que leurs Epouses. Lequint et Dhermilli se rangèrent du parti de Germinot, ainsi que Wallon, Lucot et Amerville. Duban resta neutre : il nourrit lui-même, avec une dissimulation profonde, une inclination secrète pour l'aimable Fagard, femme de Boyer ; mais il n'a pas encore osé la laisser éclater, et celle-même qui l'inspire paraît n'en avoir que de légers soupçons ; cependant elle l'évite avec soin : Thorel se déclara contre l'addition, et dit que, quoiqu'il aimât beaucoup sa Femme, qui avait un mérite infini, il était bien-aise d'avoir la liberté de causer avec une autre-. Et ses yeux se portèrent, malgré lui, sans doute, sur Mme Rigal. Tridon fut pour l'addition. Hizette garda le silence. Boyer, Dugai, Monclar, et toutes les Dames dont je n'ai rien dit, furent contre, sur-tout Agnès Rousseau, qui étant une des moins portées à aimer la compagnie des Hommes, ne pouvait être suspecte. Ainsi l'addition fut rejetée.

Mais il est temps de reprendre le tableau-de-conduite journalière des membres de l'Association, à l'endroit où il a été interrompu.

A-l'exception des inconvénients rares, tels que le dernier rapporté, l'intimité qui règne entre les Ménages des vingt Associés, a quelque chose d'enchanteur. Les bons Maris ne voient que des Sœurs dans les compagnes de leurs Epouses. Celles-ci, durant le jour, ne sont pas plus familières en-particulier avec leurs Maris, qu'avec les autres Hommes. Ainsi la politesse se maintient entre les Epous; ils ne se parlent qu'avec les égards de Gens bien élevés : ce n'est pas un article du Règlement, mais c'est un usage convenu dès la première assemblée de l'association. Il faut avouer que c'est un spectacle bien intéressant, que celui de vingt Jeunes-femmes, toutes au moins jolies, dont le plus grand nombre possède mille qualités, et même des talents agréables; certaines les plus sublimes vertus; il faut avouer que c'est un spectacle bien intéressant de les voir réunies à l'heure des repas avec leurs Maris; tous instruits; ayans pour la plupart de l'esprit et des connaissances; presque tous beaux-hommes, et dans qui l'envie de plaire est excitée par cette troupe de Nymphes aimables, qui ont toujours le rire sur les lèvres! Mais ce spectacle est devenu encore plus touchant aux yeux de l'Honnête-homme ces dernières années; toutes sont Mères : on commence à voir dans l'Assemblée des Enfans de trois ou quatre ans, tous jolis, tous pleins de santé. Il est vrai, que la Société est à-présent dans son plus beau et dans son temps le plus heureus : Des Pères et des Mères ivres du plaisir de l'être, entendent avec transport les premiers mots qui échappent à leurs Enfants : le petit troupeau est flatté, caressé; on répète les naïvetés qui lui échappent, on les admire : cette aimable Enfance est comme adorée : un seul inconvénient se fait remarquer, c'est qu'elle est trop heureuse. Or, l'œil philosophe a toujours observé, que ce n'est pas le bonheur qui forme l'Homme; mais

la peine. Il est singulier que l'illustre J.-J. R. ait été d'un avis différent ! Cependant, à bien l'examiner, à bien méditer son *Emile*, on trouvera qu'il était du sentiment de réprimer et de contraindre les désirs de l'Enfance; puisqu'il conseille des privations; puisqu'il veut que l'Enfant dépende des choses. Il serait donc à-propos que la vertueuse Association, rendît l'Enfance moins heureuse, depeur qu'elle ne devienne impatiente à la peine, aux malheurs, aux infortunes, et qu'elle ne soit un-jour souverainement malheureuse, pour avoir été trop-bien durant les premières années de la vie.

La présence des Enfans a achevé de régler entièrement les mœurs de Ceux qui avaient auparavant donné dans quelques écarts. C'est que les Enfans sont la *sanctification* du mariage; ils épurent les sentiments de l'amour, ils les règlent.... On parle des vices de nos grandes Villes: ils ont tant de causes, que je suis surpris qu'ils n'aillent pas encore plus loin: il faut que l'Homme ne soit pas aussi méchant qu'on le dit, ni le siècle aussi corrompu que les Puristes veulent nous le persuader: mais la principale cause de corruption, c'est l'absence des Enfants d'auprès de leurs Mères.

Les plus heureus de tous ces heureus Epous, ce sont les plus sages et les plus vertueus : il y a une grande différence entre la manière dont jouissent de leur félicité, un Germinot, un la-Faye, un Lequint, un Dhermilli, un Hizette, un Dugai, un Robustel, et celle dont la sentent un Delatouche, un Simonot, un Duban, un Thorel. Parmi les Dames, on peut de-même jeter les yeux sur la liste, et regarder, comme les plus heureuses, Celles qui y sont représentées comme ayant plus de vertu.

Mme Germinot sur-tout, qui est la première cause de l'Association, s'attache à la préserver de

la corruption par tous les moyens que lui suggère l'honnêteté de son cœur. Elle se fait chérir de ses compagnes, par sa bonté, par une indulgence éclairée, par une discrétion à toute épreuve. Tous les Maris la révèrent, parce-qu'ils savent combien elle contribue auprès de leurs Femmes, à faire leur bonheur. Elle s'attache singulièrement les Enfans; Mais cette Femme prudente, en s'en fesant adorer, a soin de ne rien ôter des sentimens respectueus qu'ils doivent à leurs Mères; aucontraire, elle ne les rend que plus tendres pour elles.

Ce fut ainsi que Germinot parvint à assurer le bonheur de Celle qu'il adorait : ses heureus Parens en sont témoins, et ce spectacle enchanteur sème les fleurs sous les pas chancelans de leur vieillesse. Oh! que c'est un grand trésor pour l'Homme, qu'un bon Fils, une Fille vertueuse! que sont tous les autres biens, comparés à de bons et vertueus Enfans!

J'ai rapporté cette *Nouvelle*, honorable Lecteur, dans la vue d'engager d'autres citoyens à imiter cette heureuse *Association*, et de rendre plus vulgaire cet *Ordre-de-Massonnerie*, infiniment supérieur à l'ancien, et seul capable de ramener l'âge-d'or sur la terre.

LA ***** (QU'ON DEVINERA)

L'amour égale tout : c'est par lui que les Rois soupirent aux pieds d'une Bergère, et que les farouches Despotes de l'Asie attendent leur bonheur du sourire d'une Esclave : Ainsi l'a voulu la Nature bienfesante. Mortels, bénissez-la !

Un jeune-homme bien-mis, passait un-soir d'été vers les sept heures par le boulevard du Temple : Il était du côté des maisons, vis-à-vis *Torré,* lorsqu'il apperçut une Jeune-personne en deshabiller bourgeois, mais très-galant, qui doublait le pas, pour se délivrer des propos indiscrets de deux Jeunes-Gens du bel-air. Le Comte de-la-S** (c'est le nom du Héros), fut surpris que des Jeunes-Gens qui paraissaient de quelque distinction, insultassent une Personne aimable. Il les aborda, et leur fit des représentations, qui furent assés mal-reçues. Le Comte ne s'amusa pas à leur répondre en ce moment. Il joignit la Demoiselle et lui demanda la permission de marcher à côté d'elle. Une courte réponse, accompagnée d'une rougeur mod este, marqua qu'elle y consentait. La conversation se lia insensiblement : le Comte montra des égards infinis ; la Jeune-personne beaucoup de modestie et de grâces. On arriva à la porte d'une maison neuve, dans la rue *de-la-Lune*, où la Demoiselle entra après avoir remercié son

Conducteur. — Je ne crois pas que je doive renoncer à l'espérance de vous revoir, lui dit-il, en la voyant rentrer ? vous ne m'avez pas montré ce qu'il y a de plus aimable dans la nature, pour me laisser l'éternel regret de l'avoir perdu ? — Croyez, Monsieur, répondit-elle, qu'une liaison entre nous, quelle qu'elle fût, est absolument impossible; ainsi ne formez aucuns projets; ils n'auraient pas un succès heureus. — Est-ce répugnance pour ma Personne ? dites-le moi : cette raison seule me ferme la bouche, et je me soumets sans réplique. — Vous ne me croiriez pas, quand je ferais ce mensonge, dit la Jeune-personne, en se hâtant de monter : et elle frappa à une porte au second étage, qui s'ouvrit sur-le-champ, et se referma avec force.

Le Comte fut tenté de se présenter : mais une réflexion le retint; il craignit de désobliger l'aimable Inconnue : Il se promit seulement de découvrir secrettement ce qu'elle était. Il commença dès l'instant même; il s'informa chés une Fruitière, qui lui répondit, Qu'elle ne connaissait encore Personne dans la maison neuve, attendu qu'il n'y avait que peu de jours qu'elle était habitée.

Le Comte s'en retourna, rêvant à son avanture, bien résolu de revenir souvent dans ce quartier.

Il n'y manqua pas : mais peines inutiles. Impatienté, il se présenta un jour à la porte où la belle Inconnue était entrée. Un vieillard lui vint ouvrir. Le comte chercha des yeux s'il ne découvrirait pas Celle qu'il désirait ardemment de revoir, mais il ne vit rien qui lui ressemblât. Il prit le parti de la demander tout-uniment en désignant le jour et l'heure où il l'avait vue entrer dans cet appartement. Une vieille Domestique dit à son Maître : — C'est Mlle *Cécile*. — Alors le vieillard répondit au Comte : — Monsieur, si c'est quelque chose à dire, chargez-m'en, ou écrivez-le, pourvu que ce soit sans cacheter : car la Personne que

vous demandez n'est point ma fille, et ne demeure point ici : elle y est seulement déjà venue cinq à six-fois, pour une œuvre de miséricorde que son Père fait à mon égard. — Ne pourriez-vous pas me dire sa demeure et son nom? — Cela ne se peut absolument pas, Monsieur. — Quoi! je n'obtiendrai pas cette grâce de vous? dit humblement le Comte. — Impossible, Monsieur; je ne me ferais pas presser. — Alors le Comte écrivit ces mots qu'il laissa au Vieillard :

Mademoiselle : L'Homme qui eut l'honneur de vous accompagner mardi-soir sur le boulevard, est venu tous les jours dans ce quartier, espérant de vous y revoir. Son mauvais-sort ne l'a pas voulu : que je doive à vous-même ce que le hasard me refuse : je désire de vous parler fût-ce pour la dernière fois, en présence du respectable Vieillard chés lequel je vous écris. J'ai des choses importantes à vous dire; et j'ose vous assurer, d'après mes sentimens, que ce serait une injustice de vous refuser à cette entrevue, qui est de la dernière conséquence pour moi. Je suis avec respect.

*Votre, etc. Le Comte de-la-S**.*

Le lendemain, il revint pour savoir si la belle-Inconnue avait reparu. Prêt à entrer dans la maison du Vieillard, il l'en vit sortir : il courut à elle, et la supplia d'une manière si pressante et si tendre de lui accorder un moment d'entretien, qu'elle ne s'y opposa pas. Elle remonta chés le Vieillard, où elle laissa dire au Comte tout ce qu'il voulut. Il peignit ses sentimens avec cette force et cette

énergie, qu'ont ordinairement les passions singulières, où l'Amant rencontre des obstacles imprévus. L'Inconnue l'écouta sans l'interrompre, soit qu'elle ne s'ennuyât pas de l'entendre, soit qu'elle voulût qu'il dît en une seule-fois tout ce qu'il avait à dire. Ensuite, elle lui répondit en ces termes :

— Je suis sensible, Monsieur, aux marques flatteuses que vous me donnez de votre attention : des sentimens aussi obligeans que les vôtres me pénètrent de reconnaissance : mais fussent-ils plus tendres encore.... vous aimé-je moi-même, il ne peut y avoir de liaison entre nous. — Juste ciel ! quoi ! vous voulez me mettre au désespoir ! — Croyez-moi, Monsieur, ne nous voyons plus, et ne cherchez à l'avenir aucune occasion de me rencontrer ; fuyez-moi plutôt. — Je ne conçois rien à ce discours ! — Je ne vous l'expliquerai jamais. — Et moi, je ne cesserai jamais de vous adorer : je m'attache à vos pas ; vous toucher, ou mourir. — Si vous saviez ce que vous demandez ! (reprit la belle-inconnue à demi-voix, avec un soupir). — Quoi ! seriez-vous garçon ? — Supposez-le. — En ce cas.... Soyez mon ami ; partageons ma fortune.... Mais cela ne se peut pas (ajouta-t-il en jetant les yeux sur son sein, qui était dans la plus grande agitation.) — Hélas ne réussirai-je point à vous éloigner de moi ! — Non ; non ; jamais : je vous suis attaché pour la vie. — J'aurai donc la douleur de faire le malheur d'un Homme... — Oui, faites mon malheur (dit le Comte avec transport), j'aurai du moins quelque rapport avec vous.

L'Inconnue le regarda avec un léger sourire, qui fut suivi d'une larme. — Si vous saviez, lui dit-elle, combien l'attachement que vous me témoignez augmente mon tourment, vous en auriez pitié !

Le Comte tomba pour-lors à ses genous, en lui

disant : — Je pers à n'être pas connu ; un mot de votre bouche peut me rendre heureus, soyez-en sûre. Acceptez mes soins : un aveu de votre part va me faire tout surmonter, tout braver ; l'Univers déchaîné contre nous, ne m'épouvanterait pas. Votre seule rigueur peut me mettre au désespoir, et me rendre le plus à plaindre des hommes. — Je sens, répondit l'Inconnue, que je ne vous persuaderai pas en une séance. — Je n'insiste plus ;... sans en être moins ferme dans mes résolutions. — Mais vous reverrai-je ? — Je vous le promets. — Vous m'abandonnerez ? — Je vous donne ma parole pour après demain, ici ; je tâcherai d'achever de vous déterminer. — D'achever !... croyez-vous m'avoir ébranlé ? — Si vous êtes ferme, je le suis autant que vous ; avec cette différence que je suis bien-fondée, et que vous êtes un aveugle.

En achevant ces derniers mots, elle se leva, et sortit, défendant au Comte de la suivre. Il n'osa lui désobéir ; il se contenta de la regarder aler par la rue *Poissonnière*, tant que la vue put la lui faire distinguer.

Le lendemain, quoique ce ne fût pas le jour du rendévous, le Comte vint cependant à la rue *de-la-Lune*, et il eut le bonheur d'appercevoir son Inconnue qui entrait chés le vieillard. Il se cacha, de-peur d'en être apperçu. Il attendit patiemment qu'elle eût fini sa visite, qui dura plus d'une heure, et la vit repartir, sans l'aborder ; mais il la suivit de-loin. Près de la rue *Grange-batelière*, un Jeune-homme assés bien-tourné mais dont l'air était dur, et même un-peu sacripand, salua familièrement l'Inconnue, qui lui rendit son salut en souriant, quoique sans s'arrêter. Cette vision fit sentir au Comte qu'il était jalous. Il abandonna sa Maîtresse, pour suivre son prétendu Rival, qui ala aussi chés le vieillard de la rue de la Lune. Le Comte fit alors une réflexion :

Si c'était un Amant, ils se seraient trouvés ensemble ici-. Mais la jalousie, qui n'a pas le faible d'être crédule en fait d'innocence, lui persuada bientôt, que peut-être était-ce pour convenir d'un rendévous, dont le Vieillard était l'entremetteur, et mille autres folies aussi peu vraisemblables pour un Homme de sens froid. Cependant le Comte, dans cette idée, suivit le Jeune-homme une partie de la journée : Il le vit entrer en deux endroits, à la prison du grand-Châtelet et à celle de la Conciergerie. Il ne put rien conjecturer delà, et après s'être beaucoup fatigué, il cessa de le suivre, en le voyant retourner sur ses pas.

Le lendemain, avant l'heure du rendévous il était dans la rue de-la-Lune, à portée de voir arriver la belle Inconnue. Elle parut à l'heure donnée, et monta fort rapidement. Le Comte la suivait : elle laissa la porte entr'ouverte. — A-t-il paru; dit-elle en entrant. — Non mon enfant. — Puisse-t-il m'oublier ! — C'est le plus sage : cette rencontre ne peut être que malheureuse pour tous deux. — Je le sais : mais son désespoir était si vrai!... — Je le crois honnête : c'est un malheur de plûs.

— Pourquoi mon honnêteté serait-elle un malheur de plûs, dit le Comte en s'élançant dans la chambre : expliquez-moi ce que j'entens d'extraordinaire dans tous vos discours?... Vous gardez le silence (dit-il au vieillard), vous que l'âge doit avoir doué de la prudence et du discernement? — est-elle mariée, et des nœuds malassortis enchaînent-ils sa liberté?.... Est-elle Juive, Mahométane? Parlez?.... Quelqu'un dans sa Famille,.... son Père, son Frère, a-t-il commis un de ces crimes, dont la punition, infligée par une main infâme, fait perdre l'honneur?... Je suis audessus de tout cela; ou plutôt cette Fille adorable ennoblirait le crime même (pardonnez ce blasphême), je veux dire, qu'elle ennoblirait

jusqu'à l'infamie... Quoi! vous continuez de garder un désespérant silence!... Aimez-vous... Mademoiselle? hors ce malheur, je puis supporter tous les autres?

Ce touchant langage fit impression sur le Vieillard, qui s'écria dans un mouvement involontaire : — Oui, elle aime; mais c'est vous! A ce mot, le Comte se précipita aux genous de la belle Inconnue, et lui prenant une main qu'il couvrit de baisers, il lui dit transporté :

Ne me plaignez plus; je ne vous demande plus rien : un mot, un seul mot, vient de me rendre un Roi couronné! Non, Fille adorable, je ne demande plus rien, et je suis assés heureus... Faibles Mortels! dont la mort ou la vie dépend d'un mot, d'un son, enviez tous mon sort!.... — Hélas! dit la belle Personne, en laissant échapper une larme, qu'avez-vous fait au ciel; vous un de ses plus dignes Ouvrages, pour qu'il trame ainsi votre perte? — Ma perte, et vous m'aimez, dit le Comte avec un sourire de conviction : je vous défie vous-même de me rendre malheureus! — Infortunée! Voilà donc ce qu'a produit cette entrevue dont j'espérais tant! — Oui, elle a produit mon bonheur. N'attendez pas à-présent que je vous laisse à vous-même : il faut être à moi : Je me nomme le Comte de-la-S**.... — Bondieu! vous êtes noble et titré! — Je suis maître de moi-même : rien ne peut m'empêcher de vous donner un titre qui m'honorera plûs que vous. — Votre condition augmente les obstacles qui nous séparent, Monsieur le Comte : Il faut cesser de nous voir; il le faut absolument. — Dites-moi qu'il faut mourir; ce dernier arrêt ne sera pas le plus rigoureux —...

Il se fit un long silence entre les deux Amans, que le Comte remplissait par des baisers sur la main que lui laissait la belle Inconnue. Enfin, elle sortit comme d'une rêverie profonde, et

fondant en larmes, elle dit à son généreus Amant. — Je ne serais pas digne d'être votre maîtresse... Laissez-moi, Monsieur le Comte.... — N'obtiendrai-je rien ? et voulez-vous me réduire au désespoir ? — Non, non, eussiez-vous été (ce qui ne se peut pas) la dernière des Filles, je vous adore : votre âme aumoins était faite pour la Vertu, et je vous aiderai à en suivre la route. — Je ne vous dirai pas la tache qui m'avilit; non, je ne vous le dirai jamais! — Est-ce la faute du sort dit timidement le Comte : est-ce la vôtre ? — N'attendez pas de réponse à toutes ces questions. — Tu peux te résoudre (reprit le Comte avec l'expression de la douleur la plus touchante) à avoir des secrets pour la Moitié de toi-même!... — Non, dit le Vieillard, Cécile ne vous découvrira jamais son secret : respectez ses raisons, s'il est vrai que vous l'aimiez : Je vous avouerai que vous me touchez tous les deux : Je consens à ce que vous vous voyiez ici : Peut-être que le temps vous guérira l'Un et l'Autre de votre passion, ou tout aumoins, celui que vous passerez ensemble ne sera pas malheureus..... Hélas! j'ai vécu : j'ai peu joui, ma position m'interdisait les douceurs communes aux plus vils des Hommes ; cependant, de toute ma vie, les rares instans de plaisir sont les seuls que j'aime à me rappeler. Je ne sais comment vous trouverez cette morale : moi, je n'ai jamais eu d'éducation ? Elevé dès le berceau dans le mépris des préjugés, et dans le mépris du mépris même, on ne m'a pas donné vos idées, à vous autres ; Pardonnez-moi donc mon espèce de philosophie : voyez-vous ici, je le répète : Je connais Cécile; elle a l'âme bonne et tendre ; si vous la trompez par l'inconstance, elle en mourra : mais qu'est-ce que la vie, dans la privation de ce qui flate le cœur ? J'ai vu deux cent-fois la mort de près ; j'ai ri avec elle, tandis que le Moribond frémissait ; j'en ai plus d'une-fois consolés, par

des argumens qu'ils trouvaient meilleurs que ceux du Prêtre. Il en fut plus d'un, à qui je prouvai que la mort, dans leur position, était un avantage, et qui m'ont embrassé de bon cœur.... Je sens que je bavarde un-peu ; mais pardonnez à l'âge. Depuis deux jours, je travaille à déterminer Cécile à vous aimer, à ne voir que l'instant présent, et à ne pas songer à l'avenir. La vue de l'avenir est le plus funeste des châtiments imposés à l'humanité. Le Bœuf entre dans la tuerie, sans frémir : il ne voit la mort qu'à l'instant où la masse tombe, et si le coup est adroitement porté, il ne la voit pas du tout...... Cécile, mon Enfant, suis les avis d'un Vieillard ; quand la vie est prête à s'eteindre, chaque privation qui fut de notre faute, nous coûte un soupir, et nous fait jeter sur nous-mêmes un regard de compassion et de regret —.

Ce singulier langage étonna le Comte audelà de toute expression ; Il lui semblait qu'il lui répugnât ; et cependant, (tel est le cœur passionné) il le seconda de tout son pouvoir. Cécile, demi-vaincue, promit de venir le plus souvent qu'elle pourrait chés le Vieillard commode, et elle ne quitta le Comte, qu'après avoir modestement répondu à sa tendresse.

Mais qui peut exprimer la perplexité où se trouva cet Amant, lorsqu'il eut quitté sa Maîtresse ! Il ne savait que penser du Vieillard. Il lui vint d'étranges soupçons ; mais tous éloignés de la vérité. Il s'informa de lui dans le voisinage. Le Boulanger et le Marchand-de-vin, les seuls qui le connussent superficiellement, dirent que cet Homme, depuis deux ans qu'il demeurait dans le quartier, n'avait jamais fréquenté quî que ce fût. Quant à la Jeune-personne, le Comte se garda bien d'en parler ; un véritable Amant regarde comme profane tout œil autre que le sien, qui se fixe sur ce qu'il adore ; et d'ailleurs il se fut cru

coupable envers Cécile, s'il avait excité sur elle la curiosité, et qu'il lui eût donné le désagrément de se voir observée.

D'après la convention qu'on vient de lire, entre les deux Amans, ils se virent tous les jours : le Comte espérait qu'avec le temps, il découvrirait tous les secrets de son Amante : la Jeune-personne avait bien une autre idée! elle savait, sinon d'elle-même, dumoins par le Vieillard, que les passions ne sont pas éternelles, et elle comptait que tôt ou tard, et sans rien découvrir, le Comte cesserait de l'aimer. Quant à son motif, pour ne pas fuir et ne pas rompre, il était dans la force de son panchant, et dans la morale plûs-qu'indulgente du Vieillard. Du moment où elle avait connu le Comte, elle avait renoncé à tout homme au monde, et même à celui qu'elle aimait, au Comte lui-même. Cependant, maîtrisée par un pouvoir insurmontable, elle trouvait du plaisir à le voir, et sans trop savoir où tout cela aboutirait, elle s'y laissait entraîner. Ce n'est pas que la catastrophe la plus cruelle ne se présentât quelquefois à son imagination alarmée : mais elle fermait les yeux, et courait ainsi au précipice. Cette conduite ne doit pas surprendre tout Lecteur à passions vives : Combien n'a-t-on pas vu d'Hommes, épris de Femmes audessus d'eux par la condition, et par-conséquent inaccessibles, les désirer avec tant d'emportement, que la mort, en sortant de leurs bras, ne les aurait point effrayés! Je cite cet exemple trivial, et dont il n'est Personne qui n'ait été témoin, sur-tout dans nos provinces méridionales, pour donner une idée de la situation de Cécile, violemment éprise d'un Homme au-dessus d'elle, et à la main duquel elle ne devait jamais prétendre.

L'effet des fréquentes entrevues du Comte, fut de fortifier son panchant : Cécile avait des sentiments péu communs de générosité, et tant de

charmes, que les découvertes que fesait chaque jour son Amant étaient égales des deux côtés. La familiarité naissait insensiblement; Cécile oubliait les obstacles, aveuglée par l'amour; et le Comte, enivré par sa passion, ne songeait même plus à demander l'aveu d'un secret qu'on disait impénétrable. Heureux oubli d'eux-mêmes! tu fesais leur félicité! Aubout de six mois de cette vie délicieuse, le Comte voulut un-jour engager Cécile à venir à l'Opéra. On donnait l'*Iphigénie-en-Tauride*, de *Gluck*, ce chefd'œuvre de musique dramatique, que ce Grand-maître semblait reserver pour écrâser ses détracteurs. Cécile refusait mollement;.... comme on résiste à soi-même, lorsqu'en veut surmonter une tentation agréable. Mais tout-à-coup elle prend un air plus ferme, et répond un *non* fort sec... Cet effort fut suivi de larmes. — Vous troublez mon bonheur, dit-elle au Comte : hélas! j'avais presqu'oublié ce que je suis.... pourquoi me le rappeler par cette invitation cruelle? Le Comte demeura interdit : mille pensées se renouvelèrent dans son imagination. Enfin, il se fixa à une dernière : Cécile aura été Chanteuse ou Danseuse à l'Opéra : voilà le secret qu'elle veut me taire; elle craint d'y être reconnue, et de m'exposer à passer pour un Homme qui entretient une Fille-de-Théâtre. D'après cette idée il ne s'occupa plus qu'à consoler Cécile, et lui jura de ne jamais lui proposer de parties de spectacle.

Le lendemain (car ils ne manquaient pas un jour de se voir) le Comte parla par-hazard d'un malheureus Jeune-homme, qui ayant assassiné dans le Palais d'Orléans, avait subi le cruel supplice de la roue, et dont les Sœurs, jeunes-personnes exemplaires, languissaient dans le mépris et l'indigence. — Les connaissez-vous, dit Cécile fort-émue? — Non, mais que je les plains! Quel horrible sort! Un frère!.... Cécile fondait en

larmes : le Comte s'arrêta. — Mondieu! pensa-t-il, en serait-elle une?.... Je l'aimerais mieux que ma conjecture d'hier : car enfin, sur le théâtre, elle aurait payé de sa personne; ici elle serait l'innocence même, et l'innocence malheureuse—. Il embrassa Cécile dans cette idée, sans lui parler : mais ses caresses furent si respectueuses et si tendres, qu'il réussit à la calmer : elle parut tranquille le reste du temps que dura leur entrevue.

Le jour suivant, le Comte qui était des environs de la Lorraine, parla d'une jeune et jolie Personne, injustement accusée par son Maître, un Seigneur fort-riche qui l'avait fait pendre. — Le Bourreau, sûr de son innocence, par tout ce qu'il avait entendu à son sujet, fit ensorte de la ménager assés pour lui sauver la vie; et afin que le saisissement ne la tuât pas, il l'en prévint adroitement; lui recommandant de mettre sa confiance en Dieu. La Jeune-fille ainsi rassurée, mit ses mains comme il lui avait dit, et au moyen d'un nœud sur lequel ses pieds appuyaient, elle ne fut que très-peu incommodée. Il faut ajouter, que comme c'était une jeune et jolie Personne, les juges avaient ordonné au Bourreau de l'enlever sur-le-champ, pour ne pas laisser à une jeunesse libertine, l'occasion de satisfaire sa curiosité. Cet ordre facilita son dessein. Il affecta de la jetter rudement dans sa charrette; mais il y avait de la paille pour la recevoir, etc. Il s'en retourna promptement chés lui, où il la saigna : la Jeune-Fille revint à elle; car elle s'était évanouie; et dès le surlendemain cet Exécuteur compâtissant, l'envoya à Paris, où l'on dit qu'elle existe. Quant à son libérateur, la chose ayant transpiré, il a été obligé de fuir, et l'on assure qu'il vit aussi caché à Paris; de ce que lui donne Celle qu'il a sauvée —....

Durant cette histoire, Cécile rougit et pâlit

plusieurs fois tour-à-tour : Enfin, à l'endroit où je me suis arrêté, elle se trouva mal. Le Comte s'empressa de la secourir. Cet accident fut cause que l'entrevue devint beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire, elle dura jusqu'à sept heures du soir. Le Comte alait sortir, lorsqu'on frappa. Cécile et le Vieillard hésitaient d'ouvrir : mais le Comte les en pria si instamment, qu'ils ne purent s'y refuser.

C'était une Jolie Personne, qui parut effrayée de voir un Tiers, qu'elle ne s'attendait pas sans-doute à trouver-là. Cécile courut l'embrasser : le Vieillard prit un visage gai et rayonnant : il parla quelque temps en-particulier à la Jeune-fille; ensuite Cécile elle-même invita le Comte à la saluer. La confiance parut enfin si bien établie, qu'on proposa au Comte de souper ensemble; ce qui n'était encore jamais arrivé. Il en fut ravi, et sortit pour donner lui-même les ordres nécessaires. A son retour, il trouva les deux Jeunes-personnes enlacées, les yeux rouges, comme si elles venaient de pleurer : mais dès qu'elles l'apperçurent, elles reprirent un air riant, et le Comte eut tout lieu d'être satisfait de leur gaîté à table. La Nouvelle-venue était charmante, et paraissait avoir plûs de connaissance et d'usage du monde que Cécile : cette Dernière était plus franche, plus extrême et déguisait moins ses volontés : l'Autre aucontraire, sans rien faire de-plûs que son Amie, paraissait prête à tout ce qu'on voulait. Mais quelqu'aimable que fût l'Etrangère, Cécile, par un seul regard de ses beaux yeux, semblait anéantir tous les charmes de sa Compagne; et si elle ajoutait un sourire il ne pouvait plus y avoir de comparaison.

Après le souper, les deux Jeunes-personnes sortirent ensemble. — Laquelle reconduirai-je, leur dit le Comte, en affectant la plus grande indifférence? — Ni l'Une ni l'Autre, répondit Cécile :

j'ai assés compté sur vous pour cela... Et lui pressant la main dans les siennes : — Mon cher Comte, ne détruisez pas notre bonheur! — Non, non, Fille adorable, mais injuste, non; si jamais il est détruit, ce ne sera pas ma faute; pas même celle de mon obéissance à toutes vos volontés. Permettez seulement que je vous mette chacune dans une voiture..... — Non, nous en prendrons nous-mêmes. — Tout ce que vous voudrez : mais vous me permettrez aumoins d'avoir l'œil sur vous de loin, jusqu'à ce que je vous y voie montées, à-cause de l'heure. Ce point fut accordé, à-condition qu'il s'éloignerait aussi-tôt.

Tout s'exécuta comme il vient d'êtré convenu, à l'exception d'un seul point. Le Comte vit monter en fiacre les deux Belles, mais d'un-peu loin, sans-doute afin qu'il ne sût pas le *n°*, et qu'il ne pût faire d'information. Cécile ne connaissait pas encore assés son Amant : il se fesait un véritable scrupule d'aler audelà de ses intentions, tant il l'adorait avec sincérité. Lorsque les deux Belles furent dans leur voiture, l'Une ala du-côté des *Petits-carreaux*, et Cécile traversa le boulevard. Le chemin de la jeune Etrangère était à peu-près celui du Comte. Elle l'avait dépassé; mais les Haridelles exténuées de sa voiture s'étant arrêtées vis-à-vis la rue *Beauregard*, le Comte la rattrappa sans le vouloir. Le Cocher ne put faire démarrer ses chevaux : la Jeune-personne fut donc obligée de descendre et de continuer sa route à-pied. Il était minuit. Au coin de la rue *de-Bourbon*, trois Libertins l'attaquèrent : elle les pria mais envain de se retirer; leurs insultes redoublèrent : à un cri qu'elle fit, le Comte se précipita sur les Insolens, l'épée à la main. Il les eut bientôt écartés. Mais lorsqu'il voulut s'approcher de la Jeune-personne, il ne la trouva plus. Il courut de toutes ses forces par la rue des *Petits-carreaux*, qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût suivie,

et vis-à-vis celle du *Bout-du-monde*, il apperçut sa jolie Convive entre les mains de la Patrouille. Il s'en approcha : — Messieurs, leur dit-il, cette Dame est honnête ; je viens de souper dans la même maison, avec deux autres Personnes : des Libertins l'ont insultée, et je l'en ai délivrée ; c'est pour cela que vous la voyez un-peu en désordre : La Jeune-personne n'ouvrit pas la bouche : ce qui fit que le Sergent lui demanda, Si elle connaissait ce Monsieur. — Non, dit-elle. La surprise du Comte ne se peut exprimer, à cette réponse inattendue. Mais ce qui la redoubla, ce fut de voir cette étonnante Fille parler à l'oreille du Sergent, qui, après l'avoir entendue, se retourna du côté du Comte : — Monsieur, lui dit-il, le plus sûr pour vous est de vous retirer, sans quoi je vous déclare que je vous arrête —. En-même-temps il posa deux Fusiliers à l'arrière-garde, avec ordre de l'arrêter s'il les suivait. Le Comte aurait pu se nommer, et forcer par une autre Escouade celle-ci à lui parler avec plus de considération : mais il crut entrevoir les motifs de la conduite de la Jeune-personne, et il les respecta. Il se retira très-mortifié de cette avanture.

Le lendemain, à l'heure de l'entrevue, il se rendit chés le Vieillard. Il n'y trouva pas Cécile, mais une Lettre, conçue en ces termes :

CÉCILE, AU COMTE DE-LA-S**.

Je ne méritais pas, mon cher Comte, d'avoir un Amant, comme je vous ai cru depuis plus de six mois. Vous voulez que nous ne nous voyons plus : j'en mourrai, mais il le faut.... Quoi! vous suiviez hier la Jeune-fille qui a soupé avec nous! Vous

vouliez, malgré vos sermens, et l'air de bonne-foi qui les accompagnait, pénétrer un mystère qui nous rendrait tous malheureus, aumoins vous et moi!... Quel fond pourrais-je faire désormais sur vos promesses? Ah! je suis trop punie!... Adieu, Comte. Oubliez-moi : je ne vous oublierai de ma vie... L'effort ne sera pas audessus de mes forces; elle sera courte. CÉCILE.

Lorsque le Comte eut lu cette lettre, il demeura pétrifié. Il expliqua au Vieillard les choses comme elles s'étaient passées, et lui jura sur son honneur, qu'il ne déguisait rien. Que voulez-vous? répondit le Bonhomme : Cécile ne reviendra plus dans cette maison : c'est un parti pris. — Vous la verrez aumoins : dites-lui qu'il y va de ma vie, et que si je ne la vois pas demain, à vos yeux, dans ce même appartement.... Si j'avais mérité mon malheur, je le souffrirais aveo résignation : mais n'être pas coupable! avoir toujours respecté ses moindres volontés —!...«

Quelque chose que put ajouter le Comte, le Vieillard ne promit rien : Cet Amant désespéré, alait sortir; il avait à-demi passé la porte, lorsqu'il se sentit retenir par une main douce. C'était Cécile —Je vous crois, lui dit-elle, mon cher Comte : mais au nom de tout ce qui vous est cher, n'exposez jamais mon bonheur ni le vôtre. Si vous ne vous étiez pas entièrement justifié dans mon esprit, nous étions séparés pour toujours. — Je me borne à vous adorer et à posséder votre cœur (répondit le comte dans un voluptueus abandonnement), disposez de mon sort, chère Cecile; je viens de sentir que je ne pouvais vivre sans vous. Ne craignez aucune démarche : ma curiosité, toute-vive qu'elle a toujours été, est éteinte par l'amour : l'amour seul absorbe

toutes mes facultés; il est devenu ma seule passion. — Cet éclaircissement fut suivi des plus tendres caresses; les deux Amants voulurent se dédommager de ce qu'ils avaient souffert.

A cinq heures, ils étaient encore ensemble, lorsque la Jeune-personne de la veille arriva. Elle fut très-surprise de voir la bonne-intelligence du Comte et de Cécile. Le premier alait lui répéter sa justification; mais Cécile lui en évita la peine. Elle fit valoir les raisons de son Amant, avec tant de force, qu'il vit bien qu'elle désirait autant que lui-même de le trouver innocent. On soupa encore ensemble : mais on resta moins-tard que la veille; Cécile sortit la première : la jeune-Étrangère ensuite, et elle pria le Comte, d'elle-même, de lui donner la main jusqu'à la rue *de Cléri*; où elle le quitta, en lui montrant tout le regret qu'elle avait de ne pouvoir s'ouvrir davantage. Elle lui fit même une prière, à laquelle Cécile n'avait jamais pensé : C'est que lorsqu'il se trouverait avec ses Amis, de ne jamais parler de son avanture, pas même à mots couverts. Elle ajouta que son secret particulier, à elle, n'était pas ce qui l'obligeait à se cacher avec tant de soin; mais, que c'était à-cause de la liaison qu'avait ce secret avec celui de son amie : — S'il ne s'agissait que de son bonheur, ajouta-t-elle, je la connais, il y a longtems qu'elle vous l'aurait sacrifié; car elle vous aime plûs que sa vie; mais c'est le vôtre qui sera détruit sans ressource. Adieu, Monsieur le Comte; je tâche de réparer, à-force d'indiscrétions, la peine que je vous ai causée hier et tantôt —....

L'Amant de Cécile quitta la Compagne de sa Maîtresse, sans rien répondre, tant son esprit était agité. Il s'éloigna précipitamment, de peur de donner occasion à quelque nouvel incident desagréable, et il arriva chés lui, sans s'être apperçu de la longueur du chemin.

A l'entrevue du lendemain, il fut reçu avec des transports incroyables de la part de Cécile qui l'attendait. Elle se surpassa, elle qui était toujours si tendre et dont l'âme aimante ne semblait exister que par la tendresse. Ce fut ce jour-là qu'elle lui dit : — Mon cher Comte, c'est toi qui m'a fait connaître l'amour : jamais ce baume délicieus de la vie n'eût fortifié mon âme sans toi : une Femme de ma condition peut-elle être aimée! peut-on presser dans ses bras... Ah! fuis, desespérante image!... Hélas! je me refuse aux caresses même de la nature!.... Infortunée! Je n'ai que toi... encore mon bonheur ne tient-il qu'à un fil.... à ton ignorance, cher Comte.... Pardonne-moi mes cruels secrets, cher Amant! dis que tu me les pardonnes, aimable Créateur de mon âme... Oui, c'est toi qui m'as fait connaître que j'avais un cœur; dès la première vue, dès ta première action, dès le premier mot que tu me dis.. Ah! dis-moi, aimable séducteur, où prends-tu ce charme impérieus, qui m'a soumise tout-d'un-coup? — Où tu as pris celui qui m'a subjugué, ma Cécile. — C'est l'amour qui me l'a donné. — C'estdonc l'amour qui me le donna. — Aimons-nous à-jamais? — C'est bien, mon dessein : Mais, ma chère Cécile, je crois pouvoir te dire, que je suis le plus riche : Je n'ai encore rien osé t'offrir : la tendresse que tu me témoignes aujourd'hui m'enhardit : partageons ma fortune : je consens à partager la tienne; et quelque modique qu'elle soit, ce sera un don de l'amour; il sera infini en valeur —.... Et voyant qu'elle ne répondait pas : —Ne croyez pas, mon Amie, que ce soit un piège pour me mettre au-fait de vos affaires? Non, non, ma Cécile : si ma proposition vous fait de la peine, je me borne à un point : mais ce point, je l'exige absolument, c'est que mes présens seront acceptés..... Vous ne me dites rien, Cécile?... Je veux absolument ce dernier

point, ou je ne me crois point aimé... comme je l'avais cru. — Restons comme nous sommes, cher Ami! nous étions si bien! — Oui, vous, Fille généreuse : mais, moi, je souffre : la Moitié de-ma vie ne jouira pas de ma fortune! — J'accepterai, j'accepterai : Mais je veux à mon tour être la maîtresse de borner. — A-la-bonne-heure. — Pour demain je veux un bouquet. — Tu l'auras, mon adorable Cécile : c'est mon premier don; que j'aurai de plaisir à te le bien choisir!

Le Comte, dont la dépense était presque réduite à rien, depuit huit à dix mois qu'il connaissait Cécile, se trouvait en argent-comptant : Il profita de la permission d'offrir un bouquet, et celui qu'il apporta le lendemain valait quinze mille francs. — Je sens, dit-il à Cécile, en le lui présentant que je m'écarte de vos intentions : mais c'est mon premier don, je veux en être le maître; tous les autres dépendront de votre volonté. Cécile accepta, en lui disant. — Croyez que je vous fais un sacrifice : j'aurais préféré un bouquet de fleurs : mais mon Amant m'a jugée d'après les autres Femmes : il ne sait pas que je suis obligée de les surpasser autant, en certaines choses, que je leur suis inférieure dans ce qui est essentiel. Alons-donc, mon ami, puisque je suis une Fille ordinaire, agissons d'après vos idées. Que voulez-vous que je sois? Fausse, coquette, impudente, intéressée, acariâtre, légère, évaporée? parlez, Comte; vous me jugez d'après les autres Femmes, il faut donc que je leur ressemble? — Non, non! s'écria le Comte en riant. — En ce cas, reprit sérieusement Cécile, reprenez votre bouquet magnifique, et donnez-moi celui de la simple nature. — Cécile me rendrait!... — Va, lui dit-elle, je suis trop tendre pour cela : non, mon cher Comte : mais n'y retombe pas. Je te fais un grand sacrifice! connais en le prix —. Le Comte ne lui répondit rien : il sortit aussitôt,

ala chercher un bouquet de fleurs, et le présentant à Cécile; — Oublie l'autre, mon amie; voici le bouquet que t'offre mon cœur au jour de ta fête —.

L'Amie de Cécile arriva pour-lors : et Cécile proposa, pour la première fois au Comte, de faire ensemble une lecture agréable et instructive jusqu'au souper. On commença par les Ouvrages de *Voltaire*, et l'on se proposa de continuer cette lecture tous les aprèsdîners, dès que *Valbrune* (c'est le nom de l'Amie de Cécile) serait arrivée, et aurait ainsi rompu le tête-à-tête. Ce plan s'exécuta. Après *Voltaire*, on lut *J.-J. Rousseau;* ensuite *Buffon*. Ces lectures ont duré dix-huit mois, et conduit les deux Amans jusqu'à la catastrophe.

Durant un temps aussi long, le Comte n'avait rien pénétré du secret de sa Maitresse, ni de celui de Valbrune. Il reconduisait presque tous les soirs cette dernière jusqu'à la rue *de-Cléri;* il ne fesait jamais un pas de plus avec elle. Mais un soir, comme il la quittait, il la vit attaquer par un Homme en cabriolet. Le Comte, malgré sa familiarité avec elle, ne savait pas s'il devait aler à son secours; il se souvenait encore de la scène du premier jour où il l'avait connue. Mais Valbrune le voyant délibérer, elle s'écria : — Monsieur le Comte! à moi, je vous en prie —! Il n'en falait pas tant : une Syllabe, un geste, et l'Amant de Cécile se serait fait hâcher pour l'Amie de sa Maîtresse. Il se précipite sur l'Homme; le renverse; prend Valbrune dans ses bras, et fuit en l'emportant, comme si elle n'eût été qu'un Oiseau. Il s'arrêta vers la porte Saintdenis, hors du danger : Il la pose à terre, et lui dit. — Ordonnez; je suis à vos ordres : faut-il vous quitter? faut-il vous conduire? tout m'est égal, pourvu que je vous oblige. — Vous êtes l'Homme unique, lui dit Valbrune encore tremblante : Non, je ne veux plus avoir de secrets pour vous :

conduisez-moi. Vous venez de m'arracher des mains de mon plus mortel Ennemi. — Ils entrèrent en-même tems dans la petite rue de —*****. Valbrune frappa à une porte-cochère; un Laquais ouvrit. — Monsieur est-il rentré? — Non, Madame. — — C'est mon mari, dit-elle au Comte : Il m'a épousée par amour, sans me connaître : le mariage n'est peut-être pas des plus valables aux yeux des Hommes; mais il met ma conscience en repos. Une des conditions auxquelles je me suis donnée, c'est que j'irais tous les jours voir le Vieillard de chés qui nous sortons, et que mon Mari ne s'informerait pas de ce qu'il est. Il m'y a souvent accompagnée : et c'est d'après ce qu'il a vu que sa confiance est entière. Il sait que j'ai une Amie. Il m'a souvent pressée de l'amener ici : mais voyant que je ne m'en souciais pas, il ne m'en a plus parlé. C'est un excellent Mari!... Dès que j'ai consenti à être vue avec vous, il faut que vous ayez la bonté de l'attendre : car à l'exception du secret impénétrable, qui détruirait son bonheur, je ne veux en avoir aucun pour lui -.

Elle achevait à-peine, qu'on entendit ouvrir la porte. — C'est mon cher mari! dit Valbrune. Et elle courut audevant de lui. — Mon Ami, voila un Cavalier qui m'a ramenée; c'est le même avec lequel je soupe souvent chés le Vieillard : c'est l'Amant de mon unique Amie...... Ce mot dit tout —. Le Mari de Valbrune, qui était un fort-bel homme, salua le Comte, et ils se dirent mutuellement les choses les plus gracieuses. Après quoi l'Amant de Cécile prit congé d'eux. — Adieu, cher Comte, lui dit Valbrune : Si vous voyez Cécile avant moi, prévenez-la doucement : Je vous avertis que mes visites vont devenir fort-rares : je la chargerai de mon devoir envers le Vieillard. Mais tâchez de vous marier bien vite!.... tenez, comme nous : nous nous verrions ici; vous pourriez vous loger dans notre voisinage...

Cependant, pas un mot du conseil que je vous donne, avec Cécile!.... Adieu, partez-vîte-.

Le Comte fut très surpris de ce langage : mais il résolut de profiter de l'avis en s'informant, à la première vue, comment Valbrune était mariée.

Ce jour était un samedi. Le lendemain dimanche, le Comte ayant eu affaire dans le faubourg *Saintlaurent*, il s'y trouva vers les dix heures du matin. Il était fort-près de l'église, lorsqu'il vit Cécile qui en sortait, son mouchoir devant son visage, comme si elle eût pleuré, ou rougi. Le Comte fut tenté de l'aborder : mais une réflexion le retint. Il entra dans l'église dans l'intention d'y remarquer quelque chose, pour prouver à son amante, qu'il y était resté, loin de la suivre, quoiqu'il l'eût apperçue. Dans l'instant où il entrait, le Vicaire commencait le prône. Il débuta par une proclamation singulière : Il annonça, *que l'Exécuteur des Hautes-œuvres avait une Fille à marier, avec trente-mille livres de dot; qu'on ne demandait qu'un Homme honnête et de bonnes-mœurs, ayant un bon caractère, etc.* — Parbleu! dit le Comte, je ne pouvais pas mieux tomber! voilà une chose des plus singulières, et Cécile ne doutera pas que je ne sois resté; puisque tout le monde pourra lui dire que la proclamation de la Fille de l'Exécuteur a été faite aujourd'hui —. Il écouta quelque chose du prône, et ne sortit qu'aubout d'environ un quart-d'heure. Il acheva ensuite ce qu'il avait à faire, et l'heure de l'entrevue étant arrivée, il ala chés le Vieillard. Il y trouva Cécile plus émue qu'à l'ordinaire. Il crut qu'elle savait déjà la scène de la veille. Il lui parla en conséquence : Mais elle l'ignorait. Il la lui détailla. Ensuite, il lui témoigna combien il enviait le bonheur du Mari de Valbrune. — Mon cher Comte, lui répondit Cécile, je suis fâchée de l'imprudence de mon amie et de son indiscrétion; mais n'enviez pas leur sort : je veux vous en

faire un aussi doux, quoique sans mariage. — Sans mariage! je le refuse. — Aveugle! crois-tu que je refuserais ta main si je pouvais l'accepter?... A quoi Valbrune s'est exposée!.... à quoi elle m'expose!.... — Elle n'est pas mon Amante, et elle est plus confiante que vous. — De la confiance! ah! Comte, j'en aurais, j'en aurais plus que Personne au monde, si.... c'était une marque d'amour.... de ma part. Cher Amant! es-tu déjà las de mon bonheur? dis, t'ennuie-t-il? Tu le fais... n'est-ce pas assés?... — Si je l'avais voulu, ce matin, tous ces secrets n'en étaient plus pour moi : je vous connaissais — ... Comment! — Je vous ai vue sortir de l'église : mais observateur fidèle de vos moindres volontés, je n'ai pas fait un pas.... Je suis entré dans le temple d'où vous sortiez, j'y suis resté plûs de temps qu'il ne vous en fallait pour disparaître...... Voilà ma conduite. Et si vous en doutiez, j'aurais des preuves à vous donner. — Ta discrétion n'est que pour toi, cher Comte : c'est ton bonheur; c'est une illusion heureuse que tu détruirais : Pour moi, je t'adore : fidèle et tendre, tu me rens heureuse : inconstant et perfide, je t'aimerais encore, et je vivrais dans l'espoir : mais, si tu me méprisais, je n'aurais plus que la mort.... Quelles sont tes preuves que tu ne m'as pas suivie?... mais je te crois, je te crois, car... si tu me trompais, tu ne m'aimerais plus... — Mes preuves: j'ai entendu annoncer que la Fille d... — Arrête! dit Cécile en pâlissant.... Et peu s'en falût qu'elle ne s'évanouît. Cependant elle se remit peu-à-peu. Le Comte, touché du trouble où il la voyait, se montra plus tendre que jamais. Il parla de mariage : il le demanda secret, si on voulait, ou public; avec ou sans formalités; en-un-mot, il se montra prêt à tout faire ce qui plaîrait à Cécile : mais il voulait l'un ou l'autre. Cécile se défendit tant qu'elle put : enfin, elle consentit à un mariage

secret, sans aucunes formalités, et par-conséquent absolument nul. Ce fut l'observation du Comte. — C'est aussi ce que je veux, dit-elle. — Tu crains de trop tenir à moi! — Tu ne le crois pas, mon cher Comte. — Non, lui dit-il en la pressant contre son cœur, non, Fille adorable!... Je le vois; le plus court, c'est de t'abandonner mon sort : fais de moi ce que tu voudras, ma Cécile; sois mon Ange et ma Souveraine —.... Il s'était mis à ses genous.

Cécile alait lui répondre, lorsqu'on frappa doucement. On crut que c'était Valbrune, et le Vieillard ouvrit. C'était au contraire l'Homme qui l'avait attaquée la veille. — Est-ce le Comte de-la-S** que je vois, dit-il aux genous de la Fille du **? Hier, il donnait la main à Une-autre, que ce vieux coquin (montrant le Vieillard) a sauvée du Gibet, en désobéissant à la Justice..... Aussi le nourrit-elle... — Halte-là, dit le Comte : soit tout ce que tu dis véritable, ou faus, voilà mon épouse; respecte-la : quant à l'Autre, je savais son histoire, sans connaître sa personne : Infâme, tremble pour toi-même! Elle est innocente; toi seul es un monstre : fuis, ou c'est fait de ta vie. — Fuir, répondit le faus Accusateur de Valbrune! je porte une épée —! Le Comte s'arracha des bras de Cécile mourante, qui le retenait encore, et se précipita sur les traces du Calomniateur. Ils mirent l'épée à la main, dans la rue même *de la Lune*. Le Comte triompha. Son ennemi percé d'un coup-mortel ala tomber auprès de la chaise qui l'avait amené. Comme il ne se croyait pas aussi dangereusement blessé qu'il l'était, il ordonna à son Domestique de le reconduire chés lui, où il expira le même soir. On ensevelit cet accident; parce-que la Famille de cet Homme, qui présumait l'innocence de Valbrune, avec tout le Public, ne douta pas qu'en attaquant le Comte, celui-ci ne justifiât cette Fille, pour se justifier plus

facilement lui-même.... Mais retournons à Cécile.

Elle s'était évanouie durant le combat du Comte. En revenant à elle-même, elle se trouva dans ses bras. — Est-ce un songe? lui dit-elle; ou... (Elle s'arrêta comme pour réfléchir)... Oui, c'est une cruelle vérité! Vous me connaissez, Monsieur; vous ne pouvez plus m'aimer! — Oui, je te connais, ma Cécile : mais pour t'adorer toujours : épris de la beauté de ton âme encore plûs que de ces attraits séduisans, je te voue une tendresse immortelle. Je le sais donc enfin, ce fatal secret!.... vous serez mon Epouse, Cécile : je le veux, et c'est en Maître que je parlerai désormais, lorsqu'il s'agira de vous donner la place que vous méritez d'occuper.

Tandis qu'il parlait, Cécile paraissait plongée dans une méditation profonde, dont elle sortit, pour lui dire : — Qu'est devenu votre Ennemi? — Il s'en est retourné dans sa chaise. — Blessé! — Oui, fort-blessé. — Ah! mon cher comte! et vous restez ici! mettez vos jours en sûreté, si vous voulez conserver les miens. — J'obéis à ce mot, répondit le comte. Adieu, mon Epouse : vous le serez, ou je ne fais plus cas de cette vie que vous m'ordonnez de conserver. Il partit.

Le lendemain, il ne put résister à l'envie d'aler chés le Vieillard, quoiqu'il eût appris la mort de son Ennemi. Mais il n'y trouva pas Cécile. Le Vieillard effrayé, lui dit que cette aimable et tendre Fille gardait le lit : Il ajouta, qu'il lui tairait son imprudence, capable de lui donner la mort.

En sortant de chés le Vieillard, le Comte ne prit conseil que de son amour. Il se rendit chés Cécile. Il savait sa demeure depuis le mot échappé à l'homme qui l'avait provoqué au combat. Arrivé dans cette maison, il demanda le Père, dont il se fit connaître. Il lui expliqua ses raisons, pour qu'on le fît parler à Cécile sur-le-champ. On le conduisit auprès d'elle, et on les laissa ensemble.

— Ah! lui dit Cécile, où venez-vous, monsieur le Comte! — Vous jurer un éternel attachement, et prendre tranquillement avec vous les moyens les plus sensés, pour ne pas m'exposer à certains inconvéniens : cela vous regarde autant que moi : Car nous faisons cause-commune. Si je ne pouvais vous épouser, qu'avec tous les désagrémens que vous redoutez pour moi, je vous épouserais néanmoins : mais je vous laisse maîtresse de me les faire éviter. Quant à votre Personne, elle est un trésor que je n'abandonnerai jamais. Je vous honore, je vous respecte, je vous chéris, je vous adore, Cécile : voilà pour vous : quant à votre condition, je voudrais pouvoir vous la cacher. — Non, Monsieur, répondit Cécile : vous ne vous ferez pas ce tort à vous-même, de mon consentement! — Je me le ferai donc malgré vous. — Ah! Comte!.... et vos Enfans! Infortuné De-la-S**! l'amour vous aveugle! — Oui; mais j'aime son aveuglement, j'en chéris la source, et j'en adore la cause. — Il lui dit encore beaucoup d'autres choses, sans la pouvoir déterminer à consentir à lui donner la main. Mais il n'en fit pas moins avancer les préparatifs. Enfin le jour arrivé, sans que Cécile le crût si proche, il lui proposa d'aler à l'autel. Elle refusa absolument, et ne voulut pas quitter le lit, ou elle était toujours un-peu faible. On pria le Curé de venir à la maison. Il s'y rendit et ce fut-là que Cécile céda en pleurant aux vives instances du Comte. Elle fut mariée. M. De-la-S** l'a emmenée dans une terre du côté de la Lorraine (je ne dirai pas l'endroit), où il vit heureus avec elle, et Valbrune, qui a engagé son Mari à les suivre. Le Comte est encore le seul qui sache le secret de Valbrune. Quant à Cécile, elle ne peut se lasser d'admirer un Mari qui l'adore, et qui s'est mis pour elle audessus du plus fort de tous les préjugés, et le mieux fondé peut-être.

LA FILLE SÉDUITE

OU

L'AMI DE LA MAISON.

Pauline avait quinze ans. C'était une jeune Brune, dont l'œil plein de feu annonçait un cœur facile à s'enflammer : mais Pauline était innocente : Une Mère spirituelle, sans être tendre, lui avait, par honneur, donné une éducation propre à conserver longtemps sa candeur, aumoyen du mêlange heureus des choses à savoir, et de celles à ignorer. Dans la maison, il venait d'habitùde un Homme d'un certain mérite. Il avait de la figure, des manières agréables, beaucoup d'esprit; enfin c'était ce qu'on appelle un Homme aimable, et même un Bel-Homme. Il avait d'abord fait sa cour à la Mère; mais cette Femme, vertueuse par nonchalance, et n'estimant pas assés son Mari, pour lui faire l'honneur de se mettre au-dessous de lui, en le trompant, sut toujours se tenir sur les bords de l'intimité exclusivement.

La passion de *L.-D.-M.-E.* pour la Mère, se changea facilement en amour pour la Fille; si pourtant l'on peut profaner le nom d'amour, le prostituant à ces passions honteuses dont le but est la corruption. Les charmes de Pauline commençaient à se développer, et quoiqu'elle ne fût

pas une Beauté proprement dite, ils avaient un mérite rare, ce provoquant et ce voluptueus, qui excite bien-plus les désirs que la perfection. Sa tâille, sa gorge, tout cela paraissait fait par les Grâces et pour l'amour. L.-D.-M.-E. était dans l'usage de badiner avec Pauline (usage dangereus imprudemment toléré à Paris, avec les Filles au-dessous de l'adolescence), de la lacer, en-un-mot de lui rendre de ces petits-services, qui amènent la familiarité. Mais depuis qu'elle était plus formée, elle évitait de laisser prendre ces libertés, en s'enfermant, pour s'habiller, avec la Femme-de-chambre de sa Mère. L.-D.-M.-E. sut pénétrer jusqu'à elle. Il prit alors des manières respectueuses; contrôla l'ouvrage de la Femme-de-chambre; fit mieux qu'elle, et trouva enfin le secret de se faire souffrir. Ce n'est pas qu'il fut haï : un Bel-homme a toujours des droits sur le cœur des Jeunes-filles : mais la familiarité avec la Mère donnait à la Fille pour L.-D.-M.-E. cette sorte de répugnance, que la Jeunesse a pour ses Supérieurs. Le Séducteur s'apperçut bien-vite de ce sentiment défavorable, et il mit en usage ce qu'il crut de plus efficace pour le faire cesser.

Il commença par être moins assidu auprès de la Mère : ensuite, il affecta de ne paraître devant elle qu'avec respect; de s'en-tenir à une grande distance; de se permettre des étourderies, des enfantillages, dont il était grondé par la Mère, et dont il feignait de rougir. Tout cela était facile à un Homme de beaucoup d'esprit, et le rapprochait insensiblement de Pauline, avec laquelle il fesait souvent cause commune. Ces détails minucieus prirent plus d'une année.

Lorsque L.-D.-M.-E. en fut revenu au même point où il en était avec Pauline durant son enfance, c'est-à-dire, lorsqu'elle rit avec lui familièrement, il commença la séduction, en abusant de cette familiarité, pour exciter dans les sens de la

Jeune-personne un trouble dangereus. Je sens que cette matière est délicate à traiter; mais j'espère m'en tirer d'une manière qui rende cette *Nouvelle* utile, en éclairant les Mères, et Jeunes-personnes elles-mêmes, sur une infinité d'actions prétendues indifférentes, et qui le sont effectivement de la part des Hommes froids; mais qui ont une toute autre acception chés les Hommes à passions ardentes.

Les moyens qu'il employa, ce furent les caresses. On ne doit plus s'en permettre, avec des Filles de quinze à seize ans, et le mieux serait qu'on les interdît aux Hommes avec les Petites-filles. Ces attouchemens dont on rit, ces baisers sur la bouche, tout cela jette du terne sur la glasse pure de l'imagination des Jeunes-personnes, ordinairement plus avancées et plus pénétrantes que les Garsons, ou du moins plus disposées à le devenir. Je soutiens, et je pourrais dire que j'ai vu des Filles, qui ont eu, étant grandes, de honteuses faiblesses, ou qui même sont devenues des libertines, dont la corruption remonte jusqu'au temps de leur enfance. D'autres, il est vrai, mais dont le nombre est très-petit, ont au contraire profité des écarts, où des Mal-intentionnés avaient donné avec elles dans l'âge tendre, pour se préserver d'attaques plus dangereuses, et elles ont pris en horreur le libertinage, et même les libertés les plus excusables : mais, je le répète, ce sont plutôt des exceptions que des exemples. Quant à L.-D.-M.-E., il parvint à faire tolérer ses caresses à Pauline. Elles n'étaient d'abord deshonnêtes que dans son intention, et rien à l'extérieur n'y paraissait encore de répréhensible; c'était un baiser sur la bouche, non-appuyé; il était donné comme en passant; c'était un coup légèrement appliqué sur les endroits du corps.... Joignez à cela des expressions, ausquelles le rire et le ton sans-conséquence qui les accompagnait,

semblaient ôter ce qu'elles avaient de licencieus. Pauline, encore innocente, s'accoutumait insensiblement à entendre ces propos, à souffrir ces libertés, quoiqu'elle se défendît comme toutes les Jeunes-filles, par un sentiment naturel à son sexe ; mais c'était en riant, ou de cet air demi-fâché, qui ne fait qu'enhardir celui avec lequel on le prend.

Le Corrupteur ne s'en tint pas-là; il racontait certains traits, qu'il appelait de *bonnes histoires,* soit devant Pauline, soit à elle-même en-particulier : mais il n'avait garde de dire le dénoûment de ces *bonnes histoires*, qui était ordinairement le malheur, ou le libertinage et le plus souvent tous-deux. Un desavantage qu'avait Pauline, c'est que la Femme-de-chambre, et une autre Femme qui servait dans la maison, étaient sans mœurs : L.-D.-M.-E., qui les connaissait, leur fesait des contes libres, qu'il n'eût osé faire directement à Pauline. Tel était celui d'un certain M. Parangon, avec une jeune et jolie Personne, nommée Lise Khoraut. Ce Corrupteur homme alors de quarante ans, prenait des libertés avec cette jeune Enfant, et était parvenu à s'en faire rechercher. L.-D.-M.-E. peignait de la manière la plus risible ces libertés : mais il ne serait pas décent de le copier, quoique j'aie entendu répéter ce conte dangereus. Une autre exemple, que le Séducteur citait, en riant beaucoup, était d'une autre Jeune-Personne, à laquelle des Libertins avaient fait violence, et qui avait trouvé cet amusement si agréable, qu'elle rechercha ensuite ces mêmes Libertins, et leur aurait fait violence à son tour, si elle avait pu. Ces traits, je le répète, étaient contés de manière à faire beaucoup rire les deux Femmes sans pudeur. Pauline les écoutait à-l'écart, et elle en souriait elle-même, parce-que L.-D.-M.-E. possédait supérieurement le talent de faire ces narrations.

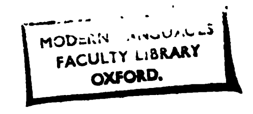
Lorsqu'il crut avoir tout préparé, durant un temps suffisant, il rechercha l'occasion de se trouver tête-à-tête avec Pauline. Il y réussit aisément, dans une maison où il avait toute liberté. Il surprit seule la Jeune-personne un-matin. Elle s'habillait : il offrit de la lacer : Pauline n'avait Personne, elle accepta, non sans quelques petites difficultés. Avant de commencer, L.-D.-M.-E. l'embrassa : elle se défendit : mais le Corrupteur sachant qu'il ne pouvait être entendu en ce moment, poussa l'impudence jusqu'au dernier excès; il se permit des atouchemens, et les entreprises les plus criminelles. Une Fille sans expérience est plutôt vaincue qu'une autre. Pauline le fut, et perdit le plus précieux des trésors, sans même savoir qu'elle le perdait. L'innocence de son cœur était encore si entière, que son Père étant de retour le premier, elle ala se plaindre à lui, en pleurant, d'une liberté fort-commune, et n'en dit pas davantage, croyant que c'était là le pis de tout ce qu'on avait osé. Le Père ne fit pas à cette plainte toute l'attention qu'elle méritait : la Mère en fit encore moins. L.-D.-M.-E. était sorti. A son retour, les deux Femmes-domestiques le prirent à-part, et lui firent en éclatant de rire, des reproches de son indiscrétion. — Où diable alez-vous, lui dit la Femme-de-chambre, vous adresser à une Innocente comme Pauline, qui pleurait, quand vous l'avez eu quittée, et qui a été dire à son Père que vous aviez voulu lui donner le fouet! N'y a-t-il pas ici des personnes raisonnables avec qui l'on peut rire, etc.... L.-D.-M.-E. voulut s'assurer si Pauline n'avait rien dit davantage; et lorsqu'il en fut certain, il se présenta hardiment, et ala même l'embrasser, en lui disant devant sa Mère : — Vrai, vous êtes une Enfant, Pauline, et l'on n'a jamais vu de Jeune-personne à votre âge aussi niaise que vous! Il prenait exprès ce ton, pour faire croire que ce qui s'était

passé le matin n'était qu'une bagatelle. Cependant Pauline honteuse, le bouda, et ne voulut pas lui répondre. La Mère défendit à L.-D.-M.-E. de badiner davantage avec cette petite Bégueule, et lui dit néanmoins en particulier, qu'elle le priait sérieusement de ménager l'innocence de sa Fille. Il le promit, et s'excusa de ce qui s'était passé, de manière à tranquiliser une Mère plus attentive que celle de Pauline.

Content du succès de sa première scélératesse, il donna tous ses soins à se procurer une seconde entrevue. Mais Pauline l'évitait avec tant de soin qu'il n'y pouvait réussir. Il résolut de mettre la Femme-de-chambre dans une demi-confidence, pour obtenir le tête-à-tête si désiré. Le jour qu'il venait pour lui en parler, le hasard lui offrit ce qu'il souhaitait. La Femme-de-chambre était en ville avec sa Maîtresse : l'autre Femme était occupée au haut de la maison ; le maître était sorti : Un domestique lui dit que Mademoiselle était seule dans l'appartement de sa Mère. L.-D.-M.-E. s'y rendit. En l'appercevant, Pauline rougit, et voulut sortir. — Non, belle Pauline, lui dit-il, en la retenant, et fermant la porte, non ; je veux me reconcilier avec vous, et vous prouver tout mon respect. Je suis au désespoir de vous avoir déplu ; mais il n'est rien que je ne fasse pour regâgner votre confiance. Ces mots calmèrent un-peu la jeune-Innocente. — Aussi (lui dit-elle) vous en avez agi avec moi d'une manière bien extraordinaire, et depuis, quand j'y ai réfléchi, il m'est venu mille idées affligeantes. Tâchez de les dissiper, je vous en prie. — C'est ce que je me propose, aimable Pauline. — Oh ! ne me baisez plus la main ! vous alez ensuite devenir rouge comme l'autre-fois où j'ai cru que les yeux alaient sortir de votre tête, et puis vous ne serez plus maître de vous. — Pardonnez, charmante Pauline. — Je ne veux absolument pas que vous m'embrassiez :

car, tenez, vous voilà encore comme....., — Ne craignez rien, charmante Fille (dit le Séducteur en redoublant ses baisers) : mes caresses vous prouvent ma tendresse : je donnerais ma vie pour faire votre bonheur : ce n'est pas, comme vous voyez, pour chercher à vous faire de la peine. Venez, asséyez-vous sur moi :..... cette position sera plus commode pour vous dire mille choses importantes..... — Non, non; je ne veux pas être sur vos genous. — Je t'en supplie, mon adorable Pauline. — Ne me retenez plus. — Si si, Fille divine, si, je t'y retiendrai.... Parlons de ce qui s'est passé, mon Ange. — Oh! c'est une cruelle chose, Monsieur L.-D.-M.-E! Si j'avais tout dit à mon Père, ou à Maman, je ne crois pas qu'ils l'eussent pris comme ils ont fait! — Je t'avouerai que non, mon adorable Pauline; je te remercie de ta générosité.. Fille charmante! que tu es aimable! tu me mets hors de moi! — Ne voilà-t-il pas que vous devenez comme l'autre jour! — Je t'adore. — Oh! laissez-moi, laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, je vous en prie!.... ou.... je vais crier. — Non, non, ma chère Vie; tu me ferais mourir de douleur, moi qui ne cherche que ta félicité. — Je ne veux pas! je ne veux pas! Vous êtes un misérable!....

Le Scélérat triompha de nouveau; mais ce second crime eut des suites plus terribles pour Pauline que le premier,....., ses sens furent de la partie..... Il sembla que le plaisir l'eût éclairée. Elle pleura amèrement, et sentit.... ce qu'elle avait ignoré la première-fois, et justement ce que lui voulait apprendre L.-D.-M.-E, qu'elle avait perdu le trésor de l'innocence. Elle fit des reproches : le Séducteur tâcha de se justifier, en portant dans l'esprit de sa jeune Victime le déréglement du sien. Il prêcha une morale absolument libertine, qu'il fit croire fondée sur la nature. Pauline l'écouta; et si elle ne fut pas persuadée cette fois,



du moins, lorsque la honte de sa faute et de son avilissement se présenta trop-vivement à son imagination, elle se rappela les dangereuses maximes de L.-D.-M.-E. pour calmer les cris de sa conscience.

Pauline souillée, et à demi-séduite, ne fut plus si difficile à avoir. Elle-même après la quatrième chute, facilita les entrevues : plus de remords, l'emportement des caresses succéda même à la défense, à la réserve : la voila séduite, corrompue au sein de sa Famille, et sans être sortie de la maison paternelle!

Le crime de la séduction tient à une infinité d'autres. Pauline, devenue facile par l'expérience que lui avait donnée son Séducteur, commença à faire attention à la figure des Jeunes-gens : elle se donna une manière de s'arranger provoquante; sa démarche devint lubrique; elle inspira des désirs, et trouva moyen de les couronner. Ces plaisirs multipliés, voilés sous l'extérieur de la décence et de la naïveté, produisirent un inconvénient assés naturel, qu'annonça bientôt le désordre de sa taille. Le Séducteur fut consulté. D'abord, il songea aux moyens abominables que les lois punissent, et dont la nature frémit : mais ils incommodèrent Pauline, qui était trop avancée, sans produire l'effet attendu. Que faire? si l'infâme Corrupteur avait connu les infidélités, déjà nombreuses de Pauline, il l'eût sacrifiée, en la faisant surprendre par ses Parens : mais il les ignorait : on avait employé pour le tromper les moyens qu'il avait suggérés pour tromper un Père et une Mère trop confians. Voulant donc cacher son crime, et ne se pas démasquer, il ne vit d'autre moyen, que de conseiller à Pauline de disparaître de la maison paternelle, tandis qu'il y resterait pour consoler ses Parens, et prévenir toute espèce de soupçon. La conduite coupable qu'avait tenue Pauline la rendit obéissante et timide; elle n'osa-

parler de mariage à son Suborneur. Elle fit un paquet des choses les plus nécessaires, et un soir, tandis que L.-D.-M.-E. fesait la partie de sa Mère, elle se déroba de la maison, et fut à l'autre bout de Paris, se cacher chés une sagefemme, que le Séducteur devait payer. C'était lui-même qui avait amené la voiture-de-place devant la porte; il avait instruit le Cocher, en lui disant d'attendre, qu'une jeune Dame alait sortir dans l'instant, et il lui avait ordonné de la conduire à l'endroit qu'il désigna.

Le bruit de l'évasion de Pauline se répandit dès le soir même. Mais qui en accuser? L.-D.-M.-E. paraissait tous les jours à l'ordinaire; il fesait des recherches, consolait des Parens au désespoir : son but était d'avoir Pauline, après ses couches, jusqu'au temps où il trouverait à faire un mariage avantageus en province : il comptait alors disparaître et l'abandonner.

De son côté, Pauline arrivée chés la Sagefemme, y fit connaissance avec une autre Jeune-personne, que les mêmes causes y avaient conduite huit jours auparavant. C'était une Fille absolument perdue, qui s'était livrée par pur libertinage à un Homme-marié, qu'elle avait trompé de tout son pouvoir. Cette Fille avait un de ces tempéramens de feu, auquel les infortunées qu'il domine, ne peuvent commander : ce qui la rendait peut-être plus excusable que d'autres; elle n'était libertine que pour satisfaire ses sens. Ce fut elle qui acheva de corrompre Pauline. Elles accouchèrent dans la même quinzaine, se portèrent beaucoup mieux que des Femmes-honnêtes, et à-peine rétablies, songèrent à se livrer à tous leurs goûts. La compagne de Pauline, nommée *Babet Foullé,* voulut avant que de quitter la maison, faire son histoire à sa Commensale, et savoir la sienne. Elle commença, après avoir tiré la promesse d'une confidence réciproque :

« Mon nom annonce ce que je devais être (lui « dit-elle). Dans mon enfance, vive, enjouée, j'ai- « mais déjà les Hommes; je les recherchais, je « me jetais dans leurs bras, et je les embrassais de « tout mon cœur. Ces heureuses dispositions « firent que plusieurs Voisins songèrent à moi. « Je ne suis pas jolie : mais ces marques de pe- « tite-vérole ne me défigurent pas assés, pour « m'empêcher d'être très appétissante : dumoins, « c'est ce qu'on m'a dit. J'ai une Sœur aînée plus « jolie, mais sévère et bégueule à l'excès, qui me « fesait souvent des remontrances; je lui répon- « dis un-jour fort-sensément : :: Si j'avais votre « figure, j'attendrais les Hommes; avec la mienne, « il faut que je les aille chercher..... Cette con- « duite, que j'ai toujours tenue, ne me fit pas « une bonne réputation : mais si elle éloigna les « Partis pour le mariage, j'étais bien sûre d'a- « voir sur mes pas, lorsque je sortais seule, une « foule d'autres Soupirans. Je recevais assés bien « leurs douceurs. Un plus hardi que les autres, « me proposa un-jour de monter dans sa cham- « bre pour me rafraîchir (il fesait très-chaud, et « j'ai su depuis qu'il avait loué cette chambre ex- « près); j'y montai fille, mais j'en sortis femme. « Ce n'était pas Celui qui me plaisait davantage : « il me donna une cléf de sa chambre, et j'eus « l'adresse de m'y faire suivre sans affectation « par Celui que j'aimais le mieux. Après Celui « là, Un-autre : si bien qu'un-jour l'Homme à « qui était la chambre me surprit. Il fut très-en « colère. Je restai pour le calmer. Mais il me « traita mal; il m'humilia de toutes façons, et « lorsque je croyais l'avoir adouci à-force de com- « plaisances, il me déchira mon bonnet; me fit « un trou au devant de ma jupe; me gâta une « chaussure très-propre, et me renvoya, avec « quelques coups-de-pied et quelques soufflets.

« J'étais au desespoir en le quittant et ne savais

« que devenir. Cependant je m'en retournais tris-« tement, lorsqu'au coin de la rue *de-la-Monnaie*, « je trouvai un M^d qui me courtisait depuis-fort-« longtemps. C'était le plus âgé de mes Adora-« teurs, et celui que j'avais le moins accueilli. « Surpris de mon desordre, et de voir les traces de « mes larmes, il m'aborda. — Qu'avez vous donc, « Mademoiselle Babet? mondieu comme vous « voilà! — Je suis desolée, lui répondis-je : je « viens d'être attaquée par deux Libertins, près « *l'Arche-Pepin;* j'ai donné un soufflet au plus « insolent; il n'y avait Personne dans la rue, et « voila comme ils m'ont accommodée... C'était « l'histoire que j'avais préparée pour chés nous. « Je l'achevais à-peine, que Celui qui m'avait si « bien arrangée, et qui m'écoutait, dit au M^d : « — N'en croyez pas un mot, c'est une fable. Et « il lui raconta ce qui venait de se passer. Il nous « quitta aussi-tôt, en m'assurant qu'il alait ins-« truire mon Père et ma Mère, en mettant l'avan-« ture sur le compte d'Un-autre que lui. Ce « dernier coup m'accabla.

« Le M^d me dit alors : — Mademoiselle, puis-« qu'il en est ainsi, j'ai un logement à la *Nou-« velle-halle,* je vous l'offre, vous n'y manquerez « de rien, et je vous aimerai toute ma vie : loin « d'être fâché de vos foiblesses, elles me comblent « de joie; puisque sans elles, je n'aurais jamais eu « le bonheur de vous posséder. — J'acceptai : il « m'y conduisit sur-le-champ. Il y avait deux pe-« tites pièces joliment meublées. J'y ai vécu, jus-« qu'au moment où je suis venue ici faire mes « couches aux dépens de ce pauvre Monsieur. « Mais mon intention est de le planter-là dans « quelque temps; la vie que je mène avec lui est « trop triste : autant aurait-il valu rester chés mes « Parens. Je veux profiter de ma jeunesse, pour « me livrer au plaisir; il sera temps d'être retirée, « quand je serai vieille et laide. »

Voila mon histoire ma chère Pauline. A-présent tu vas me conter la tienne, n'est-ce pas.

— Elle est courte, répondit la jeune Infortunée : Un Ami de mes Parens m'a séduite ; je suis devenue grosse, et me voici. — Mondieu ! quel air de Jérémie tu prens, pour me conter cela ! Tu n'es guère reconnaissante pour Celui qui t'a donné la connaissance du bien et du mal ! Est-ce ce grand bel Homme que j'ai entrevu une fois ? — Lui-même ! — Tu n'es pas malheureuse !... Lui as-tu été bien fidelle ? — Ah-mondieu oui ! Eh ! comment aurais-je fait, surveillée comme je l'étais par Maman et par ses Femmes ? — Tu es donc sortie de Parens riches ? — Sans-doute. — C'est autre chose. Il fallait attendre que tu fusses mariée ; tu t'en serais donné tant que tu aurais voulu, sans rien risquer. — J'ai été séduite ; je suis jeune : j'ignorais ce qu'on me faisait. — Ah ! la pauvre Innocente ! s'écria Babet en éclatant-de-rire !..... Qu'est-ce que tu vas faire à-présent ? — Mais, je ne le sais pas ! Mr L.-D.-M.-E, mon... — Ton... quoi ? — Je ne sais quel nom lui donner. — Je le sais bien moi : pardi, c'est ton Amant, puisque ce n'est pas ton Mari. Pour moi, je ne donne pas ce nom-là au mien ; je ne le nomme que mon Sot, en parlant à lui-même, car envérité, il l'est. — Quel plaisir trouvez-vous à faire le supplice d'un Homme qui vous aime ? — Ah ! ma pauvre Innocente ! voila comme j'ai été ! mais qu'on change bien-vîte, quand on a éprouvé combien les Hommes sont faus et méchans ! Celui-là m'aime, me fait du bien ; est-ce à cause de moi ? Non, il sacrifie à son plaisir, et non à mes charmes : je ne lui dois rien ; à chaque-fois je m'acquitte avec lui. Crois-tu d'ailleurs, que s'il n'était pas vieux, et qu'il pût, comme moi, trouver à voltiger, il ne voltigeât pas ? — Dumoins, dit Pauline, d'un air de naïveté, ne le laisse pas-là ; tâche de le tromper sans qu'il le sache ; tu le rendras ainsi heureus,

sans qu'il t'en coûte rien. — Ah! la délicieuse petite Fille! s'écria Babet en riant; que ton air de bonté en disant cela est charmant! vrai, tu me séduirais, s'il me restait la plus légère envie de rendre heureus tel Homme que ce soit. Moi! les rendre heureus! je voudrais les tourmenter jusqu'au desespoir. Va, je leur rens bien à-présent leur façon-de-penser sur notre compte. Ils ne nous désirent que pour eux; je ne les desire que pour moi; je les caresse pour moi : mais si, en sortant de mes bras, je les pouvais étrangler, je ne ferais grâce à aucun. — Ah-Dieu! quelle Cruelle! dit Pauline en riant. — Je ne veux plus ni de l'attachement, ni de l'estime, ni de l'amour de ces Animaux-là; je ne veux exciter que leurs desirs; je ne veux que les ruiner, les piller, les plonger dans la misère, et me moquer d'eux après les y avoir réduits. — A parler vrai, dit Pauline, ils ne méritent guère d'autres sentimens. Le mien, parexemple, ne m'a-t-il pas d'abord prise par violence et par finesse? ensuite ne m'a-t-il pas séduite? ne prévoyait-il pas ce qui devait arriver? ne m'a-t-il pas sacrifiée à ses plaisirs? a-t-il eu pitié de moi, lorsqu'il a prévu que je serais réduite à fuir la maison paternelle ? a-t-il eu pitié de mon Père, de ma Mère ?..... — Ah! c'est un Monstre! s'écria Babet, tiens, livre-le-moi, je veux te venger... Quoi! ce Monstre t'a eu seul, et tu lui as été fidelle!... — Comme-ça, dit Pauline en souriant. — Comme-ça! explique-toi, mon Ange. — *(bas)* Je lui ai bien fait onze infidélités. — Comment onze infidélités?... — Oui, avec onze Hommes différens. — Ah! ma chère Amie (s'écria Babet, en se jettant dans ses bras, et la serrant à l'étouffer) mon adorable Pauline, que je t'aime!..... Tu en vaux dix comme moi, et je ne suis qu'une Novice! c'est toi, avec ton air d'innocence, qui es faite pour tromper les Hommes, et venger tout notre Sexe! Ah! Pauline! que je t'aime! Je ne suis digne

que d'être ta Soubrette... Ecoute, ma chère; mettons-nous ensemble : ta beauté est d'un genre différent de la mienne : nous ferons le plus de Dupes qu'il nous sera possible : moi, je jouerai l'étourderie ; toi, la bonté, la franchise, la naïveté, l'innocence. J'aurai soin de faire ton éloge. Tu feras le mien à mes Amans. Gaje, si tu le veux, que nous deviendrons célèbres, et que nous ferons une fortune brillante?... Il faut d'abord tromper ton Trompeur, afin qu'il te tire d'ici; qu'il te donne des meubles, etc. Je tromperai mon Bonhomme : voila nos deux premières Victimes.

Ce complot fut agréé par l'innocente Pauline, qui sentait qu'elle ne pouvait plus retourner à la maison paternelle. L.-D.-M.-E. vint la retirer dès le lendemain. Mais le Perfide avait des desseins bien-opposés à ceux que Pauline lui supposait. Il avait découvert les infidélités de son infortunée Victime ; il les avait prouvées à sa Mère, et il avait établi sa propre innocence sur la ruine de celle de Pauline : le sort de cette Dernière était décidé dans sa Famille : l'Hopital l'attendait ; elle devait y être conduite, en quittant la maison de la Sage-femme, et renfermée avec les Malheureuses de la dernière-clâsse. Babet était sortie le matin ; elle occupait déja son petit appartement. Mais l'impatience de revoir sa Compagne la ramena sur les deux heures, temps fixé par L.-D.-M.-E. à Pauline pour se tenir prête au départ. La voitureétait à la porte, lorsque Babet arriva, un Exempt chargé des ordres du Roi, y occupait une place, et les portières étaient garnies de Suppôts. Babet monta en chantant. Elle trouva Pauline qui fesait ses adieus. Cependant L.-D.-M.-E, qui ne voulait pas voir la surprise et la douleur de Pauline, lorsqu'elle serait arrêtée, s'en alla devant : il dit à l'Officier de police : — La Jeune-personne va descendre : voila un paquet : elle en aura un autre pareil sous son bras. Faites-la monter dans la voiture sans scandale,

je vous en prie, à cause de ses Parens. — Il s'éloigna aussitôt.

Cependant Babet retenait Pauline, et ne pouvait se résoudre à la quitter; elle lui proposa de l'accompagner à son nouveau logement. Pauline y consentit. Elles descendaient ensemble lorsque Pauline se ressouvint qu'elle avait oublié quelque chose : Elle donna son paquet à Babet, et remonta chés la Matrone. Babet sortit, et s'approcha de la Voiture. Un Homme l'aida à monter. L'Exempt, la croyant sa Proie, la fit asseoir à-côté de lui dans le fond, et donna le signal du départ. Mais, Monsieur, dit Babet en riant, et mon Amie? — Nous reviendrons la prendre. — Cela est singulier, reprit Babet : on dirait que vous m'enlevez!...:. Mais laissons la'rouler.

Pauline redescendue fut très étonnée de voir la voiture déjà aubout de la rue. La rappeler, c'eut été peine inutile. Elle ne savait que penser. Elle remonta chés la Sagefemme, pour lui fairepart de ce qui se passait. — Celle-ci vieille routière, vit du mic-mac là dessous : elle conseilla à sa Pensionnaire de s'évader. — Mais où aller? — Savez-vous la demeure de Babet? — Elle me l'a dite. — Allez-y, et vous y cachez : dites à son Monsieur, s'il vient, qu'il vous loge quelque-part.

L'infortunée Pauline ne vit pas d'autre parti à prendre. Elle se rendit à l'appartement de Babet, dont la Domestique la reçut. Elle pria cette Femme d'aler sur-le-champ avertir le Patron, parcequ'elle avait des choses de la dernière conséquence à lui communiquer. Lorsqu'il fut arrivé, elle lui conta ce qui venait de se passer et lui fit part des soupçons de la Matrone. Le Md, qui trouva Pauline à son gré, la voyant sans ressource, résolut d'en avoir soin à l'insu de Babet, et craignant que sa première Maitresse ne revînt, il mena la Seconde dans un hôtel-garni, où il était connu, recommanda qu'on lui fournît tout

ce qu'elle demanderait, et promit de la voir tous les jours. Voila donc Pauline en sureté, sous le nom d'une jeune Veuve de Province, Mme *Lescovan*.

Pendant que tout cela s'arrangeait Babet cheminait vers l'Hôpital. Elle y arriva enfin, et y fut logée, sans trop savoir quel séjour on lui donnait-là. Mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Elle sut qu'on l'avait prise pour Pauline, et qu'elle était à la *Salpêtrière*. Elle réclama sur-le-champ; assura qu'on s'était trompé; se nomma imprudemment, pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, etc. On la crut : cependant on s'informa d'elle : on ala chés ses Parens, qui la trouvant placée-là, si à-propos, contribuèrent de tout leur pouvoir à l'y faire rester sans bruit, et publièrent sa mort.

L'infortunée Pauline n'était guère plus heureuse. Le Patron de Babet ne fut que quelques jours à savoir ce qu'était devenue sa Maitresse. Il trouva que le sort l'avait amplement dédommagé en lui donnant Pauline. Il résolut de mettre Celle-ci à tous les droits de la Précédente. Heureusement, il ne prit pas ce parti tout-de-suite; car les Parens de Pauline, instruits du *qui-proquo* dès le même jour, firent chercher leur Fille avec soin. La Sagefemme la trahit par intérêt, et indiqua la retraite qu'elle avait choisie. On y ala au milieu de la nuit; mais Pauline n'y était pas encore revenue, et l'on n'en put rien apprendre de la Domestique; cette Femme ignorait où le Patron l'avait conduite. Quant à ce dernier, intimidé par ces recherches, il loua un autre logement, où il instala Pauline, qui fut obligée de se prêter à tout ce qu'il voulut.

Elle vécut ainsi près de deux années, n'osant se montrer dans les rues, si ce n'est le soir; obligée de souffrir les caresses d'un Barbon, d'une condition inférieure à la sienne. Enfin sa Mère

mourut. Pauline se donna pour-lors plus de liberté : elle parut à quelques-uns de ces spectacles ignobles des Boulevards, réceptacle impur de la plus mauvaise Compagnie : elle s'y mêla aux crapuleuses Odalisques des mauvais lieux, et fut prise pour une d'elles. Cela n'empêcha pas qu'elle ne trouvât dans ces endroits un Homme plus relevé que son vieux Md : de sorte-qu'un matin, elle délogea, emportant avec elle ce qu'il lui avait donné de meilleur.

Peindrai-je sa vie dans ce nouvel essor ? Non. Je dirai seulement qu'elle appartint successivement à des Jeunes-gens, à des Vieillards, à des Abbés, etc.; qu'elle les trompa tous : qu'enfin, un Père qui l'avait eue, ayant appris qu'elle était entretenue par son Fils, qui le volait pour cela, fit enlever cette Malheureuse, et la fit renfermer à l'Hôpital, où elle trouva Babet. La reconnaissance fut pathétique entre ces deux infortunées : elles pleurèrent toutes deux. Pauline raconta ses Avantures à son Amie, et celle-ci convint qu'elle avait pris un tout autre essor qu'elle. Comme Pauline avait beaucoup de connaissances, on s'intéressa en sa faveur, on obtint sa sortie, et même la liberté de Babet, qu'elle avait aussi instamment recommandée que la sienne.

Ces deux Femmes échappées de leur prison, se livrèrent avec plus d'emportement que jamais à leurs travers, sur-tout Babet, qui ne se trouva satisfaite que lorsqu'elle et sa Compagne furent sur le ton de se donner au premier venu. Ce fut cet excès de débordement qui amena la catastrophe que je vais décrire.

Le Père de Pauline n'avait jamais mené une vie trop exemplaire : mais du vivant de son Epouse, il cachait soigneusement ses écarts. Lorsqu'elle fut au tombeau, il se gêna moins. Un soir, qu'il se promenait dans le quartier de la *Nouvelle-halle*, il fut rencontré par Babet, qui voyant un

Homme dont les dehors annonçaient l'opulence, lui sourit. Cette grosse Maman tenta l'Homme-faible qui cherchait le danger. Il l'aborda. Il en fut accueilli. En chemin, elle lui vanta les charmes d'une Compagne qu'elle avait, et qui, disait-elle, la surpassait en beauté. — Elle doit être adorable, répondit l'Homme-faible, si elle vous surpasse; car vous êtes charmante. On arriva dans un bel appartement, où une seule lumière ne donnait qu'une demi-clarté. Pauline était sur un sofa, dormant, ou feignant de dormir, pour se donner plus de grâces. L'Homme-faible conduit par Babet, fut charmé des appas qu'il entrevoyait. Il s'approcha, et voulut prendre de coupables baisers. Pauline entr'ouvrit les yeux, et reconnut..... son Père.... Toute corrompue qu'elle était, elle frémit d'horreur. Cependant il devenait pressant, et commençait à lui débiter des fleurettes un-peu libres. Pauline se lève, se couvre le visage, et cherche à fuir. L'Homme la retient, l'embrasse, s'efforce de la renverser sur le sofa. — Laissez-moi! lui dit-elle, d'un son de voix entrecoupé. Mais cette voix ala frapper le cœur de son Père; elle ressemblait à la voix de sa Fille. Il s'arrêta.— Que je vous voye! lui dit-il: permettez que je vous voye-! Elle s'y opposait de toute sa force. Il s'obstina. Pauline épouvantée fit un nouvel effort; elle repoussa son Père. Enfin, il parvint à lui enlever le voile ;.............. il vit.... sa Fille... A cette vue, mille sentimens divers l'agitèrent, la honte, la fureur, la tendresse même..... un mélange de toutes ces passions, également cruelles en ce moment horrible, lui fit éprouver un supplice affreus. Ses larmes coulèrent. — O Malheureuse! s'écria-t-il, où te trouvé-je! — Mon Père —! dit Pauline. — Son Père! répéta Babet, en rentrant: quoi! Monsieur, vous, qui venez voir des Filles, vous ferez un crime à la vôtre —!..... Pauline lui fit signe de se taire et de se retirer. Elle se jetta, encore toute

en desordre, aux genous de son Père, qui ne sachant que faire de mieux, lui tendit les bras. — Sortons sur-le-champ, lui dit-il et quittons ce lieu maudit. Tout est pardonné ; que tout soit secret. Ils partirent aussitôt : Et ce Père, qui sans doute l'eût punie sévèrement, lié par sa propre faute, se vit réduit à une honteuse indulgence.

Revenue chés son Père, Pauline lui avoua toute sa conduite; enhardie sans-doute par l'égarement où elle l'avait vu prêt à tomber avec elle. Ce Père malheureus entra en fureur contre L.-D.-M.-E. Il dressa un Mémoire qu'il fit présenter par des Amis puissans. Toute la perfidie du Suborneur y était exposée sous les plus noires couleurs, qui n'étaient que les véritables. Pauline au contraire, y était représentée comme une Fille innocente, plus malheureuse que criminelle. On fut indigné contre le Séducteur; on donna au nom du Prince, un ordre par lequel L.-D.-M.-E. eut le chois, d'épouser Pauline, sur-le-champ, ou d'être enfermé pour le reste de ses jours. Le Lâche a préféré le mariage. Il a épousé Pauline, qui dès le lendemain s'en est séparée, et traîne aujourd'hui son nom dans la fange.

C'est ainsi que le Séducteur fut puni : C'est sa Femme qu'il a corrompue; tous les désordres où elle a donné, furent son ouvrage, et la honte en est retombée sur lui. Il a voulu se plaindre : mais prévenu contre lui comme on l'était, on a lâché l'ordre qui le devait priver de sa liberté. Il fut jeté dans une maison-de-force.

Pauline ne jouit pas de l'impunité : Elle avait repris Babet avec elle, depuis son mariage et la séquestration de son Mari. Ces deux Infâmes se livrèrent quelque-temps à leur goût pour la débaûche : enfin elles furent prises, à-cause d'un esclandre que des Libertins avaient fait chés elles, et on les renferma. Des personnes de considération qui avaient ouï-parler d'elles, et qui

connaissaient leur turpitude, firent ensorte que leur prison fût perpétuelle.

Cinq années de captivité se sont écoulées. Un changement considérable survenu dans l'administration, et la mort du Père de Pauline, en a causé dans le sort de L.-D.-M.-E. et de sa Femme; ils ont été mis en liberté. Mais ils n'ont eu garde de se rëunir! Ils ont vécu séparés, s'évitant le plûs qu'il était possible. Pauline chercha encore Babet, la trouva, et vécut avec elle, rue *du-Chantre,* où elles s'établirent. Pauline était encore appétissante, malgré ses malheurs et son libertinage : Babet, dans une demi-obscurité pouvait encore paraître passable : elles alèrent ensemble faire des soirées au *Palais-Royal.* Un-soir, qu'elles parcouraient les alées, en vraies Chauvesouris de Vénus, Babet apperçut L.-D.-M.-E.; elle ne pouvait guère en être reconnue; elle l'aborda, et sut l'engager à la suivre sous les tilleuls, où elle le présenta à sa Femme. Celle-ci était recouverte de sa calèche, et tellement dans l'obscurité, que son Mari ne la remit pas : il voulut prendre quelques libertés : elle les souffrit d'abord mais à l'instant où il s'y attendait le moins, elle lui fit jeter les haut-cris, sans vouloir le lâcher. L.-D.-M.-E. était trop bien pris pour se dégager; les Suisses accoururent. Qu'est-ce? qu'est-ce? dirent-ils.—Messieurs, répondit Pauline, ce Libertin est mon Mari : voilà plusieurs jours que je le guette, déguisée comme vous me voyez, pour le faire tomber dans le paneau où il vient de donner aujourd'hui, et je veux le mettre hors-d'état d'avoir des rechutes. On rit, ne connaissant pas l'Infâme qui parlait, et le pauvre Mari fut conduit à la porte du jardin, aux huées de tous-ceux qui se trouvèrent-là. Lorsqu'il fut seul avec Pauline et Babet, elles se moquèrent de lui, en lui disant : —Tu vois notre vie; et c'est encore sur toi que tombe le mépris? Va, misérable, retiretoi, ou nos *Amis* vont te rosser d'importance.

Depuis ce moment, L.-D.-M.-E. accâblé de honte, n'osa plus se montrer. Mais il n'était pas assés puni. Un-jour, il fut rencontré sur le *pont-des-Tournelles,* par les deux-Furies; dès qu'elles l'apperçurent, elles l'accâblèrent d'injures. Il voulut y répondre : Mais elles lui en ripostèrent de si piquantes, relatives à la vie qu'elles menaient, et à son avanture du *Palais-royal,* qu'il ne put les supporter. Il jeta un coup d'œil égaré sur le fleuve, et s'y précipita.

. . . .

Tel a été le sort d'un Homme qui n'était pas sans mérite; mais que le crime horrible d'avoir séduit la Fille de son Ami, a conduit de malheurs en malheurs jusqu'au pire de tous, le suicide. Les deux Femmes sont enfin renfermées. On ne peut sans frémir, songer au sort des infortunées Victimes qui languissent dans les maisons-de-force, dans ces gouffres immondes, véritables images de l'enfer. Mais, hélas! pour le malheur et l'effroi du Genre-humain, il est quelquefois nécessaire d'employer ce cruel remède, et d'arrêter par-là Ceux et Celles que de perverses inclinations portent au crime. Cependant, avec quelle réserve l'Administration doit-elle prononcer une punition aussi affreuse! Les lois (le vrai Philosophe le sent) ne doivent punir qu'à-regret, puisqu'elles ne sont faites que pour le bonheur, et non pour le malheur des Membres de la Société.

LE MARI A L'ESSAI.

Plus d'un Lecteur rira, en voyant ce titre : mais si je le remplis, ma gloire n'en sera que plus grande. J'avoûrai naturellement qu'il y a plus de dix ans que son *pendant* me trote dans la tête ; car j'ai trouvé inscrit sur des tablettes dont je fesais usage en 1770, lorsque je rédigeais les *Mimographes,* le titre de la *Femme à-l'essai.* Je doute cependant, que j'eusse pu les mettre à fin l'un et l'autre, si le hasard ne m'avait procuré en réalité, ce que je voulais traiter d'imagination.

Un de ces jours, j'étais à l'Opéra, où toute la belle musique du Chevalier Gluck ne m'empêcha pas de beaucoup souffrir : on étouffait; car cette diable d'*Iphigénie en-Tauride* ne veut pas cesser de faire foule, toutes les fois qu'on la donne. En-vérité, messieurs les *Piccinistes* devraient bien nous laisser un-peu le champ libre : maîs, pas pour un empire ! ils veulent être là, et se tenir à l'affût, pour observer s'ils verront quelqu'un bâiller. Ils y ont perdu leur temps, et ne se découragent pas, Quant à moi, qui avais été au parterre de-bonne-heure, je tâchai de me distraire de la suffocation commençante, par une conversation un-peu animée. Elle roula d'abord sur le plaisir que j'avais de voir les Anglais bien battus ; ensuite je parlai musique ; ensuite littérature ; et cela

m'amena tout-naturellement à mes *Nouvelles*. Je citai celle de la Femme-à-l'essai, comme très-difficile à traiter dans nos mœurs. — Parbleu! m'a dit un fort bel Homme d'environ trentecinq ans, j'ai votre affaire, non pas précisément, mais à-peu-près: si vous voulez me donner rendévous au *Café-de-la-Régence*, je vous ébaucherai votre ouvrage, en vous racontant une histoire fort-extraordinaire.

Je n'eus garde d'y manquer. Mon Homme vint. Nous fimes le souper auquel *Saintfoï* donna un soir l'épithète grossière qui lui valut un coup d'épée, nous primes chacun une *bavaroise*, et mon Homme commença son Récit. J'attendais une *Femme-à-l'essai*, et ce fut un *Mari* qu'il me donna.

— Je manque aujourd'hui, pour la première fois, à souper avec une Femme très-aimable, qui est la mienne, mais lorsqu'elle saura, que c'est pour la célébrer, je suis sûr qu'elle m'excusera.

Jusqu'à l'âge de vingthuit ans, je redoutais, non le mariage, mais les Femmes. Toutes celles que j'avais connues, m'avaient épouvanté. Epouser son Egale, pensais-je, c'est se donner un Maître: Prétendre à une Femme audessus de soi, est une entreprise aussi penible qu'incertaine: mais réüssît-on, c'est se forger des chaînes encore plus pesantes : Epouser une Femme inférieure, il est presque sûr qu'on ne sera pas aimé, et qu'on aura, ou une vile Complaisante, ou peut-être même une Effrontée sans pudeur, comme j'en connais, aulieu d'une Compagne aimable —... Ces tristes réflexions m'éloignaient du mariage, et j'y avais presque renoncé, lorsque la réunion de plusieurs circonstances, me fit trouver un bonheur que je n'espérais plus.

Je dînais un-jour chés un de mes Amis marié depuis longtemps avec une fort-aimable Personne, qui ne passait que pour sa Parente. Ordinairement, lorsque je dînais dans cette maison, les Femmes étaient un-peu maltraitées par mon Ami; je ne les ménageais qu'autant que l'exigeait la politesse pour Mlle *Saintloci*, qui nous écoutait avec une angélique douceur. Mais le jour dont je parle, elle devait avoir à dîner une Mère, avec sa Demoiselle, jeune personne d'environ seize ans. Elle me prit en-particulier, avant que ces Dames arrivassent, et me pria de ménager son sexe, devant ces deux Convives, que je ne connaissais pas. Je promis de me conformer à ses vues. — Quant à M^r D'Altemont, ajouta-t-elle (c'était son Mari secret) je n'ai rien à lui dire : mais si vous ne le secondez pas, ses discours seront à peine remarqués.

Les deux Dames arrivèrent presqu'aussitôt. Je fus ébloui de la beauté de la Jeune personne, et sa première vue me fit comprendre, qu'il était inutile que Mlle Saintloci me prévînt. M^r D'Altemont ne tarda pas à traiter son sujet favori, les imperfections des Femmes. Il se donna d'autant plûs carrière, qu'il était contredit fort-vivement par la Mère de la Demoiselle. La dispute s'échauffa: M^r D'Altemont triomphait, lorsque Mme *Sainteusèbe,* mère de la jeune Beauté, s'avisa de s'enrapporter à mon sentiment. Je fus très-embarrassé de cette décision. Je regardai Mlle Saintloci en souriant. Elle me dit : — Soyez vrai, Monsieur; je ne demande pas qu'en cette occasion, vous ayiez égard à la prière que je vous ai faite avant dîner. — En ce cas, répondis-je, il faut donc parler avec toute la franchise dont je fais profession. Je pense que M^r D'Altemont a raison enpartie : Nous sommes dans un siècle, où il faudrait être un Ange pour vivre avec les Femmes, ou que les Femmes elles-mêmes fussent des

Anges, comme Mlle Saintloci. Quant à l'assertion de Mr D'Altemont que toutes les Femmes sont impérieuses et fausses. elle est certainement trop-générale, et il ne faut pas àler chercher auoin les exceptions. Cependant, j'avoûrai bonnement, que pour me marier, je voudrais avoir eu ma *Femme-à-l'essai* pour l'humeur, le caractère, es principes, fort-longtemps avant que de me lier. La raison en est, que je suis d'un caractère à être souverainement heureus, ou souverainement malheureus par le mariage. En donnant ma main, je donnerai mon cœur; je veux avoir dans mon Epouse, une Amante, une Amie, un Conseil, une Maîtresse, une Servante et une Divinité: Je veux être à son égard, un Père, un Amant, un Ami, un Epous, un Homme absolument dévoué à la servir, à l'obliger en tout : Je veux qu'il n'y ait aucune réserve entre-nous, si ce n'est quelquefois, de ma part, la réserve des peines. Je veux penser tout-haut avec elle, et qu'elle pense tout-haut avec moi; sans néanmoins jamais me permettre avec ma Femme, ce qui serait impolitesse ou grossièreté avec une autre Personne, etca. Voilà pourquoi le mariage est une chose si importante pour moi: Voilà pourquoi je ne suis pas encore marié, enfin pourquoi je ne me marierai peut-être jamais. Cependant le mariage, dans mes principes, étant un devoir, je suis fort embarrassé!

— Votre honnêteté, Monsieur, me dit Mme Sainteusèbe, est là cause de votre embarras. — Je prends à la-lettre votre compliment, Madame; c'est cela même. Je regarde comme un devoir sacré de l'Homme de se marier, et comme un devoir non-moins sacré du Mari, de rendre sa Femme heureuse : J'y consacrerai tous mes instants, et ne le fussé-je pas, je voudrais encore tâcher qu'elle le fût.

La conversation fut poussée fort-loin sur ce ton-là; au point que Mme Sainteusèbe, enchantée

de mes principes, s'informa tout-bas après le dîner de mon état et de ma fortune. Le témoignage qu'on en rendit, ayant été tel que cette Dame le souhaitait, elle trouva le moyen de me dire à l'oreille : — Venez me voir : J'aime votre philosophie : j'aimerais à vous entendre plus amplement sur les matières que vous avez traitées aujourd'hui. Je fus enchanté de cette invitation, à laquelle je me rendis deux jours après.

— Je vous attendais hier-, me dit Mme Saint-eusèbe. Son accueil fut très-obligeant; et celui de Mlle Sophie, son aimable Fille, ne le fut guère moins. Je sentis que mon cœur allait se laisser prendre, et que peut-être mes principes ne tarderaient pas à se démentir. Heureusement qu'on y mit ordre. Durant le dîner, où nous ne fumes que tous trois, cette Dame étant veuve, on remit la conversation sur mes idées relativement aux Femmes : je les détaillai plus amplement encore, n'étant plus gêné par la présence de Mr D'Altemont. J'insistai particulièrement sur l'indulgence que l'on se devait mutuellement en ménage, surtout le Mari, comme étant le plus fort, et ordinairement le plus éclairé. Je parlai ensuite, de ce que j'avais entendu, lorsque j'avais dit, que je voulais que ma Femme fut une Divinité : — Cela signifie, dis-je aux Dames, que pour être heureus en ménage, le Mari doit se plaire à parer son Epouse, à l'embellir, à l'honorer, à la louer, à la rendre respectable à tout le monde par les égards qu'il lui marque : mais tout cela sans affectation. La Femme est pour le Mari, ce que ce dernier sait la rendre lui-même : il faut que deux Epous se pénètrent d'estime l'un pour l'autre ; qu'ils s'adorent, à-cause de leur mérite ; qu'ils s'attachent à ne se montrer l'un à l'autre qu'avec des vertus les plus aimables ; la bonté, l'humanité, la générosité, la tendresse : au-lieu de suivre la conduite des Epous ordinaires, qui, dès qu'ils se sont mutuellement attrapés, semblent

se faire la nargue, et qui s'enlaidissent aux yeux l'un de l'autre le plûs qu'ils peuvent. Pour moi, si j'ai le bonheur de trouver une Femme selon mon cœur, je veux bien l'étudier avant de l'épouser; et lorsque je la connaîtrai assés parfaitement pour l'estimer, je lui livrerai au même instant, mon cœur, ma foi, ma main, mon estime, ma fortune, mon bonheur, et jusqu'à mon honneur; tout lui sera confié; mais en-même temps, comme je le disais l'autre jour, j'emploierai tous mes soins à lui rendre ce qu'elle fera pour moi. Les Epous ne sont pas assés l'un pour l'autre dans notre siècle; ce qui vient sans-doute de ce qu'ils ne s'aiment pas. Ils se sont pris, ou par intérêt, ou par une passion, qu'ils ont crue de la tendresse et de l'estime; mais qui n'était qu'une impulsion aveugle et sensuelle; et lorsqu'ils sont détrompés, il ne reste plus rien, L'estime, l'estime, voilà dans le mariage la base du bonheur; pourvu toutefois qu'elle soit accompagnée de ce goût qui donne l'appétit d'aimer. Car, permettez une comparaison, les mets que vous venez de faire servir auraient beau avoir été salutaires, si je ne les avais pas aimés, j'aurais dîné fort-mal-.

Lorsque j'eus cessé de parler, Mme Sainteusèbe me dit: — Monsieur, je désire beaucoup de vous connaître parfaitement, et d'être connue de vous: dès que nous en serons venus-là, j'aurai une proposition à vous faire, qui peut-être vous conviendra. Vos principes me plaisent : ils me plaisent infiniment. Venez nous voir le plus souvent que vous pourrez : tous les jours, s'il est possible-.

Je répondis comme je le devais à un discours aussi obligeant; et tous les jours ou dumoins presque tous les jours on me vit chés Mme Sainteusèbe. Lorsque ma liaison fut aussi parfaite qu'elle avait paru le desirer, elle me dit un jour : — La connaissance que j'ai acquise de vos sentimens, me confirme dans une idée que vous fites naître dès

le premier jour, chés Mr D'Altemont. J'ai résolu de vous confier le bonheur de ma Fille : c'est ce que j'ai de plus cher au monde : qu'en pensez-vous? — Je suis comblé, Madame, et puisque vous me parlez avec tant de franchise et de bonté, je ne vous déguiserai rien ; les sentimens que la belle Sophie m'a inspirés, m'ont fait oublier toutes les précautions, dont je vous ai quelquefois entretenue. — Si elle vous les a fait oublier, moi, Monsieur, je veux vous les rappeller. A dater d'aujourd'hui, je veux que vous viviez dans la plus grande familiarité avec Sophie ; que vous vous parliez librement ; qu'elle sache qu'elle vous est destinée, et qu'elle vous regarde comme son Mari. Je me réserve cependant quelques précautions que la prudence exige : Vous vivrez ainsi deux années ; après quoi, si vous vous convenez également, le mariage se fera. Arrangez vos affaires, pour passer ici le plus de temps possible, et pour vous y livrer à vos occupations : Il faut cela, pour remplir le but que je me propose : je laisserai Sophie absolument libre d'entrer auprès de vous, de vous interrompre, comme si elle était votre Femme : De votre côté, vous vous mettrez bien dans la tête que vous êtes déjà son Mari, et vous ne vous gênerez pas plus avec elle que si cela était. Songez à ne tromper ici, ni moi, ni Sophie, ni vous : Ce qui veut dire qu'il faut vous méfier de l'amour, qui peut vous aveugler : Ma Fille est à vous ; elle ne peut manquer d'y être. Je l'ai prévenue depuis qu'elle est raisonnable que les Hommes ne sont rien moins que parfaits ; elle ne s'attend pas à trop de votre part ; ce qui est un grand-point ! Suivez donc votre plan d'essai : donnez vous carrière : ne contraignez vos humeurs qu'autant que vous les contraindriez naturellement, si vous étiez marié. C'est la vérité, plutôt que la moralité de vos actions, qui va desormais me confirmer dans l'estime que je fais de vous-.

Ce langage singulier, auquel Mme Sainteusèbe m'avait préparé de longue main, me causa beaucoup de joie : je la remerciai tendrement, et je m'imposai la loi de remplir exactement ses intentions. Je m'établis dans la maison de ma-Maîtresse, et je m'y acquittai de mes occupations journalières, je vis Sophie à tous les instans, parce que nos appartemens étaient voisins, et qu'elle venait souvent me distraire; enfin je vécus avec elle dans la plus grande familiarité.

Le premier mois je ne pus guère faire de réflexions. Sophie m'interrompait : mais je trouvais qu'elle ne me dérangeait pas encore assés souvent. J'alais moi-même la chercher; et comme le plaisir de la voir et de l'entendre était toujours aussi vif, je n'avais aucune inégalité d'humeur : je portais toujours auprès d'elle l'agréable empreinte du plaisir. J'étais empressé, complaisant; je volais audevant de tous ses désirs, sans le vouloir : c'était pour moi un plaisir plus vif de faire ce qui lui était agréable, que si elle m'eut accordé les plus précieuses faveurs. Cette conduite me gâgna absolument son cœur; elle devint avec moi moins vive et plus tendre : de-sorte que le second mois de notre familiarité fut encore plus délicieus que le premier. Mais nos plaisirs, faibles Mortels ! sont bornés comme nos organes !

Dès le troisième mois, je sentis, mais imperceptiblement encore, que Sophie me distrayait un peu trop : je ne lui en savais pourtant pas mauvais-gré, aucontraire, mais c'était un sentiment, une perception si vous voulez, que je n'avais pas eu les deux premiers mois. Sa Mère qui nous observait exactement, à notre insu, vit ce changement léger : mais elle l'avait prévu, et elle savait qu'il était naturel; aussi ne m'en fit-elle point un crime : elle se contenta de donner à sa Fille de nouvelles instructions, relatives à cette disposition de mon cœur. On aurait dit que

cette bonne et sage Mère cherchait à faire naître les maladies du cœur, pour les guérir ensuite, et en détruire jusqu'au germe, à-peu-près comme prétendent faire les Inoculateurs.

Sophie, conduite par sa mère, me montra insensiblement plûs de fierté; elle se fit desirer, defaçon néanmoins, que lorsque nous étions ensemble, et en bonne-intelligence, elle était la même qu'auparavant. Cette conduite me ranima pour quelque temps, et je parvins au sixième mois, sans avoir éprouvé une diminution notable de tendresse par l'habitude. Il est vrai qu'il y avait dans notre essai un grand point de différence avec le mariage; je ne possédais pas; et la possession blase furieusement! mais j'avais tout le reste, c'était beaucoup!

Depuis le huitième jusqu'au dixième mois, ce fut autre chose; Sophie m'inspira de violens desirs : cette crise nouvelle indiquait une diminution considérable dans ma délicatesse : j'étais d'abord heureus par ma tendresse et la familiarité charmante de Sophie; mais ensuite cela ne me suffisait plus; je l'aimais donc moins. Ce fut la réflexion de Mme Sainteusèbe : elle s'y était encore attendue : c'était la marche naturelle : elle avait resolu de ne me donner Sophie, que lorsque toutes ces crises seraient passées, et que mon amour épuré, serait un sentiment de tendresse et d'estime, qui rechercherait les plaisirs physics comme le complément, mais non comme le but de l'amour. — Car, pensait-elle à-part, il ne s'agit pas ici, de suivre la nature, mais aucontraire de dénaturer l'amour, de le rendre factice, et tel qu'il est nécessaire de l'avoir dans le mariage indissoluble, qui n'est pas un état naturel, loin de-là! mais une situation absolument contre nature. — Vous voyez que j'avais affaire à la plus excellente des Femmes, à celle qui était le plûs en état de me conduire au bonheur avec et par sa Fille. Sophie

n'était pas de marbre : Elle m'aimait; j'étais ardent, audacieus : elle aurait peut être succombé, sans néanmoins être coupable, eu égard à la position singulière où nous étions ensemble : sa Mère s'en apperçut; elle la laissa aler jusqu'au terme de ses forces exclusivement, et vint à son secours, lorsqu'elle la vit prête à céder. Ce fut en l'avertissant qu'elle était témoin secret de tous nos entretiens. Sophie fut un-peu honteuse. Mais sa Mère l'embrassa, en lui disant : — Crois-tu donc, ma chère Enfant, que je te fisse un mérite d'être une froide statue? non, non; la vie, la douce chaleur de la vie est infiniment audessus de la langueur de l'insensibilité. J'aurais eu mauvaise opinion de toi si tu n'avais pas été tentée d'être faible. Mais, ma chère Fille, il ne faut pas succomber : les sentimens de ton Mari en souffriraient quelqu'altération. Il sera pourtant bon qu'il sache un-jour, que tu l'aimais assés tendrement pour lui tout sacrifier; que j'en ai seule empêché : ce qui lui sera révélé suivant les dispositions où il se trouvera, et s'il mérite cet aveu : ce que j'espère : car je crois le connaître parfaitement.

Sophie embrassa mille-fois une si bonne Mère, et fortifiée par ce qu'elle venait de lui dire, elle fut d'autant plus tendre avec moi, qu'elle me craignait moins. En effet, il lui devenait fort-aisé d'éloigner um triomphe de ma part, qu'il était impossible qu'elle m'accordât : un *Maman me voit,* est un furieus principe de vertu dans une Jeune fille!

Il arriva de cette conduite de Sophie, que je fus persuadé de sa tendresse pour moi, en-même-temps que j'eus de sa sagesse et de la solidité de ses principes la plus haute opinion. Une tendre estime succéda à ma première ivresse; et ce fut alors que moi-même je crus aimer Sophie véritablement et d'une manière digne d'elle.

L'intimité qui s'établit en-conséquence entre

nous-deux, fut beaucoup plus maritale, sans être moins charmante. Sophie devint plus libre avec moi, en me voyant ralentir mes attaques. Sa conduite fut véritablement celle d'une Epouse. Nous étions au commencement de la seconde année de notre épreuve. Je passai les trois premiers mois dans une situation délicieuse. Je le dis à Mme Sainteusèbe, et je la priai sérieusement d'abréger notre essaî. — Il est à peine commencé! me dit-elle; vous êtes tous-deux d'un si heureus caractère, que je n'ai encore rien vu de vous de ce que je voulais voir. Il faudrait un point, que ni la décence, ni les lois ne me permettent pas d'employer; si ce point était en usage et que les choses fussent comme elles sont, je me rendrais sur-le-champ : mais ne pouvant employer ce moyen-là, il faut le remplacer par des équivalans, qui sont beaucoup plus longs. Ainsi, prenez patience, mon Cher-.

Ce langage n'était pas obscur pour moi. J'avouerai, à ma honte, que je resolus tacitement d'employer ce moyen, qui devait abréger mon attente.

A la première entrevue que j'eus avec Sophie, j'eus soin de disposer nos alentours pour une victoire certaine. J'avais écarté tout le monde. Restait la Maman, qui sans-doute me vit faire mes petites dispositions. Pour une Prude, ou une Dévote, ç'aurait été un crime irremissible : mais les Gens sensés, et qui ont une véritable philosophie, savent distinguer entre les actions qui sont moralement mauvaises; comme l'envie de nuire; et celles qui ne sont que socialement mauvaises, comme celle que je projetais : Mme Sainteusèbe savait que les premières influent sur la conduite, sur les sentimens, et qu'elles vicient absolument et celle-là et ceux-ci, mais que les secondes, ne touchent qu'à l'écorce de l'âme, et n'en affectent pas le fond. Voila pourquoi les Moralistes, qui pour décrier ces actions conditionnellement mauvaises, enflent leur bouche de vent, et tâchent de

les faire regarder comme pires que les véritablement vicieuses, ne font que de l'eau-claire, et ne persuadent Personne, pas même Ceux qui croient penser comme eux; à tout-moment la conduite dément la prétendue opinion. Ainsi, les galanteries, les courses de la nuit, les sérénades, les danses, etc., dont les Curés-de-campagne font tant de bruit, tout-cela ne fait qu'une impression bien légère sur les Jeunes-Gens des deux-sexes, et quoique les Pasteurs aient socialement et politiquement quelque raison, la nature est la plus forte, et l'emporte toujours. Mais je disserte.

Mme Sainteusèbe ne s'embarrassa pas de mes dispositions pour attaquer sa Fille, et ne m'en voulut pas non-plûs; tout cela était naturel : et quant aux précautions que j'employais, elle savait bien que je ne pouvais prendre la plus essencielle, celle de l'écarter elle-même : Elle eut pitié de moi et parut se renfermer dans son appartement. Me voila donc tranquile de tous côtés. L'innocente Sophie vint à son ordinaire me trouver : elle entre en riant, vient droit à ma chaise, s'appuie sur le dossier, m'arrache ma plume, en disant : — Il ne faut plus travailler, mon Ami; causons, jouons. Je me retournai à-demi, je la pris dans mes bras, et la mis sur mes genous, en lui disant : — Vous viendrez donc toujours me déranger, lorsque je suis le plus occupé! vous me l'alez payer, Mademoiselle. — Et je l'embrassai tendrement plusieurs fois de suite. — Vous dire que vos caresses me font de la peine, dit Sophie, ce serait mentir, et vous ne me croiriez pas : je vois en vous le Mari que Maman me destine, et que mon cœur aurait choisî : mais vous êtes quelquefois bien-vif! et je ne voudrais pas tant de vivacité. — Non, belle Sophie, lui dis-je en me mettant à ses genous, et lui baisant les mains, non, je ne serai pas vif aujourd'hui, je ne veux être que tendre; mais bien-tendre, plus tendre que jamais. — Voilà donc

comme vous punissez, quand on vous interrompt? ah! le bon Mari que j'ai-là! je veux qu'il soit aimé comme on ne le fut jamais.- Et elle se pencha sur mon visage. Je lui pris un délicieus baiser, qu'elle me rendit, en me disant,—Mon cher *Saintpreux!* que je vous aime-.-Elle me fit asseoir à-côté d'elle sur une chaise longue, et passa un bras autour de mon cou. Un feu dévorant circulait; mes mains rendaient des étincelles, et ma bouche exhalait des flâmes. Avec la vertu d'un Ange, mes passions ainsi émues, j'aurais été audacieus. Je voulus l'être. Sophie, qui n'en put douter, à une liberté fort-décisive qui m'échappa, me repoussa légèrement, et prit un regard si majestueus, que j'en ressens encore l'impression :

— Saintpreux, me dit-elle, je vous estime trop pour vous céder : vous êtes ivre; je vous pardonne..... Je te pardonne, mon cher Mari; mais crains une resistance que tu serais desespéré d'avoir nécessitée : je ne ménagerai rien : tes fréquens écarts, toujours pardonnés, m'ont instruite dans l'art de la défense : mais, mon Ami, que je te doive ma vertu. Non, non, je ne veux point avoir d'avantage sur toi; j'abhorre tous ceux que j'aurais à tes dépens, ou qui te causeraient quelque confusion. La vertu même, la pudeur toutessentielles qu'elles sont à mon sexe, cessent d'avoir des charmes pour moi, s'il faut les défendre contre un Homme que j'aime plus que ma vie. N'es-tu pas mon guide, mon appui, Saintpreux? N'es-tu pas aussi intéressé que moi, à ce que je sois sans tache? que me demandes-tu donc? que je te donne une Epouse méprisable?... Je crois que je le serais, si une Femme méprisable pouvait te rendre heureus : mais c'est l'impossible. Revenez à vous-même, Saintpreux! vivons dans l'innocence; et si vous les connaissez, prenez les moyens qui peuvent réaliser un mariage décidé, mais que Maman a des raisons de différer. Dèsque je pourrai

combler vos desirs, sans vous avilir dans la personne de votre Epouse, sans vous rendre coupable vous-même ; vous me verrez aussi complaisante que je suis reservée. J'ai une Mère sage, elle m'instruit indirectement ; ce sont les entretiens que j'ai souvent avec elle, qui m'ont suggéré tout ce que je viens de vous dire, quoiqu'elle ne me l'ait pas dicté nommément : c'est d'elle aussi que j'apprens dès-à-présent, l'art de me conduire, lorsque je serai en ménage : Elle veut que je vous adore ; mais elle veut que femme, je sois encore fille les deux tiers du temps, et aussi reservée que je le suis à-présent même, quoique dans d'autres instans, j'aie été la plus tendre et la plus complaisante des Epouses. Mais elle ne veut pas que ce soit le caprice qui décide de mes rigueurs : elle me dit, qu'il faut refuser encore plus tendrement que je n'accorderai ; elle m'assure que c'est-là le plus difficile, et presque le plus important de mes devoirs.

En parlant ainsi, ma Sophie me tenait les deux mains. J'étais dans une situation pour laquelle il n'y a pas de termes ; si jamais je l'ai adorée, c'est en ce moment, mais les desirs étaient d'une violence extrême. — Sophie ! lui dis-je, belle Sophie, tout ce que tu me dis est dicté par la sagesse même, c'est Minerve, ou ta Mère, qui parle par ta bouche : mais, ma divine Epouse, je ne saurais commander à mon amour : il y va de ma vie ; je sens que je ne puis resister, si tu continues d'être cruelle : sauve ton Epous, chère Sophie ! Vois mon égarement, mon ivresse, ma langueur-..... Et je tombai dans ses bras ; elle m'y pressa. Ranimé par ce contact délicieus, je retrouvai des forces inconcevables. Je l'enlevai. La tendre victime ne poussait que des soupirs ; quelques mots sans suite me réprimaient cependant : Prête à succomber, elle me dit : — Mon Ami, peux-tu faire ce chagrin à Maman ! Ah ! si tu savais comme elle t'estime !..... Je

ne parle pas de moi..... je t'appartiens- ..... Ces mots prononcés avec une douceur angélique, firent sur moi une impression subite. Je m'arrêtai : je tombai aux genous de Sophie, et cachant mon visage dans mes mains : — Non, non, m'écriai-je, non, ma Sophie, je n'abuserai pas de sa confiance! non ma celeste Amie! mille fois plutôt mourir!..... Je connais mon cœur; je sens, chère Epouse, que malgré mon audace, il n'est pas coupable envers toi; mais je le serais envers ta digne Mère : plutôt mourir- !

J'achevais à-peine ces paroles, que Mme Sainteusèbe entra. Son air était demi-grave et demi-tendre. Elle tendit la main à sa Fille, qui me quitta pour aler se jeter dans ses bras Elle la caressa quelque-temps sans me parler. Mais prenant ensuite un air de dignité, elle me dit :

— L'épreuve où je viens de vous mettre, décide votre sort, Monsieur : si vous n'aviez pas eu égard à la dernière prière de ma Fille, peut-être alais-je rompre avec vous pour toujours.. Cependant j'aurais voulu connaître à fond les motifs qui vous auraient fait agir: mais quelques plaintes que j'aie à faire de votre conduite avec votre *petite Femme*, ce qui vient de terminer votre entreprise contre sa vertu, me fait tout oublier. Vous êtes vertueus. Saintpreux, mais vous avez des sens, et les passions vives : je n'ai pas prétendu donner ma Fille à un Homme extrait d'un bloc de marbre, mais j'ai prétendu avoir un Gendre vertueus. Vous l'êtes : cela me suffit. Il ne reste plus qu'une chose, c'est de savoir quel sera sur vous l'effet de l'accomplissement de tous vos desirs. Depuis quelque-temps, j'y réfléchis. Si ma Fille vous avait cédé, elle aurait manqué de vertu. Mais si. ... je..... vous la donnais, elle ne serait qu'obéissante... Alors, je verrais parfaitement ce que vous êtes, et ce que vous valez.... Ce n'est pas que je n'aie réfléchi à tous les

inconvéniens de ce parti : d'abord, je diminue réellement la valeur de ma Fille, je puis porter quelqu'atteinte à ses mœurs, comme à sa beauté : mais tout cela n'est pas à comparer aux inconveniens d'un mariage malheureus. Une Femme liée, dont un Mari est dégoûté, condamnée à mener une vie triste et languissante, ou à se jeter dans des galanteries criminelles ; une pareille Femme est un million-de-fois plus malheureuse, que ne peut l'être ma Fille, quelque chose qu'il arrive, en prenant le parti que je propose. Nous verrons, Monsieur, lorsque Sophie sera tout-à-fait votre Femme, ce que vous deviendrez : je lirai dans votre cœur mieux que vous-même, soyez-en sûr. Vous ne vous engagez à rien. Si votre *petite Femme* cesse de vous plaire, vous vous retirerez, et de tout ce que nous vous aurons donné, nous ne regretterons que notre estime, que vous n'emporterez pas avec vous.

Je fus pétrifié de ce langage inattendu. — Quoi ! Madame, vous me proposez !..... Me préserve le Ciel d'accepter jamais une offre pareille ! — Voilà bien les Hommes, ma chère Sophie (et un-peu les Femmes) ils veulent bien ravir ; ils ne veulent plus, quand on leur donne ! — Mais, Madame, la décence, la vertu, la vertu de votre adorable Fille ! — Voilà ma proposition, Monsieur, refusez, ou acceptez. Il me faut cet essai ; non pour ma Fille, mais pour vous ; et comme vos intérêts seront inséparables, je ne puis rien en rabattre : car j'aime ma Fille pardessus tout au monde. — Plus que l'honneur et la vertu ? — Eh ! sans-doute, Monsieur ! mon bonheur et ma vertu, c'est de rendre ma Fille heureuse. La refusez-vous ? — Moi ! Madame ! la refuser !.... Belle Sophie, vous êtes la moitié de mon âme, je ne puis pas plus vous quitter, que me quitter moi-même. J'en passe par tout ce que vous voulez, Madame : vous me faites la loi, puisque mon bonheur dépend de vous. —

Sophie, dit Mme Sainteusèbe à sa Fille, je vous donne à votre Mari : ne lui opposez plus rien, que ce qu'une Femme comme vous devez l'être lui opposerait : de ce moment, je ne gêne plus votre liberté : si votre Mari est un méchant-Homme, le mal ne sera pas sans remède. Je t'aime si tendrement, ma Sophie, que je te sacrifie mon honneur : on dirait dans le-monde (si par l'évènement ton Mari n'était pas ce que nous espérons) c'est la Mère qui est une malheureuse : la Fille était trop jeune pour être coupable, etca : tout le blâme tomberait sur moi. Mais j'aurais fait mon devoir, en me sacrifiant pour ma Fille. Aimable Sophie ! les Hommes sont des Tigres; voilà un des plus doux; tâche de l'apprivoiser; notre bonheur à toutes-deux en dépend-. Elle embrassa sa Fille, les larmes aux yeux, et l'arrachant, pour-ainsi-dire, de ses bras, elle la remit dans les miens, et se retira.

Nous restâmes d'abord dans le silence, Sophie et moi. Ma jeune Maîtresse tenait ses beaux yeux baissés; son visage était couvert d'une rougeur aimable, et elle semblait attendre que je parlasse. — Quelle Mère ! m'écriai-je enfin, et combien elle m'étonne ! O ma Sophie ! c'est donc moi, moi seul, qui suis le gardien de ta pudicité !.... Fille adorable ? tu verras ce que je suis pour toi : tu le verras : Oui, mon cœur tressaille, de pouvoir te donner une preuve non équivoque de mes sentimens respectueus !..., Ma Sophie ! ma chère Sophie ! tu es à moi ! quel trésor ! Viens, ma Fille, viens avec ton Père (je veux l'être jusqu'à-ce-que je sois ton Mari) : Viens, Fille adorable : ne crains plus mes caresses, elles seront celles d'un Père. O Sophie ! que tu m'es chère ! que tu m'es sacrée !... Non, je ne chercherai plus à te ravir des baisers ; non, je n'oserai plus te baiser la main : ta Mère a trouvé le secret de faire taire tous les desirs, en augmentant ma tendresse pour toi... Mais mon

Ange feignons de faire ce qu'elle a permis.... Je ne t'en dirai pas davantage, de peur de blesser ta pudeur... c'est le seul moyen d'avancer notre mariage. Oh! quand viendra cet heureus jour!...
—Mon Ami (me dit Sophie, voyant que je gardais le silence) le parti que tu prens me comble de joie. Je t'avouerai que ce discours de Maman m'avait effrayée; mais tu me rassures. Cher Ami ne te démens pas! obligée de vivre avec toi, tu me verras à tous les instans : que j'aie cette preuve de ton attachement sincère, que tu n'entreprendras jamais rien qui puisse m'humilier pour le reste de mes jours-.

Je me sentis transporté de tendresse; élevé au dessus de moi-même par ce discours de Sophie; je pris un ton de dignité, et levant les mains vers le Ciel, je lui dis : — Je vous jure Sophie, de respecter toujours votre vertu, à-présent votre pudicité; toute ma vie, même lorsque vous serez ma Femme, votre pudeur : c'est en Homme, plutôt qu'en Amant que je vous le jure; je suis votre Mari, et je veux en prendre la dignité-. La tendre Sophie me baisa une main qu'elle saisit, et je sentis qu'elle la mouillait de ses larmes. Mon cœur bondit. — Sophie! Sophie! lui dis-je; mon Ange! assez! vous m'attendrissez trop, et l'émotion ne se peut supporter-! En-effet, si mes larmes n'eussent coulé, je suffoquais. Quel moment délicieus!

Sophie en sortant de mes bras, ala auprès de sa Mère, qui avait été témoin secret de tout ce que nous avions dit. J'ai su depuis, qu'elle lui tint ce discours :

— J'ai tout vu : Félicite-moi, ma Sophie; car je crois que j'ai assuré ton bonheur : félicite ton heureuse Mère, ma chère Fille-! Je m'attendais, je l'avoue, à ce que je viens de voir ; mais ma joie n'en est pas moins vive. Tu es véritablement aimée; ces violentes secousses attachent vos âmes audelà de toute expression. Tu lui seras toujours chère, j'oserais en répondre; précisément parce-qu'il

vient d'avoir de la générosité à ton égard. Et ç'a été le but de ma démarche extraordinaire, qui sûrement ne serait pas approuvée si elle était connue : car on ne saurait pas comme je l'ai préparée, comme je l'ai amenée, et que je ne l'ai faite, que certaine du succès-(*).

Demeuré seul, je tombai dans une rêverie profonde, occasionnée par tout ce qui venait de se passer, Je brûlais d'envie de posséder Sophie : mais d'un autre côté, elle m'était trop chère pour lui ôter la plus belle fleur de la couronne de beauté. Je me confirmai dans mes résolutions, et j'imposai silence aux desirs tumultueus, qui souvent criaient très-haut, au-point que j'entendais à peine la voix de la raison. Ils la fesaient même parler quelquefois pour eux; ils sollicitaient la nature, et l'engageaient à faire cause commune. Je surmontai tout; parceque j'aimais réellement, et j'eus la satisfaction de sentir, que je ne devais la force que j'avais sur moi-même, qu'à celle de mon amour. Je vécus donc avec ma Sophie dans la plus grande intimité. Sa Mère crut, ou plutôt feignit de croire, que j'avais profité du don qu'elle m'avait fait. Comme ma conduite devint encore plus tendre qu'auparavant, elle en fut comblée, et se plaisait, me disait-elle souvent à voir sa conduite extraordinaire couronnée par le succès.

— Mais ce n'est pas encore bien là ce que je desire, me dit-elle un-jour : je voudrais vous voir dans l'opinion que vous êtes engagés par des liens indissolubles, qui ne le seraient pas, pour savoir comment vous vous en tireriez, et si votre conduite serait encore la même? — Pour celui-là,

(*) Une chose qu'on n'a jamais dite à Mr Saintpreux, et que je tiens de Mme Sainteusèbe elle-même, c'est que cette Dame n'aurait pas souffert ce qu'elle paraissait avoir presqu'ordonné. Mais comme elle aurait occasionné un choc des passions aussi fort, elle n'en aurait pas puni l'Amant de sa Fille : elle les aurait unis sur-le-champ. (Dulis).

répondis-je, c'est l'impossible. — Peut-être, reprit-elle : enfin, il faudrait ce dernier essai, pour me satisfaire entièrement.—Je le ferais volontiers, si je pouvais m'en imposer à moi-même, répondis-je.

Il ne fut plus question de cet essai. Mais au bout d'un mois environ (c'était le deuxième de mon séjour absolu chés Mme Sainteusèbe, je n'y couchais pas auparavant), elle me proposa de conclure. Je répondis à cette proposition, avec tous les transports d'un Amant qui adore sa Maitresse, qui la connaît parfaitement, et qui est sûr d'être heureus avec elle. Les préparatifs se firent : mais Mme Sainteusèbe ne voulut ni noce, ni festin, et quoique durant les quatre mois qui restaient pour compléter les deux années d'essai, elle fît pour sa Fille des dépenses considérables, néanmoins notre mariage prochain resta secret pour tout le monde. Il fut enfin célébré, un lundi 12 avril, à quatre heures du matin. Il n'y eut aucun changement dans l'emploi de la journée : à-la-vérité les Domestiques, au nombre de trois, y compris le mien, avaient assisté à la célébration; mais ils avaient ordre de garder le silence. De retour à la maison, je dis à Sophie, — Je ne sais trop ce que prétend notre Maman : croit-elle par-là me persuader un-jour que notre mariage n'est pas indissoluble? Il est fait par un Prêtre de la Paroisse; les bans ont été publiés... En tout-cas, nous sommes Epous, mon adorable Sophie, et rien ne saurait plus nous séparer que la mort-. J'usai de tous mes droits sans scrupule, et ma Sophie elle-même ne m'opposa plus d'obstacles. Notre bonheur n'eut peut-être jamais d'égal dans le monde. Je possédais Sophie, je l'adorais; j'en étais adoré : la perfection de ses appas égalait celle de son charmant caractère : point de defauts cachés, qui se découvrîssent après le mariage: elle ne s'était jamais déguisée; et ses divines

qualités lui étaient aussi naturelles que la respiration. Je m'étais aussi montré tel que j'étais, si ce n'est que j'avais un-peu contraint mon excessive tendresse; et je la contraignis même encore après le mariage; autrement l'adorable Sophie ne serait pas sortie de mes bras.

Voila comment nous vécumes durant deux nouvelles années. Mme Sainteusèbe me paraissait la plus heureuse des Mères : elle nous le disait, et son air de santé, de gaîté, nous le prouvait également. A ce terme, elle changea tout-à-coup : elle devint triste, mélancolique, rêveuse. Nous nous empressâmes autour d'elle, sans pouvoir rien obtenir. Sa tristesse influa sur nous; et quoique notre bonheur fût toujours le même, par notre mutuel attachement, nous parumes refroidis. Cette fausse apparence lui en imposa. Comme nous contraignions, sur-tout devant elle, les marques de notre tendresse, elle se crut certaine de sa diminution. D'après cette idée, elle employa son dernier moyen. Un-jour elle me fit appeler dans son appartement : — Monsieur, me dit-elle, j'ai une étrange nouvelle à vous apprendre : Je passe pour veuve; mais je ne le suis pas: mon Mari, avec lequel j'ai constamment été malheureuse, à l'exception de la première année de notre mariage, est passé aux Indes, pour s'éloigner davantage de moi. Je n'ai pas absolument ignoré la conduite qu'il y a tenue; il s'y est donné pour garson, afin de pouvoir épouser une riche Héritière. J'ai des principes differens de ceux des autres Femmes; l'envie d'augmenter la fortune de ma Fillé, ne me fera pas attaquer mon Mari et perdre des Enfans innocens : je me regarderais comme leur assacin, en tenant une pareille conduite. Je veux que le crime d'un Mari, au-fond est peut-être excusable (je puis avoir eu des torts), je veux que sa conduite demeure ensevelie dans un éternel secret : Il faut pour votre

part, que vous m'en fassiez la promesse sur votre honneur! — Je vous le jure, ma Mère. — Ce n'est pas tout : des raisons d'intérêt, peut-être ses remords, lui ont fait desirer de marier richement Sophie : Il m'a écrit. J'ai répondu, qu'elle était mariée. Sa réplique a été qu'il ferait casser le mariage : il ajoute, que depuis ma Lettre, il a appris que je l'ai fait célébrer sans avis de Parens, et que même je n'y ai appelé Personne. Voyez, Monsieur? il paraît que vous êtes un-peu refroidi pour votre Femme : évitons l'éclat, et donnons-lui satisfaction? — Sans-doute, ma Mère, que si je m'y refuse, vous ne m'y forcerez pas. — Pourquoi vous y refuser? Sophie n'a plus pour vous le charme de la nouveauté? Ah! ma Mère! que vous lisez mal dans nos cœurs et sur-tout dans le mien! Plutôt la mort, que de me séparer de ma Sophie!.... Et soyez bien-sûre qu'elle pense de même.... Notre prétendu refroidissement, n'est que le respect que nous devions à votre douleur. J'adore Sophie comme le premier jour, et je suis certain d'en être tendrement aimé. Je m'attache à elle, je ne la quitte plus d'un instant; on ne l'arrachera de mes bras, qu'en me donnant la mort. — Prenez du temps pour faire vos réflexions : voyez si quelqu'autre Objet ne vous plaîrait pas davantage? vous n'avez point encore d'Enfans; ainsi... — Je n'ai point de réflexions à faire; je vous ai dit, ma Mère, ce que je penserai toute ma vie-.

Elle fit appeler sa Fille, et lui tint le même langage qu'à moi, à-peu-près, si ce n'est qu'elle ne lui parla pas de la bigamie de son Père. Sophie se jeta dans mes bras, et peu s'en-falut qu'elle ne s'évanouît. Sa Mère, qui l'adorait, fut obligée de la rassurer.

Elle nous dit ensuite, qu'elle prendrait en tout notre défense, puisque nous nous aimions : mais que notre mariage ne tenait à rien, et que nous

pouvions nous regarder comme étant maîtres de nous séparer, dès que nous le jugerions à-propos. Elle nous fit voir les Lettres de son Mari, et le brouillon des réponses qu'elle y avait faites; enfin elle nous donna toutes les preuves possibles de l'existence et des dispositions de M^r^ de-Sainteusèbe.

Elle nous a laissé dix ans dans cette situation; nous répétant à chaque fois que nous l'interrogions : — Vous êtes les Maîtres de vous séparer : mon Mari est toujours dans les mêmes dispositions : certainement, je ne vous ôterai pas cette liberté, puisque le hazard vous l'a donnée. La naissance de quatre Enfans, qui tous existent, ne la fit pas changer de conduite ni de langage.

Enfin, l'année dernière, elle apprit la nouvelle de la mort de son Mari. Elle nous fit venir tous-deux devant elle, Sophie et moi. — Mes Enfans, nous dit-elle, votre mariage est enfin indissoluble, et il l'est devenu à l'instant où j'ai le bonheur d'être assurée de votre caractère, mon Gendre, et même de celui de ma Fille. Je n'ai rien aimé à l'égal de ma Sophie : elle a été tout pour moi; j'aurais tout sacrifié pour faire son bonheur, comme j'y ai tout employé. Mes chers Enfans, mon Mari est mort : prenons le deuil : c'est le Père de Sophie : d'ailleurs je ne l'ai jamais haï, malgré ses torts : pouvais-je haïr celui qui m'a rendue mère de Sophie, ma joie, ma gloire, ma félicité! Il n'y eut jamais de Fille comme elle, mon cher Gendre; plus tendre, plus soumise, plus dévouée à toutes mes volontés.... — Ah! ma chère Maman, interrompit Sophie, il n'y avait pas grand mérite de ma part; je savais que vous ne vouliez que mon bonheur; et vous l'avez fait, chère Maman. — Je vous disais qu'il n'y eut jamais de meilleure Fille que la mienne; je ne crois pas qu'il y ait de meilleure épouse, de plus tendre Mère; vous pouvez me démentir, mon cher Saintpreux?

(Je ne lui répondis qu'en pressant contre mon cœur ma Femme et mes Enfans, qui étaient avec nous.) — Cette réponse me satisfait; c'est un charmant langage, que celui des caresses! Je vous dirai que le Père de Sophie, dans une Lettre que voici, met sá seconde Femme et ses Enfans à la merci de sa Femme, de sa Fille et de son Gendre, dont il reconnaît le mariage : et pour nous laisser une marque de sa bonne-volonté, il nous donne une somme considérable, de sixcents mille livres, qui est environ la moitié de sa fortune personnelle, indépendamment de celle de sa Femme. J'ai accepté pour moi et pour vous : cependant, à-présent qu'il n'est plus, je désirerais que nous consolassions cette Veuve non-coupable, et ces pauvres Enfans, en leur donnant, par un écrit signé de nous-trois, des assurances de notre bonne-volonté. — De tout mon cœur! m'écriai-je-. Sophie en dit autant, et l'écrit fut signé : il partit le même jour.

— Alez, mes enfans, reprit Mme Sainteusèbe, et lorsque je ne serai plus, rappelez-vous mon souvenir, en vous disant l'Un à l'Autre : nous avions une Mère, qui n'était heureuse que de notre félicité, et qui prit pour la faire, des moyens inconnus, mais efficaces-..... Nous lui baisames la main, et nous nous retirames pénétrés.

Elle est morte il y a trois mois cette excellente Femme. Nous avons trouvé dans ses papiers, un écrit assez curieus, dont je vais vous faire la lecture :

« Je n'ai qu'une Fille, fruit unique d'un ma-
« riage malheureus : Elle évitera mon sort, si je
« puis; au moins, n'y épargnerai-je rien; me
« proposant à cet effet, de fouler aux pieds tous
« les préjugés. Le plus grand des maux, c'est le

« mariage, lorsqu'il a enchaîné deux Etres qui se « haïssent, et veulent se fuir : tous les autres « maux ne sont pas comparables à celui-là ; je le « sais par expérience, et mon infortuné Mari doit « le savoir encore mieux, puisqu'il me haît, et « que je ne le hais point. Je ne veux lier ma « Sophie qu'à coup-sûr . Elle perdra tout ce « qu'elle pourra perdre, hors sa liberté. Je sais « bien que si je consultais quelqu'un là-dessus, « on me désapprouverait, on me traiterait de « Folle, et peut être même aurait-on recours à « l'Autorité, pour m'empêcher de travailler au « bonheur de ma Fille : Aussi ne m'ouvrirai-je « absolument à Personne : ce qui bien me fâche ! « attendu que lorsqu'on agit de sa tête, on fait « ordinairement toujours quelque bévue : Mais « pourvu que je ne fasse pas la bévue essencielle « de rendre ma Fille malheureuse, je me conso- « lerai de toutes les autres.

« Mon dessein est de voir parmi nos connais- « sances, si je découvrirai l'Homme qu'il me « faut. Je veux qu'il soit aimable de figure : un « Laid a rarement une belle âme : J'examinerai « sur-tout ses yeux : c'est l'organe de l'esprit et « du cœur, que l'œil : Je ne m'y suis pas trom- « pée à mon Mari, toute-jeune que j'étais : Mon « Mari est bon, mais il est inconstant et léger, et « je vis tout cela dans ses yeux : mais je me « croyais assés de charmes pour le captiver tou- « jours : c'est l'erreur commune à presque toutes « les Filles à marier, même aux Laides, tant la « présomption est une passion naturelle, hélas ! « c'est un adoucissement que la bienfesante Na- « ture donne à chacun de nous, plutôt qu'un « vice ; si nous nous trouvions souvent ce que « les Autres nous trouvent, ne serions-nous « pas trop-malheureus ? Je veux encore que « l'Homme que je choisirai, soit aimable, pour « satisfaire les sens de ma Sophie. Comme je

« n'aurai que peu d'égard à la fortune, ma Fille « étant riche, il me sera bien-permis d'insister « sur les qualités et les dons naturels. D'ailleurs, « la figure, la forme, la tâille, l'agrément réels « dans les traits et dans l'esprit, sont une sorte « de patrimoine à laisser à la Postérité, qui n'est « pas d'une petite considération. Mon Mari était « beau : Sophie lui ressemble, avec un petit mê- « lange de mes traits; ce qui en fait une char- « mante Enfant : N'est-il pas plus agréable pour « moi, et pour elle, d'avoir cette aimable figure, « cette douceur touchante dans les yeux, cette « mignardise dans le rire, que si elle ressemblait « aux Enfans de Mr A····-Du-P**, qui m'avait « d'abord demandée en mariage? En vérité, je « préfère mon malheur actuel, avec la figure de « ma Fille, telle qu'elle l'a, au bonheur même « avec A···-Du-P**. Cependant, il faut bien-pren- « dre-garde aux mœurs! un Beau, ou une Belle, « qui sont vicieus, et se livrent à leur passion « avec des dispositions libertines, effrenées, ont « des Enfans qui portent sur leur visage, l'ex- « pression de ce desordre de l'âme d'un ou des « deux Auteurs de leurs jours; et ce desordre « produit à nos yeux dans les traits, ce que nous « nommons la laideur : tout ce qu'il y a de laid « dans l'espèce-humaine vient de là : c'est ce qui « fait qu'ordinairement les Nations sauvages mé- « chantes et cruelles sont laides; et qu'au con- « traire les Nations douces, innocentes, ayant des « mœurs pures, sont belles. Il faudra donc que je « fasse encore plus attention aux mœurs qu'à la « figure : car je suis sûre que si j'avais eu Sophie « après les desordres de mon Mari, elle serait ou « laide, ou beaucoup-moins jolie qu'elle ne l'est.

« Je veux aussi que ce soit un Homme, par la « force et la dignité des sentimens, et non un « efféminé, un dameret. Car je veux qu'il soit « maître, sans que ma Fille soit esclave. Je veux

« qu'il soit d'un tempérament vigoureus, par bien « des raisons : la santé, la force, sont les plus « belles roses du jardin de beauté; ensuite les « Enfans en valent-mieux : à-la-vérité la Femme « d'un Mari vigoureus a des grossesses plus péni- « bles, l'Etre vivace qu'elle porte l'épuisant da- « vantage, que si elle avait un Mari plus faible « qu'elle : mais c'est un inconvénient dont la « Mère est bien aise un-jour : Enfin un Mari vi- « goureus est plus aimé de sa Femme; il lui suffit; « il la rend plus heureuse, et lui inspire une sorte « de mépris pour l'hommage des autres Hommes.

« Lorsque j'aurai trouvé l'Homme que je veus, « je ne lui donnerai pas ma Fille sur-le-champ. « Je ferai des essais. Mais, outre que j'ai formé « ma Fille pour qu'elle puisse les supporter sans « danger, c'est que je ne l'abandonnerai pas d'un « instant. Aureste, j'aimerais mieux que Sophie « trompée, de la manière que je l'entens, et d'a- « près un essai, fît un Enfant sans être mariée, « que de la voir malheureuse sans remède avec « un Mari. Cela est contraire aux mœurs, dira- « t-on! Moi, je n'ai qu'un principe en morale, « c'est qu'elle nous doit rendre heureus : On n'est « heureus que par la vertu : je le sais : aussi ma « Sophie n'en manquera-t-elle jamais, et si elle « était victime des circonstances, ce serait un « malheur, toujours moindre que celui que je « veux éviter. J'ai ouï-dire, ou je l'ai lu, qu'il y « avait un pays en Afrique, dont la Reine essayait « les plus beaux Jeunes-gens de son Royaume, « avant que de se donner un Mari : Je n'approuve « pas cela : d'abord parce-qu'on n'a que le physic « en vue par cet usage afriquain; ensuite, parce « que rien n'est plus aisé que d'abuser de ce « moyen. Je suis bien éloignée de rien concevoir « qui approche de cela : mon essai ne sera que « pour les mœurs, le caractère. Je voudrais voir « aussi, néanmoins, si l'Homme à qui tout serait

« permis, userait de cette permission : s'il en était « tenté, certainement je ne le permettrais pas, et « je viendrais au secours de ma Fille. Mais mon « but le plus sûr à atteindre, c'est que la conduite « que je veux observer, tiendra l'amour de mon « Gendre en haleine, par toutes mes singularités, « et que je rendrai ma Fille heureuse par le ma- « riage, ce grand ennemi du bonheur ».

Il y avait ensuite une apostille.

« J'ai le bonheur d'avoir réussi : j'ai trouvé « l'Homme que je cherchais : ma conduite a été « celle que contient cet écrit, et tout va bien. Ce « 28 septembre 1779 ».

— Voila, continua le Narrateur, une Histoire bien-réelle; et comme c'est la mienne, je consens que vous en fassiez usage : à condition néanmoins, que vous substituerez les noms que voici, aux véritables dont je viens de me servir-.

Les noms qu'il me donna sont les mêmes qui sont employés.

P.-S. M. De-Saintpreux, ayant lu cette *Nouvelle*, lorsque la ***première édition*** a paru, il a prié l'Editeur d'ajouter à la *seconde,* les détails suivans :

« Nous avons fait venir des Indes, les Enfans « du Père de Sophie, pour leur donner une édu- « cation française, et qu'ils se sentent de leur ori- « gine. Ces jeunes Asiatiques ont tous les préju- « gés de leur Pays, au sujet des Femmes : leurs « raisonnemens et leur manière de voir nous « amusent infiniment. Un-jour l'Aîné d'entr'eux « disait à ma Fille aînée dans un français barbare :

« — Si j'étais le mari toi, moi te faire la grâce
« te pas donner une Sœur; te pas empêcher rire,
« causer, sortir au jardin, et voir les Oiseaux,
« même chanter fort, quand Homme te pouvoir
« entendre : et si moi beaucoup pourtant jalous
« toi. — Je ne saurais être votre Femme, mon
« Oncle! — Oh! que le pouvoir! Toi jolie, moi
« amoureus; toi le pouvoir, et moi le vouloir
« bien : c'est une beaucoup belle action épouser
« Parente, ou Sœur! — Non, pas ici, mon Oncle!
« — Ah! ici, tout mal, tout mal! mon Père mal
« avoir épousé ma Mère : et si pas ne l'avoir
« épousée, moi, mes Frères n'être pas venus au
« soleil, etca. »

Nous sommes riches; peut-être ferons-nous ce mariage, lorsque le jeune Indien sera plus formé. C'est à quoi je m'applique. Ce mariage d'ailleurs, comblerait de joie le Père de Sophie, s'il vivait, et nous voulons porter la piété filiale envers lui audelà du tombeau : ce motif sera le seul qui me déterminera.

LE JOLI PIÉD.

Dans une maison de Paris, dont une Nouvelle précédente a fait l'histoire, il y avait une Jeune-personne de la plus aimable figure : C'était Mlle *Victoire De-la-Grange*. Elle avait seize ans, lorsqu'elle fit naître une passion aussi singulière que violente.

Un Jeune-inconnu, qui n'était pas de la Société qu'on admettait dans la maison, s'éprit pour Victoire, sans la connaître, et presque sans l'avoir vue. Il se nommait *De-Saintepallaie :* C'était un jeune Savant, plein de connaissances et de mérite, vivant seul et concentré, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, et se promenant presque toujours seul les soirs, après avoir donné la journée à l'étude. Saintepallaie avait des mœurs pures, avec des sens neufs et pleins d'énergie : il aimait beaucoup les Femmes ; mais il les craignait et les fuyait, autant faute d'usage, que par sagesse. Il n'y avait peut-être pas d'Homme au monde sur qui la beauté fît une impression plus vive ; une belle Femme le ravissait ; mais il réfléchissait ensuite aux inconvéniens de l'amour et d'une liaison ; il trouvait la force de fuir, sans-doute, parce-qu'il n'avait pas encore rencontré la Femme qui devait le subjuguer.

Saintepallaie avait un goût particulier, et tous les charmes ne fesaient pas sur lui une égale impression : une jolie figure, et par-tout, hors en Espagne, une belle gorge a son prix : une taille suelte et légère, une belle main flattait son goût : mais le charme auquel il était le plus sensible, celui qui lui causait ce frémissement involontaire et délicieus qui remue toutes les fibres, c'était un joli piéd : rien dans la nature ne lui paraissait audessus de ce charme séduisant, qui semble en-effet annoncer la délicatesse et la perfection de tous les autres appas. D'ailleurs, ce goût n'était pas dans le jeune De-Saintepallaie un effet du raisonnement ; c'était un instinct qui s'était manifesté dès son enfance : il ne pouvait, sans tressaillir, apercevoir une jolie chaussure de femme ; lorsqu'il en-rencontrait Quelques-unes qui n'étaient pas jolies, mais chaussées avec goût, il semblait que ce charme seul les rendît aimables.

Un-soir d'été, il passait dans la rue *Dauphine* : une jolie Marchande, dont le piéd était mignon, et qui le savait à-merveille, était assise sur sa porte les jambes croisées et découvertes jusqu'audessus de la cheville : elle montrait ainsi le bas d'une jambe fine, terminée par un piéd chaussé en blanc, mais si petit, si bien-fait, si propre, que les Plus-indifférens ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Saintepallaie en la voyant, resta immobile de surprise et d'émotion : cependant la réflexion l'ayant rendu honteus, il continua sa route : il ne fut pas à six maisons, qu'il revint : il repassa dela-sorte, tant que le joli-piéd fut visible. La Marchande rentra, et le joli-piéd disparut : mais Saintepallaie en avait été trop-frappé pour l'oublier ; il revint tous les soirs, jusqu'à ce qu'un autre Objet plus charmant encore l'attirât.

Un-autre-jour, sur les onze heures, il passait par la rue *Saintdenis* : une jeune Dame qui sortait de chés elle pour aler à l'église du *Sépulcre,* parut

jolie à Saintepallaie : après un coup-d'œil rapide donné au minois le plus séduisant, le Jeune-homme chercha des yeux l'appas favori. La nature s'était épuisée en faveur de Mme Lev** : dans une jolie mule brodée en argent, était un petit piéd qui paraissait celui d'une Poupée : Celle à laquelle il appartenait avait une marche légère et voluptueuse : Saintepallaie ébloui, enchanté, ravi, suivit la Déesse; il ne put l'abandonner, mais enfin elle rentra chés elle. Il remarqua sa demeure, et ne manqua pas de revenir tous les jours pour voir ce piéd vainqueur. Enchanté, sans être amoureus, il fit une pièce de vers que je n'ai pu me procurer; c'était une jolie Parodie d'une ancienne Epître de M^{r} *D'Arnauld au C. de M.*, qu'il envoya sans se nommer. Cette Epître fut mal-reçue de la part d'un Inconnu; et Saintepallaie se sentit un-peu refroidi.

Une-autre-fois ayant affaire pour une commission fort de son goût, chés un Cordonnier de la rue des Vieuxaugustins, il y vit une chaussure si agréable, si bien-faite, qu'il s'informa pour qui elle était? On lui répondit que c'était pour la Marquise *de-M-gni*. Saintepallaie n'eut pas repos qu'il n'eût vu cette Dame : il la trouva charmante, mais elle était mariée, et le Jeune-homme naturellement vertueus, ne voulait s'attacher qu'à une Personne qu'il pût épouser. Cependant par une petite faiblesse humaine, il revint prier le Cordonnier de lui faire un plaisir; c'était de rendre la chaussure à la belle Dame, et de la rapporter après qu'elle l'aurait essayée, sous prétexte de quelque-chose à y faire : Saintepallaie l'accompagna en garson, pour être sûr de l'inauguration de la jolie chaussure; il la paya ensuite généreusement, et le Cordonnier en refit une pareille. Saintepallaie conserva précieusement ces reliques.

Un-soir, passant dans la rue de l'*Arbresec*, il aperçut une jeune et jolie Personne, à-peu-près

dans la situation de la Marchande de la rue *Dauphine*. C'était une mule qu'elle avait, et son joli piéd passait absolument en-dehors. Saintepallaie s'arrêta sur la porte d'à côté, sans être vu : aubout de quelques minutes de contemplation, il passa pour voir la Jolie-personne : elle sommeillait nonchalemment étendue sur sa chaise. Pour-le-coup, il fut tenté de s'emparer du séduisant bijou qui s'offrait à sa vue : il avança la main adroitement, et tira la mule du joli-piéd ; il serra aussitôt ce trésor, et s'éloigna de quelques pas. La Belle s'éveilla : elle chercha du piéd la mule qui lui manquait, et ne la trouvant pas, elle fit un petit cri de surprise et d'effroi. Elle appela sa Maman. — Qu'est-ce ?... — On m'a pris... — Quoi ? — Ma mule. — Qui ? — Je ne sais. — A votre piéd ? — Eh-oui, Maman ! — Voilà une grande insolence-! La Maman gronda sa Fille, parce-qu'enfin il falait bien gronder Quelqu'un. Le lendemain, Saintepallaie repassa dans la journée pour voir la Belle : il la trouva charmante. — Si je l'épousais ? pensa-t-il : je ferais son bonheur, à ce qu'il me semble, en-fesant le mien ? Elle me paraît bien-élevée quoique d'une condition commune ; elle est paîtrie de grâces. Voyons cela... Il réfléchit en-effet tout le jour. Le soir, à la même heure que la veille, il revint dans le quartier, et s'approcha de la porte de la jeune Beauté. Elle y vint un instant après, et s'assit, dans la même attitude que la veille. — Mettez-vous là, Julien, dit-elle à un Garson-de-boutique ; nous verrons s'il reviendra-. Saintepallaie qui s'était caché dans l'alée voisine, entendait ce discours. Aubout d'un moment, Mr Julien répondit : — Ce ne peut être qu'un Rival, Mademoiselle Agathe : je ne trouve pas mauvais qu'on vous aime ; vous êtes si aimable, qu'on ne saurait s'en-empêcher ; mais je tremble que Celui qui vous a pris votre mule, n'ait été encouragé... — Vous êtes un Visionnaire, un Jalous ;

quand je vous dis que je ne le connais pas, et que je ne l'ai jamais vu!..... Je dormais à-demi : j'ai bien-senti quelque-chose ; mais je n'alais pas imaginer..... — Il falait donc crier tout-de-suite ! — Que savais-je moi? J'ai d'abord pensé que c'était le Voisin. — Ah! voila ce que c'est! — Que voulez-vous dire? vous cherchez à vous faire haïr, Monsieur Julien! — Promettez-moi de n'aimer jamais que moi! — — Je vous l'ai promis cent-fois, et cela ne sert de rien! — C'est que vous êtes si jolie, que rien ne me rassure tout-à-fait. — Eh-bien, je vous assure que je vous préférerais à un Prince : Etes-vous content? — Oui, oui, belle Agathe! — Ah! que je voudrais r'avoir..... Je saurai si c'est le Voisin..... — Non, je vous en-assure; c'est un Inconnu-.

En cet endroit de l'entretien, Saintepallaie sortit de l'alée, et s'approcha des deux Amans : — Je ne veux pas troubler votre mutuelle tendresse, leur dit-il : c'est moi qui ai fait le petit larcin qui donne de la jalousie à Mr Julien; je lui remets ce bijou, belle Agathe. Si je n'avais pas appris votre amour, soyez persuadée que jamais je n'eusse renoncé aux sentimens que vous m'avez inspirés. Mais je me retire : ne soyez plus jalous, monsr Julien; je n'ai jamais parlé à Mademoiselle, qu'en ce moment. Je vous salue, et vous souhaite à tous-deux le bonheur-! Il se retira, sans que les deux Amans eussent la force de lui dire une parole. Aubout de quelques minutes, Julien inquiet, ala voir dans l'alée, et n'y trouvant personne, il enferma la porte, et revint auprès de sa Maîtresse. Saintepallaie, qui avait prévu sa démarche, s'était caché : il rouvrit la porte dès que Julien fut sorti. — C'est un fort aimable Jeune-homme! disait Agathe. — Oui : mais il est bien hardi! — Vous devez être content! ce n'est pas le Voisin. — Je crois que j'aimerais mieux que ce fût lui...... Dieu veuille que Celui-ci ne revienne plus! — Ne

craignez rien, Mons[r] Julien : je vous répète que je vous préférerais à un Prince. — Je compte sur votre parole, Mademoiselle ; car vous m'êtes si chère, que j'en-mourrais, s'il falait renoncer à vous. — Il était dans l'alée..... Il nous a donc entendus ! — C'est un fin-matois ! — Mais il faudra prendre-garde comme nous parlerons à-présent ! — Ah ! j'y aurai l'œil, à l'alée traîtresse !..... C'est de-là qu'il vous guettait hier, tenez ! En ce moment, on apela Julien. Saintepallaie, voyant Agathe seule, se rapprocha doucement : — L'aimez-vous, lui dit-il ! — Oui, Monsieur. — En ce cas, belle Agathe, vous ne me verrez plus ; je respecte vos sentimens. Adieu, Mademoiselle. Il lui baisa la main, et partit. Il y a beaucoup d'apparence qu'avec un-peu d'opiniâtreté, il l'aurait emporté sur Julien, sans être Prince : mais il avait des principes. Il se priva du plaisir de revoir cette Jolie-personne, afin de ne pas avoir à se reprocher la mort du pauvre Julien, qui paraissait un bon-garson, et d'avoir rendu parjure une amante aussi tendre qu'Agathe. Il se félicita bientôt de n'avoir pas suivi cette intrigue, qui n'aurait pu que nuire à sa fortune.

Un jour qu'il se promenait sur le *Boulevard-du-Temple*, il aperçut dans un jardin une Jeune-personne ravissante ; la délicatesse de ses traits, l'élégance de sa tâille, marquée par une robe à-la-lévite, et sur-tout la perfection du charme favori de Saintepallaie le ravirent d'admiration. Son cœur fut ici plus intéressé que ses sens : il ne pouvait s'éloigner ; il n'osait fixer la Jeune-beauté ; il ne la regardait qu'à-la-dérobée. Après avoir fait quelques tours dans les alées, elle vint dans la barrière qui régnait devant le jardin. Elle s'assit, et posa son joli-piéd sur une chaise, desorte qu'on le voyait en entier. Rien de si charmant dans la nature, par sa petitesse, par la grâce et l'élégance de la chaussure : c'était un soulier de couleur

puce, brodé et garni d'un cordonnet en argent sur les coutures; le talon mince était assés-haut, mais placé de manière qu'il ne faisait pas refouler le piéd; la forme par-devant était la plus mignonne qu'on puisse voir. Saintepallaie était hors de lui-même : il ala et revint cent-fois sur ses pas, pour jeter à-la-dérobée un coup-d'œil sur le joli-piéd : quelquefois il levait les yeux plus-haut pour admirer la figure ravissante de Celle qui possédait cet appas vainqueur. *Victoire De-la-Grange* (on est prévenu sur cette Jeune-personne), se mit à lire : l'attention qu'elle donnait à son Livre, favorisa Saintepallaie : si par-hasard dans ses différentes attitudes, elle venait à dérober son piéd aux avides regards de son Adorateur, il lui semblait que la nature se couvrait d'un nuage, et perdait tout son éclat : le remontrait-elle, tout paraissait ranimé par ce charme puissant. Saintepallaie resta dans l'admiration jusqu'à l'instant où Victoire fut abordée par sa Belle-mère, son Frère, et ses trois Sœurs. Elle se leva pour-lors, et vint avec sa Compagnie faire quelques tours sur le boulevard. Le Jeune-homme la suivit pas-à-pas, et ne perdit aucun de ses mouvemens. On rentra : et l'amoureus Saintepallaie sentit, à l'émotion de son cœur, que ce n'était pas un simple goût, mais l'amour même que venait de lui inspirer la Belle-au-joli-piéd.

Depuis ce moment, tous les autres Objets de son admiration ne furent plus rien : la Belle du boulevard les eclipsait tous....... Mais comment se procurer une entrée auprès d'elle, ou chés ses Parens! Il ne connaissait Personne qui fût en relation avec eux; et le nom de Mr De-la-Grange, qu'il se fit dire, ne l'avança guère. En-attendant, il revenait tous les jours, et il avait souvent le plaisir de voir l'Objet de son enthousiasme. A chaque-fois sa passion prenait de nouvelles forces, et aubout de six semaines, elle était portée au point de troubler sa tranquilité. Enfin, il fut

aperçu de Victoire; elle lui trouva un air qui lui convenait, et sans le connaître encore, elle fut flattée de son attention : elle le fit remarquer le lendemain à sa Bellemère, comme un Jeune-homme qui la regardait sans-cesse, et qui se promenait tous les jours devant leur maison. Mme De-la-Grange parut ne pas faire attention à ce que lui disait sa Bellefille : mais elle rentra aussitôt, et chargea un vieux Domestique de confiance, de savoir qui était ce Jeune-homme qu'elle lui montra. Le Domestique suivit De-Saintepallaie pas-à-pas, observa toutes ses démarches, le vit rentrer chés lui, s'informa de son nom, de sa condition, de sa fortune, de ses mœurs, et revint bien-instruit, rendre compte de tout cela à sa Maîtresse.

Le lendemain, Saintepallaie parut à l'heure accoutumée. Victoire était seule dans le jardin (elle y venait un-peu plus régulièrement, sans y penser sans-doute). Dès qu'elle l'aperçut, elle s'approcha sans affectation, entra dans la barrière, et l'examina autant qu'il lui fut possible : il semblait qu'il l'intéressât. En effet, Saintepallaie ne la regardait qu'avec une admiration si vive, qu'elle animait tous les traits de son visage, et sur-tout ses yeux : ce que Victoire avait souvent occasion de remarquer, parce-que le Jeune-homme portant sans-cesse les yeux sur son joli-pied, elle avait des intervales pour le regarder à son aise. Elle ala ensuite trouver Mme De-la-Grange, pour l'avertir que l'Inconnu était sur le boulevard. — Mais, Maman, j'ai fait un singulière remarque; il ne regarde que mes piéds! — Cela est singulier, en-effet! Voyons!..... Elle vint dans la barrière avec sa Bellefille, et elle eut occasion de faire la même remarque. Elles rentrèrent ensuite dans le jardin, où Mme De-la-Grange, prenant un air enjoué, elle dit à Victoire : Ce Jeune-homme s'appelle Mr De-Saintepallaie; il est riche, maître de lui-même; il possède une charge honorable qu'il remplit

dignement ; il a des mœurs sans reproches : s'il t'aime, il faut l'attendre venir. — Ah ! Maman, vous le connaissez ! — Je sais tout ce que je te viens de dire ; mais restons-en-là-. — Vous avez raison ! Il serait peu-décent que je m'occupasse d'un Inconnu-. Cependant, depuis cet entretien, Victoire fit encore plus d'attention qu'auparavant à son Admirateur : et de son côté, Mme De-la-Grange continua de s'instruire de toutes ses démarches.

Ce fut dans ces circonstances, qui durèrent environ trois mois, qu'arriva ce que je vais raconter dans un-moment. Depuis quelque temps, Victoire s'apercevait que son Cordonnier se surpassait pour l'élégance et la richesse dans ses chaussures ; elle en-était surprise : une autre remarque qu'elle fit encore, c'est qu'elle en avait plus souvent des neuves qu'à-l'ordinaire, sans que néanmoins on payât davantage. Elle fit part de ces remarques à sa Bellemère, qui sourit. — Nous verrons cela-, dit-elle...... Hortense (on se rappelle que c'est le nom de la Bellemère), fit venir le Cordonnier de la maison (c'était celui de la rue des *Vieuxaugustins,* dont il a été question) ; mais ce fut en-particulier qu'elle lui parla : elle exigea de lui qu'il lui avouât la vérité. — Il est vrai, Madame, répondit cet Homme, que je fournis plûs de chaussures qu'on ne m'en commande chés vous : un jeune Monsieur, fort-aimable, qui m'a assuré qu'il espérait épouser Mlle De-la-Grange l'aînée, m'en-prescrit la forme, la couleur, et me les paie. — Mais vous avez donc Quelqu'un ici d'intelligence avec vous ? — Comme il n'y a pas de mal à cela, Madame, j'ai fait entendre à Mlle *Marguerite* (la femme-de-chambre), qu'elle pouvait m'obliger, et me faire gâgner, sans nuire à Personne ; qu'il ne s'agissait que de changer les chaussures que Mademoiselle avait déja mises, pour d'autres toutes-neuves, Elle n'á pas vu non-plûs de mal,

à cela, et elle l'a fait pour m'obliger. — Sans intérêt? — Oui, Madame, sans aucun intérêt; elle me rendait celles qu'elle ôtait, et moi je les remettais à ce généreus Monsieur. Oh ! si vous voyiez chés lui, Madame! il a rangé sur des rayons tout ce qu'a porté Mademoiselle; cela est couvert d'une gaze comme celle qu'on met sur les pendules, de-peur que la poussière ne les gâte; et il regarde tout-cela avec un respect qui m'a touché, moi, Madame-. Hortense instruite, renvoya le Cordonnier, en lui défendant de rien dire à sa Fille, ni même à la Femme-de-chambre. Elle n'ajouta rien sur la continuation de son travail; ce qui fit qu'il se comporta comme à-l'ordinaire sans en parler à Saintepallaie, de peur qu'il ne blamât son peu de fermeté.

Cependant Victoire, de son côté, apporta tant d'attention à ses chaussures, que si elle ne put empêcher l'introduction des nouvelles, aumoins fit-elle en sorte qu'on ne put lui reprendre celles qui lui avaient déjà servi. Saintepallaie avait fait faire une paire de souliers d'un joli goût; ils étaient rose-moirés, à talon vert, ainsi que les languettes et richement brodés : il fit porter cette chaussure à Mlle De-la-Grange, espérant de la r'avoir bientôt, et il vint en-admirer l'effet le lendemain. Effectivement, Victoire qui avait trouvé ces souliers du meilleur goût, n'avait pas manqué de les mettre : il semblait qu'ils rendissent son pied encore plus mignon. Mais lorsque Saintepallaie voulut les r'avoir, on lui dit qu'il n'était plus possible; que la Jeune-demoiselle enfermait ses chaussures. Le jeune Amant ne fut que plus enflâmé par ces difficultés; il promit une récompense au Cordonnier, s'il pouvait parvenir à changer la dernière paire qu'il avait livrée. Tout fut inutile; Marguerite perdit ses peines et de Saintepallaie, bien fâché de ce contre-temps, qui dérangeait la suite de sa collection, ne sut comment faire pour s'emparer

d'un trésor, auquel le piéd de l'objet de ses adorations donnait tant de prix.

Il se promena plusieurs jours sur le boulevard, sans voir à Victoire les charmans souliers. Enfin, le quatrième ou cinquième jour, elle les avait pour la seconde-fois : nouveaux desirs de la part de Saintepallaie, qui furent satisfaits en-partie.

Victoire vint s'asseoir dans la barrière ; c'était sur les sept heures, au mois de septembre, et elle appuya son piéd sur la traverse : Saintepallaie prit son plan d'après cette attitude : il se baissa, caché par un arbre : — Amour ! dit-il, permets ce larcin- ! et saisissant un des souliers par le talon, il parvint sans effort à lui faire quitter le joli-piéd qu'il ornait. Victoire fit un petit cri, croyant d'abord que c'était un Poliçon qui lui jouait ce tour pour avoir une très belle boucle à-pierre : mais ayant aperçu son Admirateur, qui se retirait à pas précipités, elle lui en-voulut un-peu de son inconsidération, sans pourtant être absolument en-colère : elle ala, en boîtant, conter cette nouvelle singularité à Mme De-la-Grange, qui en-parut fort-surprise. D'un autre côté, le vieux Domestique chargé d'observer Saintepallaie, lui avait vu faire son coup ; il le joignit aubout de la rue *du-Temple*, où il lui dit : — Monsieur, je vous prie de me dire ce que vous voulez faire du soulier de notre Demoiselle ? — Ah ! mon Ami, lui répondit le Jeune-homme, je ne le rendrai qu'à elle : il est si joli, que je veux auparavant le donner pour modèle : Vous connaissez le Cordonnier de votre Maîtresse ; venez-y avec moi-. Le Domestique fit des difficultés ; Saintepallaie, ennuyé, profita d'un embarras de voitures, jeta sa bourse dans le chapeau de cet Homme et disparut.

Le lendemain, il écrivit la Lettre suivante :

A MADEMOISELLE DE-LA-GRANGE L'AINÉE.

Mademoiselle :

A ma témérité d'hier, j'en-ajoute une nouvelle aujourd'hui : mais pardonnez-les toutes-deux, si vous ne voulez pas réduire au-desespoir un Homme qui ne respire que pour vous adorer. Le motif des deux actions dont je vous fais excuse, est un sentiment trop vif et trop respectueus, pour qu'il doive vous offenser. Sa vivacité m'ôte la réflexion ; et le respect qui l'accompagne, le devoûment absolu qui en-fait partie, peuvent le faire pardonner. J'ai vingtsix ans : je jouis d'une fortune honnête ; j'ai une charge honorable : je demande à me présenter, pour que vous jugiez si mon extérieur vous convient : car, pour mes sentimens, Mademoiselle, ils sont dignes de vous. Quant à ma conduite extraordinaire, prenez-vous-en au charme inexprimable qui m'a subjugué, d'où vient est-il si parfait en vous ? me ferez-vous un crime de sentir plus vivement que Personne l'effet de vos appas ? Je n'ai pu y resister : il falait un soulagement à mon cœur ; il le falait absolument.

Je suis, Mademoiselle, avec le plus profond respect, Votre très-humble et obéissant serviteur,

D.-L.-C.- De-Saintepallaie.

(Adresse.)

A Madame De-la-Grange, rue..... proche le Boulevard-du-Temple.

Apostille.

Madame :

J'ose vous adresser cette Lettre, vous suppliant

de m'accorder un moment d'audience : vous êtes une Mère tendre, et j'adore votre Fille : je mérite dumoins d'être entendu de vous.

Je suis avec le plus profond respect, Madame,

D.-L.-C.- De-Saintepallaie.

Hortense, après avoir lu cette Lettre, et avant de la montrer à sa Bellefille, repondit un mot, qu'elle donna au Laquais de l'Amant de Victoire :

RÉPONSE DE Mme DE-LA-GRANGE.

Je consens à vous voir, Monsieur : je n'ai rien à vous dire de-plûs, et vous en sentez la raison. Je vous attens.

Je suis très parfaitement, Monsieur,
Votre servante Hortense De-Fouchy,
f. De-la-Grange.

De-Saintepallaie trouva le Billet un-peu sec, et il ne sut qu'en-penser : Il se rendit neanmoins chés Mme De-la-Grange. Le vieux Domestique, dont il était connu, l'introduisit sur-le-champ. — Je viens à vos ordres, Madame. — Nous alons un-peu causer, Monsieur..... Vous aimez Mlle De-la-Grange, à ce qu'il paraît? — Je l'adore, Madame. — Le bonheur de cette Jeune-personne, Monsieur, fait mon étude depuis dix ans que j'ai épousé son Père : elle m'est aussi chère, que si elle était

sortie de mes entrailles; et pour le faire, voici les moyens que j'ai pris. Je rassemble ici une aimable Jeunesse, à qui je procure des divertissemens honnêtes et piquans : je n'ai pour but que d'éclairer Victoire, ses Sœurs, et leur jeune Frère, sur le chois à faire pour être solidement heureus dans le mariage. J'y alais réüssir pour Victoire, lorsque vous avez commencé de vous faire remarquer autour de notre maison, par une conduite assés extraordinaire : (vous ne trouvez pas l'expression trop-dure, Monsieur ?). Le Jeune-homme sur lequel je comptais que Victoire pourrait jeter les yeux (car, Monsieur, j'entens que le chois vienne d'elle, et non de moi), est riche, aimable, de mœurs exemplaires; son caractère, son esprit, son cœur, tout est excellent, sur-tout sa manière-de-penser rendrait une Femme heureuse : il est solide ; ce n'est point un Etourdi, que ses sens entraînent : si vous vous croyez, Monsieur, un meilleur Parti que lui pour ma Bellefille, parlez; je me règlerai sur ce que vous alez me dire : mais je vous préviens, que ce ne sera rien encore que mon suffrage; il faudra être préféré de Victoire, en-être aimé, bien-réellement, pour l'obtenir.

— Ce langage, tout raisonnable qu'il est, étonne ma resolution, Madame! il me rend timide! Comment oserai-je vous dire que j'ai plûs de vertus que Celui dont vous venez de me faire un portrait si magnifique! Mais, Madame, j'ose vous jurer, qu'avec des mœurs aussi pures que celles de ce Jeune-homme, j'ai plus d'amour un million-de-fois. Mad^lle votre Bellefille est à mes yeux une Créature céleste; elle occupe toutes mes facultés : je voudrais..... adorer tout ce qui l'environne; tout ce qui l'a touchée est un trésor pour moi. Ah ! Madame, il y va de ma vie d'en-être aimé : je ne pourrais, sans mourir, voir passer dans les bras d'Un-autre, l'Objet de mon culte et de mon attachement. Comment vous exprimer, Madame, tout se qu'elle m'inspire!

non, je ne réussirais pas à vous peindre un seul de mes sentimens pour elle; aucun des termes connus ne peut le rendre. Si j'avais le bonheur de l'obtenir, elle serait adorée, comme jamais Femme ne le fût par un Homme. Ma tendresse immortelle répandrait autour de ma Divinité le charme qu'éprouve mon cœur; ce charme inexprimable que je sens si bien, et que je peins si mal!..... Lorsque je pense à elle, mon âme se fond dans un délicieus épanchement de tendresse; si je me figure que je l'ai obtenue, mon imagination échauffée par mon cœur, me suggère mille tendres et charmantes choses que je lui dis; je serais heureus d'un mot, d'un sourire. Me haït-elle (je le suppose quelquefois), mon âme sensible l'adorerait encore; oui, j'adorerais son injustice, sa cruauté; je saurais la toucher, et l'en-faire revenir. Elle abuserait de son pouvoir, de ma tendresse, que je ne serais pas malheureus; je la verrais, je l'idolâtrerais (c'est la même chose), elle serait à moi; ah! que me feraient quelques torts légers!

— Vous êtes dans l'ivresse, interrompit en riant Mme De-la-Grange, et cet état ne mérite pas beaucoup de confiance. — Pardon, Madame; mais c'est l'impossibilité de vous peindre mes sentimens, qui m'a fait-tenir ce langage. — Ces Maris si tendres sont quelquefois des espèces de Tyrans, Monsieur? — Madame, tout ce que je dirais pour vous prouver que je ne le serai pas, vous paraîtrait faible: mais pourtant soyez-en-sûre, je m'en-garderais bien! ce serait me rendre incommode! — Ce qui me consolerait pour votre Epouse future, quelle qu'elle soit; c'est que ce feu si vif ne dure pas. — Toute ma vie, Madame, pour la belle Victoire. — Nous nous reverrons, Monsieur; vous alez saluer ma Bellefille: je vous prie de modérer les expressions avec elle; il n'est pas temps de lui montrer de l'amour. — J'obéirai, Madame, comme je pourrai.....

Mme De-la-Grange demanda Victoire. Elle vint : en-apercevant De-Saintepallaie, elle rougit, et parut interdite. — Ma Bonne-amie, lui dit sa Bellemère, Monsieur nous a écrit à toutes-deux : voici sa Lettre : j'ai répondu, et sa visite est la suite de ma réponse. Lis-.

Tandis que Victoire lisait, Mme De-la-Grange dit à De-Saintepallaie : — Ma Fille n'avait pas encore entendu parler de votre Lettre, Monsieur; j'attendais pour la lui montrer, que je vous eusse entretenu : vous voyez ma franchise : c'est devant vous qu'elle la lit. Je vous invite à venir à nos Assemblées; nous ferons ainsi connaissance : jusqu'à ce qu'elle soit parfaite, il ne sera question de rien : voilà Mlle De-la-Grange qui lit votre déclaration; il serait inutile de la lui faire de bouche : elle sait que vous l'aimez; c'est à elle à-présent à consulter son cœur; c'est à vous à vous montrer tel que vous êtes : car si vous-vous déguisiez, vous imaginez que ma Bonne-amie m'est trop chère, pour que je n'emploie pas tous les moyens possibles de vous connaître par d'Autres...... Elle a fini.... Laissez-nous : nous vous attendons ce soir, et tous les jours-. Saintepallaie fut obligé de se retirer; car il vit bien que Mme De-la-Grange voulait sauver à Victoire l'embarras d'une réponse de vive-voix à sa Lettre.

Lorsqu'il fut parti, Hortense dit à sa Bellefille : — Eh-bien, ma Bonne-amie? qu'en dis-tu? — Je le connaissais de vue : me voilà instruite de ses sentimens; que dois-je faire, Maman? — Il faut étudier son caractère, tandis que moi, je ferai les informations extérieures; ensuite, s'il te convient, tu consulteras ton cœur. Je ne te dirai rien sur sa passion, sur sa manière d'aimer, ni sur tout le reste, que tu ne sois décidée : il faut que ce soit le cœur seul qui fasse ton chois.... Cependant, si j'apprenais des choses absolument mauvaises, je t'en-avertirais sur-le-champ. — Ah! je le crois,

Madame! — Sa figure? — Elle est fort bien. — Il te paraît aimable? — Mais oui! je voudrais..... Tu sais comme je suis sincère avec toi, petite Maman? je voudrais qu'un Homme qui paraît si épris, méritât d'être préféré. — Nous verrons : je te parlerai quelque-jour. En-attendant, examinons-le avec soin ; sur-tout à-présent, que ne le connaissant pas, nous sommes encore sans partialité : car si nous attendions, et qu'un petit Traître vînt à nous mettre son bandeau sur les yeux, nous n'y verrions plus-.

Le soir, De-Saintepallaie ne manqua pas de venir à l'assemblée. Mais concentré par sa passion, il se divertit peu. Il fit sa cour à Mme De-la-Grange, et ses yeux néanmoins ne quittaient pas Victoire. Il dansa un menuet avec elle. Mais dès le lendemain il prit un rôle, pour faire dans le Ballet du *Jugement de Pâris,* celui qu'avait rempli jusqu'alors le Jeune De-la-Grange. Les répétitions firent qu'il rendit deux visites par-jour, afin de se concerter : On sait que Victoire fesait *Vénus;* Saintepallaie se chargea du rôle de *Pâris.*

La maxime qu'il faut aimer pour l'être ne tarda pas à se vérifier : Saintepallaie aimait avec enthousiasme; il avait un mérite réel : Victoire sentit que son cœur s'intéressait pour lui, et Mme De-la-Grange s'en-aperçut peut-être avant elle. Dès que cette excellente Femme en-fut assurée, elle prit sa Bellefille en-particulier. — Comment trouves-tu ton singulier Amant, ma Bonne-amie? — Mais, aimable, qu'en dis-tu? — Je le trouve aimable aussi. — Effectivement, il l'est beaucoup! — Crois-tu l'aimer assés, pour te répondre de l'aimer toujours? — Je puis te répondre, belle Maman, que je le préfère. — C'est quelque-chose : mais pour épouser, pour engajer sa liberté à un Homme, lui sacrifier tout ce qu'une Femme sacrifie à un Mari, ce n'est pas assés; il faut un goût vif, bien décidé, qui fasse un Dieu de l'amant; en-es-tu là?

— O mondieu-non ! — Attendons. — Certainement, il faut attendre... — Mais, c'est qu'il me presse? — Mr De Saintepallaie te presse, Maman? — Mais beaucoup!...... Il m'a chargé de sonder tes sentimens à son sujet! — A parler vrai..... Maman, je crois que je l'aime!....... Mais ce n'est pas comme vous dites. — Quant à lui, chère Fille, il t'aime comme je dis : ma chère Bonne-amie, tu seras heureuse comme je l'ai toujours désiré : oui, tu le seras; je le vois à la manière dont tu es aimée. Tu es belle, tu es plûs-que belle; car tu es charmante! mais, chère Fille, combien de belles Femmes sont négligées! C'est qu'elles ont épousé des Automates, qui ne savent apprécier ni la beauté, ni la grâce, ni même le mérite : (c'est aussi quelquefois la faute des Femmes). Mais ton Adorateur sent tout ce que tu vaux; il ne parle qu'avec transport du moindre de tes attraits : rien ne lui échappe; il a tout examiné, tout saisi, tout admiré, tout adoré. Ce goût singulier, tu vois bien? qui lui a fait séduire ton cordonnier, et commettre l'indiscrétion qui a occasionné sa lettre! ce goût, ma chère Fille, marque une extrême délicatesse dans les organes : il marque un Homme capable d'un sentiment profond, quoique violent. Un autre avantage, c'est que ce goût porté au point où il l'a, te fournit un moyen facile de lui plaire toujours; quelle ressource, au contraire, une Femme a-t-elle avec une Brute, qui n'est sensible à rien? Tu ne saurais croire combien ce goût singulier de ton Amant m'a bien disposée en sa faveur? si bien disposée, que dès le premier jour que tu m'en parlas, je le fis suivre, et voulus le connaître. Ne néglige jamais ce précieus avantage, ma chère Fille; et pour ne pas déformer ce piéd, dont la beauté sera peut-être l'unique source de ton bonheur, emploie les moyens que tu me vois pratiquer, et que je vous ai fait mettre-en-usage, sans que vous en-sussiez le motif, ni toi, ni tes Sœurs. Unc chaussure bien faite,

bien juste, non gênante ; jamais de souliers à la maison, toujours des mules ; la plus grande attention à prévenir les effets de la gêne la plus légère : aumoyen du soin que j'y ai donné, vous avez toutes le piéd aussi parfait que si vous n'aviez porté que de ces jolis sabots, dont vous faites usage en hiver ; car le froid aux piéds les déforme. Je n'aurais pas connu le prix de cet avantage sans mon Mari ; son goût est à-peu-près celui de Mr de Saintepallaie ; et la Nature m'ayant favorisée de côté-là, je n'ai rien oublié, pour que l'âge ne fît pas sur moi l'effet desagréable qu'il opère sur le piéd de tant de Femmes. Ainsi, ma chère Fille, c'est d'après l'expérience que je te répons du bonheur ; et c'est parcomparaison, autant que d'après l'examen que j'ai fait de ton Amant, que je prévois sa conduite future à ton égard. Mais, chère Amie, les Gens qui ont ce goût, sont extrêmement susceptibles dans tout ce qui regarde la propreté : comme rien ne leur est indifférent, rien ne leur échappe de ce que nous valons ; mais aussi la moindre négligence est remarquée, et leur cause une sensation désagréable : il faut, pour maintenir l'illusion, qu'une Femme leur paraisse un Ange ; il faut leur dérober avec une scrupuleuse attention, tous les assujétissements de la Nature, qui peuvent faire une impression repoussante : la propreté de la chaussure doit être pour eux le symbole de celle du corps et de tout le reste de l'habillement. Si ce qui touche la terre est si propre, pensent-ils ordinairement, comment doit être le reste ? Tout ce que nous sommes doit être pour eux un objet appétissant, et la propreté du corps, doit désigner la pureté de notre âme. Je t'ai donné là-dessus des leçons de pratique, et nous souffririons toutes deux, moi, à te les répéter, toi à les entendre ; il suffit que tu saches ce que je veux dire : Une Femme devrait faire autant d'ablutions que les dévotes Musulmanes..... Mais je reviens à ton amant : je lui donne ma voix. — Et

moi, chère Maman, je la lui donne aussi : ce que vous venez de me dire, achève de me déterminer. — Il faut que ce soit ton goût seul qui te détermine ? — Ce l'est, chère Bellemaman. Si vous saviez tout ce qu'il me dit chaque jour de gracieus, de tendre ! comme par un mot il me peint son amour ! Hier, nous étions assis après la danse : j'avais chaud ; j'ôtai mes gants ; et par inattention, je les mis sur lui. Un instant après, j'y songeai, et j'avançai la main pour les reprendre : je sentis la sienne comme frémir. — Qu'avez-vous lui dis-je ? — C'est l'effet de vos gants : ils m'ont donné la fièvre-d'amour : touchez ma main, Fille adorable, et vous alez sentir que mon cœur bat, jusqu'au bout de mes doigts. — Plûs cet amour est capable de te rendre heureuse, chère Fille, plûs il faudra que tu apportes de soins à le conserver : Ne sois pas comme ces Femmes qui se fient sur ce qu'elles sont aimées, et qui négligent les moyens de l'être encore davantage ; il ne faut jamais trouver que c'est assés ; il faut tout employer pour attacher un cœur qui l'est déjà ; tous les sentiments doivent nous servir à cet effet : l'estime, le respect, la reconnaissance, l'admiration : il faut même faire en sorte que l'habitude tourne en notre faveur : il faut nous rendre nécessaires ; il faut que notre Mari trouve le séjour de sa maison le plus aimable, le plus tranquile, et même le plus amusant, s'il est possible : ç'a été un des principaux motifs des Ballets que tu m'as vu donner. En l'attachant, tu t'attacheras davantage à lui par tes soins mêmes ; tu t'amuseras en te fesant une affaire de son amusement et de le captiver : vois, ma Fille (car je puis te citer mon exemple), comme je m'y suis prise avec ton Père : il m'aimait en m'épousant : mais dès que j'ai été son épouse, j'ai étudié tous les moyens d'en être aimée davantage. Je ne vous connaissais pas, je ne pouvais donc vous aimer. Cependant le premier moyen qui s'est présenté à mon esprit, d'être plus aimée,

plus estimée de cet Honnête-homme, a été de vous chérir et d'être chérie de vous : le succès a surpassé mes espérances, parce que j'ai trouvé d'excellens Enfans, dignes de la double source où ils ont puisé la vie ; car votre Mère était une respectable Femme !..... Chère Victoire, que j'aime ta sensibilité ! adore sa mémoire, par ces larmes honorables..... —Ah ! Maman, elles coulent pour elle et pour vous : vous m'attendrissez toutes-deux également en ce moment, et je bénis le Ciel, qui m'ayant ôté ma Mère, m'en-a conservé le cœur en vous !..... — Je n'ai désiré que ton bonheur, ma Fille, mais il y avait un peu d'égoïsme de ma part ; c'est que j'en ai fait dépendre le mien.

Après cette conversation, Mme De-la-Grange, sûre que sa Bellefille aimait assés De Saintepallaie pour devenir sa Femme sans danger, s'occupa des préparatifs. Il est inutile de prévenir qu'elle n'agissait que de l'aveu de M. De-la-Grange ; mais cet Honnête homme lui laissait une liberté absolue ; il savait l'usage qu'elle devait en-faire. Le lendemain, Mme De-la-Grange eut soin que Saintepallaie eût un entretien avec elle, avant de voir sa Bellefille. — Vous êtes toujours pressé (lui dit-elle, lorsqu'il lui témoigna une impatience plus-vive que jamais d'être bientôt le mari de Victoire) : eh-bien ! dans six mois. — Ah ! Madame, un terme si long !...,.... — Dans trois. — Ce seront trois siècles.—Dans un. — Je n'ose plus me plaindre : mais si j'en étais le maître, ce serait demain, ce soir. — Dans un mois, c'est mon dernier mot ; encore y vais-je mettre une condition : il me faut une preuve sans réplique, que vous êtes aimé ; un aveu bien tendre..... Vous voyez que je ne ressemble pas aux autres mères : j'ai un singulier système ; je ne connais que deux moyens pour marier les Filles : le premier, c'est celui que j'emploie, il faut qu'elles aiment, qu'elles chérissent, et qu'il n'y ait pas à en-douter : le second, c'est de ne

pas les consulter du-tout; de ne pas souffrir qu'elles disent un mot à leur Prétendu, avant le mariage, afin qu'il n'y ait ni amour, ni haîne; la raison de cela c'est qu'après le mariage, la Fille, liée par la nécessité, si elle est raisonnable, devrait s'être attendue à pire que tout ce qu'elle éprouve de la part de son Mari; et par-conséquent tout-excuser, tout-bien-interpréter, enfin se trouver heureuse, pour peu qu'elle soit moins-mal qu'elle ne l'avait imaginé..... Je ne badine pas, Monsieur, il n'y a que ces deux moyens : j'ai choisi le premier pour ma Bonne-amie : mais je veux qu'il soit bien-rempli; car ce n'est pas une petite tâche que vous vous êtes donnée, de prétendre vous faire aimer, et d'avoir promis un bonheur audelà de celui qu'une Femme peut naturellement attendre de son Mari! J'en-suis un-peu inquiette pour vous. — Mais aussi, Madame, quelle félicité, si je parviens à remplir votre espérance, à la condition que vous venez d'exiger! — Alez-y travailler-. Elle le fit entrer par son appartement dans celui de sa Bellefille. Victoire était absente, mme De-la-Grange le savait bien : il y avait d'étalées sur un sofa, diverses choses qui servaient à sa parure, et, surtout des chaussures mignones qu'elle avait essayées; Saintepallaie se trouvant seul, regarda ces jolis objets: mais il faut dire que Mme De-la-Grange, qui voulait faire une épreuve, ala prendre sa Bellefille, pour la rendre témoin de ce qui alait se passer.

Cependant Saintepallaie se trouvant encore seul dans le temple de la Beauté qu'il adore, porta d'avides regards sur tout ce qui servait à son culte; bientôt ses mains tremblantes-de-plaisir s'en-emparèrent; il baisa la robe aux endroits où elle devait avoir touché une gorge mutine, des épaules et des bras de lis: il réservait pour le dernier son objet favori, et la chaussure eut bientôt son tour; il l'admira; il y porta la bouche; ensuite, ne

pouvant contenir le feu qui le consumait, il dit avec transport : — Adorable Fille! ah! tout ce qui vous touche participe du charme divin qui vous environne!..... Témoins inanimés du plus ardent amour! j'envie votre sort! je voudrais..... un seul instant, avoir votre forme et votre destination! être foulé par ce pied mignon, l'abrégé de toutes les grâces... j'en-sentirais davantage mon existence délicieuse-.... Des larmes coulèrent de ses yeux : il demeurait immobile, la délicate chaussure à la main.... — Belle Victoire, reprit-il, que ne pouvez-vous lire dans mon âme! y voir comme je vous adore..... Quel excès de tendresse j'éprouve!... Car c'est de la tendresse, plutôt que des desirs; tout violens qu'ils sont, la tendresse les surpasse!..... Il se mit à genous. — Fille charmante, s'écria-t-il, je t'adore! oui, je sens que tu es ma divinité!..... Ah! si tu fais mon bonheur, que je te devrai de reconnaissance!..... Parure qu'elle embellit, reçois mes hommages-!..... Il se leva dans un égarement de tendresse.... Mme De-la-Grange, qui peut-être devina son dessein, entra sur-le-champ avec sa Bellefille : Saintepallaie, ému, hors-de-lui-même, se précipita aux genous de Victoire : — Je vous adore, je vous aime, comme on n'aima jamais : un mot de votre belle bouche va décider de mon sort : prononcez-le devant cette Mère qui vous chérit. — Je suis sensible à votre tendresse, Monsieur, dit Victoire en rougissant.... Croyez, Maman, que j'y suis sensible. — Ah Dieu!..... (Il l'enveloppa dans ses bras, et l'obligea par ce mouvement, à s'asseoir sur le sofa).... Voyez à vos pieds l'Homme que vous rendez heureus!..... Et ayant aperçu un piéd charmant, que la position de Victoire découvrait il osa y appliquer ses lèvres, en ajoutant : Un amour sans bornes adore tout! — Dans un mois, Monsieur De Saintepallaie, dit Mme De-la-Grange, ou dans quinze jours : je vous donne ma parole : venez recevoir celle de M^r^ De-la-

Grange-.... Elle voulait donner à Victoire, trop-émue par la liberté que venait de prendre son Amant, le temps de se remettre.

Ce mariage se fit aubout de la quinzaine. On ne peut rien imaginer de si galant ni de si riche que la chaussure de la Mariée : c'était un soulier de nacre-de-perle, avec une fleur en diamans : les bordures étaient garnies de brillans, ainsi que le talon, qui, malgré cet ornement, était fort délié : cette chaussure coûta deux-mille-écus, sans compter les diamans de la fleur, qui valaient trois ou quatre fois cette somme : c'était un présent de Saintepallaie. Le soir, lorsqu'il fut dans la chambre nuptiale, avec sa charmante Epouse, il se mit à ses genous, et ce fut sa main amoureuse qui ôta ce beau soulier du piéd mignon qu'il chaussait : une mule, non moins-galante, mais moins-riche, lui succéda : les souliers furent déposés dans un petit temple transparent, dont la pièce du milieu formait une rotonde, environnée de colonnes de crystal, à chapiteaux dorés, d'ordre ionique : c'est-là qu'ils sont conservés, comme les types et les gajes d'un amour qui ne doit jamais s'éteindre : il y a dix ans que ce mariage est fait, et ils ont été mis dix-fois; c'est-à-dire, chaque année au jour anniversaire du mariage.

Soit que ce culte que Saintepallaie rend à son Epouse, maintienne son amour; soit que Victoire, aidée des conseils de son excellente Bellemère, sache employer des moyens efficaces, inconnus au reste des Femmes; soit enfin que les Hommes du goût de Saintepallaie, soient en-effet plus tendres, ou qu'il soit plus facile d'entretenir le charme avec eux, l'amour de ce Jeune Epous est toujours le même. Mme De-la-Grange, à qui j'en-ai-parlé, m'a dit que les quatre causes dont je viens de parler, y contribuaient. Le Mari de la belle Victoire, quoique très-occupé, et ne négligeant aucun de ses devoirs, se fait une affaire de la

parure de sa Femme; c'est lui qui choisit, et toujours Victoire trouve qu'il choisit bien. La première année, le Cordonnier a eu ordre d'apporter tous les jours une paire de souliers, dont la couleur et la broderie étaient ordonnées par Saintepallaie : c'était à lui qu'on les remettait; son Epouse les portait un jour; il les reprenait ensuite, et les serrait dans des rayons vîtrés. La seconde année, il ne fit-faire que les chaussures blanches : son Epouse remettait, par ordre, les souliers qu'elle n'avait porté qu'une-fois, et quelques-uns de ceux que son Mari s'était appropriés, lorsqu'elle était Fille. Cette attention tenait Saintepallaie toujours occupé de sa Femme et de ses grâces : elle était son idole, sa déesse, et les soins qu'il prenait pour elle, étaient le culte *extérieur*. Dix années viennent de s'écouler ainsi. Trois Enfans aimables, en-prenant toute la beauté de leur Mère, ne lui en-ont cependant presque rien ôté : le contentement d'esprit, le bonheur parfait dont elle jouit, conservent dans toute leur fraîcheur les roses de sa jeunesse.

— Eh bien! Bonne-amie-fille, lui disait un de ces jours Mme De-la-Grange, ne te l'avais-je pas prédit, que les Maris-adorateurs savent aimer beaucoup plus longtemps que les Autres, quand on les seconde par les moyens que tu as employés? — Oui, Maman, tu avais raison : mais te doutes-tu à quel point je suis heureuse? — Voyons, ma Bellefille, dis-moi cela? après je te répondrai vrai, si je m'en-doutais ou non. — Ma Bellemaman, il n'est pas, je crois, de situation comme la mienne : sûre que tout ce que j'ai plaît à mon Mari, puisqu'il choisit tout; sûre que les dons que je tiens de la Nature, l'enchantent; que toutes mes actions, tous mes pas déploient à ses yeux une grâce nouvelle, je n'ai pas éprouvé depuis dix années un sentiment relatif à lui, qui ne fût agréable. C'est là Bellemaman, une charmante situation! Il me

semble que ce qui lui plaît en moi, me soit aussi cher qu'à lui; vous ne sauriez croire combien j'ai de plaisir à ma toilette; combien tous les soins que j'y prens pour m'embellir ont de charmes! comme j'attens son premier regard, lorsqu'il m'aborde! Son œil me parcourt de la tête aux piéds; mais c'est d'un air d'extase qui m'enchante! Il loue ensuite tous les détails, il admire toutes mes grâces; rien n'est perdu, pas la moindre petite attention que j'ai prise. Quelquefois il me prie de marcher; il me regarde avec transport et court à moi; il me prend dans ses bras; il me donne mille noms charmans, et autant de baisers, que je lui rens, Bellemaman, tous, je t'en-assure... Et-puis il regarde cet attrait favori..... Mondieu! Maman, qu'il est flatteur d'entendre si-fort louer une chose à laquelle tant d'autres Hommes ne font presqu'aucune attention! Comme cela marque, dans mon Mari, une passion vive et adoratrice ainsi que vous le dites quelquefois!... Si je voulais, il me rendrait les services les plus bas : mais je n'aigarde! Je me souviens de ce que vous me dîtes un-jour. Je ne me repose pas sur l'excès de son amour, et je me comporte avec le plus empressé, le plus tendre des Maris, comme s'il en-était le plus dédaigneus. J'ai suivi à la lettre votre conseil. Mon Mari ne sait pas encore, par le témoignage de ses sens, si je suis une Mortelle sujette à mille petites choses desagréables : je les lui cache avec autant d'attention que des crimes : à-peine ai-je voulu qu'il fût auprès de moi dans mes coûches, et encore pas toujours; je me contraignais en sa présence : un sourire accompagnait mes plus vives douleurs. Il fondait en larmes, vous le savez; il me baisait les mains; je l'éloignais alors, pour ne plus le revoir que dans le moment de la joie. Maman, je l'éprouve, en-s'attachant à trouver tout ce qui peut conserver l'amour d'un Mari, on conserve le sien à soi-même : et comme l'amour

est le plus grand des biens, on conserve le bonheur!. ... Eh-bien, Maman, imaginais-tu ma félicité telle qu'elle est? — Oui, chère Fille... Bonne Enfant, je puis te le dire aujourd'hui, nous avons eu le même sort. Adorée de ton Père, j'ai mis mon bonheur à faire le sien..... — Et le nôtre, Bellemaman, à tous..... Tu es la raison même; car je sens effectivement qu'avec les Maris qui ont des goûts vifs et d'un genre..... comme celui de mon Bon-ami, on a bien-plûs de ressources!..... Avec quelques attentions, on conserve ce charme jusque dans la vieillesse, et il remue encore leur cœur, lorsque tous les autres sont éclipsés. — Il est vrai, ma Bellefille, que je suis encore aussi jeune par-là, qu'à quinze ans. — Je le vois, Bellemaman : vous êtes chaussée comme moi, et je n'y trouve pas la moindre différence-. Ce talon élevé a une grâce particulière; sa hauteur contribue à rendre la jambe fine, et tout le piéd moins-matériel, moins-lourd; je ne comprens pas pourquoi les Femmes viennent d'adopter les talons bas, d'après deux sotes invitations du *Journal-de-Paris?* Cela leur rend le piéd-pataud, la jambe fournîe et malfaite, sans que leur marche y ait gâgné de la légèreté; aucontraire, elle est devenue plus gaûche. — Je suis de ton avis, ma Bellefille-.....

Cet entretien fut interrompu par De-Saintepallaie, qui rentrait. Il vint pour embrasser sa Femme. — Maman, cachons-nous, dit-elle : Je veux faire un essai-! Elles s'envelopèrent toutes-deux dans un rideau-de-croisée, qui tombait jusqu'à terre : mais chacune montrait un piéd; Victoire le droit, Mme De-la-Grange le gauche, de-façon qu'ils paraissaient appartenir à la même Personne. — Mon Ami, dit Victoire, devine ta Femme? — Oui, je la devinerai au charme séduisant que j'aperçois. — Eh-bien devine donc? — J'y suis embarrassé!... le cœur me guidera mieux que les yeux; c'est lui que je veux écouter... (*touchant le*

droit) Voici Mme De-Saintepallaie : (*touchant le gauche*) et voici Mme De-la-Grange. — Il m'a reconnue! s'écria Victoire. — Oui, par le cœur; mais les yeux s'y tromperaient, mon Amie. — Elles sortirent toutes-deux et Saintepallaie leur dit : — A quelle occasion ce jeu enfantin ? Peut-on le savoir ? — Non, lui dit sa Femme, c'est le secret de mon sexe; il ne doit pas être divulgué. — Je le respecterai donc. — Mon Ami, reprit Victoire, je puis cependant t'avouer que dans tous les entretiens que j'ai avec ma Bellemaman, nous ne traitons que des moyens de te plaire davantage et de te rendre plus heureus : Par-exemple, tout-à-l'heure nous avions une de ces conversations favorites : Je rendais compte à Maman des moyens que j'employais; elle m'a félicitée, moins du mérite de mes soins, que du prix que ton charmant caractère sait y donner : Elle m'a ensuite avoué qu'elle avait suivi la même route, et que le caractère heureus de son Mari avait produit ce que fait le tien avec moi. Là-dessus, nous nous sommes trouvé des ressemblances. Nous avons voulu voir, si l'âge apportait des différences à certain charme que tu aimes : tu t'es fait entendre et j'ai proposé mon essai. — Je remercie Maman de ses bons-offices, dit Saintepallaie, en baisant la main de Mme De-la-Grange, et je crois pouvoir l'assurer qu'elle est encore aussi jeune que ma Femme par ce charme séduisant; grâce à son bon-goût, et à la forme à laquelle elle se tient, malgré une mode éfémère : Pour lui marquer ma reconnaissance, je prétens rendre célèbres son mérite, ses grâces et ses vertus; je vais envoyer son Histoire et la nôtre à l'Auteur des *Contemporaines ;* la première sera intitulée la *Bonne Bellemère*, et la seconde, *le Joli-piéd*. Tout le royaume saura qu'il y a au monde une *Hortense* et une *Victoire*, toutes-deux adorables, et toutes-deux adorées de leurs Maris.

LA RELIGIEUSE PAR FORCE.

On se rappelle que dans la XXIIme *Nouvelle*, il est parlé d'une Mère-de-famille dont le Mari, à son retour d'Amérique, aussi pauvre qu'on l'avait cru riche, trouva moyen de marier six Filles et un Garçon à d'excellens Partis. Cette Dame avait une Sœur-ainée, aussi belle, et de complexion encore plus-amoureuse que sa Cadette : leur Père, avocat célèbre, avait un Clerc nommé *De-Brone*, fort-beau Garson, dont Mlle *Eustoquie Grasset* devint éperdûment amoureuse. Il n'était guère à présumer que les Parens consentîssent à ce mariage : ainsi, l'amoureuse Eustoquie eut recours au moyen qu'emploient, en-ce-cas, les Filles aussi peu-délicates que peu-respectueuses, lorsqu'elles veulent épouser leur Galant en dépit des Auteurs de leurs jours. Ceux d'Eustoquie, pleins d'honneur et de religion, furent accablés de douleur. Mais le mal étant fait, il falut une réparation qui le diminuât ; le mariage seul pouvait l'opérer : ils donnèrent Eustoquie à De-Brone.

Une Fille fut le fruit malheureus de cette première passion. Tout ce que la Mère aurait dû sentir de repentir, de honte, de regret, et même de remords, à-cause des chagrins qu'elle avait donnés à ses Parens, se changea en-haîne contre l'innocente *Eléonore*. Elle fut repoussée du sein

maternel dès son enfance, et reléguée jusqu'à cinq ans chés sa Nourrice. Le but de Mme De-Brone était d'empêcher que Personne de sa famille, et sur-tout son Mari, ne s'attachassent à la petite Eléonore. Elle la fit-revenir à cinq ans, sans avoir eu la precaution de l'aler voir ; ne doutant pas que l'abord rustiq de cette Enfant ne dégoûtât d'elle, et que sa Mère ne fût autorisée à la reléguer dans quelque Couvent. Mais qu'elle fut loin de compte, la barbare! Eléonore était un bijou; son innocence et sa candeur brillaient davantage par sa naïveté paysanne : elle n'eut qu'à paraître, pour être chérie de son Père, de son Ayeul, de sa Grand'-mère, et de sa Tante, encore fort-jeune : Mme De-Brone en-frémit de rage; mais il falut alors céder. Eléonore grandit chés son Ayeul, qui l'avait prise chés lui, s'apercevant bien que la Mère ne l'aimait pas, mais excusant en-quelque-sorte cette haîne injuste, comme une marque de pudeur et de repentir. Aubout de quelques années, Eléonore devint ravissante : c'était ce que la nature peut produire de plus-touchant et de plus-beau.

Mme De-Brone avait eu un Fils, l'année suivante; on a déjà vu que dans la Famille d'où sortaient Mmes De-Brone et Linars, les Enfans ressemblaient à leur Mère, et que c'était le plus beau sang du monde. Ajoutez à cela, que le Mari de l'Aînée était bel-homme. Le jeune De-Brone fut donc aussi bien en-homme, que sa Sœur en fille. Cet Enfant devint l'idole de sa Mère; et telle fut la destinée funeste de ces deux premiers Fruits de l'amour et du mariage, que Mme De-Brone les perdit tous-deux, l'Une par sa barbarie, l'Autre par une indulgence peut-être encore plus-criminelle. Ce Frère d'Eléonore, s'attacha dès son Enfance à sa Sœur ; il l'aima..... dirai-je tendrement? Non ; jamais la tendresse n'est entrée dans un cœur gâté, qui sembla respirer le vice avec le

premier air qui dilata ses poumons; il aima sa Sœur en-forcené, et ce fatal attachement augmenta le malheur de la plus-douce et de la plus-aimable des Créatures.

Le but du Grandpère et de la Grand'mère d'Eléonore était de la marier de bonne-heure, pour la soustraire à la haîne de sa Mère, qu'ils n'avaient garde d'imaginer aussi violente qu'elle était. Ils se proposaient encore de lui faire une fortune indépendante, qui lui procurât un Parti avantageus. Malheureusement l'Ayeul fut emporté par une maladie aigüe en quelques jours, et sa Veuve ne lui survécut que peu de temps. Elle disposa par testament; mais ayant confondu dans les biens qu'elle donnait, des *propres* de son Mari avec les siens, le testament fut déclaré nul à la simple inspection. Eléonore se vit ainsi plongée dans tous les malheurs, dont ses respectables Antécédens avaient voulu la préserver.

Revenue chés sa Mère; la haîne de Mme De-Brone ne put se contraindre un seul jour; dès le soir du premier, elle déclara vivement à son Mari, qu'elle ne pouvait vivre avec sa Fille. Il est bon d'observer qu'elle avait alors trois autres Enfans, tous Garsons; et que Mr De-Brone, qui ne se voyait que cette Fille, s'y était fort attaché. Mais, qui peut resister à une Furie domestique? Il falut céder : il falut mettre la Fille dans un Couvent. Il espéra quelque repos après ce sacrifice. Mais à-peine Mme De-Brone vit-elle sa Fille enfermée, qu'elle sollicita les Religieuses d'employer toutes sortes de moyens, pour la déterminer à prendre le voile; Eléonore, il faut le dire, était déjà sensible : sa Grand'mère lui avait ellemême fait contracter l'habitude d'appeler un Jeune-homme, fils d'un confrère de son Ayeul, son Petit-mari. On avait dessein d'unir ces deux Enfans. Elle refusa donc de prendre le voile. Ce fut alors que Mme De-Brone signifia sans-détour à son Mari qu'elle

entendait qu'il employât son autorité pour forcer Eléonore à sefaire Religieuse. De-Brone résista d'abord avec la vigueur qui caractérise l'Homme ferme et le bon Père : mais il ne tint qu'environ deux ans : sa vie était abreuvée de fiel : tous les jours c'étaient des humeurs, des querelles... Et nos lois, nos lois barbares n'ont apporté aucun remède à ce crime des Femmes ! loin de-là, ces lois injustes punissent dans ce cas un simple soufflet, par une séparation de biens, et en-ôtant au Mari l'administration de ceux de sa Femme. O Romains ! O Grecs, mille-fois plus sages que nous ! vous donniez aux Epous le droit de vie et de mort ; la Femme, accusée par son Mari offensé, tyrannisé, était traduite devant les deux Familles assemblées, et si Personne ne pouvait la justifier, le Mari prononçait son arrêt. Je vous invoque, loi salutaire ! venez, venez réprimer les abus, les crimes, les turpitudes, la malice, les noirceurs des Françaises, gâtées par nos Philosophistes, par ces Hommes vils qui ne cessent de leur crier qu'elles sont aussi des Hommes !..... Mais, ou m'égaré-je ? Hélas ! je ne serai pas entendu, je ne serai pas compris ! et un A**, ou le vil Auteur du *Journal de Nanci*, me calomnieront encore. Bornons-nous à des vœux inutiles.....

De-Brone acheta la paix de sa maison en immolant sa Fille. Il écrivit, et signa une Lettre que sa Femme lui dicta, pour la Supérieure du Couvent. Depuis cette Lettre, De-Brone fut tranquille : mais sa malheureuse Fille fut abandonnée aux Furies du Monastère. Ferai-je le tableau des persécutions, des finesses, des piéges, des faussetés, des mensonges, qu'on employa pour déterminer sa vocation ? Hélas ! non ; je me contenterai de rapporter le discours que fit un-jour à Eléonore Celle des Recluses qu'on lui donnait pour être la plus-sage et la plus-heureuse d'entr'elles.

« Ma chère Sœur, dit elle à Eléonore (car ceux

qui n'ont ni Pères, ni Mères, ni Enfans, ni Frères, ni Sœurs, traitent tout le monde de *Frère* et de *Sœur*, et se font appeler par tout le monde, *mon Père*, et *ma Mère,* quoique l'Evangile le défende), « vous-vous perdriez dans le monde ;
« plûs vous avez d'avantages terrestres et charnels, plûs votre perte serait inévitable. Plûs
« vous êtes belle, plûs le sacrifice que vous
« faites de vous-même à Dieu lui sera agréable.
« Vous savez combien le salut est exposé dans le
« monde : il est presqu'impossible de s'y sauver,
« sur-tout dans le mariage. Une Femme a un
« Mari : eh! que de choses n'a-t-elle pas à souffrir
« contre la pureté, sans pouvoir s'en-défendre.
« La chasteté est recommandée par notre divin
« Sauveur : nous sommes donc sûres d'avoir
« choisi la meilleure-part, comme il le dit lui-
« même à Marthe, en parlant de Magdeleine, qui
« se tenait à ses piéds à l'écouter, sans s'agiter des
« tracas du monde. Ainsi, ma chère Sœur, c'est
« votre bien que veulent vos dignes Parens : ils
« vous aiment d'une manière bien plus-solide et
« bien plus-heureuse pour vous, que votre Grand-
« père et votre Grand'mère, qui ne vous aimaient
« que charnellement, et qui peut-être eussent été
« cause de votre damnation. Prenez donc cou-
« rage, très-chère Sœur : ce n'est pas un sacri-
« fice bien-dur que Dieu demande de vous, c'est
« que vous daigniez seulement être heureuse aux
« piéds de ses saints Autels, comme nous le
« sommes toutes..... Dès que vous aurez pro-
« noncé les vœux qui vous lieront irrévocable-
« ment au Seigneur, vous n'envisagerez plus le
« monde qu'avec cet effroi qu'a un Homme
« échappé au naufrage, ou à la gueule d'une bête-
« féroce. Le monde est l'ennemi de Dieu, et l'a
« toujours été : si vous voulez avoir une véritable
« image du monde, et de la vie que nous menons
« ici, je vous la ferai voir dans un petit Livre que

« je vous prêterai; c'est le ***Pasteur-spirituel***, par « le bienheureus Dom-Jean-de-Palafox, évêque « d'Osma : ce Livre utile achèvera de vous con- « vaincre (*). Très-chère Sœur, ne fermez pas les « yeux à la lumière : vous êtes née heureuse, puis- « que le Ciel vous a conduite comme par la main « dans cette sainte Maison, en-vous enlevant Tous- « ceux qui vous pouvaient retenir dans le monde, « et en-changeant le cœur de votre Père, qui vous « aimait d'abord trop charnellement, s'étant op- « posé à votre sainte vocation. Hélas! qu'il était « aveugle!..... Soyez flattée, très-chère Sœur, de « votre destination : vous serez comme une Hos- « tie sainte, qui étant chaque jour immolée à « Dieu par nos saints exercices, attirerez sur votre « Famille les grâces d'en-haut. Vous avez des « Frères : que de fautes ils feront dans le monde! « eh-bien, chère Sœur! vous serez l'instrument « et la cause de leur salut par vos ardentes prières : « Dieu ne pourra vous refuser vos demandes : « vous serez leur Députée auprès de lui : quel glo- « rieus emploi! c'est vous-seule qui les arracherez « de la gueule du Malin; et un-jour, vous les pré- « senterez tous, Père, Mère, Frères, vous les pré- « senterez triomphante, aux piéds du trône de « l'Eternel, en-lui disant : Seigneur mon Dieu, « voila Ceux pour qui je vous ai si souvent con- « juré avec larmes!... et la Divine-Majesté, la « bienheureuse Vierge, le saint Précurseur, les « Apôtres, tous les Saints, souriront à votre de- « mande ; ils les admettront tous, auprès de vous, « dans la gloire éternelle. » En-achevant ce discours, Sœur *Dorothée* pleurait à-chaudes-larmes : ce qui toucha Eléonore : mais elle avait l'esprit trop solide pour être ainsi persuadée.

La Supérieure, qui avait dicté ce discours à la

(*) Quand anéantira-t-on ces ridicules et tristes rêveries des imaginations creuses!

Sœur Dorothée, celle de toutes ses Religieuses qui avait le son-de-voix le plus-agréable, le ton le plus-pathétiq, et plus de sensibilité dans l'âme, était aux-écoutes : la Religieuse le savait, mais Eléonore ne s'en-doutait pas. Elle voulait répondre: la Religieuse lui mit la main sur la bouche et la fit-taire. La Supérieure trouva son discours si-beau, qu'elle en-envoya copie dans une Lettre à Mme De-Brone, ajoutant : « Qu'elle « s'en-était déjà servi avec cinq ou six Jeunes-« personnes, qu'elle avait *terrassées* par-là. » Mme De-Brone laissa par-hasard cette Lettre sur sa table : son Fils aîné dont il est dit un mot en-commençant, la trouva, la lut, et frémit de rage. La Lettre à la main, il courut à sa Mère, qui était seule alors : — Votre projet, Madame, lui dit-il avec emportement, est donc que ma Sœur soit religieuse? — Je n'ai pas de compte à vous rendre, Monsieur. — Vous en-avez, Madame. Je suis votre Fils-aîné; vous me devez-compte de la bonté de votre âme, de vos sentimens maternels : si vous êtes une Mère barbare, je ne vous connais plus, et je vous abhorre. — Mon Fils!... Ingrat, que j'ai trop aimé! — Aimez-moi moins, et donnez à ma Sœur la part qui lui est dûe. — Monsieur De-Brone, vous-vous oubliéz, vous me manquez de respect! — Je ne veux point de la tendresse que vous ôtez à ma Sœur; je participerais à votre injustice, et je serais aussi criminel, aussi barbare que vous. — Mon Fils, vous êtes un Monstre! — A ces traits, reconnaissez-moi pour votre Fils... c'est par-là que je vous ressemble, si vous accomplissez vos odieux projets... C'est donc avec ces *gaudés*, ces platitudes, qu'on prétend outrager la nature, enfermer dans le cloître, condamner au célibat une Fille bien constituée, faite pour aimer, pour jouir, mettre au monde de Beaux-garsons comme moi, et des Filles charmantes comme elle!.... Madame, je n'ai qu'un mot à dire : ou ma Sœur sera libre,

ou je mets le feu au Couvent, j'y entre avec dix ou douze Bons-gaillards, et..... (il faut supprimer le reste de la menace de ce Fils, bien digne de sa Mère)!

Mme De-Brone suffoquait de colère : mais telle était sa faiblesse pour ce Fils gâté, son idole, qu'elle le laissa sortir d'auprès d'elle, remplie d'inquiétude pour lui-seul, et qu'elle n' ouvrit pas la bouche à son Mari de la scène qui venait de se passer. Cependant, De-Brone emporta la Lettre de la Supérieure, en-fit faire des copies par tous ses Amis, et la rendit aussi publique que s'il l'eut fait imprimer. Elle excita l'indignation de tous les Honnêtes-gens; et Mme De-Brone reçut des reproches de toutes parts : mais celle qui n'avait pas cédé à son Fils-gâté, aurait eu la force de resister à tout l'Univers.

On demandera, comment il se pouvait qu'un Fils parlât a sa Mère comme vient de le faire le jeune De-Brone? Pour répondre à cette question, il faut exposer la conduite de la Mère avec ce Fils indiscipliné ! Il avait alors dixhuit ans, et sa Sœur dixneuf : mais il y en-avait aumoins deux qu'il avait mis la complaisance de sa Mère aux plus-rudes épreuves. On ne s'arrêtera pas à rapporter les traits ordinaires d'une Mère subjuguée par un Poliçon qui s'en-prévaut : Mme De-Brone, si cruelle pour sa Fille, riait des desobéissances, des manques-de-respect, des affronts sanglans que lui fesait quelquefois son Fils : il lui reprocha un-jour, devant une Compagnie nombreuse, qu'elle haïssait sa Sœur, parceque... Tout le monde se leva d'indignation. La Mère l'excusa sur sa vivacité, sa pétulance, son sang bouillant, qu'il n'était pas maître, disait-elle, de modérer. Elle en-donnait pour raison les impatiences ausquelles elle avait été sujette durant sa grossesse : — Puisqu'il tient de moi ses défauts, ajouta-t-elle, ne dois-je pas les supporter; et mon Fils n'est-il pas assés malheureus

que je lui aie fait ce présent-? Mais voici l'épreuve où, dès l'age de seize ans, il avait mis la complaisance de sa Mère : quand le Personnage sera connu, rien ne surprendra plus de sa part.

Il y avait chés Mr et Mme De-Brone une Cuisinière aussi ancienne dans la maison que leur mariage. Comme elle était leur unique Domestique, elle était surchargée d'ouvrage. Elle proposa enfin à sa Maitresse de prendre sa Nièce avec elle. Ce qui lui fut accordé : Mme De-Brone étant bien-aise que sa bonne Domestique eût avec elle une Personne sur qui elle eût un droit naturel de commandement (meilleure Maitresse que bonne Mère ; c'est ainsi que le cœur humain est inexplicable)! Cette Nièce était très-jolie : lorsqu'elle eut demeuré quelques mois à la ville, que sa Tante l'eut habillée proprement, que la Petite-personne eut pris un-peu de goût, elle devint réellement appétissante. Ce fut alors que le jeune De-Brone, qui avait passé quelques mois à la campagne avec son Père, revint à la maison. La vue de *Jeannette* le frappa : il mit dans sa tête de la séduire, ou d'employer la violence : cela lui était à-peu-près-égal. Quoique beau garson, il était trop impérieus, trop pétulant, pour avoir l'art de séduire. Il ne réüssit donc pas auprès de Jeannette.

Les difficultés irritèrent sa passion toute-brutale. Il dissimula, feignit de ne plus faire-attention à Jeannette, et guetta l'occasion favorable. Elle se présenta un jour-de-fête, que tout le monde devait sortir. On le croyait sorti lui-même, sans quoi la Tante n'aurait pas quitté sa Nièce! Jeannette, dans une sécurité profonde, profita de son loisir pour faire une toilette : elle chantait, la porte de sa chambre étant ouverte. Lorsqu'elle fut presque nue, De-Brone, qui l'observait, s'élança comme un Tigre sur sa Proie ! Sa vue, son action, la connaissance qu'elle avait de son caractère, saisirent la Jeune-fille ; elle tomba sans force. Le féroce De-

Brone ne s'en-étonna pas; il la deshonora..... Revenue à elle-même, Jeannette fut au-desespoir. Elle fondit en-larmes; et voyant son cruel Ennemi rire de ses pleurs, et annoncer par ses regards de nouveaux attentats, elle lui embrassa les genous, en-le suppliant de l'épargner. Mais la douleur et les larmes étaient un assaisonnement pour De-Brone; il exigea qu'elle se soumît une-fois volontairement à ses desirs, promettant qu'après il la laisserait libre. Il joignit les plus-horribles menaces à cette proposition : Jeannette craignant pour sa vie, céda enfin, et subit toutes les humiliations que peut imaginer un Libertin de cet âge, déja corrompu..... On revint. La première Personne qui rentra, ce fut Mme De-Brone : ayant besoin du service de Jeannette, elle l'appela. Cette Fille ne répondant point, elle ala jusqu'à sa chambre, où elle la trouva échevelée, toute-en-sang, De-Brone lui ayans donné quelques violens soufflets, qui l'avaient fait saigner du nez, demi-mourante, et ne répondant à ce qu'elle lui disait, que par de longs soupirs. Mme De-Brone, ignorant que son Fils était à la maison, fut effrayée, et crut que des Voleurs étaient entrés; mais Jeannette eut la force de lui nommer son Fils. Il faut convenir que Mme De-Brone pleura de l'état de cette Enfant; elle ala chercher son Fils, et le trouva, fredonnant un air, occupé à déguiser quelques égratignures avec de petites-mouches de taffetas-d'Angleterre. Elle lui parla avec une fermeté qu'elle ne lui avait pas encore montrée : mais l'Insolent rit au néz de sa faible Mère, et ala même jusqu'à lui dire en-goguenardant, Que les Femmes, en-ces occasions, n'étaient pas aussi fâchées qu'elles voulaient le paraître : — J'en-appele à vous-même, ajouta-t-il avec une horrible effronterie. Mme De-Brone alait lui donner un souflet, lorsque la tante de Jeannette, instruite par sa Nièce de ce qui s'était passé, du nom de l'Auteur, et de la manière,

entra comme une Furie dans la chambre. Elle se jeta sur De-Brone, qui ne s'y attendait pas; le terrassa; et sans faire attention aux cris et aux défenses d'une Mère..... digne d'un pareil Fils, elle le mit dans un état approchant de celui dé Jeannette. L'Infâme hurlait comme une Bête-féroce : mais l'implacable Tante ne l'écoutait pas, et repoussait sa Maitresse, assurant qu'elle le voulait assommer. Dans ce vacarme, arriva Mr De-Brone le père : il ne put être instruit. Il sépara sa Domestique de son Fils; mais ne doutant pas que ce Dernier n'eût tort, il le renferma dans sa chambre, et secourut sa Femme presqu'évanouie. Revenue à elle, son premier soin, même avant que son Mari pût parler à la Tante de Jeannette, fut d'aler trouver cette Femme, qui était auprès de sa malheureuse Nièce; elle leur défendit, à toutes deux, sous peine de la vengeance la plus-éclante, de découvrir la vérité à son mari; leur promettant d'ailleurs tous les dédommagemens possibles, même de punir son Fils, et de pardonner à la Tante tous les mauvais-traitemens qu'elle lui avait faits..... Mais, qu'imagine-t-on qui arriva ensuite ? Tout ce qu'on peut attendre de la complaisance criminelle d'une Mère capable de perdre sa Fille par une haîne barbare. La nature outragée se venge sur elle, en-lui donnant des faiblesses indignes pour Un-autre de ses Enfans. De-Brone feignit le désespoir; il feignit de tomber dans l'état du jeune Antiochus amoureus de Stratonice; il alait mourir d'amour (tout en-se-portant à merveilles) : sa Mère, sa..... faible Mère eut la basse complaisance de solliciter elle-même sa Domestique de consentir à un commerce secret entre De-Brone et sa Nièce : elle employa les bienfaits, les prières, les larmes, et réüssit enfin...... Nous n'arrêterons pas notre imagination sur cette infamie doublement-criminelle, car Jeannette a perdu par-là toute sa vertu; aujourd'hui cette Infortunée, après avoir

étonné la Capitale par son luxe, languit dans une maison-de-force, où l'a fait secrettement renfermer un Evêque, oncle de son dernier Amant.

On connaît à-présent De-Brone, et on le croit capable d'exécuter la menace de mettre le feu au Couvent, avec dix à douze de ses Amis, d'en-tirer sa Sœur, et même d'en-traiter comme Jeannette, tout ce qu'il y trouverait ayant quelque beauté.

Cependant Eléonore, après les menaces de son Frère, n'en-était que plus persécutée par les Religieuses pour prendre l'habit et entrer au noviciat. Depuis l'entretien qu'elle avait eu avec la Sœur Dorothée, elle n'avait pas revu cette Religieuse en-particulier. Mais un-jour, par un concours fortuit de circonstances, elles se trouvèrent ensemble au jardin, dont l'enceinte est fort vaste. La Religieuse était malade, et on ne comptait pas qu'elle sortirait : voilà ce qui occasionna une rencontre qu'on redoutait avec raison. En-l'apercevant, Eléonore qui s'attendait encore à un sermon comme celui que la jeune Religieuse lui avait débité, fit un mouvement pour l'éviter. « — Ne me fuyez pas, Eléonore, lui cria Dorothée d'une voix presqu'éteinte : je me-meurs, « et c'est vous que je cherche : je ne veux pas « mourir en-me-reprochant d'avoir contribué à « votre malheur, par un discours dicté, que la « Supérieure écoutait. Victime, comme vous de « la haîne d'une Mère injuste, je me trouve con- « damnée au plus horrible des supplices, à celui « d'un anéantissement anticipé. Douée de tout « ce qu'il falait pour faire une Femme, une « Epouse; adorée d'un jeune Amant que je ché- « rissais, je me suis vue enlevée de la maison-pa- « ternelle, et précipitée dans cette maison odieuse, « où, sous prétexte de nous consacrer à Dieu, on « outrage la Divinité, en-nous forçant de fausser « la destination de la nature. Plûs vous êtes « belle, nous dit-on, plus vous êtes sensible, plûs

« vous êtes digne de Dieu! Quel horrible blas-
« phème! et comment ces Malheureuses ne sen-
« tent-elles pas qu'elles-font de Dieu un Tyran
« comme elles! Ce Dieu juste, ne veut que l'exer-
« cice de nos facultés; il ne fait pas consister la
« perfection dans l'inaction et l'inutilité; toute
« action lui-même, il a fait l'Homme à son image.
« Quel inconcevable renversement d'idées les
« temps d'ignorance ont produit! et pourquoi?
« ah! pourquoi cette lumineuse Philosophie qui
« a commencé dans notre siècle, ne régnait-elle
« pas déjà il y a huit cents ans (*)! Vous et moi
« nous ne serions pas des Victimes dévouées!
« Que les Hommes barbares qui regardent avec
« indifférence notre situation, ne s'y trouvent-ils
« seulement un-jour! ils verraient si c'est une
« chose indifférente que des milliers de Femmes
« malheureuses en-France, en-Espagne, en-Ita-
« lie, et dans tout ce qui est Catholiq!....... Non,
« ma chère Eléonore, ce ne sont point mes sen-
« timents que je vous ai exposés : la profession
« religieuse forcée est un crime horrible de la
« part de nos Parens : elle n'est pas même inno-
« cente, lorsqu'elle est de notre chois. Personne,
« à-moins d'infirmité, ne doit secouer le joug
« des devoirs imposés par la nature, devoirs qui
« ne sont point ceux qu'impose un Despote,
« mais une Mère chérie; elle les accompagne de
« délices, de douceurs, de plaisirs. Voyez comme
« nous regardent les Femmes, Celles-mêmes qui
« nous forcent à nous ensevelir comme des Etres
« inutiles : voyez la différence qu'elles mettent
« entre-nous et une digne Mère-de-famille!
« Voyez comme cette Dernière est importante

(*) Qui peut nombrer les biens qu'a faits la Philosophie! O Voltaire! grand homme, que des Pygmées outragent, c'est à toi que le Siècle doit ses lumières :

Deus nobis hæc otia fecit.

« dans la Société, considérée, honorée ! Pour « nous, hélas! mortes dès le jour de notre pro- « fession, même par les lois humaines, nous « végétons tristement, vil fardeau de la terre; et « notre mort naturelle ne cause qu'un sentiment « de joie à ceux qui nous avaient anéanties de- « puis si longtemps! Me voilà donc, ma chère « Sœur, moi, infortunée ! me voilà ! je suis « venue au monde par un concours fortuit de « causes; et je ne dois, dans le vaste océan de « l'éternité, occuper qu'un point, qu'un instant : « on l'a trouvé trop long encore : la Tigresse qui « m'a donné la vie, me l'ôte, m'empêche de me « reproduire dans mes Enfans; elle m'anéantit « toute-entière, autant qu'elle le peut : le rare, « l'inestimable bienfait de la vie est rendu nul « pour moi....! ah! je suis au désespoir!.... Je ne « puis briser mes chaînes: je ne puis franchir « ces murs!...... oh! que ne les ai-je franchis, « lorsque j'étais encore saine et vigoureuse! que « ne les ai-je franchis avec le Dernier des Ma- « nœuvres! que ne me suis-je faite sa Compagne! « que n'ai-je souffert avec lui le froid, le chaud, « le travail! que ne me vois-je entourée de ses « Enfants et des miens! j'aurais rempli le but de « la nature; quelqu'un de ces pauvres Enfans « aurait fait son chemin dans le monde...... Mais, « que dis-je? je ne le désire pas; car un-jour, « peut-être, quelqu'une de mes Filles aurait eu « mon sort! Voyez mon désespoir, ma chère « Eléonore! qu'il vous serve de leçon : plutôt..... « tous les tourmens que de vous lier...... Jamais, « jamais ne prononcez de vœux : votre Furie de « Mère peut mourir.... et quand la mienne mour- « rait à-présent, la Barbare dirait toujours au « fond de son cœur dur et féroce : — L'Objet de « ma haîne ne me survit pas, il est mort..... il ne « formera que d'inutiles désirs.

« Oh! que les Mères cruelles sont des Monstres

« odieus!..... Pardon, saint Auteur de la Nature;
« tu m'ordonnes d'aimer mon Père et ma Mère;
« mais je ne vois pas de commandement qui m'o-
« blige à aimer mon Assacin...... Quand le perni-
« cieus abus qui m'anéantit cessera-t-il? Quand
« verra-t-on que les sacrifices affreux ordonnés
« pour Molok, sont l'origine de ceux qui se font
« de nos jours?.... Comment, comment des Pré-
« lats éclairés les souffrent-ils? Ah! j'en-vois la
« raison toute humaine! Ils veulent avoir plûs de
« sujets : leur empire est plus entier sur nous;
« et la soif de commander, l'orgueil enfin, est la
« source de tous nos malheurs! »

En achevant ces mots, Dorothée tomba en faiblesse dans les bras d'Eléonore, qui toute-effrayée, appela du secours : On vint : on emporta l'infortunée dans sa cellule. Revenue à elle-même, et sentant sa fin certaine, elle ramassa toutes ses forces, arracha son bandeau, déchira son voile, éloigna tous les symboles de son état qu'elle put atteindre, et dit : « Que je ne paraisse pas devant vous, « grand Dieu! avec les marques de ma réprobation! » Ces mots furent entendus de toutes les Novices, et de toutes les Pensionnaires ce qui mortifia beaucoup la Supérieure et les Anciennes : Elle expira un instant après. On fit courir le bruit qu'elle avait perdu la tête avant sa mort : mais Eléonore qui lui avait entendu tenir un discours sage, sensé, vrai, fut épouvantée de l'excès du désespoir de l'infortunée Victime.

Cette mort fit quelque bruit, et elle accéléra l'audacieuse entreprise du jeune De-Brone. Dès le lendemain-soir, vers les onze heures, il s'approcha du Monastère avec quelques amis tous masqués : ils escaladèrent les murs du jardin, pénétrèrent dans la maison, forcèrent la première cellule, et mettant le poignard sous la gorge de la Religieuse qu'ils y trouvèrent, ils la forcèrent de les conduire dans le quartier des Pensionnaires. Ils en enlevèrent

quatre des plus-jolies, dont la vocation était également forcée. De-Brone le voulut ainsi pour donner le change, et empêcher qu'on ne vit trop clairement que l'entreprise n'était faite que pour sa Sœur : quatre chaises-de-poste les attendaient; ils partirent sur-le-champ sans faire d'autre mal dans la Maison. Le lendemain, ce fut un scandale horrible. Les Gens sensés frémirent : les Sots crièrent comme des Forcenés, à la profanation, au sacrilége! les Parens des Jeunes-personnes enlevées sollicitèrent des ordres, et volèrent à la poursuite des Ravisseurs. On croyait bien les connaître. Mais la surprise fut grande dans toute la Ville, lorsqu'on vit paraître le soir les jeunes-gens soupçonnés, qui venaient de faire une partie-de-plaisir à une demi-lieue, dans une maison de campagne! Ils le prouvèrent aisément; et comme ils étaient une vingtaine, les quatre qui avaient conduit les jeunes Pensionnaires dans une Ferme isolée, étaient confondus avec les Autres, de façon que le témoignage des Gens de l'endroit où ils s'étaient divertis fut uniforme pour tous. Les quatre Filles avaient été habillées en hommes, immédiatement après leur sortie du Couvent : chacun des Jeunes-gens avait fourni plûs qu'il ne falait pour cela. Elles étaient sous le même habit dans la ferme : ainsi le Fermier et ses Gens, s'ils parlaient d'elles à quelqu'un, ne les désignaient que comme de Jeunes-hommes.

Après le premier emportement, les Familles à qui appartenaient les Filles enlevées, demeurèrent dans un silence profond, et les jeunes-libertins parurent tranquiles. Il faut observer que tout le monde désirait de les trouver innocens, et que les Mères des quatre Jeunes-personnes n'étaient pas absolument fâchées de cet événement, qui les alait autoriser à disposer de leurs Filles avec toute la cruauté de leur mauvais-cœur. Il devrait être permis de les nommer, pour livrer leurs noms

infames au mépris publiq : mais telle est la délicatesse de notre siècle corrompu, qu'on ne veut pas que le vice soit forcé dans ses derniers retranchemens ; une Main étrangère effacerait ces noms ; ou si elle les laissait, l'Éditeur serait cité, condamné, pour avoir fait une action moins vigoureuse que juste.

Ce qui doit étonner, dans cette Histoire, c'est que vingt Jeunes-gens, dépositaires du même secret, aient gardé le silence : mais ces vingt Jeunes-gens étaient des libertins, et il n'y en-avait pas Un qui n'eût des prétentions sur les quatre Pensionnaires enlevées. Ainsi, dès qu'ils purent s'absenter sans-conséquence, ils se rendirent au nombre de dix à la ferme, De-Brone à leur tête; ils transportèrent leur Proie dans une autre retraite, au-milieu des bois. Leurs Camarades l'ayant appris, ils présumèrent que les Jeunes-personnes n'avaient pas fait les cruelles : Quatre d'entr'eux coururent au nouvel asyle, s'enfermèrent avec elles, et osèrent faire des propositions conformes à l'objet de leur voyage. Ils furent repoussés. Ils employèrent la violence avec aussi peu de succès..... Les Dix qui les avaient transférées, instruits à-temps de la démarche de leurs Camarades, accoururent au-secours des Jeunes-filles ; mais quel secours?..... Les Gens de la maison n'avaient osé se ranger du parti de leurs Hôtes, dont ils ne connaissaient pas le sexe; ils rendirent-compte, en deux-mots, du vacarme épouvantable qui se faisait depuis plus de trois heures dans la chambre où les Nouveaux-venus s'étaient renfermés avec les Premiers. Les Dix, De-Brone toujours à leur tête, enfoncèrent la porte; et voyant le desordre où les Quatre avaient mis les Pensionnaires, ils se précipitèrent sur eux; ils les voulaient tuer. Ils en-furent empêchés par les Jeunes personnes elles-mêmes, qui firent entrevoir à ces Furieus les suites de leur crime. Mais De-Brone ouvrit l'idée d'une autre

espèce de vengeance : ce fut que les Belles leur accorderaient volontiers, ce que les Autres avaient voulu leur arracher..... Quelle situation pour des Filles, vertueuses au-fond, et qui n'étaient que malheureuses! La Sœur de De-Brone, lui fit des représentations : mais il lui répondit qu'il l'exceptait. Il avait des vues plus criminelles encore, qu'il faut taire..... Ils ne vinrent pas à-bout de leur dessein. Les Jeunes-personnes se défendirent ; la nuit arriva, et elles voulurent s'échapper : mais elles furent reprises par De-Brone et Trois-autres, qui les enfermèrent dans une maison encore plus-écartée, où ils furent obligés de les laisser, pour aller se remontrer à la Ville. Les quatorze Jeunes-gens, tant les Battans, que les Battus, s'y rendirent ensemble ; et s'étant reconciliés en-route, ils convinrent de garder le silence.

Cependant Éléonore, et ses trois Compagnes, ne pouvaient envisager sans effroi le sort que leur préparaient vingt jeunes Forcenés, qui ne se proposaient rien-moins que de les faire-servir à assouvir une passion brutale, pour les mettre ensuite au-rang des plus viles Créatures : elles avaient au-fond de leur cœur la consolation de n'avoir pas provoqué leur enlèvement ; ainsi, elles resolurent, sur la proposition qu'en-fit Eléonore, d'écrire leur situation aux Parens de l'Une d'elles avec la signature des Trois-autres. On en-chargea Eléonore, qui fit une Lettre adressée à son Père, où elle rendait compte de tout ce qui s'était passé, du danger qu'elles couraient, et du prompt secours dont elles avaient besoin. Cette Lettre fut remise, par une fenêtre grillée, à un Valet-d'écurie, qui montant à cheval sur le champ, la porta la nuit même à Mr De-Brone. — Infortunées, dit-il en-la-lisant, vous n'avez donc que le chois des malheurs- ! Il hésita sur ce qu'il avait à faire : mais enfin, il crut devoir avertir les autres Pères, en-leur-conseillant de garder le secret avec leurs

Femmes, de partir tous-quatre, et de remettre les Jeunes-personnes sans bruit dans un autre Couvent. Ils y consentirent; mais au-moment du départ, Un d'eux eut la faiblesse d'avouer à sa Femme le sujet de son voyage. Cependant les quatre Pères arrivèrent au lieu de la scène : Ils y trouvèrent De-Brone et ses Camarades, qui se livraient aux mêmes excès que la veille. La vue des Pères glaça de crainte cette Jeunesse effrénée : Tels on dit qu'autrefois les Mèdes domptèrent avec des fouets leurs Esclaves révoltés. Ils disparurent tous, De-Brone le dernier, jetant sur son Père des regards de fureur : mais, dès que ce Père irrité levait les yeux sur lui, il baissait la vue. On emmena les quatre Filles. Les Pères alaient exécuter leur dessein, lorsqu'à demi-lieue de la Ville, ils aperçurent quatre Bacchantes à cheval qui venaient à eux. Les Filles étaient en croupe derrière leurs Pères. Les Bacchantes leur firent mettre pied-à-terre, se jetèrent sur elles, et les auraient étranglées sans leurs Maris. Tout ce que Ceux-ci purent dire, en-montrant la Lettre d'Eléonore, fut inutile : elles les obligèrent de monter devant elles, et leur firent ainsi traverser la Ville, malgré leurs Maris, pour les couvrir de honte et d'opprobre. On ne sait qui l'on doit regarder comme plus-coupables, ou de ces Mères atroces, ou de ces Pères faibles qui ne les punirent pas, et ne montrèrent pas qu'ils étaient hommes; ou des Jeunes-libertins : les Premières indignent davantage. Après cette indécente cavalcade, elles alèrent les enfermer dans le même Couvent..... Siècles de barbarie, vous n'offrez point de pareilles Mégères; sur-tout, vous n'offrez point d'Hommes si lâches (*).

(*) Si-fait, si-fait! l'infortunée Bazine, fille de Chilperic et d'Audovaire, fut violée par les Domestiques de Frédegonde, sa bellemère, au su du Roi; et après que ces Monstres en furent rassasiés ils la rasèrent, et alèrent la renfermer dans un Couvent de Poitiers.

C'est ainsi qu'Eléonore fut rendue à son premier sort, et qu'elle comprit que l'amitié d'un Frère aussi vicieus que le sien, ne pouvait qu'augmenter ses malheurs. Dès la semaine suivante, on força les quatre Fugitives à prendre le voile : la résistance fut inutile ; on les dépouilla, et on ne leur laissa que les habits odieus qu'elles refusaient. Une d'entr'elles se mit au lit et se laissa mourir faute d'alimens. Les Trois-autres cédèrent, surtout Eléonore, qui ne se fit presser qu'autant qu'il le falait, pour montrer qu'elle était contrainte. Il arrive mille-scènes de ce genre dans les Couvens; mais les Parens n'ont garde de les divulguer, et les Religieuses les cachent avec encore plûs de soin. On pourrait s'en procurer la preuve par ces Lettres-circulaires, que les *Visitandines,* entr'autres, font imprimer à la mort de chacun de leurs Sujets.

Mais si Eléonore parut se résigner, elle n'en-était pas moins-consumée par le plus affreus desespoir. Son Amant, dont on n'a dit qu'un mot, cet Amant qui lui était destiné pour Epous par son Ayeul et sa Grand'mère, trouva moyen de lui faire parvenir une Lettre. Il lui marquait, Qu'il la priait de l'instruire, s'il pouvait se flatter que sa pudeur n'eût pas reçu le dernier outrage. Il l'assurait que, dans ce cas, il était toujours disposé à l'épouser, et qu'elle comptât-la-dessus. Eléonore lui répondit :

J'ai tout perdu; c'est là-dessus qu'il faut régler vos sentimens : je ne suis plus-digne de vous ; je ne desire que la mort.

Cette généreuse Fille écrivait de-la-sorte, pour que son Amant l'oubliât plus aisément. Qu'il est

rare de s'immoler soi-même ainsi au repos d'Un-autre!

Ce fut à l'occasion de l'enlèvement de sa sœur, que De-Brone fut éloigné de la maison paternelle, par sa Mère elle-même. Il fut envoyé à Paris, où il se plongea dans la plus crapuleuse débauche : mais elle eut pour lui des suites cruelles! Sa Mère ayant appris qu'il vivait avec une Fille-perdue, accourut pour la faire enlever. Elle trouva cette Fille au lit avec son Fils, qui se voyant surpris par les Gens que sa Mère amenait avec elle, et sans défense, lui fit une réponse encore célèbre dans toute la Province : — Quoi! mon Fils! vous vivez avec une Malheureuse, ramassée dans la fange! — Madame, elle m'est fidelle, depuis que je l'ai; elle m'est soumise; elle m'a donné une Fille qu'elle aime tendrement; *elle est plus honnête-femme que vous*-. C'est ainsi que cette indigne Mère fut punie par son propre Fils : Il n'en était pas moins coupable; mais que la punition était juste!

La Fille fut renfermée, malgré les fureurs de son Amant, qui lui était d'autant plus-attaché, qu'elle avait-moins de ce qui fait les Honnêtes-femmes : mais Mme De-Brone avait elle donc le droit de disposer ainsi de l'existence de cette Infortunée?

Quant à Eléonore, dont le noviciat avançait, elle n'envisageait ce terme qu'avec horreur : elle n'avait cependant plus d'espoir; la publicité que sa Mère avait donnée à son retour; les bruits infâmes que les quatre mauvaises Mères répandaient contre leurs Filles, qu'elles représentaient comme ayant été livrées à vingt Jeunes-gens, malgré le desaveu de ces Derniers; tout-cela lui avait fait dire douloureusement : — *Je suis perdue; il n'y a plus de monde pour moi, et voici mon tombeau*-. Mais le sacrifice n'en était pas moins-desespérant.

Il arriva enfin ce moment redouté. Eléonore

en-vit stupidement les apprêts : elle se laissa parer suivant un ridicule et barbare usage. On l'amena, elle troisième, aux pieds des autels : elle se retourna et vit ses deux Compagnes fondantes en-larmes. Elle jeta ensuite un coup d'œil sur les Familles assemblées; elle vit les quatre Mères; car celle de la Morte venait jouir du sacrifice qu'aurait fait sa Fille.

Elle les fixa fièrement, comme si elle eût voulu leur dire : Vous voila aubout de votre rôle de fureur, que nous ferez-vous demain? Tandis qu'elle tenait sa vue fixée du côté de sa Famille, elle aperçut son Amant les larmes aux yeux, qui l'observait caché dans un angle : elle lui fit un signe-de-tête, et lui sourit légèrement. Sa Mère, sa barbare Mère en-frémit. Ses deux Compagnes passèrent avant elle : son tour venu, le Prêtre lut la formule; et sur la demande, si elle ne se consacrait pas à Dieu de bon-cœur; elle répondit : — Oui, et le sacrifice est plus entier qu'on ne pense-... La formule achevée, on alait commencer à lui ôter ses ornemens, pour la revêtir de l'habit qui fait la honte de la raison humaine. — Non, dit-elle; laissez-moi.... un moment. Et se retournant vers ses deux Compagnes demi-mortes de désespoir, elle leur dit : — Imitez-moi : à quoi sert une douleur puérile? nous avons des Mères barbares; elles ne nous ont donné que la vie; n'ayons plus rien à elles-. En-achevant ces mots, elle leva la main qu'elle tenait fermée, la rabattit avec force contre son sein, et se perça le cœur avec un stylet. Elle ne fit qu'un soupir, qui fut le dernier.

Ses deux Compagnes n'eurent pas la force de l'imiter : car la surprise, la terreur générale, leur en-laissaient le temps : elles furent couvertes du sang de leur Compagne. Mme De-Brone feignit de s'évanouir. Son Mari poussa un cri-de-fureur; et aulieu de la secourir, il leva la main sur elle; mais le coup demeura suspendu.

Ainsi finit la plus-aimable, la plus-douce et la plus-méritante des Filles. Ses charmes, qui n'ont embelli qu'un instant sa Patrie sont encore célèbres; et il n'est pas une âme sensible qui ne lui ait donné des larmes. Sa Mère, depuis la mort de cette Fille aimable, et les débauches d'un Fils perdu de vices, mène une vie que le remords et la honte empoisonnent. Objet d'effroi pour tout ce qui la connait, les Mères du-commun n'osent l'injurier à-cause du pouvoir que lui donne la richesse; mais elles font passer l'horreur qu'elle leur inspire dans l'âme tendre de leurs Enfans; plus d'une-fois d'innocentes Créatures de trois à quatre ans, lui ont crié, en-la-voyant passer : — *Bourrelle, la Bourrelle! Aga la Bourrelle de sa Fille!* Juste punition, mais trop douce pour cette Malheureuse.

Quant à son Fils, à-demi revenu, au bout de quelques-années, de ses premiers égaremens, on l'a revêtu d'une charge: il s'est marié....... Tirons le voile sur le tableau hideus d'une Jeune-épouse, auparavant charmante, traînant une vie languissante, couverte d'ulcères, qui la rendent un Objet de pitié; sur des Enfans morts au berceau, assacins de leurs Nourrices. Enfin De-Brone luimême, à trente-deux ans, ne marche plus qu'avec des béquilles; l'impatiente fougue de cet Homme n'ayant jamais permis de le traiter à-fond..... Vous êtes témoin de tous ces malheurs, coupable Eustoquie! et ils achèvent votre supplice!

A entendre certaine Clique d'Hypocrites intéressés, il semble que notre Siècle est le seul qui se soit élevé contre les vœux ou forcés ou précoces : mais voici des vers sur cet abominable abus, datés de 1606, *dans les Muses Françaises,* T. II, pag. 43.

Stances sur les Vœux précoces des Religieuses.

Si nos intentions n'auoient iamais qu'un terme,
Et si nos volontez s'arrestoient en un poinct,
Nostre religion pourroit demeurer ferme,
Mais elle peut changer ces choses n'estant point.

Delà vient que le bien a le mal à sa suite,
Que le plus sainct desir a l'imperfection,
Et que si la raison n'est tousiours bien conduite,
La vertu cause en fin de la coruption.

Peut-on faire icj bas rien de plus equitable
Que de se consacrer à la diuinité ?
Et peut-on luj voüer rien de plus agreable,
Qu'en luj offrant la vie et la virginité ?

Toutesfois nous voyons auiourd'huj le contraire,
Et soubs un voile sainct naistre l'impiété,
Car nous voulons forcer ce qui est volontaire,
Abusant du grand Dieu pour nostre utilité.

Mais afin d'asseurer les ames plus craintiues,
Je veux monstrer icj quels sont les fondemens
De ces religions qu'on appelle votiues,
Et combien nos abus y font de changemens.

Nos pères qui viuoient en l'Eglise première
Voyant l'iniquité regner par l'Vniuers,
Deuoüerent à Dieu leur âme toute entière
Et delaissant le monde ils vindrent aux desers.

Ils sçauoient que la veuë est un charme insensible,
Les biens un doux lien, la beauté un poison,
Et qu'il est mal-aisé de viure incorruptible
Au milieu des plaisirs qui troublent la raison.

Puis afin que leurs sens perdissent l'esperance
De pouuoir quelquefois retourner au plaisir,
Ils firent ces trois vœux de rendre obeissance,
D'avoir la pauvreté et le chaste desir.

Ce sont les trois torrens qui sappent et qui noyent
L'auarice, l'orgueil et l'impudicité,
Ce sont ces deux esclairs qui tuent et foudroyent
Les violens efforts de la cupidité.

Je voj ces trois premiers en l'estat monastique,
Vn sainct Paul, sainct Machaire, un sainct Hilarion,
Qui seruirent de règle et mirent en pratique
Les austères rigueurs de leur religion.

Plusieurs en imitant ces trois grands personnages
Ont donné les moyens qui pouuoient rendre heureux,
D'autres se contentans de suivre les plus sages,
Ont tenu les sentiers qui conduisent aux cieux.

Mais pas un n'a changé par force ou par contrainte
Ni d'habit, ni de vie, ni pour aucun dessein,
Ils se donnoyent à Dieu franchement et sans feinte
Et n'auoient d'autre but que le souuerain bien.

Maintenant on nous met dès la plus tendre enfance
Dans ces lieux renfermez contre nostre vouloir,
Et nos cruels parens preschant l'obeissance
Disent qu'ils ont sur nous vn souverain pouvoir.

Mais quand l'aage plus meur nous donne cognoissance
De l'estat et du lieu où nous sommes reduits,
Au lieu de se voüer à ceste penitence
On maudit souuent ceux qui nous y ont conduits.

Toutesfois on nous fait contre toute justice
Sans y avoir le cœur ni la deuotion,
Proferer les trois vœux, donnant comme vn supplice
Ce qu'on doit recevoir avec l'affection ?

Bref ceste saincteté leur sert comme d'amorce
Pour mieux nous attirer à leur intention,
Las ! comment pourrions-nous resister à la force.
Tenans nostre vouloir en leur subiecton.

L'on dit à son enfant qu'il n'est pas assez riche,
Ou bien qu'à cet estat il est predestiné,
L'vn pour ne l'aimer point, ou pour estre trop chiche,
Et l'autre pour vouloir auancer son aisné.

Pour nous persuader ils disent qu'en ce monde
On n'a iamais que mal : mais qui vit en ce lieu
Qu'ils croyent, disent-ils, que la grace y abonde,
Et que tout bon-heur suit l'ame qui sert à Dieu.

Mais c'est dire autrement qu'ils n'ont en la pensée
S'aidans du general pour leur particulier,
C'est de nous voir chez eux qu'ils ont l'ame offensée,
La fin de leurs discours ne tend qu'à nous lier.

Les hommes ont voulu qu'au plus petit office
L'aage y fut competent auant que l'exercer ;
Mais ceux-çi de nos cœurs ont fait vn sacrifice,
Avant que d'avoir sçeu ce qu'il falloit penser.

Encor si l'on pouvoit quelquesfois se desdire
Et demeurer au lieu qu'on aimeroit le mieux ;
Mais ils ont une loj qu'on n'ose contredire,
C'est que la seule mort nous doit rompre nos vœux.

Delà viennent les maux que la plus part commettent
Se voyant confinez à perpétuité,
Car n'ayans pas les dons que ceux-ci leur promettent
Ils sont enfin noyez dedans la volupté.

Nous confessons, Seigneur, que la plus saincte vie
Est celle qui contemple et n'aime rien que vous.
Mais quoi? chacun n'est pas touché de cette enuie,
C'est vn présent du ciel quand elle regne en nous.

Ne permettez donc pas que ce nom venerable
Que l'on ne doit iamais iurer ne prendre en vain,
Serue d'oresnauant de pretexte et de fable,
A ceux qui pour le bien n'aiment que nostre fin.

Et puis qu'il est ainsi que par votre loj saincte,
Vous desirez de nous vn cœur plein de bonté,
Ostez donc s'il vous plaist l'artifice et la feinte
Et faites que nos vœux soient en la volonté.

LA MORTE VIVANTE.

Une Femme méritante, encore belle, mariée à un Honnête-homme, mais un-peu galant, se mit à l'âge de trentedeux ans tant de jalousie dans la tête, qu'elle en-devint très-malheureuse ellemême, en-voulant-tourmenter son Mari. Cependant comme elle était d'ailleurs raisonnable, elle fit différens efforts pour surmonter l'odieuse passion qui empoisonnait sa vie : Tout fut-inutile : aucontraire, il lui semblait que l'instant où elle venait de prendre davantage sur elle, était toujours celui où son Mari se montrait plus-empressé envers les autres Femmes. Une Jeune-personne surtout excitait la jalousie de Mme *D'Iranci :* c'était une Fille de seize-ans, grande, faite-au-tour, d'une figure noble et sérieuse, un-peu pâle, mais n'endevant être que plus-belle, lorsqu'elle était-animée par le plaisir ou la pudeur. Cette Fille occupait un petit-appartement vis-à-vis les fenêtres de M. D'Iranci. Avec l'attention la plus-exacte, la Jalouse ne pût s'assurer de la chose qu'elle redoutait le-plûs : la jeune ***Faustine*** gardait la plusgrande reserve dans ses fréquens tête-à-tête avec M. D'Iranci; elle le quittait même quelquefois toute-en-larmes. Mais l'Epouse n'en-était que plus-soupçonneuse, et l'obscurité qui environnait Faustine, loin de refroidir l'impression qui

tourmentait Mme D'Iranci, ne servait qu'à l'animer davantage. Elle n'y put absolument tenir : mais elle se garda bien de s'adresser à son Mari! Ce fut au parti le plus-extraordinaire, et le plus assuré, qu'elle eut recours.

Elle avait une Femme-de-chambre, qui lui était fort attachée : elles avaient-été-élevées ensemble : *Pétronille* était de l'âge de sa Maîtresse, auprès de laquelle on l'avait-mise lorsque celle-ci était encore fille : Mme D'Iranci l'avait ensuite mariée à un Homme chargé de l'exploitation des bois de son Mari : ainsi, Pétronille devait tout à sa Maîtresse. Ce fut à cette Femme que Mme D'Iranci s'ouvrit de son dessein. — Je suis-trahie! lui dit-elle un-jour : mon Mari me néglige, depuis que je ne suis plus dans la première fleur de la jeunesse. Cette grande Fille, qui vient de je ne-sais-où, qui appartient à je ne-sais-quî, m'a enlevé son cœur, dès le premier instant qu'elle a-paru. Je suis-persuadée qu'il désire ma mort, afin de l'épouser. Si je le savais!... Mais il faut m'en assurer..... Je me porte bien : je vais feindre une maladie; toi-seule sauras ce qui en-est, tu me donneras ce que j'aurai-besoin, et tu jeteras au feu toutes les drogues que m'ordonneront ces benêts de Médecins : peu-à-peu je paraîtrai m'affaiblir; je mourrai en-apparence; tu me nourriras dans le petit appartement que j'ai-fait-arranger secrettement là-haut à-côté de ta chambre : tous les soirs après ma mort, je descendrai déguisée; et si le Traître épouse sa Maitresse, tu verras comme je la tourmenterai! Je me ferai connaître ensuite, je les séparerai; j'accablerai ma Rivale de honte, et je l'obligerai de se cacher dans un Couvent pour le reste de ses jours. Ah! comme je traiterai mon Perfide! J'étais belle, tu le sais; et... *(se regardant)* je le serais encore sans les chagrins qu'il me donne!... car j'ai les joues creusées : mes yeux sont encore vifs; mais ils n'ont plus

cette douceur qu'ils avaient autrefois. — Vous-vous trompez, Madame; vous êtes toujours belle; votre Mari est encore pour vous le même : on voit qu'il vous adore : observez comme il chérit vos deux Enfans! c'est un bon père, un bon mari! — J'aime à t'entendre parler de la sorte (dit-en-pleurant Mme D'Iranci), et j'approuve tes motifs : mais il faut m'obéir à-la-lettre. — Vous pouvez compter sur moi, Madame, etc.

En conséquence, Mme D'Iranci tomba malade, et elle empira de jour-en-jour. Son Mari quî l'aimait tendrement ne pouvait la quitter; mais elle le renvoyait durement : enfin elle mourut. Pétronille ensevelit à sa place, après que la Famille l'eut-vue expirer, une pauvre Fille de sa connaissance, morte de la veille, et sa Maîtresse, qui s'était-fatiguée à jouer son rôle ala se reposer dans le petit appartement qu'elle avait-fait-préparer. On la pleura; on prit le deuil : Témoin de tout, la Morte jouissait-à-demi des regrets qu'elle occasionnait : car elle ne les croyait pas réels; à-tout-moment elle attendait que son Mari se démasquât.

Les deux Enfans qu'elle avait, garson et fille, étaient fort-jeunes; ils avaient cinq ou six ans. M. D'Iranci, après avoir perdu son Epouse, ne crut pouvoir mieux-faire, que de prendre Faustine chés lui, pour les élever. Il lui donna l'appartement de sa Femme, et lui remit ses deux Enfans. Voilà ce que j'ai de plus précieus, ma chère Faustine, dit-il à la Jeune-personne; ce sont les Enfans d'une Epouse que j'ai-tendrement-aimée, et que je regretterai toute ma vie : elle a eu quelques inégalités d'humeur; mais loin qu'elles aient-nui à ma félicité, je les ai-aucontraire-toujours regardées comme une assurance que je possédais son cœur; le motif en-était trop-flateur pour qu'elles me fatiguassent; la jalousie de ma chère Femme était une qualité pour moi..... Vous êtes leur Sœur-aînée, aimez-les en conséquence.... Et

vous, mes chers Enfans, regardez cette aimable Personne comme une seconde Mère; elle est aussi ma Fille; c'est Une-autre moi-même à votre égard. Mes chers Enfans! consolez tous-trois votre Père! il a-fait une grande perte! mais il voit en-vous tout ce qui peut la lui faire supporter-.

Ce discours fut entendu de la Jalouse : et loin de le prendre dans son véritable sens, elle n'y vit aucontraire, que les apparences d'un prochain mariage. Elle en-frémit : mais il entrait dans son plan de le laisser consommer. Quel supplice, cependant! il faut avoir-été jalous, pour s'en former une juste idée!...... Elle passait les journées aux écoutes, et à se faire répéter par Pétronille ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait. — Ne te l'avais-je-pas-bien-dit! mais il a-encore-fait pis que je ne m'attendais! il a pris sa Maîtresse chés lui dès le lendemain de mon enterrement! Oh! que je le hais! c'est un Monstre! — Je vous assure, Madame, que la conduite de la Demoiselle est très-décente! elle aime vos Enfans; elle ne voit M. votre Mari qu'avec eux. — Tu crois? va, va, ils savent se cacher..... Mais il faut que tu me laisses faire quelques-unes de tes fonctions auprès de cette belle Demoiselle-là-.

Le soir, à l'heure où l'on se met au lit, Pétronille se retira, et laissa Mme D'Iranci à sa place. Celle-ci feignit de ranger dans l'appartement; elle donna des soins réels à son Fils et à sa Fille déjà endormis, et satisfit ainsi sa tendresse. Cependant Faustine, dont le cœur jouissait du calme heureux de l'innocence, venait de s'endormir. Mme d'Iranci, après avoir éteint les lumières, s'approcha de ses rideaux, qu'elle entr'ouvrit, et lui dit d'une voix sépulcrale : « Je suis l'Epouse in-
« fortunée dont tu vas usurper les droits! prens-
« garde, Malheureuse! attachée sur tes pas comme
« une Furie, je te tourmenterai; je te punirai...
« Je suis Mme d'Iranci! (s'écria-t-elle très-fort)

« que tu as fait mourir de douleur ! » En-même-temps elle tira les rideaux avec bruit, et les referma de-même. Faustine qui l'avait-entendue à-demi, et comme si c'eût été un songe, s'éveilla effrayée. — Quî est-ce, quî est-ce? dit-elle. La prétendue Morte s'éloigna doucement, et regâgna sa chambre. Faustine sonna. Pétronille accourut : la Jeune-personne la pria de regarder par-tout, et elle y regarda avec elle. Ne voyant rien, elle rit de sa frayeur; se remit au lit, renvoya Pétronille, et dormit tranquilement.

Le lendemain elle raconta son prétendu songe à Mr D'Iranci, qui n'y vit rien d'extraordinaire. Cependant, il crut devoir conseiller à Faustine de faire coucher avec elle, la Fille-aînée de Pétronille, âgée de dix à onze ans. Ceci désorienta un peu la Jalouse, qui ne laissa pas d'en-être-charmée; elle fut aumoins rassurée pour ce temps-là : mais sa jalousie ne diminua pas. Elle était sans-cesse aux aguets, au-moyen de certaines ouvertures qu'elle s'était ménagées, pour voir dans l'appartement de son Mari, et dans celui qu'elle avait abandonné pour faire la morte. Un jour, elle entendit parler dans ce dernier, et précisément dans la pièce où elle pouvait commodément tout voir. C'était Mr D'Iranci, Faustine, et la petite *Angélique*. Cette Enfant était chérie de son Père qui la caressait la larme à l'œil. Son Frère, qui était dans l'autre pièce, occupé à jouer, l'appela : — Va, mon Ange, dit le Père à sa Fille, va jouer; D'Iranci t'appelle : profitez de l'âge heureus, où vous n'êtes-pas-encore-exposés aux cruels chagrins de la vie -! La petite courut où elle était appelée; Mr D'Iranci et Faustine se trouvèrent seuls. La première action de Faustine, fût d'aler embrasser l'Homme qui l'avait prise chés elle. Il lui rendit ses caresses, et la fit asseoir sur ses genous : il la tint pressée contre sa poitrine, et lui dit fort-bas, des choses apparemment tendres, que

la Jalouse n'entendait pas. Quel supplice pour elle! convaincue, à ce qu'elle croyait, par ses propres yeux, elle étouffait-de-rage! elle ne put se contenir entièrement : elle poussa un profond soupir. Faustine surprise, presque effrayée, le fit-remarquer à Mr d'Iranci. — Ce n'est rien, ma Bonne-amie, lui repondit-il. Un soupir plus-marqué, plus-gémissant encore, se fit-entendre. Pour-le-coup Mr D'Iranci n'en put douter. Mais il était trop-raisonnable pour s'effrayer. — C'est Pétronille, dit-il à Faustine; cette pauvre Fille pleure tous les jours sa Maîtresse; et pour t'en-convaincre, je vais l'appeler -. Il sonna : Pétronille parut, et sur la question de son Maître, elle répondit, que c'était elle qui venait de soupirer. Ainsi Faustine fut-pleinement-rassurée.

Mais la nuit suivante, à-l'instant où la Jeune-personne venait de s'endormir, la Morte-vivante lui tint ce discours: « — Prens-garde.... à toi!..... « Je t'ai vue....aujourd'hui....faire de criminelles « caresses..... à l'infidèle Mari,..... qui m'a-causé... « le desespoir....et....la mort»! En-même-temps, elle lui imprima, sur un des pieds, qu'elle lui avait-découverts, une sorte de cachet, gravé à la manière des tâilles-douces, représentant un Homme qui caressait une Jeune-fille; tandis qu'une autre Femme échevelée paraissait au-desespoir. Le cachet, noirci à la fumée de la lanterne sourde, était encore chaud, il fut senti par Faustine; ce qui l'éveilla, et lui-fit pousser un cri. Elle voulut faire-lever la Petite, qui était-couchée avec elle, pour avoir de la lumière. La Jeune-fille, qui avait-entendu les paroles, était-glacée de frayeur; elle assura, que c'était la voix de Mme D'Iranci, et qu'elle l'avait-parfaitement-reconnue; priant Faustine de la dispenser de se lever; se cachant, et se serrant contr'elle. La Jeune-personne ne crut pas que ce fût Mme D'Iranci : mais elle fut-réellement-effrayée : elle sonna de toutes

ses forces, à deux sonnettes différentes, dont l'une répondait au lit de Pétronille, et l'autre chés Mr D'Iranci. Ce Dernier qui veillait pour quelques-affaires, vint sur-le-champ. — Eh-bien, qu'est-ce, ma chère Amie? — Je vous assure, cher Papa, qu'il y a ici quelque-chose de bien-extraordinaire! On m'a fait une brûlure au pied, et la Petite assure avoir entendu parler. — Oui, Monsieur; je vous assure que j'ai entendu, *Prens-garde.... à toi!... je t'ai-vue... aujourd'hui,... faire de charnelles... caresses... à le... Mari... qui m'a-causé un desespoir... de la mort!....* mais très-bien entendu, Monsieur; comme je vous entens, quand vous me parlez. — Pétronille entra dans ce moment. Mr D'Iranci lui dit de regarder au pied de Faustine. — Ce n'est rien, Monsieur, dit cette Femme, en-cherchant à effacer l'impression. Mais Mr D'Iranci l'avait aperçue; il l'en empêcha. Sa surprise fut-inconcevable! et quoiqu'il n'eût pas le moindre doute du vrai, il vit là quelque-chose d'extraordinaire: il visita l'appartement de Faustine; et n'ayant-rien-trouvé, il y fit mettre le lit de Pétronille elle-même; plaça deux de ses Gens à la porte en-dehors, avec ordre d'entrer au moindre bruit: il fit alumer plusieurs bougies, et donna ordre qu'on l'éveillât, dès qu'on entendrait quelque chose.

Mr D'Iranci craignait que Faustine ne s'effrayât, et quoiqu'il ne comprît rien à ce qu'il venait de voir, il soupçonnait quelqu'espièglerie, dont il se promettait de découvrir et de punir l'Auteur. Il rentra chés lui, et se deshabilla pour se mettre au lit. Dès que les lumières furent éteintes, il entendit un profond soupir. — Quî est-ce? s'écria-t-il: quî êtes-vous? — Ton Epouse. — Ah! plût-à-Dieu! — Infidèle! — Qu'entens-je: on me répond -! Un soupir. — Parlez-encore? — Non -! Il sonna, pour avoir de la lumière: on fureta partout; mais on ne trouva rien: une ouverture

pratiquée derrière un médaillon, du côté de la chambre-à-coucher, et cachée par un grand tableau d'histoire dans le salon voisin, servait à faire passer la voix, comme si on eût-été dans la chambre même. Pour comprendre ce mécanisme, il faut savoir que, derrière le grand tableau, Mme D'Iranci, avant l'exécution de son dessein, avait-fait pratiquer secrettement une sorte de niche dans l'épaisseur du mur, ou elle se logeait pour faire ses lutineries. Il y avait quelque-chose de pis dans cette conduite; mais aussi la jalousie portée à un certain excès n'est-elle pas une folie? Elle passait la plus-grande partie des jours à dormir, surtout lorsque Mr D'Iranci était à ses affaires, et toutes les nuits, elle lutinait, pour troubler le prétendu bonheur de son Mari et de Faustine.

Cependant elle attendait impatiemment quelque-chose de décisif; et quoiqu'elle le craignît plûsque la mort, elle s'abusait elle-même, au point de croire le désirer. C'était sur-tout un mariage qu'elle s'imaginait souhaiter, afin de faire-bisquer Faustine, en-lui-ôtant son Mari. Elle se proposait ensuite de laisser ce Dernier sans femme, en-se-retirant elle-même dans un Couvent. Mais ce mariage n'arrivait pas: Mr D'Iranci renouvelait souvent la scène des caresses avec Faustine; mais ces caresses demeuraient toujours dans les bornes de la plus grande décence.

Il s'écoula quelques-mois, sans que les choses changeassent de situation. Enfin, un-jour la Jalouse entendit Mr D'Iranci parler de mariage à Faustine. La Jeune-personne l'écoutait modestement les yeus baissés, et lorsqu'il eut fini de parler, elle l'assura de son obéissance. A ce-mot, un profond soupir se fit-entendre. — Mais qu'est-ce que tout cela-! dit avec quelqu'impatience Mr d'Iranci: Pétronille n'est pas là?.... (il ne voulut pas ajouter qu'on lui avait-parlé à lui-même.) Je suis sûr, ajouta-t-il, que toutes les idées

de nos Gens, au sujet de l'Epouse que je pleure n'ont aucun fondement : hélas ! elle est morte ! — *Peutêtre !* (répondit une voix.) Faustine effrayée se jeta dans les bras de Mr D'Iranci. — *Ce que je vois m'irrite* (ajouta la voix.) — Mais Quî est-ce qui nous joue ces tours-là (s'écria Mr D'Iranci fort-en-colère) je le découvrirai, et je jure d'en-faire-faire une justice exemplaire-. Il chercha encore par-tout, et fit chercher par ses Gens, qui tremblaient comme la feuille. Mr D'Iranci s'occupa ensuite à rassurer Faustine, et à la fortifier contre les chimères des Revenans, auxquelles elle n'avait-jamais-cru : mais on a beau être aguerri, sur-tout les Femmes, qui ont l'imagination vive et facile à effaroucher, on ne peut entendre, sans effroi, un Etre invisible. Car n'y eût-il à redouter qu'un Etre capable de s'introduire ainsi dans les appartemens, c'en-est-assés, pour effrayer une Jeune-personne et on le serait à-beaucoup-moins ! Cependant Faustine parut calmée.

D'un autre côté, Pétronille, sûre que son Maître n'avait pas d'intrigue, cherchait à guérir l'esprit de sa Maîtresse, en-la-laissant se convaincre par-elle-même du-peu de fondement de ses soupçons : elle découvrit aisément que le mariage, dont il était question pour Faustine, n'était pas avec Mr D'Iranci, mais avec un fort-aimable Jeune-homme, dont le prétendu Veuf s'était-depuis-quelque-temps-fait un Ami. Les préparatifs avançaient. Pétronille en-rendait-compte à sa Maîtresse, afin de porter ainsi au comble cette malheureuse jalousie, qui la tourmentait, et faire en-sorte qu'elle en-rougît, en-découvrant qu'elle s'était-trompée. Cela était assés-bien-vu : aussi Pétronille avait elle consulté, sous le sceau du secret, un Ecclesiastiq de sa connaissance.

La veille du mariage de Faustine arriva enfin. Mme D'Iranci tâchait d'en montrer une joie-de-fureur. Elle dit à Pétronille, qu'elle voulait en-

être témoin, et elle lui demanda son avis, sur le déguisement le plus sûr? La Femme-de-chambre, certaine que sa Maîtresse ne pouvait que recevoir une confusion salutaire, si elle était-découverte, lui dit, Qu'il falait qu'elle se mît en-pauvre Femme, et qu'elle s'approchât pour exciter la charité des Nouveaux-épous. Cette idée plut à la Jalouse, et même l'attendrit : elle laissa couler des larmes. — Oui! je veux lui demander l'aumône: il verra, ajouta-t-elle, par cet emblème, combien il m'a rendue malheureuse-!.... Puis se rafermissant tout-d'un-coup : — Mais le triomphe de ma Rivale ne sera pas long-!.

La Jalouse, dans cette émotion qui précède un tort que va se donner l'Ingrat qu'on aime encore, sentit son cœur parler pour ses Enfans, plus-vivement que jamais. Elle dit à Pétronille de les amener jouer dans une pièce, où elle pourrait les voir facilement. Ils y vinrent : elle les regarda; et songeant que leur Pere alait, dans ses idées, leur donner une Marâtre, elle ne put commander à ses larmes; elle en versa abondamment : ce qui la soulagea, comme toutes les Femmes, et quelquefois les Hommes. Dans un moment où son Fils, en jouant à *cligne-mussette*, était venu se cacher fort-près d'elle, il cria, suivant l'usage. —*Cligne, ma sœur, je vais me musser! — Je cligne*, répondit la Petite, *fais ta mussette; car je ne te vois pas! — Cligne bien! — Je cligne: crie donc, Mussette-!* Le petit Bonhomme, qui se voulait bien-cacher, ou qui s'amusait un-peu aux dépens de sa Sœur, ne disait mot. Mme d'Iranci, enchantée de voir jouer ses Enfans, fit une petite voix, et cria — *Mussette-!* Aussitôt la Petite cessa de cligner l'œil, et courut pour chercher son Frère. Celui-ci, qu'elle trouva sur-le-champ, se plaignit de ce qu'elle demandait et répondait elle-même; il lui dit que c'était tricher. Sa Sœur lui soutint, qu'il avait répondu. — Eh bien! je vous cède, ma

Sœur, dit le Petit-homme : mon Papa dit que je le dois, parcequ'il faut que je respecte en-vous l'image de Maman, qu'il pleure tous les jours. — Je t'assure, mon Bon ami, que tu as-dit, *Mussette :* mais aureste, je pourrais m'être trompée. A ton tour, *cligne,* et je vais me *musser*-. L'Enfant cligna donc, tandis que sa Sœur se cachait. Et comme il était fort-impatient, il la pressait de parler. La Mère répondit pour elle : — *Mussette*-. Aussitôt D'Iranci courut, et vit sa Sœur qui n'avait-pas-fini de s'arranger. Elle se plaignit, comme il avait fait, et cette seconde dispute fut un-peu moins-polie que la première : l'enfance revient aisément à la nature : le Frère et la Sœur alaient se fâcher, lorsque leur Mère leur dit : — Mes chers enfans! quoi! vous-vous querellez-! A ces mots bien-articulés, ils demeurèrent interdits. — C'est Maman! dit la Petite. — Elle est morte, répondit son Frère. — Son âme parle, reprit la Sœur, car elle vient de nous parler; j'ai bien-reconnu sa voix. Ecoutons. — Oui, mes chers Enfans, c'est moi-même. Aimez-vous : souvenez-vous de votre Mère, qui vous aima si tendrement, et qui vous aime encore de tout son cœur. — Ah! c'est Maman! s'écria de nouveau la Petite. — Il est vrai, c'est Maman. — O bonne Maman! montre-toi donc à ta Fille, je t'en prie! — Si vous êtes bien-sage, bien-obéissante; que vous aimiez bien votre Frère, je me montrerai dans quelque-temps. Adieu, mes chers Enfans : je vais cesser de vous parler; mais je vous aurai toujours sous les yeus; songez bien que je serai témoin de toutes vos actions; comportez-vous en-conséquence, et vous me rendrez heureuse dans le lieu où je suis-. Les deux Enfans se mirent à-genoux, et tendant leurs mains innocentes du-côté d'où venait la voix, ils se mirent à pleurer, en-suppliant leur Maman de se montrer. Quelle tentation pour m^me^ D'Iranci! car elle était tendre

mère. Elle sentit que si elle promettait de se montrer, les Enfants n'auraient pas la discrétion de se taire, et qu'elle s'exposerait à se faire-découvrir : elle prit le parti de paraître sur-le-champ, après en-avoir-prévenu Pétronille. Elle entra auprès de ses Enfans encore a-genous. Ils volèrent à elle, se jetèrent dans ses bras, et l'accablèrent de leurs petites caresses. Ce moment fut délicieus.... —Je te croyais morte pour toujours, lui disait sa Fille; ah! Maman! que je suis aise que tu ne le sois plus!... Quittez ce crêpe, mon Frère... — Non, non, dit le petit Homme; Maman est toujours morte; c'est son âme que Dieu nous envoie.... Que je baise ton âme, Maman! Sans-doute elle est en-paradis?.... As-tu vu Dieu, les Saints, mon Patron Saint-Irénée le martyr, dont j'ai-lu la vie? Comment est-il? Lui as-tu parlé de moi? — Mes chers Enfans? répondait la Mère, que je vous aime!... Soyez bons; soyez sages; remplissez tous vos devoirs, votre Mère vous en-prie. — Nous te le promettons, âme de ma Mère, dit le Garson. — Je ferai tout ce que tu voudras : ma chère Maman, ajouta la Petite. — Bon, mes chers Enfants! cela me contente. Laissez-moi; il faut que je vous quitte. Mais je reviendrai vous donner mes avis, lorsque vous jouerez dans cette chambre, et que vous y serez absolument seuls. Ne dites pas que vous m'avez-vue. Mais vous pouvez dire que je vous ai-parlé. Adieu, adieu-! Elle les pressa contre son sein, et s'en-étant débarrassée avec peine, elle les quitta, en-fermant la porte par où elle sortait. Pétronille vint aussitôt la remplacer.

— Ah! ma Bonne! dit la Petite, nous avons-entendu parler Maman!.... — Tu as-bien-fait, ma Sœur! interrompit son Frère. — Elle vous a-parlé, Mademoiselle! répondit Pétronille. — Oui; et j'ai retenu tout ce qu'elle nous a-dit, (*elle le répéta*). Elle nous voit; elle nous entend, à-présent

même, et nous sommes en-sa-présence : — Mes chers Enfans! c'est une tendre Mère! aimez-là bien! elle vous en-récompensera un-jour. Mais il faut garder le silence là-dessus; car on ne vous croirait pas. — Oh-mais! nous sommes bien-sûrs de l'avoir-vue, dit le petit Bonhomme, et nous-nous moquerons de Ceux qui ne voudront pas nous croire-. Il était impossible d'exiger le secret de ces Enfans; aussi Pétronille n'insista-t-elle plus, depeur de trahir sa Maîtresse par des précautions déplacées.

Dès que les Enfans virent leur Père, ils s'empressèrent de lui dire, qu'ils avaient-entendu leur Mère. Il les embrassa la larme à l'œil, sans leur répondre. Ils lui répétèrent à-l'envi, ses moindres paroles. Mr D'Iranci n'en-fut-point-ému : il crut ses Enfans trompés par quelque Domestiq, auteur de tout ce qui était-déjà-arrivé. Cependant il fut très-en colère, qu'on cherchât à faire des impressions dangereuses sur l'esprit de ses enfans : mais comme il avait beaucoup d'affaires ce jour-là, à-cause du mariage de Faustine, il ne fit aucunes recherches.

Le soir on fiança. Pétronille dit simplement à sa Maîtresse : — Madame, on a-fiancé-. Mme D'Iranci fit un profond soupir, et leva les yeus au ciel.

Enfin le lendemain fut ce jour impatiemment attendu. Mme D'Iranci fit la toilette qu'elle avait-préméditée; c'est à dire qu'elle se se mit en-Pauvresse; elle sortit de l'hôtel de son Mari par une porte-de-derrière, et se rendit à l'église. Elle vit arriver tout le monde : son Mari entra, conduisant Faustine : un Jeune-homme et sa Famille les suivaient. On ala aux pieds de l'autel, et le Prêtre commença la cérémonie sans que la Jalouse fut-éclairée. Ce fut en-ce-moment qu'elle s'approcha d'eux, et que d'un son de voix assés-fort, elle demanda l'aumône à son Mari. Sans la

regarder, Mr D'Iranci lui donna un écu en-lui-disant : — Ma Bonne, priez Dieu pour les Nouveaux épous. — Oui, répondit-elle : mais prens-garde à qui tu fais l'aumône-! Ces paroles, le son de la voix, fixèrent l'attention du Mari : mais pouvait-il reconnaître une Epouse qu'il croyait morte, sous les habits d'une Mendiante! Il la prit pour une Folle.

Cependant la cérémonie continuait. Mme D'Iranci, moins maîtresse d'elle-même qu'elle ne l'avait-compté, se proposait en-ce-moment de ne pas la laisser achever. Trop-préoccupée pour rien voir, elle ne s'était-pas-encore-aperçue qu'il y avait un autre Prétendu à-côté de Faustine. Elle voulait s'approcher de la Mariée; mais on la repoussait; on appela même le Suisse, pour la faire éloigner. Cet Officier-d'église leva sa hallebarde sur elle : mais la Pauvresse lui résista. Tandis qu'elle se débatait contre lui, elle s'aperçut que le *oui* alait se prononcer; elle donna au Suisse un violent soufflet, et s'élança jusqu'auprès de la Jeune-épouse : — Arrête! lui dit-elle, en-la-tirant par sa robe : avant de prendre mon Mari, fais-toi dumoins céder mes droits-! A ces mots, tout le monde fut en-rumeur. On la regardait; on se pressait. — Que voulez-vous, Bonne-femme? lui dit le Prêtre. Elle saisit la main de son Mari : — Je suis la Femme de cet Homme, qui va se marier. — Ce n'est pas Monsieur qui se marie. — Ce n'est pas-!.... La parole expira sur ses lèvres.

Cependant, mr D'Iranci examinait la Pauvresse, et venait de la reconnaître pour sa Femme. Il se rappela tout ce qui s'était passé chés lui, et ne doutant plus que la jalousie ne fût le motif de quelquechose d'extraordinaire de la part de son Epouse, il tâcha de ne la point donner en-spectacle. Il parut persuadé que c'était une Folle; et cependant, il la fit emmener par Pétronille, à laquelle il la recommanda. Le mariage de

Faustine s'acheva donc, tandis que m^{me} d'Iranci s'enretournait chés elle un-peu confuse, et ne se croyant pas reconnue de son Mari, elle demanda conseil à Pétronille? — Je crois, Madame, répondit cette Femme, qu'il faut vous assurer des dispositions de m^{r} D'Iranci, et comment il prendra tout ce qui s'est-passé : rien n'est plus facile : je lui demanderai un entretien particulier dans la pièce où jouaient hier Vos Enfans, et vous-vous règlerez d'après ce que vous alez entendre. Ce conseil parut admirable à m^{me} D'Iranci, et elle remit ses intérêts entre les mains de sa fidelle Femme-de-chambre. Celle-ci ala prevenir m^{r} D'Iranci, par un récit bien circonstancié : elle n'oublia pas ses motifs pour s'être-prêtée à seconder sa Maîtresse. — Vous pouvez, Monsieur, ajouta-t-elle, me parler en conséquence; car elle va nous entendre-. Cet honnête mari loua les intentions de Pétronille : il la suivit aussitôt dans la pièce où elle le conduisit, et là, il marqua pour son Epouse la tendresse la plus-vive. — Eh! si elle vivait? dit la Femme-de-chambre. — Je serais le plus heureus des Hommes. La Jeune-personne qui lui a-donné tant de jalousie, est ma Fille; c'est une Enfant que j'ai eue d'une Demoiselle, morte plus de six-ans avant mon mariage : Faustine De-** était une Fille peu-riche; mes Parens se fussent-opposés à notre union : j'attendais une circonstance favorable, lorsque la petite-vérole me l'enleva. Ma Fille avait six ans. Je connus ma Femme quelque temps après : je lui trouvai tout ce que je pouvais désirer, et j'adorais m^{me} D'Iranci en-l'épousant : ma tendresse ne m'a-jamais-permis de lui confier l'existence de ma fille, depeur d'alarmer sa délicatesse. Voilà quelle a-été la raison de ma conduite avec Faustine, que je viens de marier aujourd'hui. Avant que je revoye une Epouse chérie, que sa jalousie même rend plus-intéressante à mon cœur, instruisez-la, ma chère

Pétronille : j'achèverai de lui prouver tout ce qu'elle voudra qui le soit, après notre réunion-.

A-l'instant où Pétronille alait se retirer, m^me^ D'Iranci entra, habillée de blanc, avec une certaine élégance : elle se jeta dans les bras de son mari, en-lui-disant : — J'ai-tout-entendu, mon cher Mari! pardonnez moi une jalousie aussi malfondée!..... Mais, pourquoi ne m'avoir-pas-avoué que c'était votre Fille?..... Elle sera la mienne, soyez-en sûr, et que je l'aimerai comme ma petite Sofie-.!Ah-Dieu! cette Jeune-infortunée est assés malheureuse d'avoir-perdu sa Mère! et je serais une Barbare de vouloir lui ravir votre tendresse, où d'être jalouse de Celle qui n'est plus-! Son Mari lui rendit ses caresses. Ensuite on convint qu'on ensevelirait cette avanture dans l'oubli et que m^me^ D'Iranci ne paraîtrait pas durant les noces. Elle fut heureuse pendant quelques jours, et elle s'amusa beaucoup avec ses Enfans, à quî elle parlait, en-se tenant invisible. Mais elle n'était-pas-absolument-guérie : à-peine les noces furent-elles achevées, qu'elle demanda les preuves de la naissance de Faustine. On les lui donna très-claires : et cependant presque tous les mois, son Mari a de nouveaux doutes à dissiper à ce sujet.

LA

FILLE DE-TROIS-COULEURS

Il arrive dans la Capitale des traits si-extraordinaires, qu'ils en-ont l'air fabuleus. Tel est celui qui va faire le sujet de cette *Nouvelle*. Cependant, quelqu'invraisemblable qu'il soit, je puis-assurer que j'ai-vu son pendant, et qu'une Fille que j'ai-particulièrement-connue, passait dans un quartier de Paris pour brune, tandis-qu'on la voyait constamment blonde dans l'autre.

Voici comme la Mère de la *Jolie-Courtière* (l'Héroïne de la *Nouvelle* suivante) raconta l'histoire de la Fille-de-trois-couleurs à cette Jeune-personne, pour l'engajer à seconder ses vues :

— Il y avait à Paris, dans la rue *du-Fouarre,* une grande Fille, qui était aimée de trois Hommes, qui tous-trois avaient un goût different, et qui, bien qu'ils se connussent, ne savaient pas qu'ils étaient rivaus. La Fille avait-su adraitement ce qui plaisait davantage à Chaqu'un : le Premier aimait les Brunes; il voulait que sa Maitresse fût en-blanc, presque-toujours-en-deshabiller, coïfée

en-Grisette, mais avec un certain goût exquis, dont il cita un Modèle; qu'elle eût une chaussure mignone, mais à talons bas et minces, et qu'elle fût presque toujours en-mules blanches. Le Second aimait les Blondes : il demandait une grande-mise, un-air-de-langueur; une coîfure en-cheveus, et la frisure le plus-chargée; il avait une passion pour la couleur rose; il souhaitait que les robes, les chaussures fussent de cette couleur favorite; que le soulier de sa Belle et ses mules eussent un talon de six pouces, arqué, mince, et qu'elle pût apeine se-soutenir en-marchant; il était au comble de ses vœus à chaque faus-pas qui le jetait dans ses bras, et l'obligeait à s'appuyer sur lui; il disait, que les Fammes ne sont-pas-faites pour courir, et qu'on ne peut-trop gêner leur marche : mais je crois que sa passion seule et son goût particulier lui fesaient-tenir ce langaje. Enfin, le Troisième avait souvent-témoigné à ses Amis, qu'il aurait-adoré une jolie Rousse, qui n'aurait-eu auqu'une mauvaise-odeur. Mais son goût particulier, pour la parure, était le vert, et quant à la hauteur de la chaussure, il tenait justement le milieu entre les Deux-autres.

La Jeune-coquette, nommée *Virginie,* ayant-su tout-cela, de la manière que je vais conter; elle entreprit de captiver ces trois Hommes, et de les satisfaire également. Elle était-blonde : elle alait, sous sa forme naturelle, dans un jardin publicq, où Celui qui aimait les Blondes se-promenait tous les jours, et l'y-voyait parée comme il désirait : Elle le charma facilement, et avec un-peu d'adresse, elle lui laissa faire-connaissance. Il lui proposa d'amener ses Amis chés-elle, pour faire des parties-de-petits-soupers : — Je suis-fort-jalous! (ajouta-t-il); mais je n'ai-rien à-craindre d'eux; nous avons un goût absolument différent. L'Un n'aime que les Brunes, et une parure-de-Grisette, mais propre; l'Autre.... le dirai-je? n'a du goût

que pour les Rousses! Cela est heureus! nous réünirons souvent nos Maitresses, quand ils auront trouvé ce qui leur faut, et nous serons-en-sûreté les Uns contre les Autres-. Ce langaje donna de grandes idées à Virginie! Elle se-prétendit fort-gênée par sa Mère, et fit-en-sorte de persuader à son Amant, qu'elle ne pouvait le voir que tous les trois jours; mais c'était pour faire la conquête des Deux-autres. Dès le lendemain, elle se mit à-portée d'être-aperçue de Celui qui aimait les Brunes : une poudre noire lui donna des cheveus d'ébène; elle se-noircit les sourcils, et parut la Fille la plus-brune de France : elle fit donc cette seconde Conquête, au-moyén de toutes les autres choses qu'il aimait dans la mise. Enfin, elle rechercha les occasions d'être-remarquée de l'Amateur des Rousses; elle avait les cheveus couleur de safran-vif, ainsi que les sourcils : desorte qu'à-l'aide de beaucoup de poudre *à-la-marechale,* et d'une certaine teinture, elle charma ce troisième Adorateur.

Ainsi fournie de trois Amans, elle mit toute son étude à les conserver, et elle y réüssit à-merveille; parce-qu'étant-trèsintéressée, elle était aussi très-complaisante.

Or, ce n'était pas une petite-adresse, que de conserver trois-Hommes qui se-connaissaient! Le Premier, qui aimait les Blondes, dit un jour à son Ami, qui aimait les Brunes : — J'ai une jolie Maitresse : c'est une Grande-fille, faite-au-tour, qui se-nomme *Virginie.* — Virginie! Parbleu, j'ai aussi une jolie Maîtresse, faite-au-tour, qui se-nomme *Virginie.* — La mienne est toujours mise du dernier goût, en-rose : elle a surtout un tact pour sa chaussure, que rién n'égale; elle trebuche à chaque pas qu'elle fait de la manière la plus-voluptueuse. — A-la-bonne-heure : la miénne est chaussée très bas; elle a une marche facile, dégajée, et pleine de volupté. Elle est-brune et blanche-de-

peau comme lis. — Bon! la miénne est-blonde: ainsi nos Maitresses n'ont de-commun que le nom.

Comme ils en-étaient-là, ils virent arriver leur troisième Ami, celui qui aimait les Rousses. — Je suis-charmé de vous voir, leur dit-il : je me-trouve très-heureus depuis que je ne vous ai-vus, j'ai une Maitresse charmante, grande : faite-au-tour, et qui a le plus-beau-nom; elle se-nomme *Virginie-*. Les deux Autres éclatèrent de-rire : — Parbleu, voilà une singulière avanture, dit l'Un d'eux : Nous avons chaqu'un une Maitresse grande et bién-faite, qui se-nomme *Virginie!*..... — Sous quel poil est la tiénne? — Comme je le demande : la nature semble me l'avoir faite-exprès; elle est du rous-doré le plus-agreable. — Nous voilà Frères (dit le Blondiste), autant par le nom de nos Maitresses que par notre amitié. Il faut les reünir, et faire une partie avec ces trois Beautés, que nous lierons par l'amitié comme nous le sommes. Et leur mise se ressemble-t-elle? La miénne n'aime que le blanc? — La miénne, que le rose. — La miénne que le vert. — La miénne aime les talons bas. — La miénne, les talons élevés. — La miénne évite les deux extrêmes; et elle se chausse toujours en-vert. — La miénne toujours en-blanc. — La miénne toujours en-rose. Tout lui va. — Tout va de-même à ma Virginie! s'écrièrent les Deux-autres. — Quel jour prendrons-nous? — Le lundi, ou le jeudi. — Cela ne se-peut-pas, pour la miénne : elle ne peut sortir, et je ne la vois jamais que les mardis et les vendredis. — Et moi, la miénne, que les mercredis et les samedis, jamais le dimanche. — Ni la miénne! dirent les Deux-autres. — Il faut renoncer à les réünir, à-moins d'obtenir une excepcion. — Nous verrons cela-.

Ils le virent en-effet; et comme ils dirent la raison du changement qu'ils desiraient, Virginie n'eut-garde de consentir à changer le jour d'Auqu'un, ni de donner le dimanche à l'Un des trois : les

Deux-autres étant-libres ce jour-là, ils auraient-pu se-trouver avec lui!

Il s'écoula plusieurs années de la sorte : mais enfin, quand il n'y-a pas certains arrangemens, mieus-combinés que l'était celui de Virginie, tout se-decouvre à-la-fin. Les trois Amis voulurent absolument se-montrer leur Maitresse : Ils en formèrent la resolution en-soupant ensemble, et ils s'étonnèrent de ne s'y-être pas-entêtés plutôt : Chaqu'un se promettant de faire-admirer la siénne aux Deux-autres, et de les forcer de convenir qu'elle l'emportait en-beauté.

Celui qui avait le jour le plus proche était le *Bruniste*. Il fit-cacher ses deux Amis dans la chambre où il voyait Virginie; et comme une des condicions de cette Fille était, qu'elle ne serait-jamais-vue de Persone, il fut-convenu que les deux Amis ne se montreraient pas. Lorsqu'elle parut, ni l'Un ni l'Autre des deux Rivaus cachés ne reconnut sa Maitresse : ils s'accordèrent à la trouver très-aimable, quoiqu'inférieure, dirent-ils, à Celle qu'ils aimaient. Mais lorsqu'elle parla, tous-deux furent-également-étonnés, de reconnaître le son de sa voix, pour celui, l'Un de sa Blonde, l'Autre de sa Rousse. — C'est la voix de la miénne! — C'est la voix de la miénne-! se dirent-ils en-même-temps. Tous les autres details convenaient également aux trois Virginies. Ce qui ne fesait qu'accroître leur surprise! Elle s'en-ala; et les deux Cachés vinrent communiquer leur étonnement à leur Ami. — Parbleu! nous verrons cela demain! leur dit-il.

Le lendemain était le tour du *Blondiste*. Virginie arriva sur ses hauts talons; et parut beaucoup plus-grande aux deux Cachés. — Ce n'est pas la même-! dirent-ils ensemble? C'est une jolie Blonde! elle est plus-grande que ma Brune. — Elle l'est aussi unpeu-plûs-que ma Rousse-. Tandis-qu'ils chuchetaient ainsi ensemble, Virginie parla. —

C'est la voix de la miénne-! se-dirent les deux Cachés. Cependant ils prirent-pacience jusqu'à ce qu'elle fût-partie. — Voila qui est-singulier, se dirent-ils tous-trois! il faudra eclaircir ceci-!

Le lendemain, le *Roussiste* fit-cacher à-son-tour ses deux Amis. Virginie arriva, rousse comme une Vache. — Fi-donc! ce n'est pas là ma Virginie-! dirent les deux Cachés. Mais à ses manières c'était déja la même-chose. Enfin, elle parla. Pour-le-coup ils perdirent paciencé, et se-montrèrent. Virginie en-les-voyant ne se deconcerta pas : elle se-plaignit seulement à son Amant le *Roussiste*, de-ce qu'il la divulgait. Les Deux-autres l'examinèrent; mais toute leur attencion ne pouvait leur faire-reconnaître autre-chose que sa voix, lorsqu'Un d'eux s'avisa de dire : — Mais, où demeurez-vous, Mademoiselle? Rue *du-Chantre*. — La miénne demeure rue des *Bons-Enfans*. — La miénne rue *Champfleuri*. — Parbleu! il est bién-singulier qu'une même Persone réünisse tant de ressemblances et de dissemblances tout-à-la-fois! — Vous meriteriez, Monsieur, dit Virginie à son Amant, que je rompîsse avec vous, pour m'exposer à tout ce que j'entens et à tout ce que je vois : mais je vous aime, et vous en-abusez. Adieu. — Un mot, Mademoiselle, dit le Bruniste, : il ne serait pas impossible que vous connussiez mon Amie : elle se-nomme comme-vous et elle demeure rue *des-Bons-Enfans,* au second, maison d'un Limonadier ? — Oui, Monsieur, je la connais; c'est une Fille charmante, d'une conduite exemplaire; et je vous félicite d'en être aimé : car elle vous adore : mais elle est bien-gênée! elle a une Mère terrible!......C'est ma bonne amie, et nous avons toutes les manières l'Une de l'Autre; ainsi qu'une Troisième, qui demeure rue *Champfleuri,* tout-à-l'entrée, qui se-nomme *Manette.* — Manette! (dit le Blondiste)! — Oui, quoiqu'avec son Amant, elle porte mon nom, qu'elle a-trouvé plûs-agreable

que le sién. — Et quel est le nom de votre autre Amie? — *Françoise,* ou *Fanchette :* mais nous sommes convenues toutes-trois, pour embarrasser nos Mères, en-cas de découverte de l'une de nos avantures, de porter toutes trois, avec nos Amans, le nom de Virginie : aussi, jamais nous ne voulons nous trouver ensemble avec eux, parce-que cela detruirait l'effet de nos precaucions. — Voila ce que c'est! s'écrièrent les trois Hommes : l'avanture est unique, mais charmante! — Nous-nous-sommes étudiées à nous donner non-seulement les mêmes manières, mais encore le même son de voix : l'attencion et l'habitude font tout. — Cela est merveilleus! car enfin, ce n'est pas une fable! nous connaissons trois Filles de couleur differente, et qui se-ressemblent pour tout le reste-!

Ils laissèrent partir Virginie la rousse, enchantés de leur bonheur, d'avoir pour Maitresses trois Jeunespersones si-tendres et si spirituelles, et qui étaient trois-Amies comme ils étaient euxmêmes trois-amis. Ils s'attachèrent plus-fortement que jamais à Virginie, et ils lui firent des presens multipliés qui l'enrichirent triplement.

A le bién prendre, elle leur était fidelle à Chaqu'un : sa conduite était-reservée avec tout le monde; et si-elle avait-pu se-tripler, comme elle changeait de couleur, elle n'aurait-eu rién à se reprocher à leur égard.

Mais à la fin, il arriva qu'elle devint Mère de deux Enfans d'une seule coûche. Comme elle était-grande, elle pouvait cacher longtemps sa situation : ce fut ce qu'elle fit avec l'Un de ses trois Amans : elle le dit tout-uniment à l'Un des deux-autres; et quant au Troisième, elle lui annonça, qu'elle était dans une situacion douteuse, et se-confia pour l'évènement à son bonheur accoutumé. Il aurait-été assés-maladroit qu'elle eût-permis à l'Un de ses Amans d'assister à ses coûches : aussi les éloigna-t-elle absolument tous-deux. Lorsqu'on lui

annonça qu'elle avait deux Enfans, elle en fut ravie, surtout quand elle sut que c'était garson et fille. Elle fit chercher les meilleures Nourrices, et en prit tant de soin, qu'elle les conserva. Un-seul fut-batisé, sous le nom du Bruniste et celui de Virginie; la Fille fut-secrettement-reservée.... Mais il faut reprendre ici la conduite des trois Amans, où le fil en-a-été-interrompu.

Lorsque Virginie s'était-vue-grosse, le Bruniste, à qui elle l'avoua le premier, en-avertit ses deux Amis. — Parbleu, j'en-suis-charmé, dit le Roussiste : nous verrons unpeu si nos trois Maitresses ont le secret de tout faire de même-! Dès qu'il vit la siénne, il s'informa. Elle l'assura qu'elle était dans une situacion différente de son Amie la Brune; le Blondiste, de son côté, en-fit-autant. Même réponse : ce ne fut que plus de trois mois après, que Virginie la Blonde lui dit, quelle doutait de sa situacion. Cette différence était-suffisante. Tous les jours les trois Amis s'interrogeaient. — La miénne avance. — La miénne doute toujours. — La miénne n'a-rien-encore. — Voilà pourtant une difference enfin, s'écrièrent-ils tous trois -!

Quand Virginie accoucha, elle sut donner encore un temps different à la naissance des deux Jumeaus; elle n'avoua que le Fils au Bruniste, parce que le Garson était-brun comme son Père; elle assura sa grossesse au Blondiste, et elle ne lui parla en-son-temps, que de la Fille dont elle feignit d'accoucher, et qu'elle fit batiser sous le nom du Blondiste et de Manette. Il n'y-eut-rién pour le Troisième. Les trois Amans s'étant-reünis, le Bruniste dit aux Deux-autres : — Ma Virginie est-heureusement-accouchée d'un beau Garson. — La miénne est prête d'en-faire autant, dit le Blondiste. — La miénne fait toujours la fille, dit le Roussiste. Le Garson fut envoyé avec sa Nourrice chés le Bruniste, qui le fit voir à ses deux

Amis. Quelques-mois après, Virginie fit-avertir le Blondiste qu'il était-père d'une Fille. Il courut trouver ses Amis : — Je suis père, et c'est une Fille. — Parbleu ! les trois Amies savent differer quand elles veulent, dit le Roussiste : n'aurai-je donc pas le même bonheur que vous -? Les Autres le raillèrent sur la sterilité de sa Maitresse ; car ils étaient-transportés de joie de leur paternité. Le pauvre Roussiste fut très faché, surtout lorsqu'il vit la Fille de son Ami, qui lui fut apportée par la Nourrice : c'était la plus-jolie petite Creature qu'on puisse voir ; elle souriait déja ; ce qui parut d'un bon augure à de vieus Celibataires, qui ne savaient pas comme est un Enfant le jour de sa naissance. Le Roussiste enrageait encore davantage : mais il falut bién qu'il prît-patience environ six mois, que Virginie accoucha une seconde-fois d'une Fille presque-rousse. Il est inutile de dire qu'elle avait caché sa seconde grossesse aux Deux-autres, et qu'elle ne l'avait avouée qu'au Roussiste, qui en-avait été assés-fier. Mais en se voyant une Fille rousse, la tête pensa lui tourner de-joie.

Voilà donc les trois Amis également heureus ; et Virginie si-riche, qu'elle possedait plus de soixantemille livres de rente, Chaqu'un de ses trois Amans, tous dans la finance, lui ayant fourni les fonds pour vingt ou vingt-cinq. Elle en-est-là : nous verrons si elle saura se-conserver dans une passe si-heureuse.

(Quelque-temps après, la Mère de la Jolie-Courtière *acheva, dans une circonstance trèscritique, et devant trois Hommes, l'histoire qu'elle avait-commencée seule-à-seule à sa Fille, en ces termes) :*

Virginie eut-ensuite le même sort que moi ; car la vérité viént de se-découvrir, comme vous alez-voir.

Ses trois Galans avaient-eu mille occasions de concevoir des soupçons à son sujet, qui devenaient

plus-forts de-jour-en-jour, parce-qu'aimant beaucoup-moins Deux d'entr'eux, elle s'occupait davantage à conserver le Bruniste : elle sortait souvent avec lui, par complaisance.

Unjour donc le Bruniste engaja sa Belle à venir dîner avec lui dans une maison qu'il lui nomma et qu'elle connaissait : il lui donna la liste de tous les Convives, en-l'assurant qu'il n'y-en-aurait point d'Autres. Il était de-bonne-foi, et il ne la trompait pas. On se-mit à table, et le dîner se-passa tranquillement. Mais vers la fin du repas un Domestiq vint annoncer le Blondiste par un nom inconnu à Virginie : le Maître-de-la-maison lui fit-dire d'entrer : mais il pria qu'on l'en-dispensât, ajoutant qu'il attendrait dans le salon auprès du feu. Un-instant après, on annonça le Roussiste, aussi par un nom que Virginie ne savait-pas, et il fit comme le Premier. Le dîner achevé, on passa auprès du feu. La surprise de Virginie fut extrême, en-voyant ses trois Amans reünis dans une même maison; cependant elle ne se deconcerta point : elle s'était deja trouvée dans une pareille circonstance, et elle s'était-tirée avec honneur de ce mauvais-pas. Elle prit un air aisé, riant, et parla sans se-gêner. Le Bruniste, qui vit ses deux Amis, se-douta de quelque-chose. Il tâcha de leur dire un mot en-particulier. Ils lui avouèrent que l'Un d'eux (le Blondiste) ayant aperçu Virginie monter en-voiture avec lui, ils l'avaient-fait-suivre, dans la resolucion d'éclaircir une bonne-fois leurs doutes à son sujet. — Nous-nous-sommes accordés; nous avons-été chaqu'un demander notre Maitresse; on nous a-repondu qu'elle était-sortie, sans nous dire où elle était-alée : comme nous savions où vous dîniez, nous avons-envoyé chercher nos Enfans, la Sagefamme et les Nourrices : tout-çela doit arriver, et paraîtra, s'il est nécessaire, lorsque nous aurons-encore-observé notre commune. — Ce n'est pas mon

avis, dit le Bruniste, que nous fassions un éclat dans cette maison : si vous voulez m'en-croire, vous renverrez tout votre monde chés ma Virginie, rue *des Blancs-manteaus*, où elle demeure depuis quelque-temps, et là, nous decouvririons la vérité -. Les deux Amis suivirent le conseil du Troisième : ils continuèrent d'examiner Virginie; ils lui adressèrent la parole, ils rirent, ils causèrent avec elle. Elle s'y prêta de bonne-grâce, et avec tant d'enjoûment, qu'ils eurent quelquefois des doutes : mais à-la-fin, ils la reconnurent parfaitement, à une infinité de marques. Ils n'en-firent-pas semblant. A l'heure du depart, ils la laissèrent, et sortirent un instant avant elle. Les Enfans, les Nourrices et la Sagefamme étaient déjà chés la Virginie des *Blancs-manteaus* : ainsi lorsqu'elle arriva, elle trouva dans son appartement trois Enfans, trois Nourrices, la Sagefamme et ses trois Amans. On ne dit rién autre-chose à la Sagefamme, sinon : — Madame, voila les Enfans que vous avez-reçus; ils sont-charmans! En-voila deux Jumeaus, qui sont aussi-bién-venus, que s'ils avaient été seuls? — Il est vrai, Monsieur, repondit-elle au Blondiste, qui l'interrogeait : mais ils ont la plus-jolie et la meilleure des Mères! Je ne saurais vous exprimer combien elle fut-joyeuse de se-voir ces deux Jumeaus! elle ne pouvait se le persuader, et elle disait sans-cesse : :: Ne me trompe-t-on pas! quel bonheur!.... Elle n'a pas été moins satisfaite à la naissance de la Troisième, surtout de ce qu'elle était-rousse : ce qui viént, je crois, de ce que Madame a toujours été poudrée en-rousse en la-portant -. Après avoir reçu ces lumières, on fit un présent à la Sagefamme, et on la renvoya trèscontente. On fit-ensuite-reconnaître leur Mère à chaqu'un des Enfans; ce qui ne fut pas-difficile : tous-trois l'appelèrent Maman, en lui-fesant de petites-caresses, qu'elle ne put-repousser. On les renvoya aussi.

Restés seuls avec elle, les trois Amans regardèrent Virginie : — Hébién, Mademoiselle! dit le Blondiste. — Hébién, perfide! dit le Roussiste. — Que nous direz-vous? s'écria le Bruniste enriant. — Que vous êtes des Fous, qui avez cherché à détruire votre bonheur, que je me-tuais à faire. N'étiez-vous pas heureus? Que vous manquait-il? Vous n'avez plus rién à-present! Applaudissez-vous de votre finesse! les effets en-sont-admirables! Pour-moi, je renonce à tous-trois; je ne veus, je ne puis, ni vous voir, ni vous parler : Ingrats! je suis-sûre que vous croyez avoir à vous plaindre de moi! mais ne vous plaignez que de vousmêmes et de votre folie. Je vous avoue que je me croyais reconnue, depuis la dernière rencontre où vous me-vîtes tous-trois ensemble : je vous prêtais des idées assés-raisonnables, pour croire que vousconsentiez d'être heureus d'une manière aussi-flateuse pour votre amitié, que pour l'amour : je me-suis-trompée : vous n'êtes que des Hommes ordinaires; de cet instant je vous aborre. Mais je garderai, j'aimerai mes Enfans : les dons que vous leur avez-faits serviront à les élever....... Adieu, cruels Ennemis de vousmêmes-!....... Les trois Hommes furent si surpris de ce langaje, qu'ils en-demeurèrent immobiles. Enfin le Bruniste présenta la main à Virginie. — Distingue-moi des Coupables, lui dit-il, je ne le suis pas, et c'est malgré moi qu'ils ont-agi. — Non, mon cher *Des-Rosiers*, lui repondit-elle : Vous n'êtes pas le premier de mes Amans; je n'aurais jamais-eu que vous, si vous aviez-commencé : d'ailleurs ce n'est pas ma couleur naturelle que vous aimez : je suis-reellement blonde, comme vous le verrez quand il vous plaîra; je ne veus plus être fausse. — Je t'aimerai blonde; ce n'est plus ta couleur, c'est toi que j'aimerai.-...... Que vous dirai-je, Messieurs? Chaqu'un des Amans tint le même langaje, et peu s'en-falut que Virginie ne continuât de les avoir

tous-trois. Mais elle a-refusé ; elle n'en reçoit plus Auqu'un que comme Amis ; encore veut-elle qu'ils soient tous les trois ensemble : c'est le temperament qu'elle a-pris, pour conserver amis, Ceux qu'elle avait-trompés comme amans.

On parle souvent des tours que jouent les Jeunes-parisiennes à leurs Amans : Elles donnent (dit-on) des esperances à Trois ou Quatre, que l'inmensité de la Ville empêche de se-connaître : Je le crois et j'en-ai vu plusieurs exemples : C'est pour avertir les Hommes qui les recherchent de se-tenir en-garde, que j'ai-rapporté le trait de la *Fille de-trois-couleurs*, qui, tout-rare qu'il est, remplit mon but, de montrer l'astuce des Filles de la Capitale.

NOTES.

L'orthographe de Restif.

Nous avons suivi dans cette réimpression l'orthographe de l'auteur. Dès son premier ouvrage, la *Famille vertueuse*, il avait tenté à ce point de vue une réforme qu'il promettait quelque temps après d'expliquer plus en détail dans un traité spécial annoncé sous ce titre : le *Glossographe*, sixième volume des *Idées singulières*. Le *Glossographe* n'a jamais été écrit ; peut-être comme l'a dit M. P. Lacroix dans deux articles du *Bulletin du Bouquiniste*, parce que cette série des *graphes* n'était qu'en partie de Restif et que le fond en appartenait à un autre écrivain (Ginguené?). Mais comme la promesse était faite, Restif a cru devoir donner au moins un aperçu de ses idées réformatrices dans plusieurs de ses ouvrages et notamment dans le seizième volume de *Monsieur Nicolas*.

Il commence par s'emporter contre ces « ignorants Didots » qui ont prétendu nous priver de l'*s* long auquel seul doit appartenir le son dur, puis en donnant aux voyelles une différente valeur suivant l'accentuation qu'il y met, en supprimant les diphthongues et en simplifiant les lettres doubles, il parvient à écrire : ami, pate, pâte, dâs (dans), ðisó, utrage, jùne (jeune), jûne (jeûne), ĭportū (importun), vûte (voûte), senùr (seigneur), grhe (grille), xeval (cheval), sèzér (saigner), dize (digne). Il résulte de tout cela une certaine simplification, mais en même temps un assez grand embarras dont on peut juger par l'exemple suivant :

> *Apène nus ſortiōs des portes de Tresêne ;*
> *Il étèt ſur ſō xar : ſès Gardes afligés,*
> *Imìtêt ſō ſilāſe ôtur de lùi rājés :*
> *Il ſuivèt tut pāſif le xemī de Miſènes ;*
> *Sa mī ſûr ſes Xevôs lêſèt flotér les rênes, etc.*

C'est, comme on voit, un mélange d'anciennes formes typographiques du XVIe siècle (pour les diphthongues) et de particularités des alphabets grecs et italiens (pour l'u, l'x, etc.). Cette réforme pouvait à la rigueur se soutenir, mais Restif eut au moins le bon sens de comprendre qu'il n'obtiendrait pas de lecteurs s'il la poussait jusqu'au bout. En général, il s'est borné

comme on l'a vu dans ce volume, à supprimer autant qu'il a pu, les lettres doubles, à remplacer le *ph* par l'*f*, à abréger la terminaison *que*, en employant tantôt le *q* seul, tantôt le *c*, à mettre ce même *c* à la place du *t* dans les syllabes où le *t* a le son du *c* (*tion*), à remplacer l'*x* de la fin des adjectifs par un *s* à cause de la formation du féminin, et à réunir par des traits d'union tous les mots qui lui paraissaient former soit un nom, soit un verbe composés.

Malgré ses idées personnelles au sujet de l'orthographe (il écrivait *ortograf*), idées qui reparaissent quelquefois de nos jours, Restif n'en était pas moins, pour les ouvrages des autres, un excellent correcteur, comme il était un très-bon prote.

Il est à remarquer que dans l'*Histoire de la réforme orthographique, depuis le* XVe *siècle jusqu'à nos jours*, qui accompagne ses *Observations sur l'ortografie française*, M. Ambroise Firmin Didot a complétement oublié Restif, avec lequel il est cependant d'accord sur plusieurs points.

Page 2. *C'étaient surtout ceux de madame de Villedieu.* On pourra s'étonner de cette lecture des romans historiques d'une femme qui vécut sous Louis XIV et était morte cinquante ans avant la naissance de Restif. Les romanciers n'ont pas en général la postérité si indulgente. Mais il faut se dire que Restif lisait en province et sans doute l'édition de 1721 des *Œuvres complètes* de cette dame aujourd'hui si complétement oubliée.

Même page : (*Note*). Restif suppose que c'est un certain Timothée Joly qui publie ces *Nouvelles* recueillies par N.-E. R** D'-L* B***.

Page 5. *On peut aujourd'hui.* Ce qui suit appartient à la préface de la deuxième édition des premiers volumes des *Contemporaines*.

Page 6. Parmi les initiales qui masquent les noms des personnes auxquelles l'auteur dit devoir de la reconnaissance, on remarquera les dernières qui se rapportent à Madame de Beauharnais, l'auteur de l'*Abeilard supposé*, l'amie de Dorat, l'Eglé de cette épigramme :

Eglé, belle et poëte, a deux petits travers,
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Les lettres D. T. D. L. B. désignent un ami peu connu, M. Dutartre de la Bourdonné dont Restif disait :

« Il est le 4e de ceux dont on m'a toujours dit du mal et dans qui je n'ai trouvé que du bien. » Il est vrai qu'il s'était lié avec lui à cause de son enthousiasme pour le *Paysan perverti* et qu'il avait été profondément touché des louanges qu'il en avait reçues pour ce *mot de génie :* « la rosée, c'étaient mes larmes. »

Page 7. Le *Nouveau Pygmalion* est la première nouvelle du recueil. L'idée d'élever un enfant pour en faire sa femme a longtemps poursuivi Restif et il a traité ce sujet de plusieurs façons différentes. Il prétend (*Nuits de Paris*) que « l'histoire lui avait été racontée, mais qu'elle ne pouvait être publiée qu'avec de grands déguisements. »

Même page. La rue de la *Comédie française* est notre rue de l'Odéon et la rue des *Cordeliers* celle de l'École de médecine.

Page 8. La rue *Percée* commençait rue de la Harpe à peu près en face de la rue Saint-Séverin. Ce quartier, celui de la place Maubert et les rues Montmartre, Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Honoré sont, avec l'île Saint-Louis et la Cité, le théâtre ordinaire des aventures réelles ou imaginaires mises en scène par Restif.

Page 9. *Un corps simple*, un corset.

Page 12. *Et si je ne lui ai pas tout dit. Si*, comme dans Molière (le *Bourgeois gentilhomme*) pour *cependant*.

Page 39. L'*Honneur éclipsé par l'amour*. Cette nouvelle est la septième et commence le second volume des *Contemporaines*. C'est l'une de celles que l'éditeur de la *Correspondance secrète* (t. IX, p. 385) a choisie pour donner une idée du livre à son correspondant. L'article débute ainsi : « La faim rend tout excusable ; et voilà pourquoi tant de pitoyables brochures se multiplient. » On doit juger que la critique n'est pas tendre et cependant il s'y trouve cet aveu : « Hé bien, monsieur, nous cherchons bien loin la bonne nature et la voilà trait pour trait. » C'est en effet sur le terre à terre de ces récits que portent surtout les objections du mécontent.

Dans les *Nuits de Paris* Restif dit : « J'ai connu l'héroïne aux environs de la rue Planche Mibrai. »

Même page. *Gens de fortune ;* parvenus, comme dans la locution *Officier de fortune*.

Page 40. *Mise*. Au temps de Restif ce mot était un néologisme. Il est de ceux qui l'ont le plus employé et le plus défendu contre les attaques qu'il soulevait de la part des puristes.

Page 50. *Les vingt épouses des vingt associés*. Dixième nouvelle. Quoique cette nouvelle n'ait qu'un médiocre intérêt au point de vue romanesque, nous ne pouvions la négliger. C'est, en effet, le Restif réformateur, celui du *Pornographe;* de la

Mimographe, de l'*Andrographe*, du *Thesmographe*, du *Gynographe*, du *Glossographe*. Cette fois c'est la société qu'il veut refondre, par l'association. Quoique ce soient les essais des Hernhuttes ou frères Moraves en Allemagne qui l'aient inspiré, il y a ajouté quelque chose de lui et il est surtout un des premiers qui ait mis en circulation l'idée parmi le populaire. C'est très-probablement en se reportant à cette nouvelle que M. Emile de Girardin a pu dire (*Presse* du 28 septembre 1852) dans un article sur les *Révolutions et les réformes* : « Dans Law on trouve des idées sur le crédit et les banques de circulation, que beaucoup croient être nées d'hier. Dans Restif de la Bretonne, il y a des idées d'organisation sociale et d'association que Fourier s'est souvent appropriées. » Il y a d'autres rapports entre Fourier et Restif.

« Quatre jeunes gens de mes amis avaient conçu le projet des *Associés* comme je l'expose : quelques aventures que je rapporte en suspendirent l'exécution » (*Nuits de Paris*).

Page 51. *Gentilhâtre*, cette orthographe nous paraît assez régulière.

Même page. *Bourgillon*; petit bourgeois.

Même page. *Révolution terrible*; il y aurait là quelque chose comme une prédiction, si l'appréhension d'une revendication plébéienne contre l'aristocratie n'avait pas été générale à ce moment. Mais peut-être, le grief populaire n'a-t-il jamais alors (1780) été aussi brutalement exposé que dans cette page.

Même page (*Note*). Dans la *Découverte australe*, comme dans la *Physique de monsieur Nicolas*, Restif se livre à des conjectures transformistes qui n'ont que le défaut de n'être établies sur aucune base vraiment scientifique. A cette époque, le *Telliamed* de de Maillet, les livres de Robinet : de la *Nature* et *Vue philosophique de la gradation naturelle des formes de l'être* ou les *Essais de la nature qui apprend à faire l'homme*, avaient mis en mouvement bien des cervelles, mais il fallait attendre l'arrivée d'un véritable naturaliste comme Lamarck pour que ces simples vues de l'esprit devinssent une thèse soutenable. Restif pouvait seulement ébranler quelques vieux préjugés. C'est pourquoi il ne doit être compté que comme un infiniment petit parmi les précurseurs de Darwin et de Hæckel.

Page 52. *Noyers*; petite ville du département de l'Yonne tout près du lieu de naissance de Restif.

Page 53. *Clincailler*, ancienne et régulière orthographe de *quincailler*. *Quincaille* a été dit pour *clinquaille*, lequel mot a la même étymologie que *clinquant* (*klinken*, résonner, faire du bruit).

Même page. *Au—rois*; Auxerrois. Restif n'aimait pas les gens

de ce pays. Il dit ailleurs dans une peinture qu'il fait des habitudes des jeunes auxerrois avec les femmes : « C'est être un peu plus féroce que le tigre, mais c'est être Auxerrois. »

Même page. *Ça se reguingue :* on dit populairement se requinquer.

Page 95. *La ** * *** (*La Fille du Bourreau*), quatorzième nouvelle. La lutte entre l'amour et un préjuge terrible qui fait le fonds de cette nouvelle nous y a paru peinte avec plus d'art dans les gradations que n'en emploie ordinairement Restif. « On m'a fait voir les deux jeunes personnes devenues heureuses. » *(Nuits de Paris)*.

Même page. *Torré*. C'était un artificier qui fonda le Waux-hall en 1768, afin de faire concurrence aux frères Ruggieri. L'*Espion anglais* qui en parle assez longuement, tome II, dit que c'était vraiment « un homme de génie pour tout ce qu'on appelle fêtes pyriques. »

Page 111. *Rue du Bout du monde :* Depuis rue du Cadran et maintenant partie de la rue Saint-Sauveur attenant à la rue Montmartre. Il y a encore un café du Cadran. La rue du *Bout du monde* devait son nom à une enseigne-rébus composée d'un *os*, d'un *bouc*, d'un *duc* (chat-huant) et d'un *globe terrestre*.

Page 121. *La Fille séduite;* dix-neuvieme nouvelle. Nous devions donner cette histoire qui est une de celles qui se représentent le plus souvent à l'esprit de Restif... naturellement. Il en a retourné l'idée de toutes les façons et quelquefois avec moins de ménagements que dans cet exemple. C'étaient surtout ces sujets scabreux qu'il considérait comme les plus propres à inspirer l'horreur du vice et une salutaire terreur aux filles, en même temps qu'à éveiller la crainte et le remords dans l'esprit des hommes capables ou coupables du crime de séduction. La scène de la rencontre du père et de la fille dans un mauvais lieu, fait qu'il avait sans doute vu et qui l'avait beaucoup frappé, est à peu près la même que celle où il met dans le *Paysan Perverti* Edmond en présence d'Ursule. Il l'a racontée encore avec des variantes dans le degré de parenté. Il ne s'est pas trompé d'ailleurs sur l'effet naturel et ordinaire de la séduction dont les suites sont presque toujours chez les femmes le mépris des hommes et le désir de s'en venger, mais il n'était pas tout à fait sage en croyant que les jeunes ignorantes pouvaient lire ces peintures un peu vives sans danger.

« La *Fille séduite* est l'histoire trop réelle d'un libertin qui recevait chez lui un auteur sans principes » (*Nuits de Paris*). Nous ne serions pas étonné que Restif ait voulu désigner par les lettres L.-D.-M.-E.. un de ses ennemis littéraires La Dix-

merie. Il dit en effet ailleurs; « Un Mtre ruemirp (imprimeur avait une fille charmante que séduisit un certain Eiremxidal. »

Page 142. Le *Mari à l'essai;* vingtième nouvelle tirée comme la précédente des expériences reitérées de Restif sur les conditions qu'il croyait nécessaires au bonheur dans le mariage.

« L'histoire du *Mari à l'essai* est vraie à la lettre, ainsi que son épisode. » (*Nuits de Paris.*)

Même page : Les *Mimographes.* Le véritable titre de l'ouvrage est *la Mimographe ;* c'est un projet de réforme de l'*actricisme* par la suppression des actrices salariées et par plusieurs autres réglements dont nous nous occuperons dans notre étude sur *Restif écrivain.*

Même page. *Iphigénie en Tauride.* Il faut donc ranger Restif parmi les *Gluckistes.*

Page 150. *Les Inoculateurs.* C'était l'époque du grand combat qui se livrait autour de l'*inoculation* comme moyen préventif de la petite vérole, en attendanf la découverte de la vaccine. V. à ce sujet l'article de l'*Encyclopédie* qui est de Diderot (?) et de Tronchin.

Page 171. *Le joli Pied.* Trente deuxième nouvelle. Le pied pour Restif, est l'abrégé et l'indice de toutes les perfections chez la femme. Il se livre à ce sujet à des déductions qu'on ne peut guère reproduire. Il y a dans les *Contemporaines* un *Second joli pied.* Le premier ouvrage de Restif qui ait eu quelque succès est le *Pied de Fanchette.* Cette adoration du pied a commencé chez lui dès l'enfance si l'on en croit ces paroles qu'il met dans la bouche de la sœur Augustin, lorsqu'il était enfant de chœur à Bicêtre : « J'observe que vous regardez plutôt mon pied que mon visage ou ma gorge. — Hà que ce goût annonce de volupté!... Que cherchez-vous dans mon pied?... Les femmes vous perdront, petit coquin! Car avec ce goût-là toutes inspirent, laides et jolies. » C'est à peu près le même langage que tient dans cette *Nouvelle,* madame De la Grange. Pour madame Parangon ce fut aussi le pied qui décida de la passion de Restif. Avant « l'attentat », c'était à son soulier qu'il s'en prenait. A la fin de sa vie, une de ses plus grandes colères fut de voir les hommes s'avilir au point de porter des souliers pointus, souliers de femmes, et les femmes prendre des souliers à talons plats, comme les hommes.

Cette nouvelle fait partie d'une série dans laquelle madame de la Grange, la *Bonne belle-mère,* marie successivement au mieux ses belles-filles.

Page 173. *Mme Lev**.* Madame Lévêque C'est à elle que Restif dédia le *Pied de Fanchette.* La première édition porte le nom avec les astérisques comme ci-dessus, mais il paraît qu'il

y avait un exemplaire tiré sur papier de Hollande avec le nom tout au long, ce qui indisposa la dame qui en fit « faire des reproches un peu vifs par un garson-marchand. » Mad. Lévêque, sous le nom de « madame Quêlve, fille d'un chirurgien en chef de l'Hôtel Dieu » a sa place dans le fameux *Calendrier*, à la date du 21 septembre. « M'apercevant qu'elle était tendre, après les liqueurs et le café... »

Même page. *Epître de M. d'Arnauld au C. de M.* Cette épître qui porte simplement le titre : *à Manon,* et dont le contenu explique le supplément de dédicace rappelé ici par Restif ne se trouve que dans l'édition des œuvres de d'Arnauld Baculard, de 1751 ; 3 v. in-12. Berlin.

Même page. *La marquise de M—gni* : la marquise de Marigni. C'est l'héroïne des *Nuits de Paris*, à laquelle le *Hibou* ou le *Spectateur nocturne* vient raconter chaque soir ce qu'il a vu et entendu. Elle y est sous le nom de *la Vaporeuse.*

Page 178. *Elle vint dans la barrière* : Cette scène est expliquée par la gravure qui accompagne la Nouvelle. Les jardins, des boulevards étaient séparés de la chaussée par des barrières composées de pieux équarris rejoints par des madriers massifs en pied et en tête. Cette menuiserie a disparu de Paris depuis une trentaine d'années. Il nous semble en avoir vu encore des échantillons aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne.

Page 194. *C'était un soulier :* Nous recommandons cette merveille à nos cordonniers actuels. Peut-être n'égaleraient-ils pas le maître cordonnier de la rue des Vieux-Augustins. Il est vrai qu'il n'ont plus à faire preuve de savoir-faire en produisant un *chef d'œuvre* devant les juges de la corporation.

Page 199. *La Religieuse par force.* Soixante-cinquième nouvelle. Dans l'édition du *Pied de Fanchette* de 1794, faussement datée de 1769, Restif donne à la fin des notes une autre histoire de religieuse malgré elle, qu'il termine ainsi : « Heureusement la Révolution nous met pour jamais à l'abri de ces horreurs. » Sur ces entrefaites parut le livre de Diderot : *la Religieuse* (1795). Il peut être curieux de savoir comment Restif jugea son concurrent. Il se borna à lui reprocher d'avoir écrit une fiction tandis que la réalité l'aurait beaucoup mieux servi. Quant à l'histoire qui fait le sujet de cette nouvelle, il dit qu'elle est arrivée à Auxerre, qu'il en a connu le personnages et que l'héroïne était charmante. (*Nuits de Paris.*)

Page 205. *Gaudé.* Restif traduit lui-même ce mot par platitude. Il se rapproche de notre mot *godant.*

Page 221. *Aga :* regarde, en patois bourguignon ; impératif du verbe agarder suivant M. Mignard (*Vocabulaire bourguignon*).

Page 225. *La Morte vivante*, quatre-vingt-unième nouvelle. Pour celle-ci Restif n'a pas osé affirmer que c'était une aventure réelle. Il dit : « C'était la singulière histoire d'une femme universellement jalouse : c'est-à-dire qu'elle l'était de l'estime autant que de l'amour, de l'amitié de ses enfants, etlrst (*et le reste*, façon souvent employée par Restif pour traduire *et cætera*). Les détails que j'en donnai amusèrent la marquise (de Marigni) et sa petite société. » (*Nuits de Paris*).

Cette nouvelle a un pendant tout aussi peu vraisemblable intitulé : *Le Mort vivant*. Restif affectionnait les pendants.

Page 241. *La Fille de trois couleurs*. Cent dixième nouvelle. Elle fait partie d'une suite d'histoires dont la *jolie Courtière* et sa mère sont les héroïnes. Ces histoires ont à peu près le même cachet d'invraisemblance avec un peu d'immoralité en plus... Restif affirme cependant non-seulement en tête de cette nouvelle, mais à plusieurs reprises, qu'elle est vraie. Il la met dans *Monsieur Nicolas* sur le compte d'une fille Poline V. qu'il rencontra un jour et devant laquelle il s'exclama : *Quelle jolie coquine!* Dans son *Calendrier*, il l'appelle Pôline Julie, V. Marterei et paraît en faire la même que la *Fille séduite* reproduite ci-dessus. Il attribue la même ruse encore à une autre fille qu'il nomme Virginie, comme dans cette Nouvelle.

Restif jugé et défendu par lui-même.

On a pu voir dans ce volume le peu de cas que fait Restif des élégances du style et des exigences mêmes de la grammaire, ainsi que la désinvolture avec laquelle, quand un dialogue commencé tend à se prolonger, il l'abrége avec un *et cœtera*. C'est que sa prétention n'est pas d'être un écrivain, mais un peintre et un homme à idées. Il a eu soin, à la fin de certains volumes des *Contemporaines*, de relever, comme on le fait encore de nos jours, les articles de journaux consacrés à le louer, mais, comme on ne le fait plus guère, il y a aussi placé les articles de critique du genre de celui qu'il reproche dans une des pages précédentes au *Journal de Nanci*. La lutte avec ce journal fut aussi acerbe qu'on peut le souhaiter. Nous ne pouvons en donner que des échantillons ; l'article et les annotations remplissant une soixantaine de pages en petit texte, nous regretterions cependant de priver le lecteur de quelques-unes de ces gentillesses polémiques. Le morceau commence ainsi :

« Aux âmes honnêtes.

« Il y a longtemps sans doute que vous êtes indignées contre

certains journalistes : mais peut-être jamais vous ne les avez vus parfaitement et clairement convaincus de mauvaise foi, de calomnie, d'atrocité : je veux vous donner ce spectacle. Lisez, lecteur honnête, cet *extrait* et mes *notes.* »

A propos du style, Restif répond d'abord : « Le style est simple et tel qu'il convient ici.... Non, vous n'êtes pas un *puriste*, vous êtes un malhonnête homme, un faussaire... Pourquoi ce *pourtant* vous choque-t-il? dites le je vous prie? il n'est pas du style noble : Allez, monsieur le journaliste de Nanci, je sais mieux le style qui convient à mes personnages qu'un homme tel que vous : *Io sono pittore,* et vous ne l'êtes pas ... Et vous trouvez mauvaise cette expression familière et pittoresque! Pauvre homme!... Ici vous triomphez ! car vous citez cet endroit comme une preuve que je ne sais pas ma langue. Je la sais mieux que vous, cela est sûr, ainsi que l'orthographe; je le prouverai dans peu. Oui, une femme du commun, en parlant de sa fille peut dire : *Cela est douce*, *caressante* et une princesse pourrait le dire de sa femme de chambre. Misérable ignorant, qui ne sait pas le langage du peuple et qui reprend l'auteur instruit qui le fait parler comme il doit s'exprimer!... *Oh! que nenni* révolte le journaliste! J'ai observé que nos fats de Paris, et plus souvent encore ceux de province, faisoient parler tout le monde sur le même ton! je ne les imiterai pas.

« ....Qui jamais s'est avisé de critiquer Vadé quand il fait parler le peuple? Je serois tenté de croire que l'auteur de cet article, est un petit sot de parisien, qui sort du collége... La remarque de l'idiot tombe sur le *pou;* j'ai dit et voulu écrire *poumoniq* parce qu'on dit *poumon.* Il faut un *q* final; et je lui déclare que j'écrirai toujours les masculins differemment des feminins sans m'embarrasser des remarques des ignorants.... Un auteur qui touche au denoument et qui s'amuserait à tout décrire, violerait une des règles du bon sens autant que de la composition .. Que vous êtes aimable! que vous avez d'esprit! Je ne me fâche pas, lorsqu'on fait d'ingenieuses allusions, j'admire : car enfin ce que vous dites là est vrai. Je fus *prote* et Richardson aussi. ... Parlons serieusement, monsieur de Nanci : on dit *la belle enfant*, *une belle enfant*, n'est-il pas mieux, plus clair d'étendre un peu votre indulgence, toutes les fois qu'en disant *une enfant, cette enfant*, on parlera d'une fille? Je suis français autant que vous, *y poco mas,* et je me crois en droit de decider pour toute la Lorraine, qu'enfant, dans notre langue, comme dans la nature est masculin aussi souvent que féminin; et je vous enjoins de vous y conformer. »

Passons à la défense de la moralité des nouvelles :

« Le livre est de toutes les productions modernes, le plus utile

au maintien des mœurs. Mais vous avez des mœurs ? vous l'éditeur du journal ? Hélas ! en eussiez-vous d'aussi pures que celles du livre.... La patience échappe ici ; la mère est une fripone, elle parle et doit parler en fripone... Pourquoi parleroit-elle décemment ? Est-elle décente ?.... Je vis à Paris, monsieur de Nanci et je suis plus que vous à portée de savoir l'effet de mes nouvelles : on me nomme ici l'Apôtre des bonnes mœurs ; il est des gens qui m'ont assuré (un journaliste l'a imprimé d'après des preuves) que j'opérais une revolution dans les mœurs en rendant les épouses plus soumises, plus occupées de leur ménage, de leurs maris, de leurs enfants, de leurs devoirs. En effet, dans toutes les *Contemporaines,* trouverez-vous une seule jouissance savoureuse ? Le désordre y est peint, comme le peindrait un orateur chrétien en chaire. Ce n'est pas que je tienne au purisme d'expression, j'en suis fort éloigné ! je voudrais au contraire qu'on fût moins chatouilleux, qu'on fît moins d'*âffre* de l'amour et de la jouissance. Je suis persuadé comme Saint Paul l'écrivoit aux Romains que c'est ici la loi seule qui fait le péché..... Grand dieu ! à quelles épreuves cruelles se trouve exposé l'utile écrivain qui n'a mis la main à la plume que pour arrêter la corruption rapide des mœurs de son siècle ! Des gens sans mœurs l'attaquent, l'accusent de blesser les mœurs ! L'infâme libertinage caché sous le masque des pedants, prend la voix et les dehors de la vertu pour aboyer le defenseur de la morale ! Ce monstre fait entendre de toutes parts sa voix rauque et discordante ; il pousse des hurlements affreux capables d'épouvanter les âmes timides : Il s'avance comme un spectre : *Prenez garde ! Prenez garde ! ne lisez pas, ne lisez pas,* et la femme honnête et modeste retire timidement sa main ; elle n'ose prendre le livre salutaire qui l'eût instruite à repousser le celibataire seducteur ! O mon siècle ! je te plains ! mais puissé-je t'être utile et périr. »

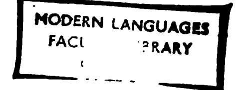


TABLE DES MATIÈRES.

CONTENUES EN CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Eugène HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.



